



10298

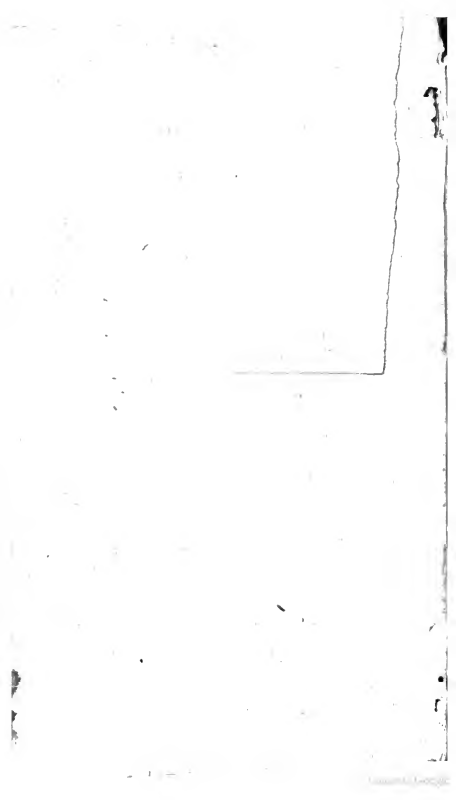


IV.6

9

53

Palat. LV 52



NOUVELLE
BIBLIOTHÈQUE
DE VILLE
ET
DE CAMPAGNE.

TOME CINQUIÈME.



NOUVELLE
BIBLIOTHÈQUE
DE VILLE
ET
DE CAMPAGNE,

OU CHOIX DE JOLIS ROMANS, CONTES
en vers & en prose, Poésies diverses,
Anecdotes, Bons-Mots, Faits intéressants,
Variétés littéraires & historiques, &c.

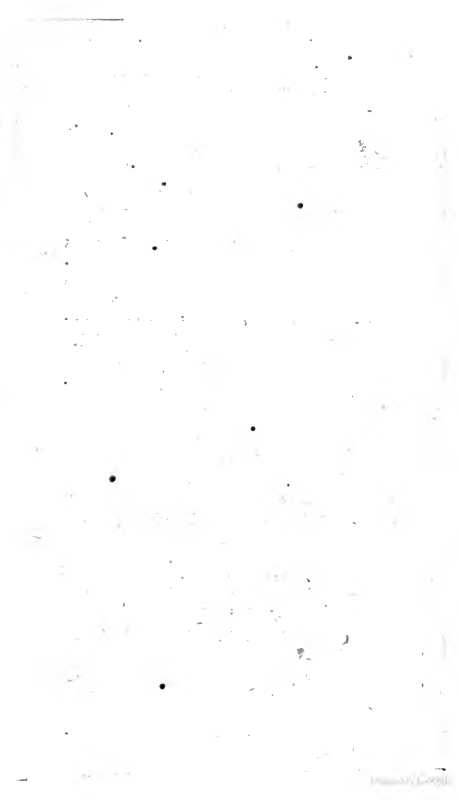
POÉSIES DIVERSES.
TOME SECONDE.



A GENEVE;
Et se trouve A TOULOUSE,
Chez N.-ÉTIENNE SENS, Libraire &
Imprimeur, vis-à-vis l'Eglise St. Rome.

A NISMES,
Chez GAUDE, Frères, Libraires.

M. DCC. LXXXVIII.





P O É S I E S
D I V E R S E S.



V E R S
F A I T S A V A U C L U S E.

D E ce désert l'effrayante beauté
Plait à l'amant & charme le Poète ;
Un beau vallon , un pays enchanté
Y rend aux yeux l'illusion complète.

Mais le tableau de ces objets divers
Sourit en vain à mon cœur , à ma muse :
Verdier l'a fait , & ses magiques vers
Vivront autant que le nom de Vaucluse.

Ici l'amant , plein de doux souvenirs ,
Poursuit au-loin les ondes fugitives ,
Rêve , soupire ; & voit qu'à ses plaisirs
Il n'a manqué que ces superbes rives.

Si par hasard une trop longue erreur
A de ses vœux détaché l'espérance ,
Il peut encore y nourrir sa douleur
Et par les pleurs saisir la jouissance.

Poésies. Tom. II.

A

Ces flots pressés qui roulent en grondant ;
Et de ces rocs la masse épouvantable ;
Portent dans l'ame un triste sentiment
Qui la domine , & la flatte , & l'accable !

Pétrarque, hélas , n'est plus dans ces beaux lieux !
Mais je me dis : il vint à cette place ,
Son pied fut là , ceci frappa ses yeux ;
Ses vers charmants sont nés dans cet espace !

Ah ! puissiez-vous ne me quitter jamais
Tendre délire , aimable rêverie !
Dans mes plaisirs , sur-tout dans mes regrets ;
Venez parler à mon ame attendrie !

Quatre cents fois l'année a disparu
Depuis le temps que ce lieu me rappelle.
Quatre cents fois le printemps revenu
N'a plus trouvé cet amant si fidelle.

Comme la gloire ici se fait sentir !
On croit la voir , plus séduisante encore ;
Prendre , en riant , de la main du plaisir
Les noms heureux de Pétrarque & de Laure.

Gloire superbe , idole des grands cœurs !
Hélas ! l'envie est toujours sur tes traces ;
Mais tu souris , & tes adorateurs
Sont consolés de toutes leurs disgraces !

De tes bienfaits qui ne seroit jaloux ?
Ta faveur seule à nos plaisirs ajoute :
Si vivre heureux est le sort le plus doux ;
Mourir célèbre est le plus beau sans doute.

Ce double espoir trompera mes efforts ;
Mais si Zélis , par l'amour amenée ,
Vivoit ici , je serois sûr alors
De la moitié de cette destinée !

M. Auguste GAUDE.

R O N D E A U

Sur l'Abbé de BOIS-ROBERT.

COIFFÉ d'un froc bien raffiné,
Et revêtu d'un doyenné
Qui lui rapporte de quoi frire,
Frère RENÉ devient Messire,
Et vit comme un déterminé.

Un prélat riche & fortuné,
Sous un bonnet enluminé,
En est, s'il le faut ainsi dire,
Coiffé.

Ce ne pas que frère RENÉ
D'aucun mérite soit orné,
Qu'il soit savant, qu'il sache écrire,
Ni qu'il dise le mot pour rire,
Mais c'est seulement qu'il est né
Coiffé.

MALLEVILLE.

M A D R I G A L.

J'AUROIS pressé l'Amour de vous dire que j'aime ;
Lui seul peut exprimer tout l'excès de mes feux :
Mais je craignois qu'en voyant vos beaux yeux,
Ce Dieu ne parlât pour lui-même.

MONCRIF.

A ij



E L E G I E

SUR LA DISGRACE

DE M. FOUQUET,

Surintendant des Finances.

REPLISSEZ l'air de cris en vos grottes profondes ;
 Pleurez, nymphes de Vaux, faites croître vos ondes,
 Et que Lanqueil enflé ravage les trésors
 Dont les regards de Flore ont embelli ces bords.
 On ne blâmera plus vos larmes innocentes ;
 Vous pouvez donner cours à vos douleurs pressantes,
 Chacun attend de vous ce devoir généreux ;
 Les destins sont contents, Oronte est malheureux.

Vous l'avez vu n'a guère aux bords de vos fontaines ;
 Qui, sans craindre du fort les faveurs incertaines,
 Plein d'éclat, plein de gloire, adoré des mortels,
 Recevoit des honneurs qu'on ne doit qu'aux autels.
 Hélas ! qu'il est déchu de ce bonheur suprême !
 Que vous le trouveriez différent de lui-même !
 Pour lui les plus beaux jours sont de secondes nuits ;
 Les soucis dévorants, les regrets, les ennuis,
 Hôtes infortunés de sa triste demeure,
 En des gouffres de maux le plongent à toute heure :
 Voilà le précipice où l'ont enfin jeté
 Les attrails enchanteurs de la prospérité.

Dans le palais des Rois cette plainte est commune :
 On n'y connoît que trop les jeux de la fortune,
 Ses trompeuses faveurs, ses appas inconstants ;
 Mais on ne les connoît que quand il n'est plus temps :

Lorsque sur cette mer on vogue à pleines voiles,
 Qu'on croit avoir pour foi les vents & les étoiles,
 Il est bien mal-aisé de régler ses desirs;
 Le plus sage s'endort sur la foi des zéphyr.
 Jamais un favori ne borne sa carrière:
 Il ne regarde pas ce qu'il laisse en arrière;
 Et tout ce vain amour des grandeurs & du bruit;
 Ne le fauroit quitter qu'après l'avoir détruit.
 Tant d'exemples fameux que l'histoire en raconte,
 Ne suffisoient-ils pas, sans la perte d'Oronte?

Ah! si ce faux éclat n'eût pas fait ses plaisirs,
 Si le séjour de Vaux eût borné ses desirs,
 Qu'il pouvoit doucement laisser couler son âge!
 Vous n'avez pas chez vous ce brillant équipage,
 Cette foule de gens qui s'en vont chaque jour
 Saluer à longs flots le soleil de la Cour;
 Mais la faveur du ciel vous donne en récompense;
 Du repos, du loisir, de l'ombre & du silence,
 Un tranquille sommeil, d'innocents entretiens;
 Et jamais à la Cour on ne trouve ces biens.

Mais quittons ces penfers, Oronte vous appelle;
 Vous dont il a rendu la demeure si belle;
 Nymphes, qui lui devez vos plus charmans appas;
 Si le long de vos bords LOUIS porte ses pas,
 Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage;
 Il aime ses sujets, il est juste, il est sage;
 Du titre de clément rendez-le ambitieux.
 C'est par-là que les Rois sont semblables aux Dieux:
 Du magnanime HENRI qu'il contemple la vie:
 Dès qu'il put se venger, il en perdit l'envie.
 Inspirez à LOUIS cette même douceur:
 La plus belle victoire est de vaincre son cœur:
 Oronte est à présent un objet de clémence;
 S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
 Il est assez puni par son fort rigoureux,
 Et c'est être innocent que d'être malheureux.

LA FONTAINE.

A ij



ÉPIGRAMME.

PAR votre humeur, le monde est gouverné ;
 Vos volontés font le calme ou l'orage :
 Vous riez fort de me voir confiné
 Loin de la Cour, au fond de mon Village ;
 N'est-ce donc rien que d'être tout à soi ;
 La nuit sans soins, & le jour sans emploi,
 D'avoir dompté la crainte & l'espérance ?
 Ah ! si le sort qui m'a traité si bien,
 Avoit pitié de vous & de la France,
 Votre bonheur seroit égal au mien.

VOLTAIRE.

TRIOLET.

LE premier jour du mois de Mai
 Fut le plus heureux de ma vie.
 Je vous vis, & je vous aimai
 Le premier jour du mois Mai.
 Le beau dessein que je formai !
 Si ce dessein vous plût, Silvie,
 Le premier jour du mois de Mai.
 Fut le plus heureux de ma vie.

RANCHIN.



É L É G I E.

O U fuyez-vous, plaisirs ? où fuyez-vous, amours ?
De mon printemps compagnons si fidelles ,
Vous sembliez à mes pas attachés pour toujours.
Commencez-vous à déployer vos ailes
Pour m'enlever votre secours ,
Lorsque le reste de mes jours
Est menacé d'ennuis & de langueurs mortelles ?
J'oppose en vain l'abri de mille cheveux blonds ,
Aux redoutables aquilons :
Du long hiver qui cause nos alarmes ,
Je ne saurois vous rassurer ,
Et vous me privez des doux charmes
Qui, contre les assauts que l'âge vient livrer ,
Pourroient être mes seules armes.
Eh quoi ! le tendre souvenir
De notre liaison constante ,
Ne sauroit-il vous retenir ?
Lui qui, dans sa douceur charmante ,
Ne cesse de m'entretenir ;
Et que je ne saurois bannir ,
Quoique les biens qu'il me présente
Grossissant les maux à venir ,
Redoublent ma peine présente !
Hélas ! dans cette autre saison ,
Où la sagesse & la raison ,
A vos projets se montrent si contraires ;
Dans le temps rigoureux de vos divisions ,
Préfèrai-je jamais leurs avis salutaires
A vos douces illusions ?
Mais de cette vieille querelle
Il faut perdre le souvenir.
Vos intérêts communs doivent vous réunir ,
Pour soutenir ensemble une guerre nouvelle.

A iv.

Plaisirs, amours, ah ! daignez revenir :
 C'est la raison qui vous appelle.
 Lasse déjà de sa tranquillité,
 De ses propres Etats bannie,
 Elle craint plus sa propre autorité,
 Que votre douce tyrannie ;
 Et consent avec vous de voir la volupté,
 Quelquefois même la folie.
 Mais rien ne vous réconcilie.....
 Entr'elle & vous, il n'est point de traité ;
 Soit que la raison gronde, ou que la raison prie ;
 Les volages amours n'ont jamais écouté.
 Déjà cette troupe indocile,
 Loin de moi commence à voler.....
 Aidez-nous à la rappeler,
 O muse légère & facile !
 Qui, sur le coteau d'Hélicon ;
 Vintes offrir au vieil Anacréon,
 Cet art charmant, cet art utile,
 Qui fait rendre douce & tranquille
 La plus incommode saison.
 Vous qui, de mille fleurs sur le Parnasse écloses ;
 Amusez près de lui les Grâces & les Ris,
 Et qui cachez ses cheveux gris,
 Sous tant de couronnes de roses ;
 Vous qui, malgré la pesanteur des ans,
 Aux belles danses de la Grèce,
 Donniez à ses pas chancelants,
 Et la cadence & l'alégresse ;
 Vous qui, pour réparer l'absence des amours,
 Vintes offrir cette charmante lyre,
 Et gracieusement sourire
 A l'Anacréon de nos jours ;
 Qui lui prêtez les couleurs vives
 Dont il peint les divinités
 De ces délicieuses rives
 Qui de Saint-Maur couronnent les beautés :
 Qui, dans des antres écartés ,

Parmi d'agréables convives,
Faites asseoir à ses côtés
Les grâces simples & naïves :
Qui le conduisez par la main,
Du doux séjour de la paresse,
Dans le difficile chemin
De la plus sublime sagesse ;
Qui, sur son air & ses discours ;
Répandez une douce joie,
Et fournissez l'or & la soie
Dont la Parque file ses jours.
Ah ! si vous preniez soin du reste de ma vie
Avec cette même bonté,
Je la croirois en sûreté ;
Mais, fille du ciel, je vous prie,
Ne me livrez jamais à celle de vos sœurs ;
Qui fait payer si cher ses plus froides douceurs :
Par qui, comme d'une furie,
Un malheureux est agité ;
Et qui détruit les douceurs de la vie,
Sous le frivole espoir de l'immortalité.
De ce désir je ne suis point tenté.
Pour adoucir les maux de la vieillesse ;
Je voudrois seulement, avec facilité,
Savoir mêler quelque délicatesse,
A beaucoup de simplicité.

Ce fut sur cette pièce, faite à l'âge de 80 ans, que le
Marquis de St.-Aulaire fut reçu à l'Académie Française.





ALEXANDRINE, ALLÉGORIE

*A Madame la Duchesse DE VILLARS, qui
a quitté le rouge à vingt-deux ans.*

D'AME, d'esprit, de corps qu'elle étoit belle !
Trop belle, hélas ! de plus de la moitié :
Comment le ciel rassembla-t-il en elle
Ce qu'on envie & ce qui fait pitié ?

Alexandrine, objet tant admirable ;
Trésor d'esprit, de talens & d'appas,
Vous aviez donc tout ce qui rend aimable ;
Oui, tous les dons, & ne le saviez pas.

On me dira : « Voyez la belle histoire !
» On est charmante ; on l'ignore : non, non :
» Au fond du cœur, ne voulant pas le croire ;
» La plus modeste en a quelque soupçon ».

Non ; celle-ci ne connoît, ne respire
Rien que vertu ; c'est sa beauté, son bien.
Comment songer aux erreurs qu'elle inspire !
Elle jugeoit tous les cœurs sur le sien.

Je vis encor, lorsqu'elle alloit au temple ;
Les yeux s'ouvrir, & les cœurs se troubler :
Un seul moment, si-tôt qu'on la contemple,
Adieu raison, il n'en faut plus parler.

L'un se disoit : « Moi, sa vertu m'enchanté,
» Non sa beauté ; c'est un frêle ornement.

» L'autre pensoit : que mon ame est contente !
» J'aime l'esprit , & le sien est charmant ».

O gens de bien ! c'est ainsi qu'on s'abuse.
Respect , estime est langage emprunté.
Sous un faux nom le sentiment s'excuse ,
Tout est amour auprès de la beauté.

Mais ses amans , dans le fond de leur ame ,
Cachent leurs feux , dissimulent leurs maux.
On la connoît ; le devoir seul l'enflamme ,
Et ce vainqueur n'aura point de rivaux.

L'un d'eux pourtant , ambulante pagode ,
Avec éclat se produit sur ses pas ;
Brillants atours , mines , mots à la mode
Sont employés ; on ne l'apperçoit pas.

De tels muguets que l'engeance est méchante !
Malheur à qui s'en laisse environner ;
Ils vont lorgnant une rose naissante ,
Se disputant l'honneur de la faner.

En vers galants , fait pour Alexandrine ,
Notre indiscret son amour étala :
Les voici tels qu'un jour , à la fourdine ,
Sur sa toilette un grison les coula.

« Si vous jugez crimes impardonnables
» Les feux d'amour dont on brûle pour vous ,
» Vous ne verrez jamais que des coupables ;
» Mais croyez-moi , je le suis plus que tous ».

Fuyons , dit-elle , en sa douleur profonde ,
Allons gémir au fond des monumens :
Comment peut-on vivre encor dans le monde ,
Quand , par malheur , on y fait des amans ?

A vj

Dès cet instant , voilant toujours ses charmes ;
 Dans l'appareil du plus funèbre deuil ;
 Pour passe-temps , elle verfoit des larmes ,
 Et pour sofa , elle avoit un cercueil.

Dans son printemps voir le talent de plaire
 Comme un malheur ; vouloir s'en délivrer :
 Quel rare exemple ! Un ange de lumière
 Vint , tout exprès , du ciel pour l'admirer.

O chérubins ! tremblez , elle est trop belle ;
 Fermez les yeux , craignez un tel écueil :
 La chute , hélas ! est bien plus naturelle
 De succomber à l'amour qu'à l'orgueil.

MONCRIF.

M A D R I G A L.

CE n'est qu'aux champs qu'Amour est sans feintise ;
 Toujours enfant , il n'y paroît que nu ;
 Mais à la Cour toujours il se déguise ,
 Changeant sa voix & son air ingénu ;
 Ce sont deux Dieux. L'un discret , retenu ;
 Fidelle , il craint de se faire connoître.
 L'autre volage , & charmé de paroître ,
 Aux yeux de tous fait briller son flambeau :
 Qui le voudra , suive ce dernier maître ;
 Je veux servir l'autre jusqu'au tombeau.

BERNARD.



SONNET.

DIALOGUE de deux Compères à la Messe.

BONJOUR, compère André. --- Bonjour compère Gille.

Comment vous portez-vous ? --- Bien ; & vous ?
--- A souhait.

Puis-je ouïr cette Messe ? --- Elle est tout votre fait :
Le Prêtre n'en est pas encore à l'Evangile.

--- Voulez-vous qu'au sortir nous déjeûnions en ville ?

--- Tope. --- Nous en mettrons Sire Ambroïse & Rolait.

--- D'accord. --- Il ne nous faut qu'un bon cochon de lait.

--- Ah ! vous n'y songez pas ; c'est aujourd'hui Vigile !

--- Vigile ? A demain donc , je suis pour les jours gras.

A propos , on m'a dit que le voisin Lucas Epouse votre... --- Point , j'ai découvert ses dettes :

--- Où vend - on de bon vin ? --- Tout proche l'Hôtel-Dieu.

--- Grand-merci. --- Prêtez-moi , de grâce , vos lunettes.

--- Oh , oh , la Messe est dite , adieu , compère , adieu :

LA MONNOIE.



L E Ç O N S

AUX ENFANS DES SOUVERAINS.

Aux fils des Souverains je consacre mes sons.
 Venez, Princes; nos champs vous offrent des leçons;
 Jadis des Dieux bergers souloient les fleurs champêtres,
 Un trône de gazon vous attend sous des hêtres :
 Vous porterez un jour le doux nom de pasteur;
 Ce nom est, pour un Roi, le nom le plus flatteur;
 Des devoirs qu'il impose aimez à vous instruire.
 Le ciel, dans ses décrets, vous réserve à conduire
 Un troupeau qui, docile aux lois de ses bergers,
 Ne s'égare jamais sur des bords étrangers.
 Il est dans nos hameaux des Socrates champêtres;
 Les Rois, vous diront-ils, sont plus pères que maîtres.
 Le premier trône étoit un gazon façonné,
 Et le premier Monarque un pasteur couronné.
 La douceur du berger, ses soins, sa vigilance,
 Sont les devoirs des Rois au sein de leur puissance.
 Tropheux s'ils goûtoient la paix que nous goûtons!
 Venez, Princes; nos champs vous offrent des leçons,
 De fertiles guérets, de rians paylages,
 Les moutons bondissants sur de gras pâturages,
 Des muses de nos bois les paisibles combats
 Traceront à vos yeux l'image des États,
 De ces États heureux qui bravent l'indigence;
 Où les arts, les plaisirs naissent de l'abondance.
 La richesse du peuple est le trésor des Rois :
 Qu'elle soit & le but & le prix de vos lois.
 La Seine coulera sur les rives de l'Ebre,
 Lorsque nous oublierons ce Monarque célèbre,
 Qui jusqu'à nos hameaux abaissa sa bonté.
 HENRI voulut bannir la dure pauvreté
 Des champêtres repas que Théséus apprête,

Et de ses tendres soins marquer nos jours de fêtes.
HENRI vit dans nos cœurs ; il vit dans nos chansons.
Venez, Princes ; nos champs vous offrent des leçons.
Le cristal de nos eaux est un miroir fidelle ;
Il forme des objets l'image naturelle.
Aux Rois, comme aux bergers ; il ose reprocher
Les défauts qu'un flatteur fait parer ou cacher ;
Vous le consulterez aux bords d'une onde pure,
Vous y verrez du vrai la naïve peinture.
On dit que ce spectacle est des Rois peu connu ;
Rien ne s'offre à leurs yeux sous un air ingénu.
Telle qu'est à la Cour une jeune bergère,
Qui se cache, rougit, près du trône étrangère,
L'aimable vérité tremble devant les Rois ;
Timide, embarrassée, elle fuit dans nos bois,
Et revient parmi nous dissiper ses alarmes.
Parmi nous on apprend à respecter ses charmes ;
Elle pare nos mœurs ; préside à nos chansons.
Venez, Princes ; nos champs vous offrent des leçons.
Le pasteur qui prétend au titre heureux de *sage*,
Éloigne les périls du troupeau qu'il ménage ;
Son paisible bercail, inaccessible aux loups,
N'en redoute jamais l'homicide courroux :
Les bergères de fleurs couronnent sa houlette,
Et pour lui les bergers réveillent leur musette.
Satisfait de ses champs, il borne ses desseins
À maintenir la paix dans les hameaux voisins.
Mais pourquoi vous tracer cette image rustique ?
La France vous présente un héros pacifique,
Qui des bergers du nord assure le repos
Et règle le destin de leurs divers troupeaux.
On le nomme par-tout le *Dieu des bergeries*.
Pour orner ses autels, sur nos rives chéries
Nous cueillerons des fleurs dans toutes les saisons.
Venez, Princes ; nos champs vous offrent des leçons.
Croissez parmi nos vœux mêlés à notre hommage,
Suffrez encor nos airs ; les vertus de votre âge,
Ses grâces, sa candeur, biens nés dans les hameaux,

Sont réservés aux sons des simples chalumeaux :
 Ils viendront ces beaux jours où, sur des tons sublimes,
 La lyre chantera vos vertus magnanimes ;
 Par la gloire conduits sur les pas des BOURBONS,
 Vos exemples, aux Rois, serviront de leçons.

Le P. LOMBART, Jésuite.



LA MELOMANIE, C O N T E.

MES chers amis, dites-moi : Par hasard ;
 Connoissez-vous le bon Monsieur Bruyard ?
 Son nom pour vous est étranger peut-être ;
 Par son portrait vous l'allez reconnoître.
 C'est en musique un fervent amateur ;
 C'est dire en bref qu'il se croit connoisseur ;
 Mais cet amour qu'il sent pour la musique,
 Est une fièvre, une fureur ;
 Et pour en exprimer l'ardeur,
 Point n'est de style hyperbolique.
 Il ne recevrait point, fût-il né sans défauts ;
 Un domestique, un palefrenier même,
 S'il n'avoit la voix juste ; il est dans son système
 Qu'avec une voix fautive un homme a le cœur faux.
 Sous des notes bien ou mal mises,
 Tous les mots sont pour lui des paroles exquises.
 Enfin vous lui feriez un plaisir bien plus grand
 D'aller lui chanter des sottises,
 Que de lui dire un compliment.
 Or, je vous dois un récit très-fidèle
 D'une histoire arrivée au cher Monsieur Bruyard ;
 Il cherche un bon parti pour sa fille Isabelle ;
 Mais il veut n'accepter pour elle
 Qu'un maître consommé dans l'art

Dont aujourd'hui Paris offre plus d'un modèle.

Il exige, qu'en un concert

Son gendre chante à livre ouvert ;

Qu'en sons mélodieux il déclare sa flamme ;

Qu'il s'accompagne en exprimant ses vœux ;

Et qu'à la noce , époux heureux ,

Lui-même , en très-beaux airs , fasse l'épithalame.

L'agile déité qui va toujours volant ,

Qui n'apprend nos secrets qu'afin de les répandre ;

La Renommée avoit annoncé le talent

D'un grand musicien , dont l'organe brillant

Est tour-à-tour léger ou grave , vif ou tendre ;

Compositeur habile & chanteur excellent.

Ion nom , c'est Altini. Vous devez bien comprendre

Que ce récit charma le bon Monsieur Bruyart.

Sans s'informer , & même sans l'entendre ,

Il alloit de posséder ce grand maître de l'art ,

Il l'a déjà choisi pour gendre.

A ce *virtuose* fameux

Il écrit donc en diligence ,

Le suppliant d'un ton respectueux

De venir partager une fortune immense.

Il ne lui marquoit pas quel étoit son dessein ;

Et sans s'en informer , Altini part soudain.

On l'attendoit avec grande affluence

Dans un salon de très-riche apparence ,

D'instrumens , d'*œuvres* tapissée.

Pour ne pas perdre temps , dans son impatience ;

Tout au milieu , Bruyart avoit déjà placé

Un notaire , son clerc , un contrat tout dressé ;

Il vouloit , en entrant , l'ayant bien embrassé ,

Le marier d'abord , pour faire connoissance.

Il arrive. Bruyart se lève avec fracas ,

D'aise tout transporté , s'élance dans ses bras ,

D'une tremblante main l'embrasse avec tendresse ;

De l'autre , lui présente une plume à l'instant :

« Maître , dit-il , on vous attend.

» Signez , & vite : le temps presse ».
 Surpris de cet accueil bien fait pour l'étonner ,
 Il Signor Altini , quoique avec politesse ,
 Demande quel écrit on l'invite à signer.
 « Quel écrit , dit Bruyart tout ravi d'algresse ?
 » Le contrat qui , par de saints nœuds ,
 » Va vous unir à ma famille ,
 » Qui vous fait l'époux de ma fille ,
 » Et qui me donne en vous un fils déjà fameux ».
 Le pauvre maître alors , sourd à ce doux langage ,
 Aux spectateurs un peu surpris
 Montrant ses genoux arrondis ,
 Et son menton qu'aucun duvet n'ombrage :
 « Monsieur , dit-il d'un air un peu honteux ,
 » Votre fille est charmante , & doit faire un heureux ;
 » Mais pourquoi me choisir avant de me connoître ?
 » Dans l'art du chant , j'en conviens avec vous ,
 » J'ai ce qu'il faut pour devenir son maître ;
 » Je ne vaudrais rien pour être son époux .

M. IMBERT.

ÉPIGRAMME.

LA jeune Églé , quoique très-peu cruelle ,
 D'une Honesta veut avoir le renom :
 Prudes , pédans , vont travailler chez elle
 A réparer sa réputation.
 Là , tout le jour , un cercle misanthrope
 Avec Églé médit , fronde l'amour :
 Hélas ! Églé , semblable à Pénélope ,
 Défait la nuit tout l'ouvrage du jour .





LES DEVOIRS

DE LA SOCIÉTÉ.

O D E.

RÉVEILLE-TOI , mortel , deviens utile au monde.
Sors de l'indifférence où languissent tes jours.
Le temps fuit. Hâte-toi. Demain la nuit profonde
T'engloutit pour toujours.

Quoi ! tu prétends penser , & ta folle sagesse
Dans un lâche repos s'avilit & s'endort !
L'homme est né pour agir. Ramper dans la paresse ;
C'est être déjà mort.

Regarde autour de toi ; contemple tout l'espace
Par quel divin accord le monde est gouverné !
Nul être n'est oisif ; tout occupe sa place ;
Et tout est enchaîné.

Les vents épurent l'air ; l'air balance les ondes ;
Pour la fertilité l'eau circule en tout lieu ;
Les germes sont féconds ; le feu nourrit les mondes ;
Et tout nourrit le feu.

Et toi qui te connois , dont l'ame est immortelle,
Sur ce globe , au hasard , tu te croirois jetté !
Toi seul , indépendant de la chaîne éternelle ,
Es sans activité !

Les hommes t'ont servi même avant ta naissance ,
Ils t'ont créé des lois , & bâti des remparts.
De vingt siècles unis la lente expérience
T'a préparé les arts.

La maison qui te couvre & qui te sert d'asyle ;
Le pain qui te nourrit , tes plaisirs , tes besoins ,
Tout impose à ton cœur le devoir d'être utile ;
Tout réclame tes soins.

Réponds-moi. Qu'as-tu fait pour servir ta Patrie ?
Que ce nom dans ton ame excite le remords.
Quoi ! faudra-t-il un jour qu'elle pleure ta vie ,
Loin de pleurer ta mort ?

O honte de l'Europe & du siècle où nous sommes !
Devoir du Citoyen vous êtes méconnu.
Titre cher & sacré , qui fites les grands hommes ;
Qu'êtes-vous devenu ?

Ta Patrie aux vertus a formé ton enfance ;
Les Ministres des lois te font des jours heureux ;
Les guerriers teints de sang meurent pour ta défense ;
Et que fais-tu pour eux ?

Les noms , ces tendres noms & de fils & de père ;
O homme , seroient-ils étrangers à ton cœur ?
Le sauvage Huron , dans son sanglant repaire ,
En connoît la douceur.

Vois l'objet de ses feux sourire à sa tendresse ;
Son père , à ses côtés , repose en cheveux blancs ;
A son cou suspendu , son jeune fils le presse
De ses bras innocents.

Et toi , dans la nature , égaré , solitaire ,
Ton être , à l'univers , ne tient par aucuns nœuds ;
Dans ton ame glacée , & tristement austère ,
Tu sens un vide affreux.

Si du-moins , l'amitié réchauffoit de sa flamme
Ces stoïques langueurs d'un sage inanimé !
Mourras-tu sans goûter ce doux plaisir de l'ame ,
Ce plaisir d'être aimé !

Apprends que l'amitié veut des ames actives.
Dans l'ombre d'un désert l'amitié ne vit plus ;
Son repos est un crime & les vertus oisives
Ne sont pas des vertus.

L'homme se doit à l'homme, en tout rang, à
tout âge.
Sur le riche orgueilleux l'indigent a des droits,
Le foible sur le fort, l'imprudent sur le sage,
Les fujets sur les Rois.

Tu dors, & les mortels autour de toi gémissent ;
La terre ensanglantée est en proie au malheur !
Tu dors, & nous pleurons ! & par-tout retentissent
Les cris de la douleur !

Que d'orphelins plaintifs ! de mères expirantes !
De vieillards vertueux consumé par la faim !
D'innocens dans les fers ! de familles errantes
Qui demandent du pain !

Ah ! crains d'entendre un jour leurs ombres irritées
Venir, en gémissant, te reprocher leur mort.
Crains cet effroi vengeur des ames tourmentées
Par les cris du remords.

« Qui, moi, pour des ingrats que je me sacrifie !
» Zélés par intérêt, perfides avec art,
» Au sein du bienfaiteur qui leur donna la vie,
» Ils plongent le poignard.

» Tout est, chez les humains, ou tyran, ou victime ;
Sous le coupable heureux le juste est abattu.
L'or étouffe l'honneur ; & les succès du crime
Fatiguent ma vertu.

Laisse-moi donc mourir dans mon obscur asyle...
Ainsi tu crains le vice, & fuis les cœurs pervers ;

Mais quoi, loin des humains, si la vertu s'exile,
Que fera l'univers ?

Doit-elle se cacher dans une nuit profonde,
Tandis qu'on voit régner le vice fastueux ?
Ah ! le plus grand objet qui puisse orner le monde,
C'est l'homme vertueux.

Ces antiques Héros, ces Sages qu'on renomme
Servoient le genre-humain & ne l'estimoient pas.
Plutôt que de manquer à servir un seul homme,
Rends heureux mille ingrats.

Qu'importent les tributs de la reconnoissance !
N'as-tu pas Dieu pour toi, tes vertus & ton cœur :
Ta gloire en est plus pure, & l'ingrat qui t'offense
Ajoute à ta grandeur.

L'homme, par ses forfaits, irritant le tonnerre,
Du Dieu qui l'a créé semble insulter l'amour ;
Et Dieu prodigue à l'homme, & les fruits de la terre,
Et les rayons du jour.

M. THOMAS.



MADRIGAL

A MADAME DU BOCCAGE,

D'APOLLON, de Vénus réunissant les charmes,
Vous subjuguez l'esprit, vous captivez le cœur,
Et Scuderi jalouse en verseroit des larmes :
Mais sous un autre aspect, son talent est vainqueur ;
Elle eut celui de faire oublier sa laideur :
Tout votre esprit n'a pu faire oublier vos charmes.

M. DE LA CONDAMINE.

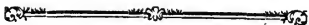
IMITATION
DE L'ODE D'HORACE,

Ulla si juris tibi pejerati, &c.

SI le ciel t'avoit punie
De l'oubli de tes sermens,
S'il te rendoit mon amant jolie,
Quand tu trompes tes amans,
Je croirois ton doux langage,
J'aimerois ton doux lien;
Mais, Chloé, qu'il te sied bien
D'être parjure & volage!
Viens-tu de trahir ta foi?
Tu n'en es que plus piquante;
Plus belle & plus séduisante;
Les cœurs volent après toi.
Par le mensonge embellie,
Ta bouche a plus de fraîcheur;
Après une perfidie,
Tes yeux ont plus de douceur.
Si par l'ombre de ta mère,
Si par tous les Dieux du ciel,
Tu jures d'être sincère,
Les Dieux restent sans colère
A ce serment criminel;
Vénus en rit la première:
Et cet enfant si cruel,
Qui sur la pierre sanglante
Aiguise la flèche ardente
Que sur nous tu vas lancer,
Rit du mal qu'il te voit faire,
Et l'instruit encore à plaire
Pour te mieux récompenser.

Combien de vœux on t'adresse !
 C'est pour toi que la jeunesse
 Semble croître & se former.
 Combien d'encens on t'apporte !
 Que d'amans sont à ta porte,
 Jurant de ne plus t'aimer !
 Ce vicillard qui t'envise,
 Craint que son fils ne s'engage
 En un piège si charmant :
 Et l'épouse la plus belle,
 Croit son époux infidèle,
 S'il te regarde un moment.

M. DE LA HARPE.



A MADAME DE ***.

LE nouveau Trajan des Lorrains,
 Comme Roi n'a pas mon hommage ;
 Vos yeux seroient plus souverains :
 Mais ce n'est pas ce qui m'engage ;
 Je crains les belles & les Rois ;
 Ils abusent trop de leurs droits ;
 Ils exigent trop d'esclavage.
 Amoureux de ma liberté,
 Pourquoi donc me vois-je arrêté
 Dans des chaînes qui m'ont su plaire ?
 Votre esprit, votre caractère,
 Font sur moi ce que n'ont pu faire
 Ni la grandeur, ni la beauté.

VOLTAIRE.



ÉPÎTRE

É P I T R E

A M. de M..... Officier de Marine.

DANS cet âge où tout se colore
 Des vives couleurs du plaisir,
 Où l'ame avide de jouir
 Voudroit précipiter l'aurore
 De ces beaux jours que le désir
 Trouve à son gré trop lents encore :
 Alors la main de l'amitié
 Forma les nœuds de notre chaîne ;
 A ton cœur le mien fut lié.
 Nos goûts, le temps qui nous entraîne,
 Nos intérêts, nos sentimens,
 Les erreurs même de notre âge
 Ont resserré ces nœuds charmants :
 Et si pour suivre un Dieu volage,
 Nous fumes volages amans,
 L'amitié solide & plus sage
 Nous retrouva toujours constants.

Pressé d'un désir téméraire ;
 Tel nous voyons un jeune oiseau
 S'échapper du sein de sa mère,
 Courir sur les bords d'un ruisseau
 Pour caresser la fleur champêtre ;
 Mais, fatigué d'un vain plaisir,
 Il s'empresse de revenir
 Sous le berceau qui l'a vu naître.

Ainsi couloient nos jours heureux.
 L'aimable enjouement, la saillie,
 Nos amours, la vive ironie
 Ecartoient les soucis fâcheux ;

Poésies. Tom. II.

B

Nous philosophions sans système ;
Le seul instinct & le désir
Etoient pour nous la loi suprême
Qui nous traçoit l'art de jouir.
L'ambition & la richesse,
Ces vains fantômes du bonheur ;
N'infestoient pas notre jeunesse
De leur poison trop séducteur ;
Et suivant la pente facile
De nos plaisirs, de nos erreurs,
Nous naviguions l'ame tranquille,
Sur des bords émaillés de fleurs.

Le temps porté sur des nuages
Est venu flétrir mon bonheur :
J'ai vu, sous un ciel enchanteur,
Monter la vapeur des orages.
Sans frémir déjà j'entendois
Le murmure de la tempête ;
Le ciel m'a lancé tous les traits ;
Et je n'ai point fléchi la tête.
A ces courans impétueux
Je n'opposai que mon courage :
Peut-on, lorsqu'on est vertueux,
Craindre les suites d'un naufrage !
Enfin traîné sur ce rivage,
Sous un climat plus rigoureux,
Je viens présenter mon hommage
A la triste Divinité
Dont le culte lâche & frivole
Irrite la cupidité.
Mais épargne ma vanité !
Ne crois pas qu'aux pieds de l'idole
J'aille dégrader ma fierté.

Non, mon ame ferme, stoïque,
Sait, au sein de l'adversité,
Se rappeler sa dignité.

Le fâfe, ce vernis magique,
Qui fait d'un sot un important,
N'a pour moi rien d'éblouissant;
Et j'apperçois, comme Socrate,
A travers l'écorce d'un grand,
Le fat qui vainement se flatte
D'échapper à l'œil pénétrant.

Le voile à tes yeux se déchire,
Aimable ami, lis dans mon cœur.
Ni le dépit; ni la satyre
N'ont point altéré mon humeur;
L'indulgente amitié m'inspire,
La vérité met les couleurs.

Je fais trop bien, ce font nos mœurs:
Que l'orgueil qui soutient mon ame
Va rencontrer bien des censeurs;
Et que le monde aujourd'hui blâme
La vanité du malheureux.
Je fais encor que la fortune
Ne sourit qu'à l'être mielleux
Dont l'ame sordide & commune
Se courbe en replis tortueux.

Mais ici ma philosophie
Va déployer sa fermeté:
Si le destin qui m'humilie
Conserve sa malignité;
Fuyant l'éclat de la lumière;
J'irai chercher, loin des humains,
Une retraite, une chaumière
Inaccessible aux noirs chagrins.
Là, philosophe solitaire,
Méprisant le vil intérêt,
Abandonnant toute chimère,
Je vivrai pauvre & sans regret.
Et peut-être pourrai-je encore,

Suivant les traces du plaisir ,
Aller cueillir aux champs de Flore
La fleur qui vient d'épanouir :
Peut-être une tendre bergère
Docile à la voix des amours ,
Malgré l'influence sévère
Qui règne sur mes tristes jours ;
Viendra partager ma retraite ,
Et daignera , sans vain détour ,
Orner des myrthes de l'amour
Et ma cabane & ma houlette.

Qu'importe que le voyageur
Traverse une plaine fertile ,
Ou que la nature indocile
N'offre qu'un tableau sans couleur ;
Si son ame est pure & tranquille ,
Il est toujours près du bonheur.

Mais soit que le destin m'apprête
Ou ses bienfaits ou ses rigueurs ,
Je veux toujours chommer la fête
De l'amitié , de ses douceurs ;
Et sous un dôme de verdure ,
J'élèverai , chaque printemps ,
Un autel où l'amitié pure
Viendra recevoir mon encens ;

M. DE L.



CHANSON.

EN vain d'une cruelle absence ;
 J'espérois charmer la rigueur ;
 Je ne trouve , éloigné d'Hortense ;
 Que les foudis , que la langueur.
 En vain de la plus belle aurore
 Le doux éclat brille à mes yeux ;
 Loin de la beauté qu'on adore ,
 On ne voit point de jours heureux.
 Aux fleurs que le zéphir caresse
 Si je trouve quelques appas ,
 Bientôt je dis , avec tristesse ,
 Hortense ne les verras pas ;
 De Flore , alors , les plus doux charmes
 N'excitent plus que mes regrets ,
 Et les foudis , & les alarmes
 Changent les roses en cyprès.
 Souvent dans un sombre bocage ;
 J'évite la chaleur du jour :
 Mais bientôt je quitte un ombrage
 Qui n'est plus utile à l'amour.
 Ce n'est plus ce bois solitaire ,
 Lieu charmant , temple des plaisirs ;
 Où mon Hortense moins sévère ,
 Venoit écouter mes soupirs.
 Ramené par l'indifférence ,
 Je retrouve un monde brillant ;
 Mais je n'y revois point Hortense ;
 Je soupire , & fors à l'instant.
 Cependant l'absence cruelle
 M'afflige & n'éteint pas mes feux ;
 Qu'Hortense soit toujours fidelle ,
 Je me croirai toujours heureux.

M. C. DE L...
 B üj



A U T R E.

Les quatre Parties du jour.

T O U J O U R S belle & toujours sévère ,
Si Thémire a su m'enflammer ,
C'est moins par l'espoir de lui plaire ,
Que par le bonheur de l'aimer ,
Toujours plus charmante & plus belle ,
Thémire m'offre à chaque instant ,
L'attrait d'une beauté nouvelle ,
Sans que je devienne inconstant.

I I.

Au matin , d'une jeune rose
Thémire offre l'éclat flatteur ;
C'est une fleur nouvelle éclosée ,
Elle ravit par sa fraîcheur.
Le coloris de la nature ,
Le fard que donne la pudeur ,
Sont l'ornement de sa parure
Et l'interprète de son cœur.

I I I.

A midi , lorsqu'elle s'apprête
A prendre de nouveaux atours ,
C'est Vénus , dans un jour de fête ,
Se jouant avec les amours :
Mais de cent parures nouvelles ,
En vain l'éclat est emprunté ,
Tout ce qui pare les plus belles ,
Est embelli par sa beauté.

I V.

Au milieu d'un monde agréable ,
Il faut la suivre vers le soir ;

Elle est toujours la plus aimable,
 Et n'a pas l'air de le savoir.
 Dans son esprit est la finesse,
 Et dans son cœur le sentiment;
 On croit entendre la tendresse
 Folâtrer avec l'enjouement.

V.

De la nuit, la riante image
 Devroit achever ce portrait:
 Par malheur Thémire est trop sage;
 Et le tableau reste imparfait.
 Mais si quelque jour, moins sévère,
 Elle permet de le finir,
 Qu'il soit tracé par le mystère,
 Et gravé par le souvenir.

E N V O I.

Dès long-temps une erreur chérie,
 Occupant mon cœur inquiet,
 Offroit à mon ame attendrie,
 L'image d'un objet parfait;
 Dans cette douce rêverie,
 Je vous ai peinte trait pour trait,
 Et ce tableau de fantaisie,
 Par vous, est devenu portrait.

Par le même.





LE RÉGIME.

SENTIR, aimer, jouir de sa maîtresse ;
La désirer après quelques instans
D'un doux repos ; la caresser sans cesse ;
Le beau destin ! le bel emploi du temps !

On peut sans doute, avec plus de sagesse ;
En obervant un régime ennuyeux ,
Dormir en paix , se porter beaucoup mieux ,
Et parvenir à l'extrême vieillesse.

En vérité le bonheur d'exister ,
D'être , sans plus , vaut-il qu'on le désire ?
Les jours passés dans les bras de Thémire ,
Sont de mes jours les seuls qu'il faut compter.

Un seul moment que j'emploie auprès d'elle ;
Vaut pour mon cœur mieux qu'une éternité.
En ménageant ma vie & ma santé ,
En refusant.... que Thémire est cruelle !

Dieux immortels ! rendez-moi plus heureux
Dans mon amour. Que Thémire partage
Tous mes transports , tout l'excès de mes feux !
Faites , ô Dieux ! qu'elle aime davantage.

Vous le savez , voilà mes seuls desirs ; .
Faites sur-tout qu'elle me soit fidelle :
A chaque instant faites-moi jouir d'elle ,
Et puis mourir de l'excès des plaisirs.

M. DE SAINT-LAMBERT.



V E R S .

Sur les lettres à Babet de Boursault.

BABET, qui que tu sois, que tes lettres sont belles !
 Que pour toucher les cœurs elles ont de pouvoir !
 Ce sont des beautés naturelles
 Qu'on ne se lasse point de voir.
 Quand Tircis, insensible aux accens de ma lyre ;
 Pour ne pas m'écouter , portoit ailleurs ses pas ,
 Que ne te connoissois-je, hélas !
 Tu m'aurois appris à lui dire
 Ce que je ne lui disois pas.

Madame la Comtesse DE LA SUZE.



M A D R I G A L.

ON disoit que l'Hymen a l'intérêt pour frère ;
 Qu'il est traître , sans choix , aveugle mercénaire ;
 Ce n'est point là l'Hymen ; on le connoît bien mal.
 Le Dieu des cœurs est chez vous , d'Argental ;
 La vertu le conduit , la tendresse l'anime :
 Le bonheur sur ses pas est fixé sans retour ;
 Le véritable Hymen est le fils de l'Estime
 Et le frère du tendre Amour.

VOLTAIRE.





V O Y A G E

DE SAINT-GERMAIN-EN-LAYE ,

*A MADAME DE***.*

V O U S qui fixez sur vos brillantes traces
 Les ris badins , les amours ingénus ,
 Et qui pourriez , par de nouvelles grâces ,
 Mieux que Psyché , l'emporter sur Vénus ;
 Vous que le Dieu du goût éclaire ,
 Obtenez-moi de lui l'heureux talent de plaire.
 Jadis il inspira Chapelle & Bachaumont.
 De leur voyage on veut que je prenne le ton ;
 Ils ont un naturel qui ne s'imité guère.
 Mais si ma plume est moins légère ,
 Mon voyage est aussi moins long.

Ces deux hommes inimitables se seroient
 sans doute surpassés, s'ils vous eussent adressé,
 Madame , les riens charmants qui les ont
 rendu célèbres. Je n'ai pas le génie de ces
 Messieurs ; mais j'écris sous les yeux de la
 plus jolie femme de Paris , à la plus belle
 femme de la Cour. Combien la beauté &
 les grâces n'ont-elles pas créé de talens !
 Dans cette confiance , je commence ma
 narration.

Les gens aimables , avec qui je suis venu
 ici , ayant fait une ample provision de gaieté
 & de philosophie , avec ces ballots légers ,
 nous fortunes de Paris pas le cours.

Jadis c'étoit le rendez-vous
 De nos coquettes les plus vaines,
 De nos prudes les plus humaines,
 De nos jeunes gens les plus sous ;
 C'est là qu'en dépit des jaloux,
 Qui se jettoient à la traverse,
 Il se faisoit, aux yeux de tous,
 Un discret & tendre commerce
 De regards & de billets doux.
 Les bruyants états de Cythère
 S'y tenoient sur la fin du jour ;
 De tous les frères de l'Amour,
 Il n'y manquoit que le mystère.
 Mais aujourd'hui que nos beautés ;
 Brillantes d'appas empruntés,
 Comme ces faux oiseaux qui craignent la lumière,
 Dès què l'astre du jour a fini sa carrière,
 Dans un jardin bien resserré,
 De treillage rempli, de maisons entouré,
 Dans une espèce de volière,
 Où jamais nul zéphir n'entra,
 Vont au sortir de l'opéra
 Respirer l'ambre & la poussière :
 On ne rencontre plus au cours
 Que des sociétés obscures,
 De tendres amitiés, de fidelles amours,
 Et d'assez maussades figures.

L'heure n'étoit pas favorable pour trouver
 de ces groupes grotesques. Un homme qui
 nous parut très-content de lui-même, gesti-
 culoit, grimaçoit, & parloit seul. Je voulus
 parier que c'étoit ce qu'on appelle un Poète.
 Un autre, pâle & rêveur, marchoit à pas
 lents ; il avoit tout-à-fait l'air de ces amans
 malheureux d'autrefois. Le vieux Marquis
 & la jeune Marquise de . . . se promenoient

en silence dans un vieux carrosse ; c'étoit sans doute pour la santé de l'un , plutôt que pour le plaisir de l'autre. Ces insipides personnages furent aussi-tôt oubliés qu'aperçus.

En parlant de vous , Madame , en vous désirant , en vous regrettant , nous nous trouvons sur le pont de Neuilly. Je remarquai à gauche une maison peu remarquable par elle-même , & je m'écriai :

Je vois cet agréable lieu ,
Ces bords rians , cette terrasse
Où Courtin , la Farre & Chaulieu ;
Loin des fots & des gens en place ,
Pensant beaucoup , écrivant peu ,
Plaisantoient , raïlloient avec grâce ,
Et faisoient des vers pleins de feu.
Enfans d'Aristipe & d'Horace ,
Dans la saine morale instruits ,
Du portique ils cueilloient les fruits ;
Couronnés des fleurs du Parnasse.
Ils répandoient à pleines mains
Un sel rare , dont quelques grains
Eussent rempli de jalousie
Les plus aimables des Romains ;
Et tous ces grands contemporains
D'Alcibiade & d'Aspasie.
Ils puisoient dans la poésie
Ce nectar par elle inventé ;
Le goût , l'esprit , l'urbanité ,
Leur servoient la seule ambrosie
Qui donne l'immortalité.
Philosophes sans vanité ,
Beaux esprits sans rivalité ,
Entre l'étude & la paresse ,

Dans les bras de la volupté,
 Ils avoient placé la sagesse.
 Où trouver encor dans Paris
 Des mœurs & des talens semblables ?
 Il n'est que trop de beaux esprits ;
 Mais qu'il est peu de gens aimables !

Je me sentis pénétré, Madame, d'un certain respect qui tenoit un peu de l'idolâtrie, pour cet ancien temple des Muses. Si au-lieu de Madame de... vous eussiez présidé à ces mystères, Gnide & Paphos n'en avoient point pour qui j'eusse eu plus de dévotion, & j'y aurois été en pèlerinage plus volontiers qu'à Nanterre, où nous arrivâmes un moment après. L'abbé, avec ce ton moitié dévôt, moitié profane, que vous lui connoissez, vint à son tour à s'écrier :

C'est dans ces agréables plaines,
 Sur ces côteaux du ciel chéris,
 Que la patronne de Paris
 A mérité tant de neuvaines.
 Aujourd'hui dans le paradis,
 Geneviève en ce lieu champêtre,
 Quenouille en main, menoit jadis
 Dévotement ses moutons paître :
 De la laine de ses brebis
 Elle filoit là ses habits ;
 De la jeune & simple bergère
 L'innocence filoit les jours.

.

Mais nous voici à Ruel : ce fut la demeure d'un des plus grands Ministres que la France ait eus : souffrez, Madame, que je change de ton pour parler de lui.

Richelieu, d'un égal courage,
 Sut lancer le tonnerre & conjurer l'orage :
 Il étendit sur-tout ses regards pénétrants ;
 Il domina son maître, il abaissa les grands ;
 Il arrêta le vol de l'aigle impériale ;
 Il cultiva les arts d'une main libérale.
 Mais sur ce grand théâtre où je le vois monté,
 Évoquant la vengeance & respirant la haine,
 Son inflexible dureté
 A trop ensanglanté la scène.

Croyez-vous, Madame, que cet homme
 immortel ait pu goûter un instant de bon-
 heur dans toute sa vie ? Je n'oserois me van-
 ter d'être heureux ; mais je ne changerois
 pas mon obscurité, ma liberté, mon loisir,
 mes douces occupations, contre sa pourpre,
 son ministère, son génie même.

Il fut haï, craint, envié ;
 De sa triste grandeur l'image m'importune :
 Il a servi la gloire & la fortune ;
 Je sers l'amour & l'amitié.
 L'amour dans la saison de plaire ;
 Est le premier besoin du cœur ;
 Sa flamme vive & passagère
 L'épure mieux que la colère,
 D'une duegne ou d'un gouverneur.
 L'amitié, toujours nécessaire,
 Donne un feu plus foible en chaleur,
 Mais aussi plus fort en lumière ;
 Et qui perd la faveur du frère,
 N'est consolé que par la sœur.
 Voilà le seul itinéraire
 De la sagesse & du bonheur.
 Vainement un nouveau stoïque (1) ;

(1) M. Tronchin.

Sur le bord du lac helvétique,
Traite comme un brûlant poison
Tout penchant tendre & sympathique,
Et nous ordonne la raison
Comme il feroit un marcotique :
Réglez, dit-il, vos mouvemens,
De vous-même rendez-vous maître ;
Hé ! qui de nous peut jamais être
L'arbitre de ses sentimens ?
Croit-il, un Epictète en main,
Avec un traité de morale,
Analyser le cœur humain
Comme il fait une eau minérale ?
Il veut que, fuyant tout appui,
Chacun se suffise à lui-même ;
Mais la nature, à ce blasphème,
Soulève son cœur contre lui.
L'homme ne vit que dans autrui,
Et n'existe qu'autant qu'il aime.

Sur cette matière je ne taris point. Heureusement pour vous, Madame, voilà Saint-Germain qui me remet dans la route dont je m'étois si fort écarté.

C'est ici que Jacques Second,
Sans Ministres & sans maîtresse,
Le matin alloit à la messe,
Et le soir alloit au sermon.
Cependant l'heureux Hamilton,
Plein d'enjoûment & de finesse,
Savoit trouver dans ce canton,
Tantôt les rives du Permesse,
Et tantôt celle du Lignon.
Il joignit le goût au génie ;
Il n'eut point la sotte manie
D'écrire pour se faire un nom ;
Et ne quitta jamais le ton

De la meilleure compagnie.
 Sans doute, à l'ombre de ces bois
 Sur-tout dans ces routes secrètes,
 Sous ce tilleul que j'apperçois,
 Il venoit rêver quelquefois
 Avec un livre & des tablettes.
 Que cet air frais, voluptueux,
 Cette lumière presqu'obscure,
 Ce désordre majestueux,
 Ce silence de la nature
 Me font bien sentir l'imposture
 De ces ornemens fastueux,
 De ces plaisirs tumultueux
 Qu'à force d'art on se procure ?

Au milieu de cette forêt, je me représentai la demeure du silence ; il me parut aussi digne d'être personnifié (1), que le sommeil & tant d'autres à qui les Poètes ont fait cet honneur. S'il est un démon du bruit, pour-quoi le silence n'auroit-il pas un génie ? A tout hasard, je lui adressai cette prière.

Silence, frère du repos,
 Habitant de la solitude,
 Ami des arts & de l'étude,
 Qui fuis la pourpre & les faisceaux ;
 Toi par qui le sage se venge
 Des critiques, des cabaleurs,
 Des ignorans & des railleurs,
 Reçois cet hymne à ta louange ;
 Et me preserves en échange,
 Du commerce des grands parleurs.
 Quand notre oreille est affligée

(1) Aussi Pa-t-il été ; & l'auteur de ce charmant voyage a fait assez de chemin pour connoître Harpocrate.

Par de froids & bruyants discours,
 C'est par toi qu'elle est soulagée;
 Quand la raison est outragée,
 C'est à toi seul qu'elle a recours.
 Après avoir, par la parole,
 Amusé le sot genre-humain,
 La science toujours frivole,
 Et le bel esprit toujours vain;
 Privés du renom qui s'envole,
 Vont se reposer dans ton sein.
 Tu peins les amoureuses flammes
 Mieux que les plus galants propos;
 Les plus ingénieux bons mots
 Ne valent pas tes épigrammes:
 Tu conserves l'honneur des femmes;
 Et tu tiens lieu d'esprit aux sots.

En sortant de la forêt de Saint-Germain,
 nous crûmes entrer dans la vallée de Tempé.
 Un spectacle, tel que l'idylle n'en a peut-
 être jamais peint de plus agréable, s'offrit à
 notre vue. C'étoit un lendemain de nocces;
 c'étoit l'hymen payfan, l'amour berger, la
 joie naïve; c'étoit une fête vraiment rustique,
 bien préférable à celle de nos *opera*.

Toi qui, vrai, riant & facile,
 Peignis des fêtes sous l'ormeau,
 Tytire enfant son chalumeau,
 Églé dansant d'un pas agile,
 Et Sylène sur un tonneau,
 Teniers, viens tracer ce tableau;
 La nature, à ton art docile,
 Sembloit naître sous ton pinceau.
 Pour trois jours reine du hameau,
 Ayant un bouquet pour parure,
 Pour couronne un petit chapeau,

Qui se perdoit dans sa coiffure,
 Pour trône un siège de verdure,
 Et pour dais un humble arbrisseau,
 La jeune épouse de la veille,
 Tout-à-la-fois pâle & vermeille,
 Avoit encor l'air étonné;
 Et tout ensemble heureuse & sage,
 Laissoit lire sur son visage
 Le plaisir qu'elle avoit donné.
 La simplicité la décore
 Mieux que le plus riche appareil;
 Son époux la regarde encore,
 Ivre d'amour & de sommeil.
 Son bonheur naissant se déploie
 Sur son front noir & radieux,
 Et le Dieu qui ferme ses yeux
 N'en a point éclipsé la joie.
 Autour d'eux, formant un ballet,
 Tous les Amours de ces contrées,
 Les Grâces en petit corset,
 Les ris avec leur air follet,
 De l'hymen portent les livrées.
 Des Celadons & des Astrées
 Dansent au son du flageolet.
 Voyez-les, dans leur joie extrême,
 Aller, revenir, se croiser;
 L'un d'eux, à la brune qu'il aime,
 En passant ravit un baiser;
 Contre un larcin qu'elle pardonne,
 La belle s'arme de rigueur,
 Et bien vite, au fond de son cœur,
 Cache le plaisir qu'il lui donne.
 Qui s'en seroit jamais douté,
 Que ces bergers pussent connoître,
 La pudeur & la volupté?
 Pour finir ce groupe champêtre,
 Quelques vieillards sont à côté,
 Qui dans leur cœur sentant renaître

Des étincelles de gaieté,
Comme en hiver on voit paroître
Quelques heures d'un jour d'été,
Racontent ce qu'ils ont été,
Oubliant qu'ils vont cesser d'être.

Nous fûmes tous tentés de prendre la
pannetière & la houlette. C'est avec des
idées si douces que nous arrivâmes à... Il
me reste à vous rendre compte, Madame,
de la vie que nous menons ici.

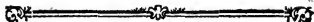
Dans les états d'une beauté
Qui n'est ni coquette ni prude,
Dans un château peu fréquenté,
Et dont l'abord est assez rude,
Mais d'où l'œil est au loin porté
Sur une rare multitude
D'objets pleins de variété;
Logent l'amitié, la gaieté,
La franchise, la liberté.
Exempts de soins, d'inquiétude,
Ici nous goûtons aujourd'hui
La retraite sans solitude,
Avec le repos sans ennui.
Nous consacrons les matinées
Aux arts, aux loisirs studieux;
De mille riens ingénieux
Nous savons remplir nos journées,
Qui sont sagement terminées
Par des soupers délicieux.
La chère est simple & délicate;
Il ne faut, pour plaire à Comus,
Ni le luxe de Lucullus,
Ni le régime d'Hippocrate.
Minerve est auprès de Momus;
Et si nous admettons Socrate,
Epicure n'est point exclus.

Sur toutes sortes des chapitres
 Nous tenons de joyeux propos ;
 Sans respect de rangs ni de titres ;
 En dépit des mortiers, des mitres ,
 Nous faisons le procès aux fots.
 Nous parlons de tout sans mystère ;
 Et de tout ce que l'on a dit ,
 Ou de l'Olympe ou de Cythère ,
 Sur le mérite sans crédit ,
 Ou la faveur héréditaire ;
 Quand l'entretien se refroidit ;
 Il n'est rien que l'on veut taire.
 Enfin, dans ce riant séjour ,
 Les plaisirs règnent tout le jour ;
 Eux seuls habitent ces retraites.
 J'excepte les peines secrètes
 Que pourroient y causer l'Amour.

Voilà, Madame, une peinture fidelle de
 notre vie champêtre ; venez en augmenter
 les douceurs en les partageant ; venez écou-
 ter nos églogues ; venez fixer toute notre
 attention sur cette belle terrasse, d'où l'on
 croit voir toute la nature : nous y verrions
 ce qu'elle a fait de plus aimable & de plus
 séduisant, si nous avions le bonheur de vous
 y posséder.

DESMAYES.





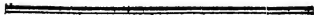
COUPLET

A MADAME DE***.

Sur l'air : *Gentille pastourelle.*

QUELQUE plaisir qu'on sente
A pouvoir tourmenter ,
Je plains celle qui tente
Sans se laisser tenter ;
Auprès de vous , ma tante ;
Il faudroit emprunter
Votre ame indifférente ,
Pour vous bien résister ;
Ou votre voix touchante ;
Pour se faire écouter.

M. DE BOUFFLERS;



MADRIGAL.

Vous juriez autrefois que cette onde rebelle
Se feroit vers sa source une route nouvelle ,
Plutôt qu'on ne verroit votre cœur dégagé.
Voyez couler ces flots dans cette vaste plaine :
C'est le même penchant qui toujours les entraîne ;
Leur cours ne change point, & vous avez changé.

QUINAULT;



É P I T R E

A M. DE VOLTAIRE.

O TOI, dont le brillant génie,
 Près de Corneille & de Milton,
 Tient le sceptre de l'harmonie,
 Et vole aux cieux avec Newton;
 Folâtre & sage anachorète,
 Qui, sur le plus aimable ton,
 Fais revivre dans ta retraite
 Chaulieu, Démocrite & Platon;
 Ami des Rois, amant des Grâces,
 Permits que, de ta gloire épris,
 J'ose célébrer sur tes traces,
 Le plus fameux de nos HENRIS.
 De la sensible Gabrielle
 Tu chantas les premiers plaisirs;
 Protège-là, sois-lui fidelle
 Jusques à ses derniers soupirs.
 Ton esprit, toujours sûr de plaire,
 Sublime & plaisant tour-à-tour,
 Semblable au feu du Dieu du jour,
 Et nous échauffe & nous éclaire.
 Heureux qui, loin de ce séjour,
 Loin des orages de la Cour,
 Et loin du souffle de l'envie,
 Comme toi, ressent chaque jour
 L'ivresse de la poésie,
 Avec l'ivresse de l'amour!
 Ainsi que le divin Homère,
 Au plus haut du Pinde monté;
 De ton génie illimité
 Tu fais parler l'Europe entière:
 Mais de la triste humanité,

Ce chantre heureux n'a pas été,
Ainsi que toi, le tendre père.
Ah ! plaignons un fou studieux,
Dont l'âme sensible & volage
S'exhale en sons mélodieux,
Et qui, par un vain étalage,
Peint toujours la sagesse au mieux,
Et n'en devient jamais plus sage.
On doit agir comme les Dieux,
Quand on fait parler leur langage.

Si le destin m'avoit fait Roi,
Que mon plaisir seroit extrême
De faire asseoir au rang suprême
Un philosophe comme toi !
Mais que t'importe la chimère
De ses brillants & vains honneurs ?
Paris a cent mille seigneurs ;
Et l'Europe n'a qu'un Voltaire.

Guide mon vol audacieux,
Et des rives de l'Hipocrène,
Porte mon char au haut des cieux,
Ma muse a besoin d'un Mécène.
Le jeune lierre sans appui,
Tristement rampe sur l'arène ;
Mais, soutenu par un vieux chêne,
Le lierre aux cieux monte avec lui.
Pour toi, dans les routes divines
Des beaux jardins du Dieu des vers
Les roses naissent sans épines,
Et les lauriers sont toujours verts.
Pour moi, dès qu'un espoir funeste
Me fait approcher de ces lieux,
La rose fuit, l'épine reste,
Et le laurier sèche à mes yeux.

Il est vrai que, dès mon aurore ;
Richelieu sourit à mes sons,
Et que souvent Bernis encore
Daigne applaudir à mes chansons.

Enflammé par de tels suffrages,
 Quelquefois je m'élève un peu,
 Et fais briller dans mes ouvrages
 Une étincelle de ton feu.
 Tu me compareras peut-être
 A ce disciple extravagant,
 Qui, pour parler avec son maître,
 S'imagina être aussi savant.
 Ma muse qui peu s'en impose,
 Sait trop le prix de ses travaux;
 Mais, Voltaire, juge ma cause:
 Peut-on sentir ce que tu vaux,
 Et ne pas valoir quelque chose?

BLIN DE SAINMORE.



R É P O N S E

DE M. DE VOLTAIRE.

M O N amour propre est vivement flatté
 De votre écrit, mon goût l'est davantage;
 On n'a jamais, par un plus doux langage,
 Avec plus d'art, blessé la vérité.
 Pour Gabrielle, en son apoplexie,
 D'autres diront qu'elle parle long-temps;
 Mais ses discours sont si vrais, si touchants;
 Elle aime tant, qu'on la croiroit guérie.
 Tout lecteur sage avec plaisir verra
 Qu'en expirant, la belle Gabrielle
 Ne pense point que Dieu la damnera;
 Pour trop aimer un amant digne d'elle:
 Avoir du goût pour le Roi Très-Chrétien;
 C'est œuvre pie; on n'y peut rien reprendre:
 Le paradis est fait pour un cœur tendre,
 Et les damnés sont ceux qui n'aiment rien.

MADRIGAL.



MADRIGAL

A Mademoiselle GAUSSIN, jouant Alzire.

CE n'est point moi qu'on applaudit,
C'est vous qu'on aime & qu'on admire;
Et vous damnez, charmante Alzire,
Tous ceux que Gusman convertit.

VOLTAIRE.



A MADAME

LA MARQUISE DE BOUFFLERS,

*En lui envoyant la HENRIADE
& CHARLES XII.*

DEUX Héros différents, l'un superbe & sauvage,
L'autre toujours aimable & toujours amoureux,
À l'immortalité prétendent tous les deux :
Mais, pour être immortel, il faut votre suffrage;
Ah ! si sous tous les deux vous eussiez vu le jour,
Plus justement leur gloire eût été célébrée ;
HENRI IV, pour vous, auroit quitté d'Estrée,
Et CHARLES XII auroit connu l'amour.

VOLTAIRE.





LE CURÉ ET LE LOUP,

F A B L E.

UN curé de village, indulgent, débonnaire,
 Qui comprenoit ou peu s'en faut,
 Le latin de son bréviaire;
 Un érudit, un docteur en un mot,
 Ne restoit pas oisif dans son saint presbytère.
 Ce n'est pas pour lui seul qu'il se croyoit docteur;
 Et d'enseigner il avoit la fureur.
 La fureur d'enseigner est une maladie;
 Comme touïler, être goutteux;
 Il employoit les trois quarts de sa vie
 A donner des leçons en maître généreux.
 Pas un effet dont il ne fut la cause;
 La dire étoit son emploi le plus doux;
 Et n'eût-il rien su plus que vous,
 Il vous auroit toujours enseigné quelque chose.
 En un mot, c'étoit-là sa seule passion.
 Mais quand il eut rendu savant tout son village,
 Il entreprit une éducation
 Fort singulière: il eut l'ambition
 D'instruire un loup. Il crut par-là le rendre sage;
 En faire un loup bon-homme. Un pareil écolier
 Etoit d'un naturel peu facile à plier;
 Mais patience étoit du maître l'apanage.
 Par l'alphabet il fallut commencer.
 A fut le premier son qu'il apprit, non sans peine;
 Il parvint à le prononcer,
 A le hurler au bout d'une semaine.
 Au B, vîte on le fit passer.
 Ce fut bien pis. Cent fois le maître recommença;
 Et perdant tout ensemble espoir & patience,
 A sa besogne est près de renoncer,

L'instituteur enfin, pour mieux se faire entendre,
 Imita le cri du mouton;
 Il cria *bé !* le loup, après mainte leçon,
 L'apprit si bien qu'il parvint à le rendre.
 Notre nouveau docteur, après cela, sans bruit,
 Quitte son maître, & va, sans plus attendre,
 De son savoir cueillir le fruit.
 Il va criant autour des bergeries :
 Bé ! bé ! Moutons d'aller grand train ;
 Et les pauvres bêtes soudain
 Dans la gueule du loup se trouvent englouties :
 Après cela, gardons d'enseigner les méchans :
 Dans leurs mains qu'on instruit à choisir leur victime,
 Les ressorts les plus innocents
 Deviennent l'instrument du crime.

M. IMBERT.

COUPLET

*A une Dame qui prétendoit que perdre la
 mémoire & perdre la raison, étoit la même
 chose.*

EN dépit de votre argument
 Je prouve le contraire.
 Daignez m'accorder seulement
 Un baiser pour salaire :
 Si j'obtenois un pareil don,
 Pour prix de ma victoire ;
 Je pourrois perdre la raison
 Mais non pas la mémoire.

M. LARNAC.





O D E
S U R L E T E M P S .

LE compas d'Uranie a mesuré l'espace.
O temps ! être inconnu que l'ame seule embrasse ;
Invisible torrent des siècles & des jours ,
Tandis que ton pouvoir m'entraîne dans la tombe ;
J'ose avant que j'y tombe ,
M'arrêter un moment pour contempler ton cours.

Qui me dévoilera l'instant qui t'a vu naître (1) ?
Quel œil peut remonter aux sources de ton être ?
Sans doute , ton berceau touche à l'éternité.
Quand rien n'étoit encore ; enseveli dans l'ombre
De cet abyme sombre ,
Ton germe y reposoit , mais sans activité.

Du chaos tout-à-coup les portes s'ébranlèrent ;
Des soleils allumés , les feux étincelèrent ;
Tu naquis : l'Eternel te prescrivit ta loi ;
Il dit au mouvement : du temps sois la mesure.
Il dit à la nature :
Le temps sera pour vous , l'éternité pour moi.

Dieu , telle est ton essence : oui , l'océan des âges
Roule au-dessous de toi sur tes frêles ouvrages ,
Mais il n'approche pas de ton trône immortel.
Des millions de jours qui l'un l'autre s'effacent ;

(1) On a suivi dans cette ode l'opinion communément reçue parmi les Philosophes. La plupart regardent le temps comme dépendant de l'existence des êtres créés , & croyent qu'il n'y a pas en Dieu de succession,

Des siècles qui s'entassent
Sont comme le néant aux yeux de l'Eternel.

Mais moi sur cet amas de fange & de poussière;
En vain contre le temps je cherche une barrière;
Son vol impétueux me presse & me poursuit.
Je n'occupe qu'un point de la vaste étendue;
Et mon ame éperdue
Sous mes pas chancelants voit ce point qui s'enfuit.

De la destruction tout m'offre des images.
Mon œil épouvanté ne voit que des ravages;
Ici de vieux tombeaux que la mousse a couverts;
Là, des murs abattus; des colonnes brisées,
Des villes embrasées;
Par-tout les pas du temps empreints sur l'univers.

Cieux, terres, élémens, tout est sous sa puissance;
Mais tandis que sa main, dans la nuit du silence,
Du fragile univers frappe les fondemens,
Sur des ailes de feu loin du monde élancée,
Mon active pensée
Plane sur les débris entassés par le temps.

Siècles qui n'êtes plus, & vous qui devez naître;
Ose vous appeler; hâtez-vous de paroître:
Au moment où je suis venez vous réunir.
Parcours tous les points de l'immense durée:
D'une marche assurée,
Enchaîne le présent, je vis dans l'avenir.

Le soleil épuisé dans sa brûlante course
A ses feux par degrés verra tarir la source;
Des mondes vieillis les ressorts s'useront.
Ainsi que les rochers, qui du haut des montagnes
Roulent dans les campagnes,
Ses astres l'un sur l'autre un jour s'écrouleront.

Là, de l'éternité commencera l'empire ;
 Et dans cet océan où tout va se détruire
 Le temps s'engloutira comme un foible ruisseau ;
 Mais mon ame immortelle , aux siècles échappée ,
 Ne fera point frappée ,
 Et des mondes brisés foulera le tombeau.

Des vastes mers, grand Dieu, tu fixas les limites.
 C'est ainsi que des temps les bornes sont prescrites.
 Quel sera ce moment de l'éternelle nuit ?
 Toi seul tu le connois ; tu lui diras d'éclore ;
 Mais l'univers l'ignore ;
 Ce n'est qu'en périssant qu'il en doit être instruit.

Quand l'airain frémissant autour de vos demeures,
 Mortels, vous avertit de la fuite des heures ,
 Que ce signal terrible épouvante vos sens ;
 A ce bruit tout-à-coup mon ame se réveille ,
 Elle prête l'oreille ,
 Et croit de la mort même entendre les accens.

Trop aveugles humains, quelle erreur vous enivre ?
 Vous n'avez qu'un instant pour penser & pour vivre,
 Et cet instant qui fuit, est pour vous un fardeau !
 Avare de ses biens, prodigue de son être ,
 Dès qu'il peut se connoître ,
 L'homme appelle la mort & creuse son tombeau.

L'un courbé sous cent ans, est mort dès sa naissance ;
 L'autre engage à prix d'or sa vénale existence ;
 Celui-ci la tourmente à de pénibles jeux ;
 Le riche se délivre au prix de sa fortune
 Du temps qui l'importune ;
 C'est en ne vivant pas que l'on croit vivre heureux.

Abjurez, ô mortels ! cette erreur insensée.
 L'homme vit par son ame ; & l'ame est la pensée.

C'est elle qui pour vous doit mesurer le temps.
Cultivez la sagesse , apprenez l'art suprême
De vivre avec soi-même ;
Vous pourrez sans effroi compter tous vos instans ;

Si je devois un jour pour de viles richesses
Vendre ma liberté , descendre à des bassesses ;
Si mon cœur par mes sens devoit être amolli ;
O temps , je te dirois ; prévien ma dernière heure :
Hâte-toi , que je meure ;
J'aime mieux n'être pas , que de vivre avili.

Mais si de la vertu les généreuses flammes
Peuvent de mes écrits passer dans quelques ames ;
Si je peux d'un ami soulager les douleurs ;
S'il est des malheureux dont l'obscur innocence
Languisse sans défense ,
Et dont ma foible main doive essuyer les pleurs ;

O temps , suspens ton vol , respecte ma jeunesse ;
Que ma mère long-temps , témoin de ma tendresse ,
Reçoive mes tributs de respect & d'amour ,
Et vous , gloire , vertu , déesses immortelles ,
Que vos brillantes ailes
Sur mes cheveux blanchis se reposent un jour.

THOMAS;





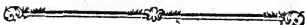
É P I T R E

*A MADAME LA MARQUISE DE ***.*

J'E revois donc ces campagnes si chères,
 Qui de Thémire ont été le séjour;
 Je vois encor le palais de ses pères,
 Et la cabane où j'ai reçu le jour.
 Le ciel marqua le lieu de ma naissance
 Auprès des lieux qu'habita son enfance.
 Grâces aux Dieux ! j'entrai dans l'univers,
 Pour adorer & pour chanter Thémire.
 C'est dans ces bois que j'essayois ma lyre ;
 Sur ces côteaux ornés de pampres verts,
 J'allois rêver & bégayer des vers.
 Thémire alors, loin de ma solitude,
 Loin de ces lieux avoit porté ses pas.
 Créée pour elle, & ne la voyant pas,
 Je ressentis la triste inquiétude
 D'un cœur tout neuf, mais prêt à s'enflammer ;
 Qui cherche en vain l'objet qu'il doit aimer.
 Près d'un ruisseau je retrouve ce hêtre,
 Où je gravois d'insipides adieux,
 Faits sans regret aux nymphes de ses lieux.
 Je les quittai pour la Cour de mon maître ;
 J'y vis Thémire, & j'y connus l'Amour,
 Non tel qu'il est chez nos amans de Cour,
 Mais tel qu'il est dans le séjour champêtre.
 Je crus ton cœur de moi seul occupé ;
 Tu fus sensible à cet amour si tendre ;
 Avec plaisir tu paroissais te rendre ;
 Et ce plaisir mille fois m'a trompé.
 Si je n'étois dans le cœur de Thémire,
 Elle cherchoit le plaisir du moment,

Cédoit aux sens , & non au sentiment ,
Ou bien en moi n'aimoit que son empire.
Plus d'un rival , à mes yeux bien traité ,
M'a fait souffrir les plus cruels supplices.
J'allai loin d'elle oublier ses caprices ,
Non son esprit , ses grâces , sa beauté.
Je viens enfin , sous de plus doux auspices ;
Lui rendre un cœur qu'elle daigne accepter ,
Un cœur fidelle , & que ses injustices ,
Ses torts , le temps ne lui peuvent ôter.
Si je pouvois , dans ce vallon fertile ,
Où le Madon roule une onde tranquille ,
La suivre encor sous ces vastes ormeaux
Qu'un long canal reproduit dans ses eaux ;
Si je pouvois , quand le flambeau du monde
Tombe & se perd derrière les côteaux ,
La voir encor se baigner dans cette onde ,
Et son beau sein en repousser les flots ;
Si je pouvois , alors que les étoiles
Brillent au ciel & dans le cristal pur ,
Près d'une alcove où luit un jour obscur ,
Te délivrer , Thémire , de ces voiles ,
De ces atours qui cachent tes appas ;
Si je passois la nuit entre tes bras ;
Si de ton lit je voyois reparoître
L'astre du jour , quand de ses premiers traits ;
En s'élevant sur ces vastes forêts ,
Il vient dorer les lieux qui m'ont vu naître ;
Si je pouvois , à chaque instant du jour ,
Par mes talens amuser ma Thémire ,
Par mes transports lui prouver mon amour ;
Quitter pour elle , & reprendre ma lyre ,
Voler sans cesse au-devant de ses vœux ;
Oui , c'est alors que je serois heureux.

M. DE SAINT-LAMBERT.



A MADAME

LA COMTESSE DE **,

En lui envoyant une Epître sur la calomnie.

PARCOUREZ donc de vos yeux pleins d'attraits
 Ces vers contre la calomnie :
 Ce monstre dangereux ne vous bleffa jamais :
 Vous êtes cependant sa plus grande ennemie.
 Votre esprit sage & mesuré,
 Non-moins indulgent qu'éclairé,
 Excuse, quand il peut médire ;
 Et des vices de l'univers,
 Votre vertu, mieux que mes vers,
 Fait à tout moment la satire.

VOLTAIRE.



A MONSIEUR

LE COMTE DE SCHOWALOU,

Qui avoit adressé une Epître à l'auteur.

PUISQU'IL faut croire quelque chose ,
 J'avoûrai qu'en lisant vos séduisants écrits ,
 Je crois à la métempyscose.
 Orphée, aux bords du Tamaïs,
 Expira dans votre pays :
 Près du Lac de Genève, il vient se faire entendre ;
 En vous il renaît aujourd'hui ,
 Et vous ne devez pas attendre
 Que les femmes jamais vous battent comme lui.

VOLTAIRE.

J O U I S S A N C E.

AMOUR, qu'injustement j'ai blâmé ton empire !
Des maux que j'ai soufferts ai-je dû m'offenser,

Quand tu viens de récompenser
D'un moment de plaisir, un siècle de martyre ?
J'ai fléchi mon Iris après de longs soupirs ;

Ce cher objet de mes desirs,
Cette insensible Iris, cette Iris si farouche,
Dans mille ardents baisers vient de plonger mes feux ;
Pour goûter à longs traits ce nectar amoureux,
Mon ame toute entière a volé sur ma bouche.

J'ai savouré la fraîcheur
De ses lèvres demi closes ;
Sa bouche avoit la couleur,
Son haleine avoit l'odeur
Et le doux parfum des roses.

Je ressentais alors une douce langueur
S'emparer de mes sens, & couler dans mon cœur.
D'amour & de plaisir nos yeux étincelèrent ;
Mon cœur en tressaillit, nos esprits s'allumèrent ;
Et livrés l'un & l'autre à nos emportemens,
Nous cherchâmes le sort des plus heureux amans.

Sans voix, sans mouvement, mon Iris éperdue
Laissoit mille beautés en proie à mon ardeur.

Comme elle oubloit sa rigueur,
J'oubliai ma retenue ;

Et je me souviens seulement

Que, dans ce bienheureux moment,
Nos corps entrelacés, nos ames confondues ;
Goûtèrent de concert les plaisirs les plus doux ;
Inconnus aux mortels moins amoureux que nous.

C vj

Puissions-nous, mon Iris, dans ces ravissements;
 Passer ces jours sereins que donne la jeunesse!
 N'envions point aux Dieux leur immortalité,

Puisque dans la brièveté

De ces jours malheureux que leur bonté nous laisse;
 L'amour y fournit des momens
 Dont les transports & la vîtesse
 Valent mieux que l'éternité.

CHAULIEU.



ÉPIGRAMME.

UN meûnier moribond voyant sa femme en pleurs,
 Lui dit : ma femme, je me meurs;

Comme en notre métier un homme est nécessaire,
 Jacques, notre garçon, seroit bien ton affaire;

C'est un fort bon enfant; sage, & que tu connois;

• Epouse-le, crois-moi, tu ne saurois mienx faire.

Hélas! dit-elle, j'y songeois.



MADRIGAL

A MADAME ROSSIGNOL.

J E vous comparois autrefois

Au Rossignol, à Philomèle:

Je vous entends, je vous revois:

C'est encor lui, c'est encor elle.

L'Abbé DE LATTAINANT.



ÉPIGRAMME

Sur la dixième Satyre de BOILEAU.

QUAND Despréaux fut sifflé sur son ode,
Ses partisans crioient par tout Paris :
Pardon , Messieurs , le pauvre s'est mépris ;
Plus ne louïra : ce n'est pas sa méthode ;
Il va draper le sexe féminin ;
A son grand nom vous verrez s'il déroge.
Il a paru , cet ouvrage divin !
Pis ne seroit , quand ce seroit éloge.

FONTENELLE.

A MONSIEUR DE C**,

*Qui avoit écrit à l'auteur que le bruit couroit
qu'il étoit mort.*

RESSUSCITER est sans doute un grand cas ;
C'est un plaisir que je viens de connoître :
Mais le plus grand ce seroit de paroître
A ses amis ; je ne m'en flatte pas
Pour ce prodige , il est quelques obstacles ;
C'en seroit trop pour les gens d'ici-bas ,
Que deux plaisirs , & sur-tout deux miracles.

VOLTAIRE.





L'AVARE PUNI,

Conte imité des anciens Fabliaux Français.

UN homme riche , avare , (on fait qu'en tout pays
 L'un & l'autre point se rassemble)
 Perdit sa bourse , où cent louis
 Pêle-mêle dormoient ensemble.
 Jugez l'alarme du vieillard ,
 Le désespoir de son ame éperdue.
 A tous les coins vîte un placard
 Avertit les passans de sa bourse perdue.
 On désigne la forme & la couleur qu'elle a ;
 Et deux louis seront la récompense
 De celui qui , trouvant la bourse & la finance ;
 Rendra l'une & l'autre. C'est là
 Le point essentiel & le plus difficile.
 Ce que l'on trouve est un don du hasard ;
 Or , consultez & la cour & la ville :
 Qui refuse un présent , a tort. Notre vieillard
 Par qui la bourse étoit redemandée ,
 S'il eût pu trouver à l'écart
 Celle d'autrui , l'auroit gardée
 La sienne tomba cependant
 Aux mains du pauvre Herbin ; il crut devoir la
 prendre ;
 Le Diable lui dit bien , tout en la regardant ,
 De la garder ; il aimait mieux la rendre.
 « Non , dit-il , avant tout , l'honneur :
 » Argent volé porte malheur.
 » Cela seroit pour nous une assez bonne somme ;
 » Mais à chacun le sien. C'est un dépôt que j'ai ;
 » Il faut le rendre ; on n'est pas obligé
 » D'être homme riche ; on l'est d'être honnête
 » homme ».

Mais Herbin avoit lors d'avidés créanciers.
Comme il alloit rendre la bourse,
Arrivent chez lui des huissiers.
Que faire ? Il se trouvoit sans argent, sans ressource:
Il crut pouvoir, en ses pressants besoins,
Prendre les deux louis au-moins
Qu'on destinoit pour son salaire;
Avec ces deux louis bien frappés, bien luisants,
Il ferma, comme à l'ordinaire,
La triple gueule des serpens.
Il va trouver soudain notre avare; il s'empresse;
Dans ses mains il remit son or;
Et le vieillard, en voyant son trésor,
Sentit son cœur tressaillir d'âlégresse;
Car l'avare a, dit-on, un cœur pour son argent.
Il en pleura de joie & de tendresse,
Et fit au bon Herbin un accueil obligant.
Mais sa mémoire trop fidelle
Lui rappelle ce qu'il promit
A qui rendroit la bourse; & son cœur en frémit.
Donner, c'est perdre. O promesse cruelle!
Deux louis donnés, c'est *beaucoup*
Pour qui voudroit ne rien donner du tout.
Lors ne sachant à qui s'en prendre,
Il veut compter son or. O surprise ! ô douleur !
Quoi ! deux louis de moins ! Notre avare en fureur
Crie au voleur;
Et si l'on ne rend tout, il va tout faire pendre.
L'affaire fut portée au magistrat du lieu,
Qui savoit du vieillard la ladrerie extrême;
Il savoit que l'argent étoit son bien suprême;
Et sa conscience & son Dieu.
Dès long-temps il cherchoit l'occasion propice
De châtier sa coupable avârice;
Il crut l'avoir trouvée; & voici la façon
Dont il fut par droit de justice,
Venger un cœur loyal & punir un fripon.
Il dit à ce dernier : « Vous êtes honnête homme;

» Vous n'aurez réclamé que ce qui vous est dû ;
 » Mais s'il est vrai que vous ayez perdu
 » Une bourse enfermant la somme
 » De cent louis, je conclus, sans erreur,
 » Que celle-ci n'est point la vôtre,
 » Et j'ordonne qu'Herbin en soit le possesseur
 » En attendant qu'il s'en présente un autre ».

On applaudit tout d'une voix ;
 Du juge on confirma la suprême sentence ;
 Et l'on trouva que sa prudence
 Savoit dispenser à-la-fois
 Et la peine & la récompense.

M. IMBERT.



ÉPIGRAMME

Traduite de L'ANTHOLOGIE.

LÉANDRE, conduit par l'Amour,
 En nageant, disoit aux orages :
 Laissez-moi gagner les rivages ;
 Ne me noyez qu'à mon retour.

VOLTAIRE.



V E R S

*Mis au bas d'un tableau qui représente Mlle.
 CLAIROU couronnée par Melpomène.*

J'AI prédit que Clairon illustreroit la scène,
 Et mon espoir n'a point été déçu ;
 Elle a couronné Melpomène :
 Melpomène lui rend ce qu'elle en a reçu.

M. GARRICK, célèbre acteur Anglais.



É P I T R E

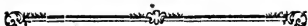
A M. LANGLOIS DE BOUCHET.

O vous, dont l'esprit enchanteur,
Cultivé par la main des Graces,
Brille d'un charme séducteur;
Vous qui conduisez sur vos traces,
Le goût, les arts & l'enjoûment:
Dont la raison brillante & sage,
Pleine de force & d'agrément,
Joint l'éloquence au badinage,
Et la saillie au sentiment:
Anacréon sur le Parnasse,
Nouveau Socrate sur les lis;
Vous portez la lyre d'Horace;
Et la balance de Thémis.
J'admire en vous le double titre
Du bel esprit, du magistrat
Aussi juste que délicat;
Du goût & des procès arbitre;
Daignez accepter cette Epître
D'un homme obscur & sans éclat.
D'un triste & long panégyrique
Ne redoutez point la fadeur;
De ce nectar soporifique,
Je fais que la froide vapeur,
Sur les vers, avec pesanteur,
Distille un ennui létargique,
Et porte avec soi la langueur.
Non, la seule reconnoissance
A droit d'allumer mon encens:
Elle préside à mes accens;
Sa vertu fait mon éloquence,
Et me dicte mes sentimens.

Ce monstre qu'on nomme *Chicane*.
Des biens ardent persécuteur,
Des lois infâme corrupteur,
Impur & détestable organe
Du mensonge & de la noirceur;
Lui qui, de sa bouche profane,
Répand un souffle destructeur,
Et de Thémis qui le condamne,
Cherche à surprendre la faveur;
Sur nous épuisant sa fureur,
A nos yeux frappés de terreur,
Déjà faisoit voir la ruine
Que suivoit la triste famine.
Sensible à nos justes douleurs;
De ma famille désolée,
Vos mains ont essuyé les pleurs;
Et loin de mon ame troublée
Chassant les chagrins dévorants,
De ma maison presque ébranlée,
Ont raffermi les fondemens.
C'est vous, ô mortel adorable,
C'est vous dont les soins généreux;
Dont la main propre & secourable;
A daigné combler tous nos vœux.
Secondant l'ardeur qui m'enflamme,
Que par d'ineffaçables traits,
Un Dieu grave au fond de mon ame,
Et votre nom & vos bienfaits.
Non, non, sur son aile légère,
Le temps n'emportera jamais
Une image qui m'est si chère.
Ah! poursuivez une carrière,
Où vos vertus & vos talens
Vous ont rendu si nécessaire.
Que toujours votre voix sévère,
Par des oracles foudroyants,
Dompte l'audace téméraire,
Du coupable fier & puissant.
Que de l'orphelin gémissant,

Vos mains soulagent la misère :
Aux malheureux servez de père ,
De protecteur à l'innocent.
Qu'ainsi vos nobles destinées ,
Dans leur cours paisible & brillant ,
Toujours de gloire environnées ,
Et par les plaisirs couronnées ,
D'aucun sinistre événement
Ne soient jamais empoisonnées ;
Et que le Dieu de l'agrément ,
Remplisse toutes vos journées
Des traits heureux de l'enjoûment.
Que pour vous levé sans nuage ,
Chaque soleil , pur & serein ,
Fournisse son cours sans orage ,
Et joigne aux roses du matin ,
Les fruits heureux du dernier âge :
Exempt d'ennuis & de chagrin ,
Que jamais la cruelle envie ,
Sur vous distillant son venin ,
N'ose de sa rage ennemie ,
Troubler la paix de votre vie.
Qu'agitant ses serpens affreux ,
Jamais l'infâme calomnie ,
De ses ministres ténébreux ,
Contre vous n'arme la furie :
Ou si , contre votre repos ,
Jamais ces deux monstres horribles
Des vertus tyrans inflexibles ,
Tramoient de perfides complots ,
Soudain , pour les réduire en poudre ,
Que Thémis vous prête sa foudre ,
Que leurs projets soient confondus ;
De leurs cabales frémissantes ,
Bravez les fureurs impuissantes ;
Et que sous vos poids abattus ,
Leurs bouches , de rage écumanantes ,
Rendent hommage à vos vertus.

THOMAS.



MADRIGAL
A MADAME LA DUCHESSE
DE CHATELLERAUD.

QUAND, sur les bords où vous prîtes naissance
Les jours du tendre Ovide étoient ensevelis
Dans les ennuis, dans les maux de l'absence;
Ces lieux n'étoient pas embellis
Du charme de votre présence:
Ah! pour lui quelle différence,
S'il les eût vu parés d'un attrait si charmant!
Auguste eût manqué sa vengeance,
Et l'aimable Julie eût perdu son amant.

FUSELIER.



A M. GUIRAUDET,
MÉDECIN.

L'ART de guérir & l'art de plaire
Vivoient comme deux ennemis,
Mais vous les avez réunis,
Apollon embrasse son-père.
On vous a vu dans le sacré vallon
Cueillir des fleurs d'une main délicate;
Et l'on s'est dit : Anacréon
A pris la robe d'Hypocrate.

M. Auguste GAUDE.



F A B L E,
CLOÉ ET LE PAPILLON.

Sous un ciel serein & tranquille,
Au sein d'un champêtre séjour,
Loin des vains plaisirs de la ville,
Et loin des pièges de l'amour,
Clôé, naïve, jeune & belle,
Voyoit couler ses jours heureux,
Aussi beaux, aussi simples qu'elle.
Là dérobée à tous les yeux,
Par les soins d'une tendre mère,
Clôé, sans désirs, sans regrets,
Respiroit un air salubre
A ses mœurs comme à ses attraits.
Le vif éclat qui la colore,
N'est que le teint de la pudeur:
Son oreille n'a point encore
Goûté le poison enchanteur
Des soupirs, des tendres alarmes;
Elle ignore qu'elle ait un cœur,
Et soupçonne à peine ses charmes.
Seule dans le fond d'un bosquet,
Près du cristal d'une onde pure,
Elle assortissoit un bouquet
Pour en composer sa parure.
La belle, d'un air enfantin,
Comparoit avec avantage,
Le lis & la rose à son teint;
Et fourioit à son image.

Un papillon au même instant,
Déployoit ses ailes légères,
Et de ses ardeurs passagères

Promenoit l'hommage inconstant;
 Tout l'attire, & rien ne l'arrête;
 Il parcourt, d'un air de conquête,
 Tous les appas de chaque fleur.
 Ici, son audace indiscrete,
 De la timide violette
 Caresse la vive fraîcheur:
 Là, du sein de la tubéreuse;
 Sa témérité plus heureuse
 Presse l'orgueilleuse blancheur.
 Aussi-tôt d'une aile infidelle,
 Il court à la rose nouvelle,
 Il baise son bouton naissant,
 Et toujours brillant & frivole;
 Il paroît jouir, & s'envole.

Cloé voit l'insecte éclatant;
 Et sa parure étincelante
 D'azur, de pourpre & de rubis;
 Enchante ses yeux éblouis:
 Sa petite ame impatiente,
 Brûle aussi-tôt de s'en saisir.
 Dans le vif transport qui l'agite
 De son jeune sein qui palpité,
 S'élance son premier soupir.
 Aussi légère que les Graces,
 Du rival errant du Zéphyr,
 Elle poursuit long-temps les traces:
 Souvent, dans son vol incertain,
 Il s'arrête: la nymphe agile
 Accourt, le guette, étend la main;
 Mais le superbe volatile
 Dans les airs s'élance soudain.
 Tour-à-tour trompée & flattée,
 Cloé n'en est point rebutée.
 L'infidelle se fixe enfin
 Sur la belle & pâle jonquille.
 On diroit que la tendre fleur

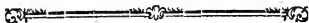
Ranime, au gré de son vainqueur,
 Le foible éclat dont elle brille.
 Du triomphe il goûte le prix.
 Cloé vole, approche, il est pris.
 S'agitant, débattant de l'aile,
 Pour briser sa captivité :
 « Rendez-moi, dit-il à la belle,
 » Ah ! rendez-moi la liberté :
 » Rougissez de votre victoire :
 » Qu'attendez-vous de mes liens ?
 » Mes ailes font toute ma gloire ;
 » Quelqu'éclat, voilà tous mes biens.
 » Eblouir est ma destinée.
 » Je vis sans projet, sans amour,
 » Et mon existence bornée
 » N'est que l'amusement d'un jour ».

A ces mots, la nymphe ingénue
 S'attendrit pour son beau captif ;
 Le trouble de son ame émue
 Favorise le fugitif ;
 Il s'échappe ; Cloé soupire.
 Sur les boucles de ses cheveux ;
 Balançant son vol amoureux,
 Voici ce qu'il ose lui dire.

» Seule en ces lieux vous respirez ;
 » Cloé, la paix & l'innocence ;
 » Bientôt, loin des jeux de l'enfance,
 » Dans le monde vous brillerez ;
 » C'est là que vous rencontrerez
 » Un être frivole, infidelle,
 » Et paré de mille couleurs :
 » Il voltige de belle en belle ;
 » Ainsi que moi de fleurs en fleurs ;
 » Et je suis en tout son modèle.
 » Ah ! si, vous laissant éblouir,

» Vous brûlez un jour de jour
 » De cette nouvelle victoire,
 » D'une si folle ambition,
 » Cloé, quelle sera la gloire ?
 » Vous aurez pris un papillon ».

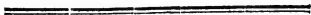
M. BORDES, *de l'Académie de Lyon.*



C O N T E.

L E M I S O G A M E.

DANS une compagnie, avec emportement,
 Albin se déchaînoit contre le mariage:
 Il soutenoit impudemment
 Que l'hymen & le cocuage
 N'alloient plus l'un sans l'autre, & que tout homme sage
 Du beau sexe devoit toujours se défier.
 » Laissez-le contre nous crier,
 Dit l'aimable Dorine: « Il est comme son père,
 » Qui s'étant entêté de la même chimère,
 » N'osa jamais se marier ».



A M A D E M O I S E L L E

OUI, j'ai rêvé, charmante Éléonore,
 Que vous étiez le Dieu qu'on nomme Amour:
 Mais par malheur la nuit fait place au jour;
 Je vous revois, & l'erreur dure encore.

M. le C. DE B.

E P I T A P H E

É P I T A P H E

DE L'ARÉTIN.

LE temps, par qui tout se consume,
 Sous cette tombe a mis le corps
 De l'Arétin, de qui la plume
 Blessa les vivans & les morts.
 Son encre noircit la mémoire
 Des Monarques, de qui la gloire
 Est vivante après le trépas;
 Et s'il n'a pas contre Dieu même
 Vomi quelque horrible blasphème,
 C'est qu'il ne le connoissoit pas.

MAYNARD.

M A D R I G A L

A Madame la Duchesse d'AIGUILLON.

EN m'éloignant de cette Circassie,
 Où naissent tant d'objets comparés à Vénus;
 Je crus qu'en d'autres lieux je passerois la vie
 En regrets de ne les voir plus.
 De leurs attraits vantés, la mémoire si chère,
 Bientôt sur ces bords m'a quitté:
 Grâce à D'AIGUILLON, j'ai vu que le beauté
 Est le moindre des dons de plaire.

ANTIOCHUS CANTEMIR, *Prince de Moldavie.*



SONNET

SUR L'ESPRIT HUMAIN.

EMPRISONNER le temps dans sa course volante ;
Graver sur le papier l'image de la voix ;
Tirer d'un ver l'éclat & l'ornement des Rois ;
Donner au corps de bronze une ame foudroyante :

Rendre par les couleurs une toile parlante ;
Sur les cordes d'un luth faire parler les doigts ;
Savoir apprivoiser jusqu'aux monstres des bois ;
Brûler avec un verre une ville flottante :

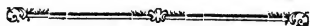
Fabriquer l'univers d'atômes assemblés ;
Lire du firmament les chiffres étoilés ;
Faire un nouveau soleil dans le monde chymique :

Dompter l'orgueil des flots , & pénétrer par-tout ;
Assujettir l'enfer dans un cercle magique ;
C'est ce qu'entreprend l'homme, & dont il vient à bout ;



MADRIGAL.

LORSQUE d'une voix douce & tendre ;
Lycidas m'invite à me rendre ,
Ah ! qu'il fait bien persuader !
Et que je me plais à l'entendre !
Il m'en coûte moins à céder ,
Qu'il ne m'en coûte à me défendre :



LA FIDÉLITÉ MAL RÉCOMPENSÉE, C O N T E.

MES amis, je veux redire
Un trait des plus touchants, & point imaginé ;
Oui, je veux, dussiez-vous en rire,
Rendre en vers le plaisir qu'en prose on m'a donné.
Ce n'est pas un Consul de Rome,
Ou quelque Roi qu'ici je prends pour mon héros ;
Pas un Seigneur, ni même un homme ;
Je l'ai choisi parmi les animaux.
Et pourquoi non ? Si l'action est belle,
De son auteur que fait la qualité ?
Un homme ingrat vaut-il un chien fidelle ?
Assez souvent les chiens ont de l'humanité
Plus que vous, hommes que vous êtes !
Or, les muses toujours doivent, par équité,
Immortaliser jusqu'aux bêtes,
Quand les bêtes l'ont mérité.

On lit dans un antique ouvrage,
Qu'autrefois, sous Charles-Martel,
Le Seigneur d'un très-vieux châtel
Y consumoit les fruits d'un fertile héritage.
Il avoit là son prudent aumônier,
Un faucon, dans les airs avide braconier,
Son sénéchal, une moitié fort sage ;
Il n'y manquoit qu'un héritier.
Déjà le bon Seigneur, voisin de la vieillesse,
Se voyant sans enfans, trembloit pour sa noblesse,
Mais de ses vœux enfin l'Hymen importuné,
D ij

D'un beau garçon le rendit père.
 Dieu fait, dans un jour si prospère ;
 Si l'on fêta le nouveau-né !
 Outre la nourrice ordinaire
 Qui gouvernoit ce fruit d'un tendre amour,
 Deux autres, au besoin, prêtant leur ministère,
 Auprès de lui dormoient & veilloient tour-à-tour.

Deux amans, dans le voisinage,
 Jeunes, sur-tout bien amoureux,
 Aux autels d'Hyménée avoient ferré des nœuds
 Si beaux de loin ; & pour leur rendre hommage ;
 Leurs vassaux préparoient des jeux,
 Des courses de chevaux ; c'étoit alors l'usage.
 Montés par des valets, deux courriers bien appris ;
 De la course en plein champ se disputoient le prix ;
 Des juges spectateurs decernoient la victoire ;
 Les maîtres guidoient les travaux ;
 Le mérite étoit aux chevaux,
 Aux maîtres seuls étoit la gloire. —
 C'étoit bien là, sans contredit,
 Pour qui cherchoit la gloire, une belle ressource ;
 On pouvoit, sans quitter son lit,
 Remporter le prix de la course.

Les spectateurs furent nombreux ;
 Pas un seul cavalier qui n'y menât sa Dame.
 Tout fier d'avoir un fils qui combloit tous ses vœux ;
 Notre époux résolut de donner à sa femme
 Le plaisir d'aller voir ces jeux.
 Tous leurs gens les accompagnèrent ;
 Les trois femmes seules restèrent
 Pour garder le cher nourrisson.
 Seules ? Non, je dis mal : car le jeune Titon ;
 Chien des mieux faits, cher à son maître ;
 Et qui, comme on va voir, étoit digne de l'être ;
 Avec elles étoit resté.
 Mais quand de toutes parts vers la fête on s'avance ;

Que faire-là ? l'ennui vient ; on commence
 D'entendre les clameurs ; (car grande est l'affluence) ;
 Lorsqu'on entend , on est tenté
 De voir aussi ; bientôt la curiosité
 L'emporta sur la vigilance.
 Pour endormir bien promptement
 Le nourrisson , chacun use d'adresse ;
 Le mobile berceau , balancé mollement ,
 Toujours d'un égal mouvement ,
 Allant , venant , flotte sans cesse ;
 Et pour mieux assoupir ses sens ,
 Certaine voix soporative
 En frédons longs & languissants
 Traîne une romance plaintive.
 Puis au haut de la tour gaîment
 On court voir si la course étoit belle ;
 Souvent ainsi l'oubli d'un seul moment
 Ouvre de pleurs une source éternelle.

Un gros serpent , de venin tout gonflé ,
 Des fentes d'un vieux mur fêlé ,
 Vient étaler sa crête étincelante ,
 Son dos bien argenté , sa prunelle sanglante.
 Vers la salle où l'enfant goûtoit un doux repos ,
 Son corps , qui du soleil réfléchit la lumière ,
 Dans sa marche rampante & fière ,
 Promène en longs replis ses tortueux anneaux.
 Par la fenêtre ouverte il glisse , de manière
 Que tout près du berceau le voilà parvenu.
 Las ! il voit un enfant , endormi , presque nu...
 Sa tête sur son bras est mollement penchée ;
 Son sein tout découvert est plus blanc en effet
 Qu'une goutte de lait
 Qui s'étoit lors de sa lèvre épanchée.
 Tout réveille à l'envi la faim
 Du vorace & cruel reptile ;
 Sur sa tête on eût vu soudain
 Frissonner sa crête mobile ;

D'un venin plus cruel que la flamme & le fer ;
Son dard s'enfle , s'échappe ; & plein d'impatience ,
Vers l'enfant qui sommeille , en sifflant il s'élance.

Mais à deux pas , l'œil & l'oreille en l'air ,

Sur un lit notre chien fidelle

Veilloit & faisoit sentinelle.

Sur le serpent il fond comme un éclair ;

L'arrête en son chemin , suspend sa faim cruelle ;

Le petit animal , en grondant , le harcèle ,

Contre son aiguillon arme griffes & dents ,

Et bientôt le sang qui ruisselle ,

Inonde les deux combattans.

Le courage en leurs cœurs soudain se renouvelle ;

Et leur choc est si vigoureux

Que le berceau se renverse auprès d'eux.

Mais tel fut son bonheur extrême ,

Que l'enfant (ah ! sur lui le ciel a dû veiller)

Fut du berceau couvert à l'instant même ,

Sans aucun mal , même sans s'éveiller.

Enfin , après mainte épreuve hardie ,

Titon avec adresse attaque son rival ;

Par la tête il saisit le vorace animal ;

L'écrase entre ses dents , & le laisse sans vie.

Puis voyant qu'il ne peut , malgré tout son effort ,

Relever le berceau , plus prudent il le quitte ;

Et tout en hâletant , il remonte bien vite

Sur le lit pour veiller encor.

Cependant , la course finie :

Les femmes , de la tour viennent à pas pressé ;

Mais de quel désespoir leur ame fut saisie ,

Quand on vit le berceau dans le sang renversé !

Elles crurent soudain que , pendant leur absence ,

L'enfant avoit été dévoré par le chien ;

Et la suite en cette occurrence ,

Leur parut l'unique moyen

De se soustraire à la vengeance.

On part. Mais d'un trouble si grand

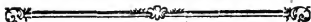
Elles se sont laissé surprendre ,

Que voulant fuir la mère, on a pris justement
 La route qu'elle devoit prendre.
 On la rencontre au même instant.
 « Où courez-vous, s'écria-t-elle ?
 » Quelle est la funeste nouvelle
 » Que vous nous apportez ? Mon enfant est-il mort ?
 » Parlez ». La nourrice d'abord
 Tombe à ses pieds, implore sa clémence ;
 Lui confesse à grands cris qu'ayant eu l'imprudence
 De quitter son fils un moment,
 Le chien l'a fait périr impitoyablement.
 La Dame, à ce récit, tombe sans connoissance.
 A l'instant même, arrive son époux,
 Qui la trouve presque sans vie.
 Ciel ! qu'avez-vous ? Soudain, d'une voix affoiblie :
 » Ce que j'aimois le plus, lui dit-elle, après vous,
 » Votre bonheur, mon bien suprême,
 » Mon fils est mort. Le chien, élevé par vous-même,
 » L'a dévoré ». Le père eût été moins surpris
 Quand il eût vu tomber la foudre en sa présence.
 Muet de désespoir, à grands pas il s'avance
 Vers l'appartement de son fils.
 A peine est-il entré, que, d'un air d'alégresse,
 Le fidelle Toton accourt en bondissant,
 Malgré mainte blessure, & les maux qu'il ressent,
 Plus empressé, le lèche, le caresse ;
 Par des gestes divers, par plus d'un cri touchant,
 Il exprime à-la-fois sa joie & sa tendresse.
 On croiroit qu'il ressent tout le prix du bienfait
 Qu'à son cher maître il vient de rendre ;
 Vous diriez qu'il a du regret
 De ne pouvoir se faire entendre,
 Pour lui conter ce qu'il a fait.
 Son maître, hélas ! qui ne peut le comprendre,
 Jette les yeux sur lui, voit son museau sanglant ;
 Par ces signes menteurs sa colère est trompée ;
 Il le juge coupable, & tirant son épée,
 Il abat sa tête à l'instant.

Après ce coup, plus morne & plus farouche ;
Tandis qu'il tient son front caché sous son manteau ;
L'enfant s'éveille ; un cri fort de sa bouche :
Le père accourt, soulève le berceau ;
Il voit... Dieu ! quel objet pour les regards d'un père !
Ce fils, qu'il avoit cru privé de la lumière ,
Qui lui sourit encore ! il pousse un cri ;
On accourt ; dans ses bras la mère
Soulève ce gage chéri,
Tremble en le regardant , l'observe , se rassure ;
Elle le voit bien vivant , sans blessure ,
Et de joie enfin tous les yeux
Laissent couler des pleurs délicieux.
Puis , en cherchant par-tout , pour deviner l'histoire ;
On trouve un gros serpent , fumant encor , dit-on ,
Dont la tête écrasée annonçoit de Titon
Et le combat & la victoire.
Tout s'éclaircit ; le père enfin
A reconnu le crime de sa main.
Il a privé du jour un serviteur fidelle ;
Et quand il croit d'un fils venger la mort cruelle ;
De son libérateur il devient l'assassin.
Tant qu'il vécut , il en eut souvenance ,
Et s'imposa , pour expier
La mort de ce bon chien , la même pénitence
Qu'on imposoit alors au meurtrier
Il lui fit décerner jusqu'aux honneurs funèbres ;
Et pour rendre à jamais célèbres
Et ses vertus & ses revers ,
Sur sa tombe lui-même il écrivit ces vers :
» De mes amis , la mort ici recelle
» Le plus infortuné comme le plus fidelle ».

M. IMBERT.





P O R T R A I T

D E D O R A T.

EMULE du sensible Ovide ,
Jeune encor , des tendres amans ;
Il peignit les erreurs ainsi que les tourmens ,
Et la muse de l'héroïde
S'enorgueillit de ses accens.
Bientôt , Lycurgue des trois scènes ,
Il instruit du théâtre & les Rois & les Reines ,
Leur ouvre en ce code nouveau ,
Les rontes de la gloire & les sources du beau.
Sur les pas du bon La Fontaine ,
Avec grâce toujours , & non sans quelque peine ,
Il cueillit encor quelques fleurs ;
De l'élégant Racine & du joyeux Moliere
Il courut la double carrière ;
Il excita les ris , & fit couler des pleurs.
Que n'ai-je sa touche légère ,
Pour louer tous ces riens divers ,
Où sa muse facile à l'envi de Voltaire ,
Fixe l'image passagère ,
Le tableau mobile & divers
De nos mœurs & de nos travers ,
De nos modes , de nos caprices ,
Se moque des fots en crédit ,
Et gaîment demande une nuit
Aux Divinités des coulisses !
Quel autre a , mieux que lui , dans ces riens en-
chanteurs ,
D'atours éblouissans , de brillantes couleurs ,
Revêtu ses vives pensées ,
Qui , sous un air badin , quelquefois très-sensées ,
Même , en les amusant , instruisent les lecteurs ?

Variété piquante, adorable Déesse,
 C'est toi qui présidas à ses nombreux travaux,
 Soit qu'il ait chanté sa maîtresse,
 Soit que des palmes du Permesse
 Il ait couronné ses rivaux.

Que de fois je l'ai vu donner de douces larmes
 Au sort de l'indigent des mortels oublié !
 Que de fois je l'ai vu partager les alarmes
 De l'amour malheureux, de la sainte amitié !
 Qu'on ne s'étonne pas que *Verfency*, *Mirbelle*,
 Héros qu'il a créés, chers à plus d'une belle,
 Fassent naître dans l'ame une tendre douleur ;
 A celui que je plains rien n'étoit impossible ;
 Sous des dehors légers, simple, aimant & sensible ;
 Il suivoit moins souvent son esprit que son cœur.
 C'est peu de le louer, c'est peu de le défendre ;
 Je ne remplirai point mon devoir à demi ;
 Il n'est plus, il fut mon ami,
 Et je vais pleurer sur sa cendre.

M. DE CUBIÈRES.

ÉPIGRAMME.

DORILAS & Damon, ces deux fameux poètes,
 Sur leurs vers ne font point d'accord.
 On ne peut, sans bâiller, lire ce que vous faites ». -
 Dit l'un : « En vous lisant, répond l'autre, on
 » s'endort ».

L'un a raison, & l'autre n'a pas tort.

l'Abbé BETOULAUD :





SONNET

SUR L'AVORTON (1).

TOI qui meurs avant que de naître,
Assemblage confus de l'être & du néant,
Triste avorton, informe enfant,
Rebut du néant & de l'être :

Toi que l'amour fit par un crime ;
Et que l'honneur défait par un crime à son tour ;
Funeste ouvrage de l'amour ;
De l'honneur funeste victime :

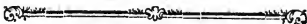
Donne fin aux remords par qui tu t'es vengé ;
Et du fond du néant où je t'ai replongé,
Ne trouble point l'horreur dont ma faute est suivie.

Deux tyrans opposés ont décidé ton sort ;
L'amour, malgré l'honneur, te fit donner la vie ;
L'honneur, malgré l'amour, te fit donner la mort.

HENAULT.

(1) Ce sonnet fut fait à l'occasion d'une aventure arrivée à Mademoiselle de Guerchy, fille d'honneur de la Reine Marie-Thérèse d'Autriche ; il fit beaucoup de bruit en son temps. Quoique les deux quatrains soient sur des rimes différentes, & que les vers soient inégaux, il a toujours été regardé comme un des plus beaux que nous ayons.





É P I T R E

A M. le Marquis DE VILLETTE.

Vous savez penser comme écrire ;
 Les Graces avec la raison
 Vous ont confié leur empire ;
 L'horrible superstition
 Sous vos traits délicats expire :
 Ainsi l'immortel Apollon
 Charme l'Olympe par sa lyre ,
 Tandis que les flèches qu'il tire
 Écrasent le serpent Python.
 Il est Dieu quand par son courage
 Ce monstre affreux est terrassé.
 Il l'est quand son brillant visage
 Rallume le jour éclipsé.
 Mais , aux pieds de la jeune Isé ,
 Je le crois Dieu bien davantage.

VOLTAIRE.

SUR UN PORTRAIT FLATTÉ.

C E grand peintre dont l'art surpasse la nature ,
 A fait pour Silvanire un portrait si charmant ,
 Qu'il faut souhaiter seulement
 Qu'elle ressemble à sa peinture.

L'Abbé COTIN.

PLACET AU ROI.

IL ne m'appartient pas d'entrer dans vos affaires ;
Ce seroit un peu trop de curiosité :
Cependant, l'autre jour, songeant à mes misères,
Je calculois les biens de Votre Majesté ;
Tout bien compté (j'en ai la mémoire récente,
Et le calcul en est facile & court),
Il vous doit revenir cent millions de rente ;
Ce qui fait à-peu-près cent mille écus par jour :
Cent mille écus par jour, en font quatre par heure.
Pour réparer les maux pressants
Que le tonnerre a fait dans ma maison des champs ;
Ne pourrois-je obtenir, SIRE, avant que je meure,
Un quart-d'heure de votre temps ?

SANGUIN.

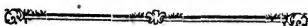
L'auteur de ce Placet obtint le quart-d'heure qu'il demandoit : le Roi lui fit donner mille écus.

MADRIGAL

*A une Dame qui railloit l'auteur d'être
long-temps à la campagne.*

AU doux bruit des ruisseaux dans ces bois je respire ;
C'est là que, sur les fleurs, je viens me reposer :
Je ne quitterois pas ces lieux pour un Empire ;
Mais je les quitterois, Iris, pour un baiser.

CHARLEVAL.



É - P I T R E

A M. LE PRINCE DE BEAUVEAU.

A VIVRE au sein du Jansénisme ,
 Cher Prince , je suis condamné ;
 Dans le vieux château de Terné ,
 Je répète mon catéchisme ;
 Du Vatican , du Port-Royal ,
 J'entends conter les vieilles guerres ;
 J'entends mettre au rang des saints Pères ;
 Nicole , Quésnel & Pascal ;
 J'en lis un peu par courtoisie ;
 Ces fous , plein de misanthropie ,
 Souvent ne raisonnent pas mal :
 Ils ont eu l'art de bien connoître
 L'homme qu'ils ont imaginé ;
 Mais ils n'ont jamais deviné
 Ce qu'il est , ni ce qu'il doit être.
 Plus ingénu , moins orgueilleux ,
 MONTAGNE , sans art , sans système ;
 Cherchant l'homme dans l'homme même ;
 Le connoît & le peint bien mieux.
 ADDISSON veut nous rendre heureux :
 Par mille traits ingénieux ,
 Sa morale flatte & réveille ;
 Il l'inspire quand il instruit :
 C'est un sage qui nous conduit ;
 C'est un ami qui nous conseille.

Un vieux Janséniste grondeur
 Dit , qu'en détruisant la nature ,
 On fait plaisir à son auteur ,
 Et qu'on charme le créateur
 En tourmentant la créature :

Du petit nombre des élus,
Tous ses ennemis sont exclus ;
Et ces sauvages Cénobites,
Qui vantent à Dieu leur ennui,
Ne voudroient plus vivre pour lui,
S'il étoit mort pour les Jéuites.
Indulgente société !
O vous , dévots plus raisonnables ,
Vertueux sans férocité ,
Le goût polit vos mœurs aimables ;
Vous vous occupez sagement
De l'art de penser & de plaire :
Aux charmes touchants du bréviaire ,
Vous entremêlez prudemment ,
Et du Virgile & du Voltaire ;
Vous parlez au nom du Seigneur ;
Et vous n'ennuiez point les hommes ;
Vous nous condamnez sans fureur ,
Vous nous voyez tels que nous sommes.
Je ne veux point pour directeur ,
Un fou , dont la mauvaise humeur
Erige en crime une foiblesse ,
Et veut anéantir mon cœur
Pour le conduire à la sagesse.
Je sens ; j'ai des goûts , des désirs ;
Dieu les inspire , ou les pardonne :
Le triste ennemi des plaisirs ,
L'est aussi du Dieu qui les donne.

M. DE SAINT-LAMBERT.





E P I T A P H E

DE TRISTAN L'HERMITE,

Faite par lui-même.

EBLOUI par l'éclat d'une splendeur mondaine;
 Je me flattai d'une espérance vaine.
 Faisant le chien couchant auprès d'un grand Seigneur;
 Je me vis toujours pauvre, & tâchai de paroître.
 Je vécus dans la peine, aspirant au bonheur,
 Et mourus sur un coffre, en attendant mon maître:



M A D R I G A L

*A Madame DE LA CONDAMINE,
 le lendemain de ses noces.*

D'AUORE & de Titon vous connoissez l'histoire;
 Notre hymen en rappelle aujourd'hui la mémoire;
 Mais de mon sort Titon seroit jaloux.
 Que ses liens sont différents des nôtres!
 L'Aurore entre ses bras vit vicillir son époux,
 Et je rajeunis dans les vôtres.

M. DE LA CONDAMINE.



É P I T R E

A L A M O R T.

DIVINITÉ puissante, & par-tout redoutée ;
Sous qui semble gémir la nature attristée ;
Toi, dont le nom suffit pour inspirer l'effroi ,
O Mort ! toi, qui régis sous une même loi ,
Et l'esclave rampant, & le Monarque auguste ,
Et le foible, & le fort, & l'impie, & le juste ;
Déesse, tes sujets se plaindront-ils toujours ?
Je n'imiterai point leurs frivoles discours :
Tandis qu'autour de moi, dans ta marche rapide ;
Brille, sans me frapper, ton acier homicide ,
Réparateur des torts que les humains t'ont faits ;
Ecoute-moi, je viens célébrer tes bienfaits.

Quelle divinité doit nous être plus chère ?
Seule, du malheureux tu finis la misère :
En vain sa voix plaintive, invoquant d'autres Dieux ;
Exprime en longs sanglots son désespoir affreux :
Tous les Dieux restent sourds, & complices du crime
Ils semblent au malheur dévouer leur victime.
Seule, tu viens tarir la source de ses pleurs :
Il trouve dans tes bras l'oubli de ses douleurs.

Que je chéris sur-tout ta faveur bienfaisante ;
Quand bravant, sous ta faux, la fortune inconstante ;
Les mortels, enivrés de plaisirs & d'honneurs ,
Evitent, par tes coups, la honte & les malheurs !
Spectateur des revers où le destin nous livre ,
Quel mortel fortuné peut désirer de vivre ?

Favori de la mort, toi, généreux Guerrier ;
Qui cours au-devant d'elle à l'aspect d'un laurier ;

D'une couronne en vain la gloire te décore :
 Tremble, tu n'as rien fait, puisque tu vis encore.
 A tant d'honneurs acquis, à ta célébrité,
 La mort peut seule, enfin, mettre un sceau respecté :
 Tu vis.... demain, peut-être, un nouveau jour s'apprête,
 Où tes lauriers flétris tomberont de ta tête.
 Mille exemples fameux te l'ont dit avant moi ;
 Et Pompée, & Crassus, tous deux plus grands que toi,
 Trahis dans leur espoir, ont de leur destinées,
 Vu finir avant eux les brillantes journées.

Toi qui, loin des Guerriers arrêtant tes regards,
 Cherches d'autres succès sous d'autres étendards,
 Elève d'Apollon, vois, au haut du Parnasse,
 Tes maîtres, qui jaloux de la première place,
 Ont tous, pour l'obtenir, affronté les hasards.
 Les lauriers d'Apollon valent bien ceux de Mars !
 De tant de concurrens, il en fut peu, sans doute ;
 Dignes de parcourir cette brillante route :
 Mais parmi ceux-là même, en est-il dont la mort,
 En les frappant plutôt, n'eût embelli le sort ?

Corneille, qui long-temps fut, à si juste titre,
 Du Parnasse Français & la gloire & l'arbitre,
 Lui qui fut s'élever sans guide & sans appui,
 Créateur d'un talent inconnu jusqu'à lui,
 Corneille a trop vécu. Suréna, Pulchérie,
 Tant de foibles enfans d'une muse flétrie,
 Accusent le destin, qui laissa, dans son cours ;
 Eteindre ce beau feu qui dût briller toujours.

Par son exemple instruit, son émule plus sage,
 A, des mêmes talens, mieux su régler l'usage.
 La muse de Racine a comblé tous nos vœux :
 Racine en est plus grand ; en fut-il plus heureux ?
 Hélas ! il succomba sous les traits de l'envie...
 La gloire l'attendoit au terme de sa vie.

Plus malheureux encor, cet aimable Bernard,
Qui, chantant nos plaisirs, réunit avec art
Les charmes de l'amour & ceux de l'harmonie,
Survit à sa raison, & pleure son génie !

O ! vous qui prétendez à des destins brillants ;
Craignez, craignez sur-tout de vivre trop long-temps ;
En vain sur votre tête un beau jour semble luire :
Succès, gloire, bonheur, le temps peut tout détruire.
Les Dieux mêmes, les Dieux ont vu, sur leurs autels
Se flétrir des lauriers qu'ils croyoient immortels.
Mais quittant les Palais, le Parnasse & les temples,
Cherchons autour de nous de moins rares exemples.

Entends-tu, de ces voix, la confuse rumeur,
De l'oreille attristée éternelle douleur ?
Reconnois, à ce bruit, la foule malheureuse,
Tour-à-tour médisante, ou dévote, ou joueuse ;
De ces femmes, jadis fières de leurs attraits,
Et dont les jours nombreux ont effacé les traits.

Céphise fuit leurs pas, en dévorant ses larmes ;
Céphise qui, jadis, si vaine de ses charmes,
Avec faste, à son char, enchaînoit mille amans,
Pour en fixer un seul, prend des soins impuissans.
Vainement son esprit les rassemble autour d'elle :
Tout fuit ; & son miroir, cruellement fidelle,
Offre, pour tout spectacle, à ses yeux consternés ;
La cause des affronts qui lui sont destinés.

Mais que Thémire encore est cent fois plus à plaindre !
Ses sens tumultueux ne peuvent se contraindre ;
Et ce spectre ambulans, dans ses folles ardeurs,
S'en va, l'or à la main, mendier des faveurs.
Elle offre à l'indigent sa tendresse importune :
L'indigent reste mort entr'elle & sa fortune.

Toi qui de toutes deux as prolongé les jours ;

Pourquoi de tant d'affronts ne pas finir le cours ?
 Ah ! Thémire & Céphise , au printemps de leur âge ,
 Par leurs vaines frayeurs , t'ont souvent fait outrage :
 O Mort ! tu t'en souviens de ces temps malheureux ;
 Et ta seule vengeance est d'exaucer leurs vœux.

Plus aisément séduit , quelquefois l'homme espère
 Parcourir jusqu'au bout une heureuse carrière ;
 Et des mêmes desirs long-temps préoccupé ,
 Plus heureux que la femme , est plus tard détrompé.
 Facile à prodiguer une feinte tendresse ,
 L'indigente beauté sourit à la vieilleesse :
 Mais quel sera le fruit de ce pénible soin ?
 De ces douces erreurs le terme n'est pas loin ;
 A peine il a goûté ces trompeuses amorces ,
 La Nature en courroux lui refuse des forces ,
 Et bientôt , consumé d'inutiles desirs ,
 Vivant pour les douleurs , il est mort aux plaisirs.

O tombeau désirable ! ô demeure tranquille !
 Le malheur nous poursuit : prête-nous un asyle.
 A l'orage qui gronde , ô Mort , dérobe-nous !
 Et préservés par toi , nous bénirons tes coups.

Ah ! dis-moi donc pourquoi dans ta rigueur extrême ,
 Tu semblas oublier & Zélis , & moi-même ;
 Zélis , unique objet de mes vives amours ,
 Qui , seule , de ma vie embellissoit le cours ,
 Et qui depuis , hélas ! trahissant ma tendresse ,
 Aux plus cruels regrets a livré ma jeunesse ?
 Ah ! lorsqu'à ses genoux , dans ses yeux caressants ;
 J'ai de ses premiers feux , lu les premiers sermens ;
 Quand , plus tendre , Zélis à son pouvoir livrée ,
 Réunissoit son ame à mon ame enivrée ;
 Puisque tant de bonheur un jour devoit finir ,
 Pourquoi , par le trépas , ne le point prévenir ?
 Et cependant , ô mort ! les yeux baignés de larmes ;
 Pour me rejoindre à toi , j'essaie en vain mes armes ,

L'image de Zélis retient encor mon bras ;
L'ingrate , malgré moi , m'enchaîne sur ses pas :
Comment pouvoir quitter le séjour qu'elle habite ?
Mais si reconnoissant l'erreux qui l'a séduite ,
De mes tourmens , Zélis , prenoit quelque pitié ;
Si son cœur retrouvoit sa première amitié ;
O Mort ! entends mes vœux ; & si dans ta mémoire ;
Tu gardes quelque place au Chantre de ta gloire ,
Accours , viens te mêler à nos embrassemens ,
Et par tes coups heureux , assure nos sermens.



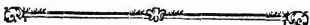
MADRIGAL

*A Madame ***, qui avoit embrassé l'auteur.*

J E vous aimai dès votre enfance :
Mais il est temps de fuir vos coups ;
J'ai bien senti mon imprudence ,
En goûtant un plaisir si doux.
D'un seul baiser mon cœur frissonne ;
Et c'est trop tard qu'il s'apperçoit
Que c'est l'Amitié qui le donne ,
Quand c'est l'Amour qui le reçoit.

*M. le Comte DE T***.*





ÉPITRE

*A MADAME DE***.*

Quoi ! je n'ai point encor chanté
Les charmes d'une noble aisance ,
Cet air que donne la bonté ,
Ce sourire de bienveillance ,
Ces nuances de volupté ,
Et ces grâces de bienséance
Dont on colore la beauté !
Oui , vous avez l'art adorable ;
Le talent de nous animer ;
Mais si vous ne voulez aimer ,
Que vous servira d'être aimable ?
Croyez-vous que , passé trente ans ;
L'on doive désertter Cythère ?
Quand on fait aimer , on fait plaire ;
Qui fait plaire est dans son printemps.
Plus la rapidité du temps
Nous entraîne vers l'Elysée ,
Plus notre ame désabusée
Doit sentir le prix des instans.
Adoptez ce tendre système :
Que le sentiment soit vainqueur.
L'Amour est le Dieu du bonheur ,
Et ses plaisirs le bien suprême.

DESMAYES.



MADRIGAL.

QUE mon destin est rigoureux !
 Iris, l'aimable Iris a perdu la lumière.
 Douce, obligeante, quoique fière,
 Près d'elle je trouvois tout ce qui rend heureux ;
 Dans les aventures fâcheuses,
 Les égards & les soins d'une tendre amitié ;
 Parmi les peines amoureuses,
 Tout le support de la pitié.
 Appuyé d'un secours si sûr & si fidelle,
 De tous ses déplaisirs mon cœur venoit à bout.
 Iris me consolait de tout,
 Et rien ne me console d'elle.

DE LA SABLIERE.

A U T R E

A Madame la Marquise du T....

UN voyageur qui ne mentit jamais
 Passe à Cirey, l'admire, le contemple :
 Il croit d'abord que ce n'est qu'un palais :
 Mais il voit Emilie.... ah ! dit-il, c'est un temple !





É P I T R E

A MADAME DENIS,

Sur l'Agriculture.

Qu'il est doux d'employer le déclin de son âge ;
 Comme le grand Virgile occupa son printemps
 Du beau lac de Mantoue il aimoit le rivage ;
 Il cultivoit la terre & chantoit ses présens ;
 Mais bientôt ennuyé des plaisirs du village ,
 D'Alexis & d'Aminte il quitta le séjour ;
 Et malgré Mévius , il parut à la Cour.
 C'est la Cour qu'on doit fuir , c'est aux champs qu'il
 faut vivre.

Dieu du jour, Dieu des vers, j'ai ton exemple à suivre.
 Tu gardas les troupeaux, mais c'étoient ceux d'un Roi ;
 Je n'aime les moutons que lorsqu'ils sont à moi ;
 L'arbre qu'on a planté rit plus à notre vue
 Que le parc de Versailles & sa vaste étendue.
 Le Normand Fontenelle, au milieu de Paris,
 Prêta des agrémens au chalumeau champêtre ;
 Mais il vantoit des soins qu'il craignoit de connoître ;
 Et de ses faux bergers, il fit de beaux esprits.
 Je veux que le cœur parle, ou que l'auteur se taise ;
 Ne célébrons jamais que ce que nous aimons.
 En fait de sentiment, l'art n'a rien qui nous plaise ;
 Ou chantez vos plaisirs, ou quittez les chansons,
 Ce sont des faussetés, & non des fictions.
 « Mais quoi ! loin de Paris, se peut-il qu'on respire ?
 (Me dit un petit-maître amoureux du fracas) ;
 » Les plaisirs dans Paris voltigent sur nos pas ;
 » On s'oublie, on espère, on jouit, on désire ;
 » Il nous faut du tumulte ; & je sens que mon cœur ,
 » S'il n'est pas enivré, va tomber en langueur.... »

Attends,

Attends, bel étourdi, que les rides de l'âge,
Mûrissant ta raison, sillonnent ton visage,
Que Life t'ait quitté, qu'un ingrat t'ait trahi,
Qu'un riche t'ait volé, qu'un jaloux hypocrite
T'ait noirci des poisons de sa langue maudite,
Qu'un opulent fripon de ses pareils hai,
Ait ravi des honneurs qu'on enlève au mérite;
Tu verras qu'il est bon de vivre enfin pour soi,
Et de savoir quitter le monde qui nous quitte.
» Mais vivre sans plaisirs, sans faste, sans emploi;
» Succomber sous le poids d'un ennui volontaire !...
De l'ennui ! penSES-tu, que retiré chez toi,
Pour les tiens, pour l'Etat, tu n'as plus rien à faire ?
La nature t'appelle ; apprends à l'observer ;
La France a des déserts, ose les cultiver ;
Elle a des malheureux ; un travail nécessaire,
Ce partage de l'homme & son consolateur,
En chassant l'indigence amène le bonheur.
Change en épis dorés, change en gras pâturages ;
Ces ronces, ces roseaux, ces affreux marécages.
Tes vassaux languissants qui pleuroient d'être nés ;
Qui redoutoient sur-tout de former leurs semblables,
Et de donner le jour à des infortunés,
Vont se lier gaiement par des nœuds désirables :
Un canton désolé se peuple & s'enrichit :
Turbilly dans l'Anjou t'imité & t'applaudit.
Bertin qui, dans son Roi, voit toujours sa patrie ;
Prête un bras secourable à ta noble industrie,
Trudaine fait assez que le cultivateur
Des ressorts de l'Etat est le premier moteur,
Et qu'on ne doit pas moins, pour le soutien du trône,
A la faux de Cérès qu'au sabre de Bellone.
J'estime saint Benoît, il prétendit du-moins,
Que ses enfans tondus, chargés d'utiles soins,
Méritassent de vivre en guidant la charrue,
En creusant des canaux, en défrichant des bois,
Mais je suis peu content du bon homme François ;
Il crut qu'un vrai Chrétien doit gueuser dans la rue,
Poésies. Tom. II. E

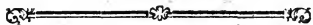
Et voulut que ses fils, robustes, fainéans,
 Fissent serment à Dieu de vivre à nos dépens.
 Dieu veut que l'on travaille & que l'on s'évertue;
 Et le sot mari d'Eve, au paradis d'Eden,
 Reçut un ordre exprès d'arranger son jardin.
 C'est la première loi donnée au premier homme
 Avant qu'il eût mangé la moitié de la pomme.
 Mais ne détournons point nos mains & nos regards
 Ni des autres emplois, ni sur-tout des beaux arts.
 Il est des temps pour tout, & lorsqu'en mes vallées,
 Qu'entoure un long amas de montagnes pelées,
 De quelques malheureux ma main sèche les pleurs,
 Sur la Scène à Paris j'en fais verser peut-être;
 Dans Versailles étonné, j'attendris de grands cœurs;
 Et sans croire approcher de Corneille mon maître,
 Quelquefois je peux plaire, à l'aide de Clairon.
 Au fond de son borbier je fais rentrer F****.
 L'Archidiacre T**** prétend que je l'ennuie:
 La représaille est juste, & je fais à propos,
 Confondre les pervers, & me moquer des sots.
 En vain sur son crédit le délateur s'appuie;
 Sous son bonnet quarré, que ma main jette à bas;
 Je découvre en riant la tête de Midas.
 J'honore Diderot, malgré la calomnie.
 Ma voix parle plus haut que les cris de l'envie.
 Les échos des rochers qui ceignent ces déserts,
 Répètent après moi le nom de d'Alembert.
 Un philosophe est ferme & n'a point d'artifice.
 Sans espoir & sans crainte, il fait rendre justice:
 Jamais adulateur & toujours citoyen,
 A son Prince attaché, sans lui demander rien,
 Fuyant des factions les brigues ennemies,
 Qui se glissent par fois dans nos académies,
 Sans aimer Loyola, condamnant saint Médard;
 Des billets qu'on exige il se rit à l'écart,
 Et laisse au Parlement à réprimer l'Eglise.
 Il s'élève à son Dieu, quand il foule à ses pieds
 Un satras dégoûtant d'argumens décriés,

Et son ame inflexible , au vrai seul est soumise.

C'est ainsi qu'on peut vivre à l'ombre de ses bois ,
En guerre avec les fots , en paix avec soi-même ,
Gouvernant d'une main le soc de Triptolème ,
Et de l'autre essayant d'accorder sous ses doigts ,
La lyre de Racine & le luth de Chapelle.

O vous ! à l'amitié dans tous les temps fidelle !
Vous qui , sans préjugés , sans vices , sans travers ,
Embellissez mes jours , ainsi que mes déserts ,
Soutenez mes travaux & ma philosophie.
Vous cultivez les arts , les arts vous ont suivie :
Le sang du grand Corneille élevé sous vos yeux ,
Apprend par vos leçons à mériter d'en être :
Le père de Cinna vient m'instruire en ces lieux :
Son ombre entre nous trois aime encor à paroître ,
Son ombre nous console , & nous dit qu'à Paris
Il faut abandonner la place aux Scuderis :

VOLTAIRE.



É P I T A P H E D'UN CENTENAIRE.

CI-GÎT Paul , qui docile à cet avis du sage :
Dans tout ce que tu fais , hâte-toi lentement ,
Pour gagner l'autre monde , alla tout doucement ,
Et mit cent ans entiers à faire le voyage.

M. COLLIN.





ÉPIGRAMME.

QUAND saint Antoine , au fond de son désert ;
Offroit à Dieu son tribut de louange :
L'esprit malin , en s'ingerie expert ,
Le lutinoit d'une manière étrange.
Qu'en revint-il au noir & mauvais ange ?
Rien qui de rire ait pu lui donner lieu.
Nafarde , huée & cornes pour adieu.
Gentil abbé , voici cas tout semblable.
Ici LOUIS est l'image de Dieu ,
Moi de l'ermite , & toi celle du diable.

PIRON.



A U T R E.

CERTAIN auteur de cent mauvais libelles ;
Groit que sa plume est la lance d'Argail :
Au haut du Pinde , entre les neuf Pucelles ;
Il s'est placé comme un épouvantail.
Que fait le bouc en si joli bercail ?
Y plairait-il ? Penferait-il y plaire ?
Non : c'est l'Eunuque au milieu du sérail :
Il n'y fait rien , & nuit à qui veut faire.

Le même.



V E R S

*A Madame la Marquise de F***, qui levoit
des Soldats pour M. son Epoux.*

Vous faites des soldats au Roi,
Iris, est-ce là votre emploi ?
Pour vous en épargner la peine,
Que l'on rassemble seulement
Ceux qu'amour tient dans votre chaîne ;
On va vous faire un régiment.

J'y veux entrer : mais que l'argent
Ne soit point mon engagement,
Je n'ai point l'ame mercenaire :
D'un seul baiser faites les fraix ;
Enrôlé par ce doux salaire,
Je ne désertai jamais.

Mais n'allez pas, pour contester,
A la taille vous arrêter ;
Petit ou grand, cet avantage
A la valeur n'ajoute rien :
C'est du cœur que part le courage ;
Quand on aime on sert toujours bien.

LOUIS RACINE.



B É R E N G E R ,

C O N T E .

D U temps de ces preux Chevaliers
 Qui ne savoient que deux métiers ,
 Aimer & battre , exacts dans leurs promesses ,
 Si vaillants aux combats , en amour si discrets ,
 Accoutumés enfin à parler de plus près
 A leurs rivaux qu'à leurs maîtresses ,
 Vivoit un guerrier plein d'honneur ,
 Qui , fameux par mainte prouesse ,
 Avoit en parchemin vingt titres de noblesse ,
 Et pas un billet au porteur.
 Un nom couronné par la gloire ,
 L'espoir de vivre dans l'histoire ,
 De ses travaux étoient l'unique prix.
 Vint le besoin d'argent ; c'est un mal incommode.
 Il eut recours , suivant la mode ,
 A l'usurier ; c'est encor pis.
 Il étoit pauvre ; il le fut davantage ,
 Tant qu'à la fin , en proie au nouveau créancier ,
 Il fut contraint , pour le payer ,
 De donner à son fils sa fille en mariage .

Cet hymen dut l'humilier ;
 Mais quand il eut pleuré sur sa gloire flétrie ;
 Pour ennoblir au-moins son gendre l'usurier ,
 Lui-même il l'arma Chevalier .
 Le gendre crut alors , par la Chevalerie ,
 Avoir acquis des ancêtres nouveaux ;
 Il étoit Chevalier , il se crut un héros .
 Dès ce jour-là , prenant sans cesse
 Le costume & le ton guerrier ,
 On l'entendit toujours , & citer sa noblesse ,

Et se moquer du roturier.
 Les seuls mots dont il fit usage
 Étoient combats, tournois, faits glorieux,
 Sur-tout avec sa femme : il vouloit à ses yeux
 Se donner un air de courage ;
 Mais , peu dupe de son langage ,
 Sa femme dans tous ses grands airs
 Ne voyant qu'un nouveau travers ,
 Sans le mépriser moins , le railloit davantage.

A sa valeur le sot , un jour ,
 Voulut donner un air de vraisemblance :
 Il déclara que trop long-temps l'amour
 Avoit enchaîné sa vaillance.
 « Je suis honteux d'un aussi long repos ,
 » Lui dit-il ; il est temps , Madame ,
 » De faire voir , par de nobles travaux ,
 » Quel est l'époux dont vous êtes la femme.
 » Viennent mille ennemis au-devant de mes pas ,
 » Je vous promets , par ce seul bras ,
 » Plus de hauts faits dans deux journées ,
 » Que n'en feroient en dix années
 » Tous vos aïeux tués dans les combats ».

Le lendemain ,
 De grand matin ,
 Il se lève ; il appelle & laquais & servantes ,
 Se fait revêtir par leur main
 D'armes neuves & bien luisantes ;
 Puis , faisant de sa cour entr'ouvrir devant soi
 Les deux portes retentissantes ,
 Ebranle le pavé sur un grand palefroi
 A peu-près dans son voisinage
 Etoit un bois fort propre à son dessein ;
 Il s'y rend au galop , s'enfonce sous l'ombrage ;
 Au pied d'un chêne il attache soudain
 Son cheval ; puis , de l'œil , à travers le feuillage ,
 Examinant s'il n'est point aperçu ,

Sur une branche sèche il suspend son écu ;
 Et de sa belle épée aussitôt il fait rage
 Pour le frapper : son bras avec courage
 L'attaque ; & par un choc qui n'est point repoussé ;
 Il frappe, il frappe à coup pressé,
 Tant qu'à la fin, sous ce bruyant orage,
 Son innocent écu se trouve fracassé.
 Cela fait, pour gagner une victoire entière,
 Monté légèrement en brave Chevalier,
 Il revient tout couvert d'une noble poussière.
 Sa femme, en le voyant, pour tenir l'étrier,
 Se présenta, suivant un vieil usage
 Qui lors étoit le prix du vrai courage ;
 Mais, fâché d'un accueil qu'il trouve familier,
 Notre héros, couvert de gloire :
 « Femme, dit-il, n'approchez pas ».

Puis, lui montrant ses armes en éclats,
 Les faux témoins de sa victoire :
 » Je viens, dit-il avec mépris,
 » De mettre à bout ce qu'avec leur noblesse
 » Tous vos parens, que vous vantez sans cesse,
 » N'auroient pas même entrepris ».

Sa femme ne dit mot, admire l'aventure,
 Et s'étonne de voir en éclats son armure,
 Comme s'il fût sorti d'un combat singulier,
 Sans que cheval ni cavalier
 Eussent la moindre égratignure.

Notre héros sortit, la semaine d'après.
 Même combat, même succès.
 Pour cette fois, plus fier de sa victoire,
 Quand, pour le recevoir, arrive sa moitié,
 Il la repousse avec le pied,
 Comme si son approche eût dû flétrir sa gloire.
 Le cheval cependant étoit frais, sans sueur ;
 L'épée, en cent lieux ébréchée,
 D'une goutte de sang n'étoit jamais tachée ;
 Le casque, tout prouvoit une oisive valeur.

Sa femme eut des soupçons ; pour en être éclaircie,

Elle se fit une armure en secret ;

Et comme il s'en alloit un jour vers la forêt

Broyer trois Chevaliers armés contre sa vie ;

(C'est ainsi qu'il parloit) : « Qu'osez-vous essayer ;

» Dit-elle ? Contre trois ? Au-moins, songez à prendre,

» Je vous en prie, un écuyer.

» Pourquoi, dit-il ? Pour me défendre ?

» C'est assez de mon bras. Epargnez-vous ce soin :

» J'irai tout seul, & vous pouvez m'en croire ».

En effet, il avoit besoin

D'aller combattre seul pour gagner la victoire ;

Mais dès qu'il fut parti, la belle promptement

Prend la lance, l'écu, le casque, la cuirasse,

Et du héros suivant la trace,

Pique son palefroi, qui va comme le vent.

Vous devinez qu'auparavant

Notre maligne aventurière

A de son casque abattu la visière.

Dans la forêt arrivé le premier,

Déjà le valeureux Gendarme

Avec un horrible vacarme,

De son nouvel écu brisoit encor l'acier :

Sa femme eût étouffé d'un gire involontaire ;

En voyant le combat de ce hardi vainqueur ;

Mais, malgré son mépris, elle étoit en colère ;

Elle jura par son honneur

De lui faire expier, au-moins par la frayeur,

Sa valeur si peu téméraire.

» Eh ! de quel droit, vassal, viens-tu couper ainsi

» Les arbres de ce bois que ton aspect dégrade ?

» Veux-tu troubler ma promenade

» Par le train que tu fais ici ?

» Va, je lis dans ton cœur : c'est pour ne point te battre

» Que tu brises-là ton écu.

» Poltron, je venois te combattre ;

» Mais la peur t'a déjà vaincu.

» Te voilà mon captif. Suis-moi ; je te destine

E v.

» A venir à l'instant pourrir dans mes cachots ».

A ce discours, sans doute, on imagine

La frayeur de notre héros.

Cette frayeur lui coupe la parole.

Il n'a pas le pouvoir, hélas ! de s'échapper ;

Moins celui de se battre encore. Il se désole.

Qu'un enfant fût alors venu, sans le frapper ;

Lui demander, en sortant de l'école,

Ses deux oreilles à couper,

Il eût laissé couper ses deux oreilles.

Son œil n'ose s'ouvrir ; & cette épée enfin ;

Qui faisoit chaque jour tant de rares merveilles ;

Tout doucement s'écoule de sa main.

Il demande grâce ; il s'engage

A ne rentrer de ses jours dans le bois ;

Et s'il a fait du mal, il veut deux fois, cent fois ;

De ses deniers, réparer le dommage.

« Ame basse, lui répond-on,

» Qui penfes que l'argent peut laver un outrage ;

» Toi, Chevalier ! je vais, poltron,

» Te parler un autre langage.

» Il faut que nos débats, ici même & soudain ;

» se vident par le fer ; ça, l'épée à la main.

» Vîte, à cheval ! & songe à ta défense :

» Car point de quartier avec moi.

» Si je reste vainqueur, je te le dis d'avance ;

» Ta tête au même instant vole à dix pas de toi ».

A ces mots, comme pour lui rendre

Le courage par un affront,

Du plat de son épée elle le frappe au front ;

Mais le pauvre homme, au-lieu de se défendre ;

Tombe à ses pieds en lui criant merci ;

« Eh ! pardon ! J'ai fait vœu, malgré ces armes-ci,

» De ne me jamais battre. Ah ! je vous en conjure !

» Ah ! laissez-moi poltron sans me rendre parjure.

» N'est-il pas un moyen d'effacer entre nous

» Tous vos griefs sans me battre avec vous » ?

La belle alors , pour finir cette guerre ,
N'offrit qu'un seul moyen qu'on ne devine guère :
Elle lui fit trois fois baiser à deux genoux ,
Baiser ! Eh quoi ? Baiser.... la terre.
Mon chroniqueur l'a fait châtier autrement :
Pour moi , j'en dirois trop , si je disois comment.

Les trois baisers donnés , le Chevalier femelle ,
« Adieu , dit-il , souvenez-vous de moi.
» Mon nom est Bérenger ; & c'est ainsi , dit-elle ;
» Que je punis les poltrons comme toi ».
Depuis ce jour , on prétend que la Dame
Ecouta des galans le propos séducteur ,
Et prouva qu'inspirer du mépris à sa femme ,
C'est mettre en danger son honneur.

Dès le soir même il alloit à la belle
Raconter ses nouveaux exploits.
En entrant il trouve auprès d'elle
Un galant qui , pour cette fois ,
Demeure assis. Sa femme , qu'il appelle ;
Lui jette un coup-d'œil méprisant ,
Le voit , & , sans mot dire , écoute le galant.
Comme l'époux veut lui faire querelle :
» Taisez-vous , lâche , après tous vos affronts.
» Si vous soufflez en ma présence ,
« J'appelle Bérenger ; & vous savez , je pense ,
» Comme il arrange les poltrons ».

A ce nom seul , il garda le silence.
Sa femme , qu'armoit le dédain ,
Seule eut droit avec lui de parler , de se taire ;
Et s'il se mettoit en colère ,
Bérenger l'appaisoit soudain.



É P I T R E

A MES DIEUX PENATES.

PROTECTEURS de mon toit rustique,
C'est à vous qu'aujourd'hui j'écris ;
Vous qui , sous ce foyer antique ,
Bravez le faste de Paris ,
Et la mollesse asiatique
Des alcoves & des lambris :
Soyez les seuls dépositaires
De mes vers sérieux , ou foux :
Que mes ouvrages solitaires ,
Se dérochant aux yeux vulgaires ,
Ne s'éloignent jamais de vous.

J'espérois que l'affreux Borée
Respecteroit nos jeunes fleurs ,
Et que l'haleine tempérée
Du Dieu qui prévient les chaleurs ,
Rendrait à la terre éplorée
Et ses parfums & ses couleurs ;
Mais les nymphes & leurs compagnes
Cherchent les abris des buissons :
L'hiver descendu des montagnes ,
Souffle de nouveau ses glaçons ,
Et ravage dans les campagnes
Les prémices de nos moissons.
Rentrons dans notre solitude ,
Puisque l'aquilon déchainé
Menace Zéphyre étonné
D'une nouvelle servitude :
Rentrons , & qu'une douce étude
Dérive mon front sérieux.
Vous mes Pénates ! vous mes Dieux !

• Ecartez ce qu'elle a de rude,
Et que les vents séditieux
N'emportent que l'inquiétude,
Et laissent la paix en ces lieux.
Enfin je vous revois, mes Lares;
Sous ce foyer étincelant,
A la rigueur des vents barbares,
Opposer un chêne brûlant.
Je suis enfin dans le silence;
Mon esprit, libre de ses fers,
Se promène avec nonchalance
Sur les erreurs de l'univers.
Rien ne m'aigrit, rien ne m'offense:
Cœurs vicieux, esprits pervers,
Vils esclaves de l'opulence,
Je vous condamne sans vengeance:
Cœurs éprouvés par les revers,
Et soutenus par l'innocence,
Ma main, sans espoir, vous encense;
Mes yeux, sur le mérite ouverts,
Se ferment sur la récompense.
Sans sortir de mon indolence,
Je reconnois tous les travers
De ce rien qu'on nomme *science*.
Je vois que la sombre ignorance
Obscurcit les pâles éclairs
De notre foible intelligence.
Ah! que ma chère indifférence;
M'offre ici des plaisirs divers!
Mes Dieux sont les Rois que je fers;
Ma maîtresse est l'indépendance,
Et mon étude l'inconstance.
O toi! qui dans le sein des mers,
Avec l'amour as pris naissance,
Déesse, répands dans mes vers,
Ce tour, cette noble cadence,
Et cette foible négligence,
Dont tu fais embellir tes airs.

Amant de la simple nature,
 Je suis les traces de ses pas;
 Sa main, aussi libre que sûre;
 Néglige les lois du compas;
 Et la plus légère parure
 Est un voile pour ses appas.
 Quand la verrai-je sans emblème;
 Sans fard, sans éclat emprunté,
 Conserver, dans la pudeur même,
 Une piquante nudité,
 Et joindre, à la langueur que j'aime;
 Le fouris de la volupté !

Inspirez-moi, divins Pénates,
 Vous-mêmes, guidez nos travaux;
 Versez sur ces rimes ingrates,
 Un feu vainqueur de mes rivaux,
 Et que mes chants toujours nouveaux;
 Mêlent la raison des Socrates
 Au badinage de Saphos.
 Mais qu'une sagesse stérile
 N'occupe jamais mes loisirs;
 Que toujours ma muse fertile;
 Imité, en variant son style,
 Le vol inconstant des zéphyr,
 Et qu'elle abandonne l'utile,
 S'il est séparé des plaisirs.
 Favorable à ce beau délire,
 Grand Rousseau, vole à mon secours.
 Pour remplir ce qu'un Dieu m'inspire,
 Réunis en ce jour la lyre
 Et le luth badin des amours.
 Soutiens-moi; prête-moi tes ailes:
 Guide mon vol audacieux.
 Jusqu'à ces voûtes éternelles,
 Où l'astre qui parcourt les cieux,
 Darde ses flammes immortelles
 Sur les ténèbres de ces lieux.

Je lis, j'admire tes ouvrages :
L'esprit de l'Être créateur,
Semble verser sur tes images
Toute sa force & sa grandeur.
Mais ne crois pas que, vil flatteur,
Je déshonore mes suffrages,
En mendiant ceux de l'auteur.
Vous le savez, Dieux domestiques,
Mon style n'est point infecté
Par le fiel amer des critiques,
Ni par le nectar apprêté
De longs & froids panégyriques.
Sous les yeux de la vérité,
J'adresse au Prince des lyriques,
Cet éloge que m'ont dicté
Le goût, l'estime & l'équité.

Rousseau, conduit par Polymnie ;
Fit passer dans nos vers François,
Ces sons nombreux, cette harmonie
Qui donne la vie & la voix
Aux airs qu'enfante le génie.
Lui seul avec sévérité,
Sous les contraintes de la rime ;
Fit naître l'ordre & la clarté,
Et par le concours unanime
D'une heureuse fécondité
Unie aux travaux de la lime,
Sa muse, avec rapidité,
S'élevant jusques au sublime,
Vola vers l'immortalité.

Que la renommée & l'histoire
Gravent à jamais sur l'airain,
Cet hymne digne de mémoire,
Où Rousseau, la flamme à la main,
Chasse du temple de la gloire
Les destructeurs du genre-humain,

Et, sous les yeux de la victoire,
Ebranle leur trône incertain.
Tels sont les accens de sa lyre :
Mais quel feu ! quels nouveaux attraits !
Lorsque Bacchus & la satyre,
Dans un vin pétillant & frais,
Trempe la pointe de ses traits.
En vain de sa gloire ennemie,
La haine répand en tout lieu,
Que sa muse enfin avilie,
N'est plus cette muse chérie
De Duffé, la Fare & Chaulieu :
Malgré les arrêts de l'envie,
S'il revenoit dans sa patrie,
Il en seroit encor le Dieu.
Les travaux de notre jeune âge ;
Sont toujours les plus éclatants :
Les Graces, qui font leur partage ;
Les sauvent des rides du temps.
Moins la rose compte d'instans,
Plus elle s'assure l'hommage
Des autres filles du printemps.
Réponds-moi, célèbre Voltaire !
Qu'est devenu ce coloris,
Ce nombre, ce beau caractère
Qui marquoient tes premiers écrits ?
Quand ta plume vive & légère,
Peignoit la joie enfant des ris,
Le vin saillant dans la fougère,
Les regards malins de Cypris,
Et tous les secrets de Cythère ;
Alors, de l'héroïque épris,
Tu célébrois la violence
De seize tyrans de Paris,
Et la généreuse clémence
Du plus vaillant de nos HENRIS ;
Alors la sublime éloquence
Te pénétrait de ses chaleurs ;

Les grâces & la véhémence
Se marioient dans tes couleurs ;
Et , par une heureuse inconstance ,
De ton esprit , en abondance
Sortoient des foudres & des fleurs.
Mais cette chaleur éclairée ,
Qui se répandoit sur tes vers
Par tes grands travaux modérée
Semble enfin s'être évaporée
Comme un nuage dans les airs.

Tandis que ma muse volage ,
Par un aimable égarement ,
S'arrête où le plaisir l'engage
Et donne tout au sentiment ,
L'ombre descend , le jour s'efface ;
Le char du soleil qui s'ensuit ,
Se joue en vain sur la surface
De l'onde qui le reproduit :
L'heure impatiente le fuit ,
Vole , le presse , & dans sa place
Fait succéder l'obscurité nuit.
Que dans ma retraite éclairée
Par la présence & le concours
Des Dieux , enfans de Cythérée ,
Les plaisirs exilés des cours
Du vin de cette urne sacrée ,
S'enivrent avec les amours.
Que mon toit soit impénétrable
Aux craintes , aux remords vengeurs
Et qu'un repos inaltérable ,
Dans cet asyle favorable ,
Endorme les soucis rongeurs.

Sur ces demeures solitaires ,
Veillez , ô mes Dieux tutélaires !
Déjà Morphée , au teint vermeil ,
Abaisse ses ailes légères ,

D'où la mollesse & le sommeil
 Vont descendre sur mes paupières.
 Puissé-je , après deux nuits entières ;
 N'être encor qu'au premier reveil ,
 Et voir , dans tout son appareil ,
 L'Aurore entr'ouvrant les barrières
 Du temple brillant du Soleil !

Vous , dont la main m'est toujours chère !
 Vous , mes amis dès le berceau !
 Si l'enfant qui porte un flambeau ,
 Venoit m'annoncer que Glycère
 Favorise un amant nouveau....
 Mes Dieux , déchirez son bandeau ;
 Et repoussez le téméraire :
 Mais si , plus sensible à mes vœux ,
 Il vous apprend que cette belle ,
 Moins aimable encor que fidelle ,
 Brûle pour moi des mêmes feux :
 Alors d'une offrande éternelle ,
 Flattez cet enfant dangereux ,
 Et qu'une fleur toute nouvelle
 Orne à l'instant ses beaux cheveux.

M. LE C. DE B.

QUATRAIN,

*A une Dame qui avoit trouvé réveur l'auteur ,
 la première fois qu'elle le vit.*

QUE dites-vous ? ah ! quelle est votre erreur ?
 Assurément vos yeux vous ont déçue.
 En vous voyant peut-on être réveur ?
 On ne l'est , belle Eglé , qu'après vous avoir vue.



MADRIGAL.

VOLEZ, papillon libertin,
Aux fleurs de nos vergers le printemps vous rappelle:
Plus pressant qu'amoureux, plus galant que fidelle,
De la rose coquette allez baiser le sein;
Qu'un goût vif & léger vous amuse auprès d'elle:
Triomphez & volez soudain,
Auprès d'une rose nouvelle.
D'aimer & de changer faites-vous une loi:
A ces douces erreurs consacrez votre vie;
Ce sont-là des conseils que j'aurois pris pour moi,
Si je n'avois pas vu Silvie.



ÉPIGRAMME.

LUBIN pour se faire encenser,
Dit qu'il n'a jamais eu le don de bien écrire.
Mais il le dit sans le penser:
Moi, je le pense, sans le dire.





É P I T R E

A M. DE BOULONGNE,

Contrôleur-Général.

MINISTRE aimable, heureux génie,
Que le bonheur de la patrie
Appelle aux travaux de Colbert,
Dans cette Cour qui de concert
Vous félicite & vous implore,
Pouvez-vous reconnoître encore
Une voix qui vient du désert ?
Depuis l'instant où la puissance
Du plus chéri des Souverains
A remis dans vos sages mains
L'urne heureuse de l'abondance,
Pour la splendeur de nos destins ;
Des importuns de toute espèce,
Des ennuyeux de tous les rangs,
Des gens joyeux avec tristesse,
Des machines à complimens,
Vous aurez excédé sans cesse
De fadeurs, de propos charmants ;
Déployant avec gentillesse
L'ennui dans tous ses agrémens :
Vous avez essuyé, sans doute,
Le poids des discours arrangés.
Les protecteurs, les protégés,
Tout s'est courbé sur votre route.
Les grands entourent la faveur :
La foule vole à l'espérance ;
Tout environne, tout encense
Le temple brillant du bonheur :
Vous aurez vu toute la France.

Moi qui, séparé des vivans,
Dans ma profonde solitude,
Ignore le jargon des grands
Et celui de la multitude,
Je ne viens point d'un vain encens
Surcharger votre lassitude,
De gloire & d'applaudissemens.
Je déplorerois au-contraire
Les travaux toujours renaissans ;
Et le joug où le ministère
Vient attacher tous vos momens ;
Si je n'aimois trop ma patrie
Pour plaindre les brillants liens
Dont elle enchaîne votre vie.
Elle parle, il faut que j'oublie
Tous vos intérêts pour les siens.
Pardonnez ce brusque langage
Aux mœurs franches de mon séjour.
C'est le compliment d'un sauvage,
Qui, loin de la langue du jour,
Loin des souplesses de l'usage,
Et trouvant pour vous son hommage
Gravé dans un cœur sans détour,
N'en veut pas savoir davantage.

Si je mêle si tard ma voix
A l'algèbre générale,
L'ignorance provinciale
N'excuse pas ses tristes droits.
Réduit pour toute nourriture,
A m'instruire, à m'orner l'esprit
Dans la gazette ou le mercure,
Sur ce qui se fait & se dit,
Je ne fais rien qu'à l'aventure.
Je parle quand il n'est plus temps ;
Et les nouvelles ont mille ans,
Quand l'Imprimeur me les assure.
Ce n'est que dans ces lieux brillants ;

Qu'enrichit la Seine féconde
Des heureux tributs de son onde,
Que l'on fait tout, que l'on fait bien;
Ailleurs, on n'est plus de ce monde,
On fait trop tard, on ne fait rien.

O Province ! que ta lumière
Languit sous des brouillards épais !
Et, sur les plus simples objets ,
Quelle stupidité plénière !
Un seul trait parmi les journaux ,
De l'imbécillité profonde
De nous autres provinciaux ,
Montre combien dans nos propos
Nous sommes au fait de ce monde ,
Et présente dans tout leur jour
Notre force & nos connoissances
Sur les nouvelles & la Cour ,
Sur l'usage & ses dépendances.
Ce trait excusera mon zèle
De vous être si tard offert ,
Grâce à l'éclipse habituelle,
Dont notre mérite est couvert.
Mon anecdote n'est pas neuve ;
Mais les provinciaux passés
Sont trop dignement remplacés
Pour que le temps nuise à ma preuve.
Quand Vardes revint à la Cour ,
Rappelé par la bienfaisance ,
Après un très-mortel séjour
De province & de pénitence ,
Louis quatorze , avec bonté ,
S'informant du genre de vie
Qu'il avoit mené , du génie ,
Du ton de la société ,
Au lieu qu'il avoit habité :
« Sire , excellente compagnie ,
» De l'esprit comme on n'en a point ;

» Gens charmants , instruits de tout point ,
» Et d'une ressource infinie.
» Ce sont des conversations
» Incroyables , fort amusantes ;
» Il s'y traite des questions
» Très-neuves , très-intéressantes.
» Par exemple , quand je partis ,
» On avoit mis sur le tapis
» Un problème assez difficile ,
» Et sur lequel toute la ville
» Parloit sans pouvoir s'accorder :
» La question étoit critique ;
» Il s'agissoit de décider
» Une matière politique ,
» Et qui , de Votre Majesté ,
» Ou de Monsieur , étoit l'ainé.

Sur notre gauloise ineptie
C'est trop arrêter vos regards ;
Tandis que la gloire , les arts ,
Et le bonheur de la patrie ,
Vous occupent de toutes parts ;
Tandis que votre main seconde
Soutient , dans ses brillants travaux ,
Le pavillon & les drapeaux
Du pacificateur du monde.

Puissent mon hommage & mes vers
Vous être heureusement offerts ,
Loin du bruit de la galerie ,
Loin du cahos des supplians ,
Quand vous viendrez quelques instans
Respirer à la Tuilerie.
C'est dans ce séjour enchanteur ,
Palais de Flore & de Minerve ,
Que le premier fruit de ma verve
Reçut le prix le plus flatteur
Des suffrages dont je conserve

Un souvenir cher à mon cœur.
C'est dans ces beaux lieux que j'espère
Aller quelque jour vous offrir
Le pur encens d'un solitaire,
Avec les fruits de son loisir ;
Et dans les différentes classes
D'originaux, valant de l'or,
Dont j'ai peint, dans un libre effor ;
L'esprit, la sottise & les grâces,
Vous trouverez peut-être encor
Que, même sous un ciel barbare,
J'ai sauyé de l'obscurité
Un rayon de cette gaité
Qui devient aujourd'hui si rare ;
Quoique très-bonne à la santé.

GRESSET.

Cette Epître ne se trouve point dans ses œuvres.

MADRIGAL.

POPE l'Anglais, ce sage si vanté,
Dans sa morale au Parnasse embellie,
Dit que les biens, les seuls biens de la vie ;
Sont le repos, l'aisance & la santé.
Il se trompoit : quoi ! dans l'heureux partage
Des dons du ciel faits à l'humain séjour,
Ce triste Anglais n'a point compté l'Amour !
Qu'il est à plaindre ! il n'est heureux ni sage.

VOLTAIRE.



SONNET.

S O N N E T.

BEAUX & grands bâtimens d'éternelle structure ;
Superbes de matière & d'ouvrages divers ,
Où le plus digne Roi qui soit dans l'univers ,
Aux miracles de l'art fait céder la nature :

Beau parc & beaux jardins , qui , dans votre clôture ,
Avez toujours des fleurs & des ombrages verts ;
Non , sans quelque démon qui défend aux hivers
D'en effacer jamais l'agréable peinture :

Lieux , qui donnez aux cœurs tant d'aimables desirs ;
Bois , fontaines , canaux ; si parmi vos plaisirs
Mon humeur est chagrine & mon visage est triste ;

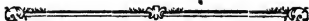
Ce n'est point , qu'en effet vous n'ayez des appas ;
Mais quoi que vous ayez , vous n'avez point Caliste ,
Et moi , je ne vois rien , quand je ne la vois pas.

MALHERBE.

É P I G R A M M E.

SUR son cheval Jean se ruoit ,
Contre Jean le cheval ruoit ,
Et tous deux écumoient de rage ;
Mathurin , qui pour lors passoit ,
Dit à l'homme qu'il connoissoit :
Eh ! Jean , montrez-vous le plus sage :

DACEILLY.



S O N N E T

S U R L E L O U V R E .

MONUMENT imparfait de ce siècle vanté,
Qui sur tous les beaux arts a fondé sa mémoire;
Vous verrai-je toujours, en attestant sa gloire,
Faire un juste reproche à la postérité?

Faut-il que l'on s'indigne alors qu'on vous admire;
Et que les nations qui veulent nous braver,
Fières de nos défauts, soient en droit de nous dire
Que nous commençons tout pour ne rien achever?

Sous quels débris honteux, sous quel amas rustique;
On laisse ensevelis ces chef-d'œuvres divins!
Quel barbare a mêlé la bassesse gothique
À toute la grandeur des Grecs & des Romains?

Louvre, palais pompeux, dont la France s'honore;
Sois digne de ce Roi, ton maître, ton appui;
Embellis les climats que sa vertu décore,
Et dans tout ton éclat montre-toi comme lui.

VOLTAIRE;



ÉPITRE

À MADAME DE***.

Vous avez un mari jaloux,
Une sœur prude & sédentaire :
De sots parens vous ont cru tous
De leur honneur dépositaire,
Et vos gens ne sont point à vous.
De toute amoureuse entreprise,
C'est à qui vous préservera.
L'un vous observe à l'opéra,
L'autre vous conduit à l'église.
A vos regards, qu'ils ont surpris,
Par-tout ils ferment le passage,
Epiant sur votre visage
Jusqu'à la trace d'un souris.
Vous seriez plus libre en Asie.
Vous ne disposez pas d'un jour.
Non, la cruelle Jalousie
N'est point fille du tendre Amour.
Ce monstre, à l'œil triste, au teint blême;
Dans les ténèbres écoutant,
Troublé du bruit qu'il fait lui-même,
Ajoute à tout ce qu'il entend ;
Et fait peur en disant qu'il aime.
Il défend les tendres desirs,
Rendus plus vifs par sa défense ;
Il permet les autres plaisirs,
Toujours détruits par sa présence.
En vain l'éclat des diamans
Orne vos grâces naturelles ;
En vain à nos pièces nouvelles
Vous brillez de mille agrémens :

F ij

Le jour n'est favorable aux belles
 Que quand la nuit l'est aux amans.
 De quoi vous sert qu'on idolâtre
 Ces lèvres du plus beau corail,
 Ces dents du plus brillant émail,
 Ce teint d'incarnat & d'albâtre,
 Tandis qu'Amour soupire en vain
 Pour ces fleurs fraîchement écloses ?

Que les jaloux ont de rigueurs !
 Leur tendresse même est cruelle.
 Mais je possède votre cœur (1),
 Et l'Amour est toujours vainqueur
 Lorsque l'ardeur est mutuelle.
 Dans le silence de la nuit,
 Il enseigne à marcher sans bruit
 Jusque sur les ressorts d'un piège ;
 Et les pas de ceux qu'il conduit
 Ne s'impriment point sur la neige.
 Corine étoit, ainsi que vous,
 Esclave d'un amant jaloux :
 Elle étoit sans doute moins belle ;
 Ovide charma son ennui.
 Je suis plus amoureux que lui ;
 Seriez-vous moins sensible qu'elle ?

(1) *Imitation faible de ces vers de M. de Voltaire :*

Mais vous m'aimez, &, quand on a le cœur
 D'une femme honnête, on a bientôt le reste.



V E R S

*De M. DE VOLTAIRE à M. FRANÇOIS DE
NEUFCHATEAU, qui lui avoit envoyé un
exemplaire de ses ouvrages.*

SI vous brillez dans votre aurore,
Quand je m'éteins à mon couchant;
Si dans votre fertile champ
Tant de fleurs s'empressent d'éclore,
Lorsque mon terrain languissant
Est dégarni des dons de Flore;
Si votre voix jeune & sonore
Prélude d'un ton si touchant,
Quand je frédonne à peine encore
Les restes d'un lugubre chant;
Si des Grâces, qu'en vain j'implore,
Vous devenez l'heureux amant,
Et si ma vieillesse déplore
La perte de cet art charmant,
Dont le Dieu des vers vous honore
Tout cela peut m'humilier;
Mais je n'y vois point de remède:
Il faut bien que l'on me succède,
Et j'aime en vous mon héritier.



ÉPIGRAMME.

AH ! que voilà de beaux enfans ,
 Disoit certain Seigneur au gros Colas leur père !
 Qu'ils sont frais , gaillards & puissants !
 Nous autres gens de Cour , nous voyons au-contre
 Les nôtres toujours languissans ,
 Toujours mal-sains & toujours blêmes :
 Quel secret ont les paysans ?
 Pargué , dit-il , Monsieur , je les faisons nous-mêmes.

V E R S

*A Madame la Marquise DE POMPADOUR ,
 dessinant à Etiole en 1745.*

AINSI donc vous réunissez
 Tous les arts , tous les goûts , tous les talens de plaire ;
 Pompadour , vous embellissez ,
 La Cour , le Parnasse & Cythère.
 Charme de tous les cœurs , trésor d'un seul mortel ,
 Qu'un sort si beau soit éternel !
 Que vos jours précieux soient marqués par des fêtes ;
 Que la paix dans nos champs revienne avec LOUIS.
 Soyez tous deux sans ennemis ,
 Et gardez tous deux vos conquêtes.

VOLTAIRE.





ÉPITRE A MON MÉDECIN,

Sur le Régime.

DOCTEUR, avez-vous résolu
De prendre un ami pour victime ?
D'un ton poliment absolu,
Vous me commandez le régime :
Le régime ! à moi ! juste ciel !
Cet ordre est un peu dur à suivre ;
Tout Médecin est donc cruel,
Lors même qu'il nous laisse vivre !
Mais que dis-je ? si, pour guérir,
Je dois contrister ma jeunesse ;
Me brouiller avec le plaisir,
Et redoutant jusqu'au désir,
Avec respect voir ma maîtresse ;
Voir des roses sans les cueillir ;
Ah ! vivre ainsi pour la sagesse,
Est-ce donc vivre ? C'est mourir.

Permets qu'à mon tour je te blâme.
Quoi ! dormir la nuit tristement,
Comme un mari près de sa femme ?
Quoi ! poète, convive, amant,
Dormir ! à mon âge ! comment ?
Le sommeil est la mort de l'ame.
Cependant s'il faut déroger,
Et dormir comme une automate,
Ecoute, moderne Hyppocrate,
Avec toi je puis m'arranger.
Le jour on voit tant de misères,
De protégés, de protecteurs,

F iv

De fots flattés, de fots flatteurs,
 De petits Crésus éphémères,
 De femmes à petits mystères,
 De fats aux petits airs de Cour,
 De petits valets mercénaires !...
 Docteur, je dormirai le jour.

Ce qui te coûte une parole
 Me coûte à moi mille regrets ;
 Il faut, dis-tu, que désormais,
 Tandis que la faim me désole,
 A la table de nos gourmets,
 Je ne juge des meilleurs mets
 Que par l'odeur : le joli rôle !
 Il faut, qu'étalant sa gaîté,
 Son teint fleuri, son opulence,
 Monsieur l'Abbé toujours fêté
 Décide en maître à mon côté
 Sur les vins d'Espagne ou de France,
 Et me prêchant fort l'abstinence,
 Les boive encore à ma santé !
 Par respect pour la Médecine,
 Il faut enfin voir de beaux yeux,
 Teint de rose, piquante mine,
 Difons plus : il faut voir Corine,
 Lui plaire.... & trembler d'être heureux !
 C'est là le coup qui m'assassine.
 Barbare ! ôte-moi donc mes sens,
 Ces sens qui portent dans mon ame
 Des désirs toujours renaissants,
 Des plaisirs toujours ravissants ;
 Fais que la beauté qui m'enflamme
 Cesse enfin de remplir mon cœur ;
 Sa voix, cet organe enchanteur,
 Qui peint quelquefois l'Amour tendre,
 Et quelquefois l'Amour boudeur ;
 Que je ne puisse plus l'entendre ;
 Que je ne puisse dans ma main,

En palpitant, serrer la sienne,
Fixer ma bouche sur son sein,
Sur sa bouche fixer la mienne.

On a de tout temps établi
Que nous n'avons qu'une seule ame;
Contre ce dogme je réclame;
Moi j'en ai cinq, & les voici:
Une aux oreilles pour Racine,
Ou pour ce Rameau si divin;
Une pour la rose & le thym,
Ou pour l'haleine de Corine;
Une sans doute à chaque main;
Celle-là pour Corine encore;
Une au palais pour le bon vin,
Et dans les yeux une autre enfin,
Pour tout un sexe que j'adore.
Mes ames font tout mon bonheur;
Ah! je ne veux en perdre aucune.
Au-lieu de m'en priver, Docteur,
Si tu pouvois m'en donner une!

Tu ne fais pas à quels tourmens
Ta funeste amitié me livre.
Laisse-là pour quelques instans
Paris, ton deuil & tes mourans:
Allons en Perse; ose me suivre
Dans un sérail. Dieux! quel essaim
De jeunes & belles captives,
Voluptueuses, tendres, vives,
Au corps d'albâtre, au plus beau sein;
Plusieurs sur des sofas penchées,
Sortant du lit, entrant au bain,
Quelques-unes demi couchées!
Que ne sommes-nous des Sultans?
Mais vois-tu ces Ennuques blancs,
Noirs, olivâtres, effrayants?
Infortunés! comme ils gémissent!

Près du plaisir, ils ne l'ont pas ;
 Ils touchent des yeux tant d'appas ,
 Hélas ! & jamais ne jouissent.
 Voilà pourtant le sort heureux
 Auquel tu voudrois , ce me semble ,
 Me condamner. Docteur affreux ,
 Achève , achève ; & si tu veux
 Me forcer à vivre comm'eux ,
 Bourreau , fais que je leur ressemble.

Mets au régime , tu le peux ,
 Mets au régime , à plus d'un titre ;
 Ce Prélat jeune , mais goutteux ,
 Qui va , sortant de son chapitre ,
 Sur un sofa posér sa mître ,
 Et catéchisé avec ferveur
 Une beauté très-peu chrétienne ;
 Qui , distraite sur son bonheur ,
 Voit jouer sa petite chienne
 Avec la croix de Monseigneur.
 Au régime encore , au régime ,
 Ce Duc ; ce vieillard de vingt ans ,
 Le moins renommé des amans ,
 Indigne à jamais de l'estime
 De toute femme à sentimens.
 Un régime bien plus sévère
 A ce jeune objet né pour plaire ;
 Qui , trop caressé des Amours ,
 Se livre à leur douceur perfide ,
 Et , de voluptés trop avide ,
 Flétrit la fleur de ses beaux jours.
 Deux mots enfin sur tes tablettes
 Pour un Docteur frais & vermeil ,
 Admis à l'instant du réveil ,
 Admis à l'heure des toilettes.
 On me le gâte , on le chérit ;
 De telle femme qu'il guérit
 La reconnoissance est extrême ,

Et du régime qu'il prescrit,
Il a, je crois, besoin lui-même.
Mais quel soupçon vient m'alarmer !
Je t'ai fait connoître Corine ;
Voir ma Corine, c'est l'aimer ;
Ta main sur cette main divine
Erra long-temps ; j'en fus jaloux ;
Et je fus prêt de te le dire ;
Je te vis lui tâter le pouls ,
Je te vis même lui sourire.
Depuis ce jour j'ai remarqué
Que tu me viens parler sans cesse
Et d'air natal & de sagesse....
Traître, te voilà démaqué :
Adieu, je cours chez ma maîtresse.

M. BARTHE.



MADRIGAL.

JEUNES beautés, aimez qui vous adore ;
Ne craignez point de vous laisser charmer.
Que de plaisirs une insensible ignore !
C'est l'amour seul qui peut nous animer.
Avant d'aimer, on ne vit pas encore ;
On ne vit plus dès qu'on cesse d'aimer.

LAMOTTE.





R O N D E A U.

IL est joli l'objet que je désire.
 Raïson, gaité, doux regards, doux sourire,
 Rosire a tout. Vous autres, beaux esprits,
 A qui Phébus en a tant, tant appris,
 Onc ne sauriez mieux jaser ni mieux dire.
 Un sein, hélas ! dont je sens tout le prix :
 Je l'ai baïsé, je l'ai vu, je l'ai pris :
 Par quoi l'amour ici me fait écrire :
 Il est joli.
 Et cet endroit, & ce secret pourpris,
 Où le plaisir fait sentir son empire ;
 Las ! Cupidon ne m'en a rien appris.
 Bien est-il vrai que je vois à Rosire
 Un pied mignon, & pied mignon veut dire
 Il est joli.

*M. PICARDET, Conseiller à la table de marbre
 de Dijon.*

C A P R I C E.

LE changement, Iris, vous est si doux,
 Que lorsqu'on est bien avec vous,
 On n'ose s'en donner la gloire.
 Celui qui fait vous arrêter,
 A si peu de temps pour le croire ;
 Qu'il n'en a pas pour s'en vanter.

ÉPIGRAMME

*A Madame la Marquise DU CHATELET,
jouant à Sceaux le rôle d'Iffé en 1747.*

ÊTRE Phébus aujourd'hui je désire,
Non pour régner sur la prose & les vers ;
Car à du Maine il remit cet empire :
Non pour courir autour de l'univers ;
Car vivre à Sceaux est le but où j'aspire :
Non pour tirer les accords de sa lyre ;
De plus doux chants font retentir ces lieux :
Mais seulement pour voir & pour entendre
La belle Iffé, qui pour lui fut si tendre,
Et qui le fit le plus heureux des Dieux.

VOLTAIRE.

MADRIGAL.

JE suis Roi des enfers , Neptune est Roi de l'onde ,
Nous regardons avec des yeux jaloux ,
Jupiter plus heureux que nous.
Son sceptre est le premier des trois sceptres du monde :
Mais si de votre cœur j'étois victorieux ,
Je serois plus content d'adorer vos beaux yeux ,
Au milieu des enfers , dans une paix profonde ,
Que Jupiter , le plus heureux des Dieux ,
N'est content d'être Roi de la terre & des cieus.

QUINAULT.

É P I T R E

A A M E L I E.

GRAND-MERCI, charmante Amélie ;
 Vous m'avez comblé de faveurs ;
 Et loin que mon cœur les oublie,
 Souffrez, pour adopter nos mœurs ;
 Que ma vanité les publie.
 Pardonnez-moi si je trahis
 De mes plaisirs le doux mystère :
 Etre heureux & savoir se taire
 N'est pas la mode en ce pays.

Quand des bords où vous êtes née
 Vous vîntes embellir Paris,
 Vous vous vîtes environnée
 D'une foule de beaux-esprits,
 Dont la lyre tendre & polie
 Ne se monta plus que pour vous ;
 Et soupira des vers plus doux
 Que ceux du chantre de Lesbie.
 Moi-même j'allai chaque jour
 Admirez votre ton modeste,
 Contempler le charmant contour
 De votre figure céleste,
 Ce beau corsage fait au tour,
 Ce sein qui s'élève & s'abaisse,
 Et ces grands yeux bleus, où l'amour
 Se dispute avec la sagesse.

Je sentoie mon cœur s'échauffer
 A poursuivre votre conquête :
 Vos dix-neuf ans, cet air honnête,
 Dont nous aimons à triompher ;

Tout cela me tournoit la tête.
Dans vos regards, mon œil cherchoit
Et vos désirs & vos foiblesses,
Et déjà ma main vous couchoit
Sur la liste de mes maîtresses.
Trop téméraire dans mes vœux ;
Et me croyant sûr de vous plaire,
Dans ma cervelle un peu légère,
Je m'arrangeai pour être heureux.
En vous voyant jeune & jolie,
Je vous jugeai folle à l'excès ;
Je vous crus de l'étourderie,
De l'amour pour nos airs Français ;
Du goût pour la coquetterie :
Je vous jugeois dans mon erreur,
D'après Chloé, Flore & Junie,
Femme de bonne compagnie,
Qui m'ont un peu gâté le cœur.

Dans ma pétulante faillie,
Vous m'avez vu, tout fémillant ;
De la fine galanterie
Parler le langage brillant ;
Je crus que ma minauderie,
Mes gentillesse, mon jargon,
Ma ridicule afféterie,
Vous paroïtroient du meilleur ton :
Mais la pudeur & la raison
Reçurent bien mal la folie.
Que j'ai rougi du rôle plat
Qui me couvroit d'ignominie !
Grand-merci, charmante Amélie :
Sans vous, je n'eusse été qu'un fat.

Bientôt, pour me punir peut-être
D'avoir peu su vous estimer,
Vous prîtes la peine d'aimer
Mon ami, mon guide, mon maître ;

Pour qui j'ai souvent demandé
Les dons que le ciel doit répandre
Sur le mortel que d'un œil tendre
Minerve a souvent regardé.

Enfin, mon attente est remplie ;
Mon ami voit combler ses vœux ;
Vous l'aimez, il devient heureux :
Grand-merci, charmante Amélie,
Vous nous avez servi tous deux.

L'Amour, dont la main fortunée
'Avoit déjà su vous unir,
Dans le temple de l'Hyménée
Vient donc encor de vous bénir !
On m'a dit que ce Dieu propice
A votre légitime ardeur,
Pour consommer le sacrifice,
Voulut écarter la pudeur.
Quand des plaisirs la vive escorte
Suit les époux de ce pays,
Ils entrent seuls dans le logis,
Et la pudeur reste à la porte :
Mais votre compagne en ce jour
Voulut voir la cérémonie,
Où servant de Dame d'atour,
La Volupté sage & bénie,
Met la bague au doigt de l'Amour :
On dit même que cette Vierge
Lui disputa long-temps l'anneau,
Ainsi qu'un fidelle Concierge
Défend les clefs de son château.
Que votre époux, belle Amélie,
Compte aujourd'hui d'heureux instans !
Des roses de votre printemps,
Vous allez embellir sa vie :
Vous écarterez loin de lui,
Et les traits perçants de l'envie,
Et les bâillemens de l'ennui,

Et la triste mélancolie.
Entre vous, les arts, Uranie,
Vous verrez son cœur partagé,
Et vous tirerez son génie
De cette froide léthargie,
Où si long-temps il fut plongé.
Sa gloire sera votre ouvrage :
Ainsi dans le monde on a vu
Naître la force & le courage,
Lorsqu'aux beaux jours du premier âge,
L'honneur s'unit à la vertu.

J'aime à vous voir, malgré l'usage,
Epoux, sans cesser d'être amans,
Dans la paix d'un petit ménage,
Vous prodiguer des noms charmants,
Vous caresser comme au village,
Et vous aimer comme au vieux temps.

Lorsque le Dieu qui suit vos traces,
Et qui sourit à votre époux,
Viendra tenir cercle chez vous,
Se croyant chez une des Graces,
Souvenez-vous que l'amitié
Doit être aussi de la partie.
Comme elle va souvent à pié,
Et qu'elle est sans cérémonie,
Sans éclat, sans pompe & sans train,
Chez vous souvent, sage Amélie,
Je m'offre à lui donner la main.

M. LEGIER.



V E R S

A M A D A M E D E ***.

DANS votre château si vanté,
Vous qu'on envie & qu'on adore-
Pour l'esprit & pour la beauté,
Je reviens donc jouir encore
Des douceurs de la liberté,
Du silence des bois & des parfums de Flore,
Du crépuscule & de l'aurore,
Des dons de la nature & de la vérité.
Mais à tous ces dons je préfère
Vos charmes, vos talens, vos goûts:
Ovide retenu par des liens si doux,
Dans son affreux désert eût cru vivre à Cythère:
Tous nos plaisirs, enfin, ne feroient rien sans vous.
Les amours & les jeux vous prennent pour leur mère,
Et, le front couronné des fleurs d'Anacréon,
De votre séjour viennent faire
Le véritable Panthéon
De tous les Dieux qui savent plaire.

DESMAHYS.



TRANSLATION
DE L'ODE D'HORACE,

Donec gratus eram tibi.

HORACE ET LYDIE.

H O R A C E.

Plus heureux qu'un Monarque au faite des grandeurs,
J'ai vu mes jours dignes d'envie,
Tranquilles, ils couloient au gré de nos ardeurs :
Vous m'aimiez , charmante Lydie.

L Y D I E.

Que mes jours étoient beaux , quand des soins les
plus doux
Vous payiez ma flamme sincère !
Vénus me regardoit avec des yeux jaloux ,
Chloé n'auroit pas su vous plaire.

H O R A C E.

Par son luth , par sa voix , organes des amours ,
Chloé seule me paroît belle :
Si le destin jaloux veut épargner ses jours ,
Je donnerai les miens pour-elle.

L Y D I E.

Le jeune Calais , plus beau que les Amours ,
Plaît seul à mon ame ravie .
Si le destin jaloux veut épargner ses jours ,
Je donnerai deux fois ma vie.

H O R A C E.

Quoi ! si mes premiers feux , ranimant leur ardeur ,

Étouffoient une amour fatale ;
Si , perdant pour jamais tous ses droits sur mon cœur ,
Chloé vous laissoit sans rivale....

L Y D I E.

Calais est charmant : mais je n'aime que vous ;
Ingrat , mon cœur vous justifie ;
Heureuse également , en des liens si doux ,
De perdre ou de passer la vie !

M. LE DUC DE NIVERNOIS.



S O N N E T.

NOURRI dès le berceau près de la jeune Orante ;
Et non-moins par le cœur , que par le sang lié ,
A ses jeux innocents enfant associé ,
Je goûtois les douceurs d'une amitié charmante ;

Quand un faux Esculape , à cervelle ignorante ;
A la fin d'un long mal vainement pallié ,
Rompant de ses beaux jours le fil trop délié ,
Pour jamais me ravit mon aimable parente.

O qu'un si rude coup me fit verser des pleurs !
Bientôt ma plume en main signalant mes douleurs ,
Je demandai raison d'un acte si perfide.

Oui , j'en fis dès quinze ans ma plainte à l'univers ;
Et l'ardeur de venger ce barbare homicide ,
Fut le premier démon qui m'inspira des vers.

BOILEAU.

É P I T R E

A M A D A M E * * * ,

Qui avoit dit qu'elle vouloit faire des vers.

LIVREZ-VOUS au Dieu de l'amour :
Que celui des vers vous enflamme ;
Qu'ils vous occupent tour-à-tour ;
Qu'ils règnent tous deux sur votre ame.
Répandez un charme flatteur
Sur la plus tendre poésie ,
Dont la beauté n'est bien saisie
Que lorsqu'une amoureuse ardeur
En développe l'énergie
Et lui fait part de sa chaleur :
L'esprit éclairé par le cœur
Est l'équivalent du génie.
Pour former les plus doux concerts ;
Aimez & chantez la tendresse :
On n'entendra que de beaux vers ,
Si Vénus préside au Permesse.
L'esprit , qui croît en s'exerçant ,
Se perd , s'il manque de culture ;
Le travail est la nourriture
Qui le ranime en l'épuisant ;
Ainsi l'ame sensible & pure
Ne peut exister qu'en aimant.
L'amour est un feu tout puissant ;
Qui circule dans la nature ,
Et la conserve en l'embrasant.
Si vous voulez d'un vrai délire
Eprouver le saisissement ,
N'accordez jamais votre lyre

Que dans les bras de votre amant.
 De Sapho pour suivre les traces ,
 Il faut , par un double lien ,
 Réunir les Muses aux Graces :
 Ce fut là l'unique moyen
 Qui rendit sa gloire immortelle ;
 Mais pour peindre l'amour comme elle ,
 Il faut le sentir aussi-bien.



LES SOUVENIRS,

EPI TRE

A É G L É.

EGLÉ, vous ne voulez donc pas
 Que pour un cœur sensible & tendre ,
 Du plaisir que l'on a pu prendre ,
 Le souvenir ait des appas ?
 De cette erreur je vois la cause ;
 Auprès de vous à chaque instant ,
 Le plaisir renaît plus touchant ;
 Le passé paroît peu de chose
 A qui peut jouir du présent.
 Moi que l'ennui souvent accable ,
 Et qui ne peux , ainsi que vous ,
 Passer d'un moment agréable
 A des momens encor plus doux ;
 J'ai dû chercher dans ce système
 Quelque remède à ma langueur :
 Hé ! quand ce seroit une erreur ,
 Le souvenir de ce qu'on aime
 Est au-moins l'ombre du bonheur.

Voyez cette jeune bergère

Que son amant vient de quitter :
Son premier soin est d'écarter
Tout ce qui pourroit la distraire ;
Le souvenir de son berger
Est le plaisir qu'elle préfère,
Et suffit pour la consoler.

Soumise encore à sa puissance ;
Et racontant , avec candeur ,
Le trouble de sa conscience
Et les feux qui brûlent son cœur ,
La dévote & sensible Hortense ,
Aux genoux de son directeur ,
Pour obtenir quelque indulgence,
Des fautes qu'à sa révérence ,
Sa bouche vient de confier ,
Veut bien en faire pénitence ,
Mais ne veut pas les oublier.

Lorsque la vieillesse pesante
Est enfin prête à nous saisir ,
Au moment où sa main tremblante
Nous touche & flétrit le plaisir ,
Dans une erreur qui nous enchante
On veut encor s'entretenir ,
On en parle , l'ame est contente ;
On jouit par le souvenir.

Le souvenir nous récompense
Des maux qu'amour nous fait souffrir
Il nous console dans l'absence ;
Il embellit , par sa présence ,
L'objet qui fait nous attendrir ;
Il fait réveiller le désir ,
Sans nous porter à l'inconstance ;
C'est l'enfant chéri du plaisir
Et le père de l'espérance.

Sur-tout j'aime à me rappeler
 Une flamme toujours chérie,
 Dont mon cœur se plaît à brûler;
 Et si, par mes feux attendrie,
 Un jour, au gré de mon envie,
 Je parvenois à vous toucher,
 Églé, dussiez-vous vous fâcher,
 Je ne l'oublierois de ma vie.

M. C. DE L.



É P I T R E

A M A R G O T.

POURQUOI craindrois-je de le dire? ..
 C'est Margot qui fixe mon goût:
 Oui, Margot! cela vous fait rire?
 Que fait le nom? la chose est tout.
 Margot n'a pas de la naissance
 Les titres vains & fastueux;
 Ainsi que ses humbles aïeux,
 Elle est encor dans l'indigence;
 Et pour l'esprit, quoiqu'amoureux
 S'il faut dire ce que j'en pense,
 A ses propos les plus heureux,
 Je préférerois son silence:
 Mais Margot a de si beaux yeux;
 Qu'un seul de ses regards vaut mieux
 Que fortune, esprit & naissance.
 Quoi! dans ce monde singulier
 Triste jouet d'une chimère,
 Pour apprendre qui doit me plaire,
 Irai-je consulter d'*Horz*ier?
 Non, l'aimable enfant de Cythère.

Craint

Craint peu de se méfallier ;
Souvent , pour l'amoureux mystère ,
Ce Dieu , dans ses goûts roturiers ,
Donne le pas à la Bergère ,
Sur la Dame aux seize quartiers ,
Eh ! qui fait ce qu'à ma Maîtresse
Garde l'avenir incertain ?
Margot , encor dans sa jeunesse ,
N'est qu'à sa première foiblesse ,
Laissez-là devenir Catin ,
Bientôt , peut-être , le destin
La fera Marquise ou Comtesse ;
Joli minois , cœur libertin ,
Sont bien des titres de Noblesse :
Margot est pauvre , j'en conviens :
Qu'a-t-elle besoin de richesse ?
Doux appas & vive tendresse ,
Trésors d'amour ce sont les siens .
Des autres biens , qu'a-t-on à faire ?
Source de peine & d'embarras ,
Qui veut en jouir , les altère ,
Qui les garde , n'en jouit pas .
Ainsi , malgré l'erreur commune ,
Margot me prouve chaque jour ,
Que sans naissance & sans fortune ,
On peut être heureux en amour .
Reste l'esprit... J'entends d'avance
Nos beaux discours , docteurs subtils ,
Se récrier : quoi ! diront-ils ,
Point d'esprit ! quelle jouissance !
Que deviendront les doux propos ,
Les bons contes , les jeux de mots ,
Dont un amant , avec adresse ,
Se sert auprès de sa Maîtresse ,
Pour charmer l'ennui du repos ?
Si l'on est réduit à se taire ,
Quand tout est fait , que peut-on faire ?
Ah ! les Beaux-Esprits ne sont pas

Poésies. Tom. II. G

Grands Docteurs en cette science :
Mais voyez le bel embarras !
Quand tout est fait , on recommence :
Et même sans recommencer ,
Il est un plaisir plus facile ,
Et que l'on goûte sans penser :
C'est le sommeil , repos utile ,
Et pour les sens & pour le cœur ;
Et préférable à la langueur
De cette tendresse importune ,
Qui , n'abondant qu'en beaux discours ,
Jure cent fois d'aimer toujours ,
Et ne le prouve jamais qu'une.
O toi ! dont je porte les fers ,
Doux objet d'un tendre délire !
Le temps que j'emploie à t'écrire ,
Est sans doute un temps que je perds ?
Jamais tu ne liras ces vers ,
Margot ; car tu ne fais pas lire :
Mais pardonne un ancien travers.
De penser , la triste habitude
M'obsède encor malgré moi ,
Et je fais mon unique étude ,
Au-moins , de ne penser qu'à toi.
A mes côtés , viens prendre place ;
Le plaisir attend ton retour ;
Viens , & je troque , dans ce jour ,
Les lauriers ingrats du Parnasse ,
Contre les myrthes de l'Amour.

Par le même.



LE BON CHOIX.

DES Beaux-Esprits je hais la vanité ;
Les rabaisser est œuvre méritoire ;
Ils ont besoin de plus d'humilité ,
Et c'est pour eux que j'écris cette histoire.
De leurs talens quelle est l'utilité ?
En tirent-ils plaisir , profit ou gloire ?
Non ; & pourquoi s'en feroient-ils accroître ?
J'en ai tant vu supplantés par des fots !
Soit à la Ville , à la Cour , à l'Armée ,
Les gens d'esprit n'ont jamais les bons lots :
Les fots ont tout , même la renommée.
D'en raconter le pourquoi , le comment ,
Ce n'est mon fait : je dirai seulement ,
Comme en amour , ainsi qu'en toute affaire ,
Les Beaux-Esprits souvent perdent leurs soins ,
Tandis qu'un sot a le talent de plaire.
Ne m'en étonne , & le blâme encor moins :
Car , après tout , dans l'amoureux mystère ,
Le bien parler ne vaut pas le bien faire.
Vous saurez donc qu'en un même logis ,
Vivoient ensemble , & comme bons amis ,
Deux jeunes gens ; l'un avoit nom Pamphile ,
Pour son esprit renommé dans la Ville ,
Faisant bouquets , contes & madrigaux ,
Et tous les mois loué dans les journaux.
L'autre n'avoit pareille destinée ;
Vrai sans-souci , ne s'occupant de rien ,
Il dormoit tard , buvoit & mangeoit bien ,
Puis digéroit pour finir la journée :
Tant que vivant de la sorte inconnu ,
Jusques à nous son nom n'est pas venu.
Plusieurs croiront que cela m'embarrasse ;
Mais pour si peu je ne m'étonne pas.

Un nom se perd, un autre le remplace :
J'en connois tant, dont en semblable cas,
Un nom d'emprunt a soutenu la race.
A mon Héros enfin, s'il faut un nom,
D'autorité je le nomme Cléon.
Ainsi nommé, tout ce qui m'est utile,
C'est que Cléon soit ami de Pamphile :
Au demeurant, tous deux jeunes & frais,
Bons compagnons, & passablement faits.
Au même-temps vint habiter encore,
Sous même toit la charmante Isidore,
Brune piquante, à l'air vif & fripon,
Et dont les yeux à-la-fois font éclore
Et les désirs & l'espoir du pardon.
Il en faut moins pour tenter la jeunesse ;
Aussi bientôt, voilà que nos amis
Sont tous les deux chez leur voisine admis ;
Ce n'est d'abord que simple politesse,
Et jusque-là les succès sont égaux ;
Mais le désir, sous le nom de tendresse
Des deux amis fit bientôt deux rivaux.
Hé ! mais, dira quelque critique austère,
S'ils sont rivaux, comment sont-ils amis ?
Rien n'est plus simple, en voici le mystère ;
Pamphile avoit, en Héros littéraire,
Pour son rival un souverain mépris ;
Tel concurrent n'étoit pas une affaire ;
Permis à lui de disputer le prix.
Cléon, modeste autant que débonnaire ;
Respectoit fort Messieurs les Beaux-Esprits ;
Et le respect étouffe la colère :
Ainsi tous deux, par un motif contraire,
Etoient rivaux & non pas ennemis.
Tous les succès sont d'abord pour Pamphile ;
Son doux parler, son langage facile,
Charment l'oreille & captivent le cœur ;
En l'écoutant, la beauté plus docile,
Blâme en secret son injuste rigueur.

C'étoit d'abord louange enchanteresse ;
Qu'accompagnoient des regards éloquents ;
Il traite ensuite avec délicatesse ,
Dans ses propos , le bonheur des Amans ;
Puis il s'enflamme , & ses discours brûlants ;
Des doux plaisirs peignent l'heureuse ivresse.
A tout cela , que disoit son rival ?
Rien , ou deux mots qu'encor il plaçoit mal.
Ainsi passaient les rapides journées
Entre Isidore , & Pamphile , & Cléon ,
Lorsque l'Amour , ou bien l'occasion ,
De tous les trois changea les destinées.
C'étoit l'été , de plus c'étoit le soir ;
A la chaleur cherchant à se soustraire ,
Notre beauté tranquille & solitaire ,
Prenant le frais , révoit dans son boudoir.
Son abandon , sa toilette légère ,
Tous deux sans art , augmentoient ses appas.
Ainsi Vénus , pour enchanter la terre ,
Se laissoit voir , & ne se paroît pas.
Nos deux amis qu'un même espoir amène ;
Viennent tous deux , & tous deux sont reçus ;
Pamphile encor s'empare de la scène ,
Parlant le mieux , quoiqu'il parlât le plus.
A ses discours , l'Amour prêtoit encore
Un plus doux charme , un attrait plus flatteur :
En l'écoutant , la charmante Isidore ,
D'un feu nouveau sent embraser son cœur ;
Il naît à peine & déjà la dévore.
Tout la trahit , jusqu'au soin qu'elle prend
Pour dérober ses secrètes pensées ;
Sur ses beaux yeux ses paupières baissées
Rendent encor son regard plus touchant ;
Elle se tait : mais un soupir brûlant
Vient entr'ouvrir ses lèvres demi-closés ;
Son teint de lis n'offre plus que des roses ;
Avec effort son sein est agité ;
De son maintien l'expressive mollesse

Marque l'instant d'une douce foiblesse ;
Ainsi l'Albane eût peint la volupté.
Oh ! de l'esprit puissance enchanteresse ,
Dit-elle enfin ! quel prestige flatteur ,
A votre voix , fait naître le bonheur ?
L'heureux talent ! Sans doute vos ouvrages
Offrent aussi ces charmantes images !
Je veux les voir. Pour moi vous les lirez ;
En les lisant , vous les embellirez.
Parlant ainsi , vous voyez que la belle
A son amant offroit l'occasion
De la revoir , d'être seul avec elle ,
Et d'éviter l'incommode Cléon.
Mais cet éloge a trop flatté Pamphile ;
Ivre de gloire , encor plus que d'amour ;
» Eh quoi ! mes vers ! Ah ! rien n'est plus facile
» Vous les verrez , & même dès ce jour ».
Il dit , & part. Son rival plus tranquille ,
Le laisse aller , & cherche à faire mieux.
Près d'Isidore , il approche en silence ;
Il la voit belle , & la voit sans défense ;
Pour la séduire , un geste audacieux ,
En ce moment , lui tient lieu d'éloquence :
La belle crie , & se plaint de l'offense ;
Sans s'étonner , l'Amant silencieux
La laisse dire , & cependant s'avance ;
Si bien fait-il , malgré la résistance ,
Qu'il trouve enfin la route de son cœur ;
Puis s'en empare & s'y place en vainqueur.
Ainsi placé , le temps ne dure guère :
Aussi tous deux oublioient aisément
L'ami Pamphile ; il vit tout le mystère ;
Car par malheur il rentra brusquement.
Vous croyez tous qu'Isidore est confuse :
Vous vous trompez ; & sans chercher d'excuse ,
Dans son maintien règne la liberté.
Pamphile seul étoit déconcerté ;
Il savoit tout , & ne savoit que dire.

La belle enfin, avec un doux sourire,
Lui dit : mon cher , foyez de bonne foi,
Vous aimez mieux vos ouvrages que moi ;
Soyez content, je promets de les lire,
Même d'avance ici je les admire :
Mais apprenez que femme qui se rend,
Veut régner seule au cœur de son Amant.
A mes dépens si vous cherchez à rire,
Vous le pouvez ; vous avez mon secret :
Mais d'un couplet ou-bien d'une satire,
Je vous prévien que je crains peu l'effet :
Car, entre nous, ce que vous pourrez dire ;
Ne vaudra pas ce-que Cléon a fait.



EPIGRAMME

Sur la Judith de BOYER.

A SA Judith Boyer par aventure
Etoit assis près d'un riche caissier :
Bien aise étoit ; car le bon financier
S'attendrissoit & pleuroit sans mesure.
Bon gré vous fais, lui dit le vieux rimeur ;
Le beau vous touche, & ne seriez d'humeur
A vous saisir pour une baliverne.
Lors le richard, en larmoyant, lui dit :
Je pleure, hélas ! pour ce pauvre Holoferne,
Si méchamment mis à mort par Judith.

JEAN RACINE.



LA MORT DE ROUSSEAU,

O D E.

QUAND le premier chantre du monde
Expira sur les bords glacés,
Où l'Ebre, effrayé dans son onde,
Reçut ses membres dispersés;
Le Thrace errant sur les montagnes,
Remplit les bois & les campagnes
Du cri perçant de ses douleurs;
Les champs de l'air en retentirent,
Et dans les antres qui gémirent,
Le lion répandit des pleurs.

Des vastes rochers de Rhodope;
Que son art fit souvent mouvoir,
Jusqu'aux barrières de l'Europe,
Tout fut soumis à son pouvoir.
Il donna des mœurs à la terre,
Etouffa le feu de la guerre,
Réunit les humains tremblants:
Siècle heureux, où l'homme sauvage
Honorait d'un égal hommage
Les Dieux, les Rois & les talens.

La France a perdu son Orphée....
Muses, dans ces momens de deuil,
Elevez le pompeux trophée
Que vous demande son cercueil.
Laissez, par de nouveaux prodiges,
D'éclatants & dignes vestiges
D'un jour marqué par vos regrets.
Ainsi le tombeau de Virgile

Est couvert du laurier fertile ,
Qui , par vos soins , ne meurt jamais.

D'une brillante & triste vie ,
ROUSSEAU quitte aujourd'hui les fers ;
Et loin du ciel de sa patrie ,
La mort termine ses revers.
D'où ses maux prirent-ils leur source ?
Quelles épines , dans sa course ,
Etouffoient les fleurs sous ses pas !
Quels ennemis ! quelle vie errante !
Et quelle foule renaissante
D'adversaires & de combats !

Vous , dont l'inimitié durable
L'accusa de ses chants affreux ,
Qui méritoient , s'il fût coupable ,
Un châtiment plus rigoureux ;
Dans le sanctuaire suprême ,
Grace à vos soins , par Thémis même ,
Son honneur est encor terni.
J'abandonne son innocence.
Que veut de plus votre vengeance ?
Il fut malheureux & puni.

Jusques à quand , mortels farouches ,
Vivrons-nous de haine & d'aigreur ?
Prêterons-nous toujours nos bouches
Au langage de la fureur ?
Implacable dans ma colère ,
Je m'applaudis de la misère
De mon ennemi terrassé ;
Il se relève ; je succombe ,
Et moi-même à ses pieds je tombe ;
Frappé du trait que j'ai lancé.

Songons que l'imposture habite
Parmi le peuple & chez les grands :

G v

Qu'il n'est dignité ni mérite,
 A l'abri de ses traits errants,
 Que la calomnie écoutée,
 A la vertu persécutée,
 Porte souvent un coup mortel;
 Et poursuit, sans que rien l'étonne,
 Le Monarque sous la couronne,
 Et le Pontife sur l'autel.

Du sein des ombres éternelles,
 S'élevant au trône des Dieux,
 L'envie offusquée de ses ailes
 Tout éclat qui frappe ses yeux.
 Quel Ministre, quel Capitaine,
 Quel Monarque vaincra sa haine,
 Et les injustices du sort?
 Le temps à peine les consomme;
 Et quoi que fasse le grand homme,
 Il n'est grand homme qu'à sa mort.

Oui, la mort seule nous délivre
 Des ennemis de nos vertus;
 Et notre gloire ne peut vivre
 Que lorsque nous ne vivons plus.
 Le chantre d'Ulysse & d'Achille,
 Sans protecteur & sans asyle,
 Fut ignoré jusqu'au tombeau.
 Il expire: le charme cesse,
 Et tous les peuples de la Grèce
 Entr'eux disputent son berceau.

Le Nil a vu sur ses rivages
 Les noirs habitans des déserts
 Insulter par leurs cris sauvages,
 L'astre éclatant de l'univers.
 Crime impuissant, fureurs bizarres!
 Tandis que ces monstres barbares
 Poussaient d'insolentes clameurs,

Le Dieu poursuivant sa carrière,
Verſoit des torrens de lumière
Sur ces obscurs blaſphémateurs.

Favoris, élèves dociles
De ce Miniſtre d'Apollon,
Vous à qui ſes conſeils utiles
Ont ouvert le ſacré vallon:
Accourez, troupe déſolée,
Dépoſez ſur ſon mauſolée
Votre lyre qu'il inſpiroit:
La mort a frappé votre maître;
Et d'un ſouffle a fait diſparoître
Le flambeau qui vous éclairoit.

Et vous dont la fière harmonie
Egala ſes ſuperbes ſons,
Qui reviviez dans ſon génie
Formé par vos ſeules leçons;
Mânes d'Alcée & de Pindare,
Que votre ſuffrage répare
La rigueur de ſon fort fatal:
Dans la nuit du ſéjour funèbre,
Conſolez ſon ombre célèbre,
Et couronnez votre rival.

LE FRANC DE POMPIGNAN.





É P I T A P H E

D'UN CHIEN.

RUDE aux voleurs , doux à l'amant ,
J'aboyois & faisois caresse ;
Ainsi j'ai su diversément
Servir mon maître & ma maîtresse.

MALLEVILLE.



L'HOMME CONTENT.

O MORT ! quand tu feras ta ronde ,
Epargne le fleur DE TORCI :
Chez lui tout rit & tout abonde ,
Il n'a ni peine ni souci.
Qu'a-t-il à faire en l'autre monde ?
Il est si bien dans celui-ci !

D'ACHELLY.



V E R S

*A un ami qui me demandoit à souper pour
des filles d'Opéra.*

IL fut un temps que je regrette,
Où, de plaisirs les sens émus,
J'aurois dans ma folle retraite,
A deux battans, reçu Vénus.

Alors, dans une double ivresse
Multipliant le sentiment,
Je fêtoyois également
Et mes amis & ma maîtresse.

Aujourd'hui perclus de moitié,
Je ne suffis à tant de choses,
Et pour l'Amour mes portes closes,
Ne s'ouvrent plus qu'à l'Amitié.

M. D'ANGERVILLE.

É P I G R A M M E.

LA M*** dit un jour à son frère :
Le croirois-tu ? le trône, la grandeur,
Dont j'ai jadis tant brigué la chimère,
Ne laissent plus que vide dans mon cœur ;
La mort peut seule, en ma triste misère,
Me rendre heureuse. Ah ! dit l'autre en fureur,
Vous comptiez donc épouser Dieu le Père ?

A V I S

AUX SAGES DU SIÈCLE.

SAGES fameux, qu'allez-vous faire ?
Laissez les dogues d'Angleterre
S'entre-mordre, se déchirer :
Vous sied-il d'amuser la terre ?
Vous êtes faits pour l'éclairer.
Il n'est rien qu'ici l'on ne fronde ;
Et grâce à leurs dissensions,
Souvent les précepteurs du monde
En sont devenus les bouffons.
N'allez point faner sur vos fronts
Votre laurier sexagenaire :
Le souffle seul d'un vent contraire
Sèche les plus belles moissons.
Au Parnasse le trouble règne ;
On voit courir par pelotons
Cent littéraires myrmidons,
Qui vont, sur la foi de vos noms,
Se rallier sous votre enseigne.
L'un tenant l'*Emile* à la main,
Harangue en prose sa brigade :
L'autre, à son escadron mutin,
Lit jusqu'au bout la *Henriade*.
Tout cela vous paroît plaisant,
Sans doute ; & des rumeurs si folles,
Sur des esprits vains & frivoles,
Prouvent assez votre ascendant.
Mais il est un monde perfide,
Froid, inexorable & léger,
Qui de tout, en riant, décide,
Hait ceux qu'il n'ose protéger,

Voudroit dégrader ce qu'il aime,
Semble se plaisir à mépriser,
Et ne demande qu'à briser
L'autel qu'il a dressé lui-même;
S'il caresse, il va déchirer;
Sa faveur est toujours volage,
Et la satire le foulage
De la fatigue d'admirer.
Allons, imposez-lui silence:
Qui peut armer votre courroux?
Appréhendez-vous que la France
Ne parle point assez de vous?
Eh! de grâce, dormez tranquilles;
Point de ces burlesques frayeurs.
Par-tout dans nos bourgs, dans nos villes
Pullulent vos admirateurs;
De vous on s'occupe sans cesse.
Multipliant vos traits sacrés,
Du burin la savante adresse,
Pour satisfaire à notre ivresse,
Vous a cent fois défigurés.
A votre gré tout s'exécute;
Pour rendre vos noms plus fameux,
La nation fait de son mieux,
Et par égard vous persécute.
Tout vous sert, censeurs, partisans;
A ces écrits que l'on adore,
Quoique hardis & mal sonants,
Pour donner plus de vogue encore,
On les brûle de temps en temps;
Le moyen de pouvoir se plaindre!
Non, non, respectables rivaux,
L'oubli pour vous n'est plus à craindre;
Cueillez le fruit de vos travaux.
Des passions l'obscur nuage
Offusque la jeune saison:
Le jour tardif de la raison
Doit éclairer l'hiver du sage;

L'esprit de ses plus belles fleurs
Sema votre brillante aurore :
Mais il n'a rien produit encore ;
S'il n'a point épuré vos cœurs.
A cette foule téméraire
D'athlètes qui vont, sur vos pas,
Se hasarder dans la carrière,
O mes maîtres ! ne donnez pas
L'exemple de ces vils combats
Qui font rougir chaque adversaire.
Pour l'honneur de l'humanité,
Soyez unis, daignez m'en croire ;
Vous avez la célébrité,
Il faut songer à votre gloire.
Il est des plaisirs si flatteurs !
Régner sur notre ame attendrie ;
D'une céleste poésie
Déployer les riches couleurs,
Abattre d'une main hardie
L'hydre affreuse de nos erreurs,
Et lancer les foudres vengeurs
De cette intrépide éloquence
Qui fait arracher l'innocence
Au couteau des persécuteurs :
Voilà vos droits, vos avantages.
Soyez toujours nos bienfaiteurs,
Et plus dignes de nos hommages,
Achevez enfin par vos mœurs
Ce qu'ont ébauché vos ouvrages.





É P I T R E

A M O N C H I E N.

ACHILLE, avant d'entrer en lice,
Haranguoit, dit-on, ses chevaux;
Mezence & mille autres héros
Eurent depuis même caprice;
Le Roi Dagobert & ses chiens
Eurent de fréquents entretiens:
Rien n'empêche qu'à leur exemple,
En vers je ne bâtiſſe un temple
À vous, mon fidelle Pluton,
Sage gardien de ma maison.
Quoique ni vous, ni votre maître
Ne ſoient pas de pareil renom,
Ils n'en valent pas moins peut-être.
Je n'exigerai point, comme eux,
Qu'au gré de mes deſirs fougueux;
A la guerre ou bien à la chafſe,
Vous ſuiviez la biche à la trace,
Ou me gardiez des ennemis:
Mais bien plutôt de faux amis,
Du cenſeur pour lui peu ſévère,
Du philoſophe pointilleux,
Du voiſin & de la commère,
Argus armés de deux cents yeux.

Chafſez les faiſeurs de viſite;
Ces Iris qui de leur réduit
Vont chez Hébé, qui les imite,
Le ſoir répandre leur ennui.
Contre les diſeurs de ſornettes;
Les importuns, les femmelettes,

Qu'il vous fût d'aboyer :
 Mais que le médifant poète,
 Qui de mordre fait son métier,
 S'il ose approcher ma retraite,
 Soit condamné, mon cher Pluton,
 A la peine du talion.

Ils vous caresseront peut-être :
 Mais fuyez un appas trompeur ;
 Et, pour défendre votre maître ,
 Montrez les dents à tout flatteur.
 Si par hasard vient à paroître
 L'objet qui flatte seul mon cœur ,
 Caressez-le comme moi-même ;
 Jappez, caracolez, sautez ;
 Par des cris plus précipités,
 Et par une allégresse extrême,
 Annoncez-moi cette beauté ;
 Que votre adresse la retienne,
 Et que votre fidélité
 Soit le symbole de la sienne.

M. GIRARD.

ÉPIGRAMME.

MAUSSADE auteur d'un libelle ennuyeux ;
 Si mes foibles écrits excitent ta colère,
 Si leur succès te désespère,
 Pends-toi donc, car je ferai mieux.



MADRIGAL

A Maître ADAM, Poëte & Menuisier.

ORNEMENT du siècle où nous sommes,
Je ne dis rien de vous, sinon
Que, pour les vers & pour le nom,
Vous êtes le premier des hommes.

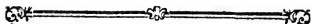
M. le Duc de S. AIGNAN.

AUX MUSES.

SOUFFREZ les amours sur vos traces,
Muses, souvenez-vous toujours
Que l'esprit est sans les amours
Ce qu'est la beauté sans les grâces.
C'est à l'amour qu'il faut céder,
Quel autre charme nous arrête ?
L'esprit peut faire une conquête;
Mais c'est au cœur à la garder.

BERNARD.





R O N D E A U

*Du Marquis de SAINT-AULAIRE au
Cardinal DE FLEURY, qui lui avoit
dit que le Roi ne lui feroit payer ses
pensions que jusqu'à l'âge de 120 ans.*

A six vingt ans vouloir que je limite
De mon hiver la course décrépité,
C'est ignorer que, par enchantement,
A notre cour les jours coulent si vite,
Que les plus longs ne sont que des momens.

Quand vous aurez chassé le Moscovite,
Et rabaissé l'orgueil des Musulmans,
On voudra voir quelle en sera la fuite
A six vingts ans.

Nos pastouraux, enchantés & dormants
Sous les berceaux que notre sée habite,
Attendront là ces grands événemens :
Car, Monseigneur, vous n'en ferez pas quitte
A six vingts ans.



COUPLETS.

PERSONNE n'aime autant que moi ;
Non , personne ! je le parie.
Mes amis , savez-vous pourquoi ?
C'est que j'aime la plus jolie.

L'an passé je fis son portrait ,
Mais c'est en vain qu'on la copie ;
Et l'on ne la peint trait pour trait ,
Qu'en disant c'est la plus jolie.

Son regard fier ou gracieux
Présente un charme qui varie ,
Mais on voit toujours dans ses yeux
Le regard de la plus jolie.

Simple & superbe tour-à-tour
A ses traits chaque ton s'allie :
C'est Minerve , puis c'est l'Amour...
Eh , non , non ! c'est la plus jolie.

Elle épuise dans un moment
Et le bon sens & la folie ,
Mais elle plaît également ,
Et c'est toujours la plus jolie.

Si je veux louer son esprit
Orné d'une grâce infinie ,
Elle se tait , & puis sourit
Pour n'être que la plus jolie.

Oh ! vous seriez mille tableaux
Sans achever ma belle amie ,
Aussi , je jette mes pinceaux :
On ne peint pas la plus jolie.

M. Auguste GAUDE;

L'OISEAU,

IDYLLE.

ATIS ET ZILA.

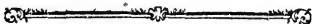
UN jour à sa Bergère Atis porte un oiseau.
 Je l'ai pris, lui dit-il, sous le prochain berceau ;
 Caché dans l'ombre du feuillage,
 A tout le peuple ailé je tenois ce langage :
 » Venez ! c'est à Zila que je veux vous offrir.
 » Est-il quelqu'un de vous qui puisse être farouche ?
 » Petits oiseaux ! combien elle va vous chérir !
 » Vous aurez tout le jour des baisers de sa bouche ;
 » Vous serez nourris de sa main ;
 » Vous serez admis dans sa couche ,
 » Et vous dormirez sur son sein ».
 J'ignore si ma voix a su se faire entendre :
 Mais celui-ci s'est laissé prendre.
 On eut dit que charmé d'un aussi beau destin ;
 Il se prêtoit à mon dessein ,
 Tant il sembloit peu se défendre ?

ZILA.

Bel oiseau ! tu veux donc habiter parmi nous ?
 Ah ! demeure , je t'en conjure :
 Nous t'offrirons une onde aussi fraîche , aussi pure ;
 Que l'onde qui s'échappe à travers les cailloux ,
 Des grains , des fleurs , de la verdure ,
 Tous les plaisirs enfin qui flatteront tes goûts...
 Mais vois-tu comme il bat de l'aile?...
 Hélas ! s'il appelloit sa compagne fidelle !
 Comme nous , n'a-t-il pas un cœur ?
 Sans un objet d'amour , peut-on passer la vie ?
 Quand tu l'as pris , peut-être il quitoit son amie ;

Encor rempli de son bonheur !
 Il couroit en aveugle à ce piège trompeur !
 Pour un moment , tous deux mettons-nous à sa place.
 Si l'on vouloit un jour me séparer de toi,
 Y consentirois-tu , dis-moi ?
 Et si je te perdois... quelle affreuse disgrâce !
 Atis ! il faut le rendre à ses premiers liens.
 Adieu , petit oiseau ! vas dire à ton amie ,
 Qu'enchaîné comme toi , sous une loi chérie ;
 En faveur de ses feux , Atis fit grâce aux tiens.

M. LÉONARD.



I D Y L L E,

G A L L U S.

JE t'invoque , Aréthuse ! ô toi ! qui sur tes bords ;
 Du Pasteur de Sicile animas les accords !
 Prête-moi de ses chants la douceur immortelle !
 A mon ami Gallus je consacre mes vers :
 Puissent-ils parvenir jusqu'à son infidelle ,
 Et puisse ton eau pure , en coulant sous les mers ,
 Jamais ne se confondre au sein des flots amers !
 Tandis que mes brebis paissent l'herbe nouvelle ,
 Je chanterai Gallus & sa flamme cruelle :
 L'écho des bois m'entend , il redit tous les airs.

Naiades ! quels réduits vous cachoient sa disgrâce ;
 Quand d'un indigne amour il expiroit frappé ?
 De vos pas écartés nous ne vîmes la trace ,
 Ni sur les hauts sommets du Pinde & du Parnasse ;
 Ni sur les bords fleuris de l'onde Aganippé.
 Les lauriers , les buissons , les pins du Mont Ménale ,
 Ont arrosé de pleurs sa cime pastorale :
 Le Licée a gémi , quand Gallus a paru

Sur un rocher désert tristement étendu
Auprès de ses agneaux qui, refusant de paître ;
Sembloient s'associer aux peines de leur maître.
Il fut environné d'un cercle de pasteurs ;
On voyoit accourir tout ce peuple en alarmes.
Tous répétoient : pourquoi d'inutiles douleurs ?
Apollon s'approcha : quelles folles ardeurs !
Lycoris , lui dit-il , cet objet de tes larmes ,
Brave pour ton rival & la neige & les armes.
Silvain parut aussi , le front couvert de fleurs ,
Secouant dans ses mains des tiges verdoyantes.
Pan s'offrit , coloré de mûres éclatantes :
Trêve aux regrets , dit-il , l'Amour rit de nos pleurs :
Ils plaisent au cruel ; comme l'onde aux rivages ,
Et la fleur du citise aux abeilles volages.

Bergers , leur répondit ce malheureux amant ,
Derniers imitateurs de l'antique harmonie ,
Vous conterez ma peine aux monts de l'Arcadie.
O ! que ma cendre un jour dormiroit mollement
Si vos flûtes chantoient mon amoureux tourment.
O ! que n'ai-je habité cette heureuse retraite ,
Vendangé vos raisins , ou conduit vos troupeaux !
J'aurois peut-être aimé Philis ou Silvarette :
Brunis par le Soleil , leurs traits sont-ils moins beaux ?
Le lis n'efface point la sombre violette.
Nonchalamment couché parmi des pampres verts ,
Auprès de vos amours je passerois ma vie ;
Silvarette , pour moi , cédenceroit des airs ;
Philis me cueilleroit les fleurs de la prairie...
Ah ! reviens , Lycoris ! que je vive avec toi !
Qu'avec toi je vieillisse , auprès de ces fontaines ;
A l'ombre de ces bois , sur l'émail de ces plaines !
Que je serois heureux d'y posséder ta foi !
Mais dans les champs de Mars , un fol amour t'appelle,
Et loin de ta patrie (ô malheur trop certain !)
Tu cours , sans moi , cruelle , aux bords glacés du Rhin ,
Sur les Alpes qu'entoure une neige éternelle.
Ah ! puissent t'épargner les rigoureux frimats ,

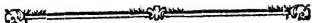
Et

Et les glaces mollir sous tes pieds délicats !
 Pour moi , j'habiterai ce rivage tranquille ;
 Là , sur le chalumeau du Berger de Sicile ,
 Des antiques Pasteurs je redirai les airs ;
 Des hôtes de ces bois je veux chercher l'asyle ,
 Et cacher ma douleur au fond de leurs déserts.
 Sur les arbres naissants je graverai mes vers ;
 Tous les jours , je verrai ces écorces fidelles
 S'accroître , & mes amours s'accroîtront avec elles.
 J'irai sur le Ménale , & dans ses antres frais ;
 Les Nymphes de mes pas deviendront les compagnes ;
 Souvent , je percerai d'inévitables traits
 Le sanglier farouche , errant dans les campagnes ;
 Secondé de mes chiens , dans le plus froid des mois ,
 Du mont Parthénien j'assiégerai les bois.
 Il me semble courir sur ses roches désertes ;
 Mes cris frappent au-loin ces bois retentissants ;
 Mes traits volent..que-dis-je ? ah ! secours impuissants !
 Comme si ces travaux me payoient de mes pertes !
 Comme s'ils appaisoient la fièvre de mes sens !
 Des bois & des chansons , déjà mon goût se lasse.
 Adieu , forêts , adieu !.... qu'importe ce séjour ?
 Peut-on changer de cœur comme on change de place ?
 Quand l'Hèbre m'eût versé ses flots chargés de glace ,
 Quand j'aurois pénétré les neiges de la Thrace ,
 Ou quand sous le tropique , en butte aux feux du jour ,
 De mes troupeaux mourants j'aurois suivi la tracé ,
 Il faut aimer ; tout aime , & je cède à l'amour.
 » Muses ! voilà les vers que je faisois entendre ,
 Tandis que sous mes doigts j'entrelaçois l'osier :
 Portez-les à Gallus , à l'ami le plus tendre ,
 Pour qui , de jour en jour , je sens mon cœur s'étendre ,
 Comme , au retour des fleurs , croît un jeune alifier.
 Levons-nous : du genièvre il faut redouter l'ombre ,
 Elle nuit à nos champs comme aux fruits des vergers.
 Brehis ! quittez la plaine ; elle devient plus sombre ,
 Et l'étoile du soir a chassé les Bergers.

Le même.

H

Poésies. Tom. II.



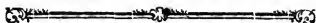
CHANSON
SUR MADEMOISELLE DE SACY,
*Dont le Père venoit de publier un Traité
de l'Amitié.*

AIR : *Des Fanatiques.*

SUR l'Amitié paroît au jour
Un magnifique Ouvrage : *Bis:*
Quoique l'Auteur, par son tour,
Y brille à chaque page,
Il en a fait pour l'Amour,
Un qui plaît davantage.

On y voit briller la douceur
Et la délicatesse ; *Bis:*
Tous ses traits vont jusqu'au cœur
Y porter la tendresse :
Bienheureux est l'Imprimeur
Qui le met sous la presse !





MADRIGAL.

OISEAUX , si tous les ans vous quittez nos climats ,
Dès que le triste hiver dépouille nos bocages ,
Ce n'est pas seulement pour changer de feuillages ,
Et pour éviter nos frimats ;
Mais votre destinée
Ne vous permet d'aimer qu'à la saison des fleurs ;
Et quand elle est passée ,
Vous la cherchez ailleurs ,
Afin d'aimer toute l'année.

VOLTAIRE.



LE FLEGMATIQUE.

DU temple où Thémis tient son glaive ,
Vers la fin du jour , un voleur ,
Côte à côte d'un confesseur ,
Sans s'émouvoir , s'en alloit à la Grève.
Il ne traînoit , ni ne hâtoit ses pas ;
Ni gai , ni triste , il avoit l'air de prendre ,
Au fond du cœur , peu d'intérêt au cas ;
On eût dit qu'il alloit voir pendre.
Près d'arriver , voyant autour de soi ,
Que la foule se précipite :
Eh ! Messieurs , leur dit-il , n'allez donc pas si vite ;
On ne peut rien faire sans moi.

M. IMBERT





ÉPIGRAMME.

ON enterroit la femme de Vincent ;
 En léthargie elle étoit dès la veille.
 Près d'une haie , une épine en passant
 S'accroche au drap , la pique & la réveille.
 Au même endroit , défunte après dix ans ,
 Elle repasse , & le mari s'effraie :
 Ecoutez-moi ! holà , hé ! braves gens ,
 S'écria-t-il , prenez garde à la haie !

Le même.



LE VOLEUR.

A CONFESSE.

BASTIEN se confessoit : j'ai l'autre jour , mon Père ,
 Volé du foin : j'en demande pardon.
 — Combien ? deux bottes ? — deux ! vraiment ;
 belle misère !
 — Comment donc ! quatre ? six ? dix ? — bon !
 Plus encor. — Plus encor ! la peste ! —
 Tout coup vaille , reprit Bastien ,
 Mettez la charretée , allons ; car aussi-bien
 Ma femme & moi , ce soir , allons chercher le reste :

Le même.



O D E

IMITÉE D'HORACE.

Nos bois reprennent leurs feuillages ;
Après les noirs frimats, le printemps a son tour ;
Et le soleil plus pur, dissipant les nuages,
Sans obstacle répand le jour.

Déjà dans la plaine fleurie ,
Le berger laisse errer ses troupeaux bondissants ;
Et du son de sa flûte Echo même attendrie ,
En imite les doux accens.

Cythérée avec ses compagnes ,
Le soir , d'un pas léger , danse au bord des ruisseaux ;
Tandis que son époux ébranle les montagnes
Du bruit fréquent de ses marteaux.

Couronnons-nous de fleurs nouvelles ,
Nous en verrons bientôt l'éclat s'évanouir ;
Profitions du printemps qui passera comme elles ;
L'âge nous presse d'en jouir.

Hâtons-nous, tout nous y convie ,
Saisissons le présent sans soin de l'avenir ,
Craignons de perdre un jour un instant d'une vie
Que la mort doit si-tôt finir.

Sa rigueur n'épargne personne ,
Tout l'effort des humains n'interrompt point ses lois ;
Et de la même faux la cruelle moissonne
Les jours des bergers & des Rois.

H ij

Si-tôt que, froids & vains fantômes ;
Des fleuves redoutés nous toucherons les bords ;
Nous n'aurons plus d'Iris dans ces sombres royaumes :
Il n'est point d'amours chez les morts.

On n'y fait plus chanter, ni rire ;
Ils n'ont plus ce nectar qui comble ici nos vœux ,
Ces festins où , des Rois contrefaisant l'empire ,
Nous nous croyons plus heureux qu'eux.

Des jours que la Parque nous file ,
Consacrons dont le cours à Cypris , à Bacchus ;
Eh ! que faire sans eux d'une vie inutile ?
Il vaudroit autant n'être plus.

L A M O T H E.



M A D R I G A L.

Tout est égal, & la nature sage •
Veut au niveau ranger tous les humains ;
Esprit, raison, beaux yeux, charmant visage ;
Fleurs de santé, doux loisir, jours sereins ,
Vous avez tout ; c'est-là votre partage :
Moi, je parois un être infortuné ,
De la nature enfant abandonné ,
Et n'avoir rien semble mon apanage ;
Mais vous m'aimez, les Dieux m'ont tout donné.

V O L T A I R E.



CHANSON

L'ORAGE.

AIR : *Mon jeune cœur palpite.*

LISE, entends-tu l'orage ?
Il gronde, l'air gémit !
Sauvons-nous au bocage :
Lise doute & frémit.
Qu'un cœur foible est à plaindre ,
Dans ce double danger !
C'est trop d'avoir à craindre
L'orage & son Berger.

Mais cependant la foudre
Redouble ses éclats :
Que faire & que résoudre ?
Faut-il donc suivre Hylas ?
De frayeur Lise atteinte ,
Va , vient , fuit tour-à-tour :
On fait un pas par crainte ,
Un autre par amour.

Lise au bosquet s'arrête ,
Et n'ose y pénétrer :
Un coup de la tempête
Enfin l'y fait entrer.
La foudre au loin s'égare ;
On échappe à ses traits :
Mais ceux qu'Amour prépare
Ne nous manquent jamais.

Ce Dieu , pendant l'orage ,
Profite des momens ;

Caché dans le nuage,
 Son œil fuit les Amans.
 Life, de son asyle,
 Sortit d'un air confus;
 Le ciel devint tranquille!
 Son cœur ne l'étoit plus.

COLARDEAU.



A U T R E

A MADemoiselle DE S. S**.

AIR : Pour la Baronne.

A D É L A I D E

Semble faite exprès pour charmer,
 Et mieux que le galant Ovide,
 Ses yeux enseignent l'art d'aimer
 Adélaïde.

D'Adélaïde,

Ah ! que l'empire semble doux !
 Qu'on me donne un nouvel Alcide :
 Je gage qu'il file aux genoux
 D'Adélaïde.

D'Adélaïde

Fuyez le dangereux accueil,
 Tous les enchantemens d'Armide
 Sont moins à craindre qu'un coup-d'œil
 D'Adélaïde.

D'Adélaïde,

Quand Amour eut formé les traits;
 Ma foi ! dit-il, la Cour de Gnide
 N'a rien de pareil aux attraits
 D'Adélaïde.

Adélaïde,
Lui dit-il, ne nous quittons pas ;
Je suis aveugle, sois mon guide :
Je suivrai par-tout pas-à-pas
Adélaïde.

M. MARMONTEL.

É P I T R E

A L A U R E.

IL étoit grand jour, & l'Aurore
Faisoit place aux feux du matin :
Comblé du plus heureux destin,
En sortant des bras que j'adore,
J'ai quitté ce lit clandestin,
Où puisses-tu dormir encore !

Ce jour m'a paru plus charmant,
L'air plus pur, la terre plus belle ;
Zéphyre alloit plus mollement
Caresser la moisson nouvelle ;
L'onde baignoit plus lentement
La rive qui fleurit pour elle.
Ainsi par un enchantement,
La nature se renouvelle
Aux yeux satisfaits d'un amant.
Tout s'épure aux traits de sa flamme ;
Tout se meut par son mouvement ;
Et devant lui, chaque élément
Reçoit le charme de son ame.

O calme, ô repos de mon cœur !
Tu n'étois point cette langueur,
Ni cette foiblesse mourante

H v

Qui terrasse un amant vainqueur ,
Mais cette joie étincelante ,
Cette sérénité brillante
D'un cœur content , mais empressé ,
Qui jouit du plaisir passé ,
Par un souvenir qui l'enchanté.

J'ai quitté ton divin séjour ,
Moins plein de ce feu qui dévore ;
Mais encor plus rempli d'amour :
Tel que Céphale au point du jour ,
Lorsqu'il vient de quitter l'Aurore.
Par un invincible pouvoir ,
Tout s'enflammoit à mon passage ;
L'oiseau reprenoit son ramage ;
Le Faune sortoit pour me voir ,
Et la Dryade , moins sauvage ,
L'invitoit au plaisir du soir.
Moi , tout rempli de ma conquête ;
Je levai mon front radieux ;
J'atteignois les cieux de ma tête ,
Et je surpassois tous les Dieux.
Mais d'une victoire si belle ,
Quel que soit pour moi tout l'attrait ,
Je n'ai dit qu'à l'écho fidelle
Le nom que j'adore en secret.
Seul , au fond d'un bois solitaire ,
J'ai dit que Laure étoit à moi ,
Et sous le cachet du mystère ,
J'ai tracé les vers que tu voi ;
Ces vers que tu me fais entendre ;
Lorsqu'en tes caprices divers ,
Tu prêtes aux plus foibles airs
L'accent de la voix la plus tendre ;
Lorsque tu chantes tour-à-tour ,
Cythère , Délos , Hipocrène ;
Quand sur ta bouche de syrène
Je meurs d'amour-propre & d'amour.

Qui pourra jamais la décrire,
Cette ivresse de mes esprits ?
Mais qu'importent de vains écrits ?
Dans mon cœur ne fais-tu pas lire ?
Quel Apollon peut garantir
D'exprimer ce qu'Amour inspire ?
On a tant d'ame pour sentir,
Et si peu d'esprit pour le dire !

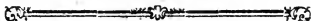
BERNARD.

MADRIGAL.

ET la fable & la vérité
Font voir ce que peut la beauté.
Adam, trop épris de ses charmes,
Renonce à de célestes biens :
Pâris met l'Asie en alarmes,
Et fait périr tous les Troyens.
C'est une pomme infortunée,
Qui d'une affreuse destinée
Fait tomber sur eux le courroux.
En voyant ces attraits si doux,
Dont les Graces vous ont ornée,
Adam l'auroit prise de vous,
Et Pâris vous l'auroit donnée.

DANCHET.





I D Y L L E,

L E B O N H E U R.

HEUREUX qui des mortels oubliant les chimères ;
 Possède une compagne , un livre , un ami sûr ,
 Et vit indépendant sous le toit de ses pères !
 Pour lui , le ciel se peint d'un éternel azur ;
 L'innocence embellit son front toujours paisible ;
 La vérité l'éclaire , & descend dans son cœur ;

Et par un sentier peu pénible ,
 La nature qu'il suit le conduit au bonheur.

En vain près de sa solitude ,
 La Discorde en fureur fait retentir sa voix :
 Livré dans le silence , au charme de l'étude ,
 Il voit avec douleur , mais sans inquiétude ,
 Les États se heurter pour la cause des Rois.

Tandis que sa veuve éplorée ,
 Aux pieds des tribunaux va porter ses clameurs ;
 Dans les embrassemens d'une épouse adorée ,
 De la volupté seule il sent couler les pleurs.
 Il laisse au-loin mugir les orages du monde :
 Sur les bords d'une eau vive , à l'ombre des berceaux ,
 Il dit en bénissant sa retraite profonde :
 C'est dans l'obscurité qu'habite le repos ;
 Le sage ainsi vieillit , à l'abri de l'envie ,
 Sans regret du passé , sans soin du lendemain ;
 Et quand l'Être éternel le rappelle en son sein ,
 Il s'endort doucement , pour renaître à la vie.

Si le ciel l'eût permis , tel seroit mon destin.
 Quelquefois éveillé , par le chant des fauvettes
 Et par le vent frais du matin ,
 J'irois fouler les prés semés de violettes ;

Et mollement assis, un la Bruyère en main,
Au milieu des bosquets humectés de rosée,
Des vanités du genre humain,
J'amuserois en paix mon oisive pensée.
Le regard fixé vers les cieux,
Loin de la sphère étroite où rampe le vulgaire;
J'oserois remonter à la cause première,
Et lever le rideau qui la couvre à mes yeux.

Tandis que le sommeil engourdit tous les êtres;
Ma Muse, au point du jour, errante sur des fleurs,
Chanteroit des Bergers les innocentes mœurs,
Et frapperoit l'écho de ses pipeaux champêtres.
Coulez avec lenteur, délicieux momens !

Ah ! quel ravissement égale
Celui qu'un ciel serein fait naître dans nos sens !
Quel charme prête à nos accens
L'éclat majestueux de l'aube matinale !
Quel plaisir, sur la mousse, à l'ombre des bois verts ;
De respirer le beaume & la fraîcheur des airs ;
D'entendre murmurer une source tombante,
Bourdonner sur le thym l'abeille diligente,
Ici, du Rossignol résonner les concerts,
Là, soupirer d'amour la colombe innocente !

Souvent la douce paix qui règne dans les bois
Éleveroit ma Muse à des objets sublimes.
J'oserois consacrer mes rimes
A chanter les héros, les vertus & les lois.
De la nuit des tombeaux, écartant les ténèbres ;
Souvent j'évoquerois ces oracles célèbres
A qui l'enthousiasme a dressé des autels,
Ces esprits créateurs, ces bienfaiteurs du monde,
Qui par des écrits immortels,
Ont chassé loin de nous l'ignorance profonde.
Rassemblés devant moi, les grands législateurs
Offriroient à mes yeux leur code politique,
Précieux monument de la sagesse antique ;

D'autres , des nations me décrieroient les mœurs ;
 Et l'affligant tableau des humaines erreurs ,
 Et les faits éclatants consignés dans l'histoire.
 Combien je bénirois Titus & sa mémoire !
 Que Socrate mourant me coûteroit de pleurs !
 Mais puisse-je oublier les héros destructeurs
 Dont le malheur public a fait toute la gloire !

Dans un beau clair de lune , à penser occupé ;
 Et des mondes sans nombre admirant l'harmonie ;
 Je voudrois promener ma douce rêverie
 Sous un feuillage épais , d'ombres enveloppé ,
 Ou le long d'un ruisseau qui fuit dans la prairie.
 La nuit me surprendroit , assis dans un festin ,
 Après d'une troupe choisie ,
 Conversant de Philosophie ,
 Et raisonnant , le verre en main ;
 Sur le vain songe de la vie.

Pour sauver de l'oubli ses écrits & son nom ;
 Qu'un autre se consume en de pénibles veilles :
 Si je cueillois , Églé , sur tes lèvres vermeilles
 Le prix flatteur d'une chanson ;
 A mes vers négligés , si tu daignois sourire ,
 Seroit-il pour mon cœur un suffrage plus doux ?
 T'intéresser , te plaire , est le but où j'aspire :
 De l'immortalité je serois moins ja'loux.
 Que me fait près de toi l'opinion des hommes ?
 Que me fait l'avenir ? le présent est à nous :
 Notre univers est où nous sommes.

Mais le temps ennemi précipitant son cours ;
 Fanera sur mon front la brillante couronne
 Dont je suis décoré par la main des Amours ,
 Comme on voit se faner le feuillage d'Automne.
 Bienfaisante amitié que j'adorai toujours !
 Répare du plaisir les douloureuses pertes

Ses sources dans mon cœur seront encore ouvertes,
Si ta faveur me reste au déclin de mes jours.

Félicité du sage ! ô sort digne d'envie !
C'est à te posséder que je borne mes vœux.
Eh ! que me faudroit-il pour être plus heureux ?
J'aurai, dans cette courte vie,
Joui de tous les biens répandus sous les cieux ;
Chéri de toi ; ma douce amie ,
Et des cœurs droits qui m'ont connu ,
D'un riant avenir , égayant ma pensée ,
Adorateur de la vertu ,
N'ayant point à gémir de l'avoir embrassée ,
Libre des passions dont l'homme est combattu ,
Je verrai sans effroi se briser mon argile :
Qu'a-t-on à redouter lorsqu'on a bien vécu ?
Un jour pur est suivi par une nuit tranquille.
Pleurez, ô mes amis ! quand mon luth sous mes doigts
Cessera de se faire entendre ,
Et si vous marchez quelquefois
Sur la terre où sera ma cendre ,
Dites-vous , l'un à l'autre : il avoit un cœur tendre ;
De l'amitié fidelle , il a chéri les lois.

Et toi , qui réunis les talens & les charmes !
Quand près de mon tombeau tu porteras tes pas ,
Tu laisseras peut-être échapper quelques larmes..
Ah ! si je puis briser les chaînes du trépas ,
Pour visiter encor ces retraites fleuries ,
Ces bois , ces côteaux , ces prairies ,
Où tu daignas souvent me serrer dans tes bras :
Si mon ame vers toi peut descendre ici-bas ,
Qu'un doux frémissement t'annonce sa présence !
Quand le cœur plein de tes regrets ,
Tu viendras méditer dans l'ombre des forêts ,
Songe que sur ta tête e.le plane en silence ?

M. LÉONARD.



LE BAISER,

IDYLLE.

ÉGLÉ ET MILON.

MILON.

J'ai vu seize printemps embellir la nature ;
Aucun n'est comparable à celui que je voi.
Tout m'enchanté, ces fleurs, ces eaux, cette verdure :
Ma chère Églé ! fais-tu pourquoi ?
C'est que je garde ici mon troupeau près de toi.

ÉGLÉ.

Et moi, j'ai vu déjà treize printemps éclore ;
Mais je n'en ai point vu d'aussi charmant encore.
Sais-tu pourquoi, Milon ?... Églé n'acheva pas :
Par un léger sourire, elle se fit comprendre ;
Et serrant doucement le Berger dans ses bras ,
Elle fixa sur lui le regard le plus tendre.

MILON.

Entends-tu, dit Milon, le concert des oiseaux ?
Sous ces lilas fleuris qui se courbent en voûte ,
Vois-tu ce ruisseau pur qui promène ses eaux ?
De ce bocage, Églé, veux-tu prendre la route ?

ÉGLÉ.

Je le veux bien, Milon ! viens t'asseoir près de moi ;
Car je n'ai du plaisir qu'aux lieux où je te voi.
Ah ! que ne pouvons-nous être toujours ensemble !
Mon cœur est si joyeux, quand le jour nous rassemble !

MILON.

Assis-toi sur ce trefle, & lève tes beaux yeux :

Ah ! si les miens sans cesse étoient fixés sur eux !
 D'où vient qu'en les voyant je baisse ma paupière ?
 Qu'est-ce donc que je sens ? quel trouble m'a saisi ?
 Non, dit-il, en fermant les yeux de sa Bergère,
 Ne me regarde pas ainsi !

A mes sens attendris cette vue est trop chère.
 J'ignore, en vérité, d'où cela peut venir :
 Mais quand je vois tes yeux avec ce doux sourire ;
 Églé, le cœur me bat, il m'échappe un soupir ;
 Je veux parler, ma voix sur mes lèvres expire.

É G L É.

Cher Milon, sur mes yeux ne laisse point ta main ;
 J'éprouve en ce moment le trouble qui t'agite.

Mon bien-aimé ! vois-tu mon sein ?

Remarques-tu comme il palpite ?

Oh ! quand ton bras presse le mien,
 Quand tu touches ma main, que mon ame est émue !
 Un nuage à l'instant se répand sur ma vue....
 Ce sentiment m'étonne, & je n'y comprends rien ;

M I L O N.

Sur les rameaux voisins, entend ces tourterelles
 Former leur doux roucoulement !
 De quel air d'amitié s'entrelacent leurs ailes !
 Vois, vois comme leurs becs sont unis tendrement !
 Ah ! que ces jeux, Églé, nous servent de modèles !

É G L É.

Oui, presse-moi, Milon, presse-moi sur ton cœur ;
 Entrelaçons nos bras, becquetons-nous comme elles.

M I L O N.

Quel plaisir j'ai goûté !... je vous dois mon bonheur ;
 Beaux oiseaux ! je vous remercie.
 Puisse l'Autour jamais ne vous ôter la vie !

É G L É.

Grand merci, beaux oiseaux ! venez sur mes genoux ;
 Venez jouer auprès de nous ;

Couple charmant ! approche & ne sois point farouche :

Rien ne troublera tes plaisirs.

Tandis que mon Berger va becqueter ma bouche,

Tu peux nous imiter au gré de tes désirs...

Mais les voilà partis ! Nous les troublons , peut-être ?

M I L O N.

Églé ! dans mon esprit un soupçon vient de naître :

Licas chantoit hier les charmes du baiser :

N'en seroit-ce point un ?... oui , j'aime à le penser.

« O baiser ! disoit-il , que ta douceur m'enchanté !

» Le moissonneur brûlé par la chaleur du jour ,

» Se plaît bien moins à boire une eau rafraîchissante ;

» Que ma bouche à cueillir le baiser de l'Amour.

» Le bruit ravissant qu'il enfante

» Flatte mieux que les sons de la plus belle voix ;

» Et le miel de l'abeille est moins doux mille fois

» Que le bœume exprimé des lèvres d'une amante ».

É G L É.

C'est un baiser , Milon , & je le parlois :

Il faut qu'à Lycoris , ce soir , je le demande.

Mais raccommode ma guirlande ,

Et range mes cheveux , car tu les a défaits.

Le même.



É P I T R E

A M. LE MARQUIS DE LA FARE.

O Toi qui de mon ame es la chère moitié,
Toi qui joins la délicatesse
Des sentimens d'une maîtresse,
A la solidité d'une sûre amitié;
La Fare, il faut bientôt que la Parque cruelle
Vienne rompre de si doux nœuds;
Et malgré nos cris & nos vœux,
Bientôt nous essuïrons une absence éternelle.
Chaque jour je sens qu'à grands pas
J'entre dans ce sentier obscur & difficile,
Qui me va conduire là-bas,
Rejoindre Catulle & Virgile.

Là, sous des berceaux toujours verts;
Assis à côté de Lesbie,
Je leur parlerai de tes vers,
Et de ton aimable génie;
Je leur raconterai comment
Tu recueillis si galamment
La Muse qu'ils avoient laissée;
Et comme elle fut sagement,
Par la paresse autorisée,
Préférer, avec agrément,
Au tour brillant de la pensée
La vérité du sentiment,
Et l'exprimer si tendrement,
Que Tibulle, encor maintenant;
En est jaloux dans l'Elysée.

Mais avant que de mon flambeau

La lumière me soit ravie,
 Je veux te crayonner un fantasque tableau
 De ce que je fus en ma vie.
 Puisse à ce fidelle portrait
 La tendre amitié reconnoître,
 Dans un homme fort imparfait,
 Un homme aimé de toi, qui mérita de l'être !

Avec quelques vertus j'eus maint & maint défaut;
 Glorieux, inquiet, impatient, colère,
 Entreprenant, hardi, très-souvent téméraire,
 Libre dans mes discours, peut-être un peu trop haut;
 Confiant, naturel & ne pouvant me taire
 Des erreurs qui bleffoient devant moi la raison,
 J'ai toujours traité de chimère
 Et les dignités & le nom.
 Ainsi je pardonne à l'envie
 De s'élever contre un mortel
 Qui dans le monde eut la manie
 De ne respecter, de sa vie,
 Que le mérite personnel.

Quels maux ne m'a point fait cette sage folie;
 Qui mériteroit un autel ?
 Pour réparer ses torts, la prudente nature
 En moi, par bonheur, avoit mis
 L'art de me faire des amis,
 Dont le mérite avec usure,
 Me dédommage de l'injure
 Que me fit un fatras d'indignes ennemis;
 Qui n'employa jamais contre moi qu'imposture.

Malgré tous mes défauts, qui ne m'auroit aimé ?
 J'étois pour mes amis l'ami le plus fidelle
 Que nature eût jamais formé.
 Plein, pour leurs intérêts, & d'ardeur & de zèle;
 Je n'épargnai jamais péril, peine, ni soin;
 J'écoutai leurs conseils avecque déférence,

Et je n'eus rien à moi dont ils eurent besoin.

Avec même condescendance
Je partageai leurs goûts, j'entrai dans leurs plaisirs;
Et mon aveugle complaisance
Fut toujours au-devant de leurs moindres désirs.
Aucun d'eux n'eut de moi la moindre défiance.
En affaire, en amour également discret,
J'ai de tous mes amis su garder le secret;
Car, fût-ce une chose frivole,
Dès qu'il a fallu la cacher,
La mort n'auroit pu m'arracher
La moindre indiscrete parole.

Je prêtai, je donnai mon bien :
Mais l'obligation en étoit fort légère ;
Je ne l'ai de mes jours comptée encor pour rien ;
Et les trésors, qu'on croit chose si nécessaire,
N'ont jamais fait mes passions ;
Content d'avoir une ressource
Dans la fertilité de mes inventions,
Pour pouvoir remettre à ma bourse
Ce qu'en avoient ôté mes dissipations.
Ainsi, rempli de confiance,
Que rarement je pris en vain,
J'ai cru que c'est assez donner à la prudence ;
De garder pour le lendemain
Un peu de savoir-faire & beaucoup d'espérance.
Ajoutez à cela beaucoup de fermeté ;
Et prêt d'affronter la souffrance
De la plus dure extrémité,
Bravant avec insolence
Les rigueurs de l'adversité ;
Aussi prêt à souffrir avecque patience
Les besoins de la pauvreté,
Que de jouir de l'abondance
Dans les bras de la volupté.
A ma stoïque indifférence,

Qui tient, je l'avôurai, de la férocité,
Je joigns, tu le fais, quelque talent de plaire.

Libertin & voluptueux,

Vif par tempérament, par raison paresseux,
Plongé dans les plaisirs, mais capable d'affaire :
Accort, insinuant, & quelquefois flatteur,

Je fus d'un discours enchanteur

Tout l'usage que pouvoit faire

Beaucoup d'imagination,

Qui rejoignît avec adresse

Au tour précis, à la justesse,

Le charme de la fiction.

Heureux ! si, détrompé d'une erreur qui m'abuse,

J'avois pu résister au séducteur plaisir

De pouvoir quelquefois occuper le loisir.

Des héros qu'à Saint-Maur entretenoit ma Muse :

Chapelle, par malheur rencontré dans Anet,

S'en vint infecter ma jeunesse

De ce poison fatal qui coule du Permesse,

Et cache le mal qu'il nous fait,

En plongeant l'amour-propre en une douce ivresse.

Cet esprit délicat, comme moi libertin,

Entre le tabac & le vin

M'apprit, sans rabot & sans lime,

L'art d'attraper facilement,

Sans être esclave de la rime,

Ce tour aisé, cet enjouement

Qui seul peut faire le sublime.

Que ne m'ont point coûté ces funestes talens !

Dès que j'eus bien ou mal rimé quelque sornette,

Je me vis tout en même-temps

Affublé du nom de poète.

Dès-lors on ne fit de chanson,

On ne lâcha de vaudeville,

Que sans rime ni raison,

On ne me donnât par la ville.

Sur la foi d'un ricanement,

Qui n'étoit que l'effet d'un gai tempérament,

Dont je fis, j'en conviens, assez peu de scrupule,
Les faits crurent qu'impunément
Personne devant moi ne seroit ridicule;
Ils m'ont fait là-dessus mille injustes procès.
J'eus beau les souffrir & me taire,
On m'imputa des vers que je n'ai jamais faits;
C'est assez que j'en fusse faire.

Pourquoi ne pas donner pouvoir aux d'Argensons;
Qui règlent la police & corrigent la France,
De mettre les rimeurs aux petites-maisons,
Et de détruire ainsi cette maudite engeance?
Cet ordre salutaire eût en moi réprimé
Cette démangeaison que Calliope inspire,
Et je n'eusse jamais rimé.
Cependant, quoi qu'on puisse dire,
J'atteste ta sincérité,
Que, toujours partisan de la simplicité,
Jamais d'un indigne artifice
Je n'ai fardé la vérité;
Et jamais ma noire malice
N'a fait injure à la bonté.
Tu fais bien, malgré l'injustice
De la commune opinion,
Que mon cœur ne fut point complice
Ni des erreurs ni du caprice
De mon imagination.
Il est un autre endroit d'une moindre importance,
Toutefois sensible à mon cœur,
Où j'ai bien pu, par imprudence,
Jeter les gens de bien quelquefois en erreur;
Qui, trompés par la vraisemblance,
Assez souvent m'ont reproché
Que, galant, sans être touché,
Je n'avois de l'amour que la seule apparence;
Qu'avec l'esprit d'Hylas j'eus sa légèreté,
Et que dans mes écrits, avec trop de licence;
J'ai dogmatisé l'inconstance, ●

Et prêché l'infidélité.
 C'est ici que mon innocence
 A besoin que ton assistance
 Favorise la vérité,
 Et vienne prendre la défense
 De mes vrais sentimens & de ma loyauté.
 J'étois né vertueux ; j'eusse été plus fidelle,
 Que ne fut jamais Céladon,
 Que j'avois choisi pour modèle.
 Mais qui ne deviendrait fripon
 Parmi ce peuple d'infidelles,
 A qui l'Amour prête ses ailes,
 En lui donnant ses agrémens ;
 Qui même de ses changemens
 Sait tirer des grâces nouvelles ?
 Marquis, à qui le fond de mon ame est connu ;
 Tu fais que mon cœur , prévenu
 Long-temps pour un objet aimable ,
 Ne pouvant se résoudre à le trouver coupable ;
 Malgré son infidélité ,
 Chercha , dans la nécessité
 D'un changement inévitable ,
 Des raisons pour rendre excusable ,
 Parmi tant d'agrémens , tant de légèreté.
 L'Amour a des casuistes
 D'avis fort différens dans sa religion ;
 Il a ses Escobars , il a ses Jansénistes ,
 Dont l'austère opinion
 Bannit tout libertinage ,
 Et fait un dur esclavage
 D'une douce passion.
 Pour moi , qui fus toujours ami des Jésuites (1) ;
 Raisonnable en mes sentimens ,
 En faveur d'une longue & sincère tendresse
 Je passe à l'humaine foiblesse

(1) Ce vers est sans rime dans toutes les éditions.

Quelquefois

Quelquefois les égaremens
D'une douce frénésie.

Mais, sans aller plus loin pousser l'apologie,
Peut-être est-il encore un ascendant vainqueur
Qui de tous ses défauts a corrigé mon cœur.

Qui fait, si devenu fidelle,
Il ne brûlera point d'une ardeur éternelle,
Et se livrant entier à qui l'a su charmer,
Il ne sert point un Dieu qu'il n'ose plus nommer ?

Ami, si la complaisance
Qu'on a pour ses défauts fit ce portrait trop beau,
Songe avec quelle violence

Il faut de l'amour-propre arracher le bandeau.
Souviens-toi que celui qui traça ce tableau,
A de ton amitié mérité l'indulgence.

Parles-en quelquefois, & que la médifance
Devant toi n'ose pas, avec un noir pinceau ;

Par malice ou par ignorance,
D'un caustique quatrain barbouiller mon tombeau.

CHAULIEU.



MADRIGAL.

D'AMOUR & de mélancolie
Jadis Célamnus consumé,
En fontaine fut transformé,
Et qui boit de ses eaux oublie
Jusqu'au nom de l'objet aimé.
Pour mieux oublier Egérie,
J'y courus hier vainement ;
A force de changer d'amant ;
L'infidelle l'avoit tarie.

FERRAND.



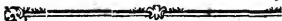
É P I T R E

A M A D A M E D E M***.

J E U N E & gentille Cordelière
C'est à vos grâces que j'écris :
Vous, que l'épine printanière
Rappelle dans ces lieux chéris,
Qui sous votre capuchon gris
Logez la troupe familière
Des tendres Amours & des Ris ;
Et qui, bien mieux que l'Argilière ;
En possédez le coloris.
Aux pieds de ces gazons qu'adore
Le folâtre Dieu du plaisir,
Sur l'aile du premier zéphir,
Hébé, j'ose envoyer encore
Les pleurs de ma naissante aurore ;
Et le tribut de mon loisir.
Mais dans cet adorable asyle,
Où, rassemblés à votre voix,
Tous les jeux voloient à-la-fois ;
Dois-je aller, d'une main débile,
D'un crayon timide & stérile,
Peindre le souris des Amours,
Quand l'essaim de ces Dieux perfides ;
Sous mille flèches homicides,
Semblent m'accabler pour toujours ?
Comment peindre les noms de Flore ;
Ces beaux vallons, ces antres verts,
Ces côteaux que l'orient dore,
Ce canal où se peint l'aurore,
L'azur des cieus, ces bois couverts,
Si mon cœur, que l'ennui dévore,

Ne voit par-tout que les hivers ?
 Est-ce avec des touches chagrines
 Que les Chapelles, les Chaulieux,
 Coloroient les Graces badines,
 Ou bien les lèvres purpurines
 Du Dieu qui règne sur les Dieux.
 Ne mêlons point aux fleurs aimables
 Qui bordent ces légers ruisseaux
 De tristes & mornes pavots;
 Et de nos accens lamentables
 N'étourdissions point les échos,
 Qui sur ces rives délectables
 Répètent des concerts nouveaux.
 Lorsque la Naiade attentive,
 Découvrant ses moites appas,
 Vient par la danse la p'us vive
 Animer de joyeux ébats;
 N'allons pas d'une voix plaintive
 Rompre la cadence naïve,
 Et la mesure de ses pas.
 Euterpe fuit de la tristesse
 L'ancre sauvage & ténébreux;
 Sur les bords fleuris du Permesse,
 Erato voltige sans cesse
 Entre les Amours & les Jeux.
 De larmoyantes élégies
 Phœbus a proscrit tous les sons;
 Ce n'est qu'au milieu des Orgies
 Qu'il inspire ses nourrissons,
 Et loin de froides léthargies
 Le plaisir dicte leurs chansons.
 Mais de quel aimable délire
 Me fait-il subir les efforts ?
 • Anacréon monte ma lyre,
 Mon cœur s'ouvre aux plus doux transports;
 Cessez donc de troubler ma vie,
 Montre que le Styx a produit;
 Fuyez, sombre mélancolie,

Rentrez dans l'ombre de la nuit.
 Paroissez, charmante Euphrosine,
 Aimable habitante des cieux;
 Ranimez-moi, Nymphé divine,
 Venez, descendez dans ces lieux.
 Le printemps vit votre naissance:
 Chaste fille de l'innocence,
 L'Amour vous doit ses premiers feux;
 Et, mère de la jouissance,
 C'est par vous qu'il nous rend heureux.



C O N T E.

UN pauvre hère, enfant de l'Hélicon;
 Gissoit mourant, à-peu-près sur la paille,
 Et pour payer casse & catholicon,
 Dans son coffret n'avoit denier ni maille.
 Un gros Banquier, regorgeant de mitraille;
 En même-temps étoit malade aussi.
 Guérissez-moi, s'écrioit celui-ci:
 Voilà de l'or. Chers enfans d'Esculape;
 S'écrioit l'autre, en cas que j'en réchappe;
 Je vous destine au Pinde un beau loyer.
 La Faculté vers ce lieu ne galoppe,
 En autre part elle aime à giboyer.
 Si que bientôt de Vernage à Procope;
 Ce dit l'histoire, & d'Astruc à Boyer,
 Depuis le Cèdre enfin jusqu'à l'Hissope,
 Auprès de lui notre veau d'or eut tout:
 Au pauvre diable il resta la nature.
 Conclusion: le Pauvret est debout,
 Et le Richard est dans la sépulture.

PIRON;

V E R S

A M. DE CHENEVIÈRE.

UN courtisan disoit à la Fortune :
O ma déesse ! ô l'objet de mes vœux !
Fais que le Roi , dans la foule importune
Des courtisans , jette sur moi les yeux ;
Fais qu'il me voie , & je suis trop heureux.
Moi , j'approchai du temple respectable
De l'Amitié , temple des vrais plaisirs ,
Et je lui dis : ô toi , déesse aimable (1) !
Toi que j'adore , entends tous mes desirs.
Conserve-moi le cœur de Chenevière :
Que ce mortel , l'honneur de ses amis ,
Né pour sentir , comme il est né pour plaire ,
M'aime toujours & mes vœux sont remplis.

THOMAS.

(1) On trouve dans les œuvres de M. de Fontenelle un madrigal qui paroît avoir quelque ressemblance avec celui-ci.

Aux immortels quand je fais quelqu'offrande ,
(Ils m'en feront eux-mêmes les témoins) ;
Ce n'est jamais l'or que je leur demande ,
Les dignités , les honneurs encor moins ;
Mais je leur dis : votre pouvoir suprême ,
Dieux immortels , dispose aussi des cœurs ;
Conservez-moi le cœur de ce que j'aime ,
Et je renonce à vos autres faveurs.



LES RUSES DE L'AMOUR,

IDYLLE.

ROSINE ET SILVARETTE.

Sous un myrte fleuri, Silvarette & Rosine
S'entretenoient de leurs amans.

Un jour, dit Silvarette, un beau jour de printemps;
Daphnis devoit se rendre à la grotte voisine.
Je promis de l'y joindre; il m'attendit long-temps.
J'arrive enfin, sans fleurs, ma guirlande brisée,
Mes rubans en désordre, & les cheveux épars:
» Berger, dis-je en baissant mes timides regards,
» Damon m'a retenue, & l'heure s'est passée.
» Je voulois m'échapper pour voler sur tes pas;
» Je n'ai point eu de paix qu'il ne m'ait embrassée.»

Mon jaloux murmuroit tout bas;
Mille soupçons cruels agitoient sa pensée.

Il me fuit; je l'appelle, il ne m'écoute pas:
L'instant d'après, il vient avec un air farouche,
Et voyant un enfant qui jouoit dans mes bras,
Le reproche déjà s'échappoit de sa bouche.
Méchant, lui dis-je alors? murmure une autre fois:
Ce Damon qui t'alarme... est l'enfant que tu vois.
J'ai bien ri, certain jour, disoit l'autre Bergère:

Mirtil assis près d'un buisson
Entendit prononcer son nom
Par une voix douce & légère.
Veux-tu m'aimer, lui dit la voix?
Je suis une brune charmante.

Non, s'écria Mirtil; on n'aime qu'une fois,
Et j'ai Rosine pour amante.

Pourrais-tu voir sans t'enflammer,

Mes yeux noirs, mon teint frais & ma bouche mi-
gnone ?

Quand tu serois Vénus, pardonne !
Je ne puis, reprit-il, non, je ne puis t'aimer. *
Et la voix poursuivit encore :
Ingrat ! la beauté qui t'adore
Fera désormais ton tourment :
Elle t'enlèvera ta brebis la plus chère.

---Prends même le troupeau : je crains peu ta colère :
Que Rosine me reste, & je serai content.

Tu la perdras, alloit-on dire ;
Mais la voix s'interrompt par un éclat de rire.
Mirtil est furieux... il accourt... c'étoit moi.
Trompeuse, me dit-il, quelle étoit ton envie ?
Pouvois-tu douter de ma foi ?
Quand on t'aime un seul jour, c'est pour toute la vie.
M. LÉONARD.

INSCRIPTION

*Mise au bas du portrait de Madame de ***.*

Avec des traits si doux, l'Amour, en la formant ;
Lui fit un cœur si vrai, si tendre, si fidelle,
Que l'amitié crut bonnement
Qu'il l'avoit fait exprès pour elle.

M. MARMONTEL.



É P I T R E

A M. * * *.

D E ton agreffe solitude
 Je vais donc quitter le repos :
 Adieu ces tranquilles berceaux ,
 Où je consacrais à l'étude
 Des jours plus sereins & plus beaux ;
 Adieu cet inculte ermitage ,
 Coupé de limpides canaux ,
 Où la nature , un peu sauvage ,
 Sort d'une forêt de roseaux ,
 Pour sourire aux vertus d'un sage .
 Je ne verrai plus sur les eaux
 Se jouer tes cygnes fidelles ,
 Mêlant l'albâtre de leurs ailes
 Au vert naissant des arbrisseaux ;
 Je n'entendrai plus les marteaux ,
 Dans tes forges retentissantes ,
 Frappants des coups toujours égaux ,
 Soumettre aux flammes jaillissantes
 Le plus indompté des métaux .
 Lassé des champêtres tableaux ,
 J'errois sous la voûte bruyante ,
 Où Vulcain d'une main ardente ,
 Lui-même attise tes fourneaux ;
 Souvent j'y devois l'aurore .
 Eh ! peut-on voir avec ennui
 Un feu pétillant & sonore
 Chercher , dans le fer qu'il dévore ;
 Un aliment digne de lui ;
 Du métal vaincre la rudesse ,
 A cent formes l'assujettir ;

D'un fil lui donner la souplesse,
 Ou le forcer de s'arrondir ?
 Ah ! que dans nos plaines fertiles
 Par lui nos focs soient façonnés ;
 Qu'il se courbe en serpes utiles,
 Par qui nos grains sont moissonnés ;
 Que pour le Dieu de la tendresse,
 Il forge les heureux verroux
 Qui garantissent des jaloux
 L'amant & sa jeune maîtresse ;
 Mais qu'il ne compose jamais
 Les gonds, les barreaux détestables
 De tous ces antres formidables,
 Où la beauté dans les regrets
 Abjure en vain ces vœux coupables
 Qui nous dérobent ses attraits :
 Qu'il n'arme point la barbarie
 De ces cohortes de brigands
 Qui courent prodiguer leur vie ;
 Pour désennuyer leurs tyrans ;
 Sous la hache du despotisme
 Ne tranche point notre destin,
 Et n'aille pas de sang humain
 Baigner l'autel du fanatisme.

O mon ami ! tels sont mes vœux,
 Toi, demeure dans cet asyle,
 Où simple, obscur & vertueux,
 De notre faste puérile
 Tu ris, en regardant les cieux.
 Près de ta respectable mère,
 Tu mets à profit tes beaux jours :
 Ta vie est un paisible cours
 Qu'embellit le soin de lui plaire.
 La raison réglant tes desirs,
 Ce cortège de la jeunesse
 Enchaîne, aux pieds de la vieillesse,
 Tes passions & tes plaisirs.

Tu peux, sans redouter le blâme,
Rendre compte de tes momens :
La nature enrichit ton ame
De ce qu'elle enlève à tes sens.
Pour moi, je ne fais quelle ivresse ;
Disposant toujours de mon cœur,
Me laisse estimer la sagesse,
Et me fait courir à l'erreur.
Oui, déjà tout mon sang bouillonne :
Les trésors parfumés des champs,
De Cérès les nouveaux présens,
L'Amitié même, (hélas ! pardonne),
Rien ne maîtrise les élans
D'un cœur qui toujours s'abandonne
A la foule de ses penchans.
Rien ne me touche & ne m'arrête ;
Il me faut un monde nouveau :
Ami, je reprends mon bandeau,
Et cours affronter la tempête.
Je vais, dans mon aveuglement,
Errer de chimère en chimère ;
Offrir un culte involontaire
Aux illusions du moment ;
Acheter, par de longues peines,
Une étincelle de bonheur ;
Crier liberté dans les chaînes,
Et rire au sein de la douleur,
Dans une pénible paresse
Consommer chaque triste jour,
Et sur-tout livrer ma foiblesse
A tous les rêves de l'amour.

Ah ! sans lui, qui pourroit nous plaire ?
Sans cet heureux enchantement,
Que resteroit-il à la terre ?
L'ennui de vivre & le néant.

Tu vois trop quel est mon délire ;

'Ami, je ne puis le cacher :
 L'Amour lui seul peut m'attacher ;
 C'est sa flamme que je respire.
 Ce sexe, orné de mille attraits
 Que son adresse multiplie,
 Nous tient enchaînés à la vie
 Par d'imperceptibles filets,
 Dans ses défauts trouve ses armes,
 Nous plaît en nous tyrannisant,
 Et n'est jamais si séduisant,
 Qu'alors qu'il fait couler nos larmes.
 Toujours absous par nos désirs,
 Il a tout, puisqu'il a les charmes,
 Et qu'il dispense les plaisirs.

Que dis-je ? une fougue imprudente
 Sans doute emporte mes esprits ;
 La jeunesse, toujours ardente,
 A ce bonheur met trop de prix.
 Ils viendront ces jours de lumière,
 Où la scène change à nos yeux,
 Où l'homme, en soupirant s'éclaire
 Sur les vrais moyens d'être heureux :
 Alors, battu par les orages,
 Digne du-moins de ta pitié,
 J'irai, fuyant d'autres naufrages,
 Chercher un port dans l'amitié.
 Sous la plus épaisse verdure
 Du bosquet le plus retiré,
 Je pourrai, loin de l'imposture ;
 Reposer mon œil épuré
 Sur les tableaux de la nature ;
 Alors il faudra vous quitter,
 Douces erreurs de notre aurore...
 Mais nous en parlerons encore,
 Ne pouvant plus en profiter.

DORAT

I vj



É P I T R E

A M. L'ABBÉ DE B.....

*Sur un de ses sermons, que l'Auteur avoit
entendu à côté de Mademoiselle G***.*

DOCTE Abbé, que l'homme est fragile !
A tes leçons, déjà docile,
Mon cœur s'épuroit par degré ;
Ta voix t'en avoit rendu maître ;
Que fais-je ? la grâce eût peut-être
Efficacement opéré.
Sur les ailes de l'espérance,
Je volois vers l'éternité ;
Quand j'aperçus à mon côté
Les plus beaux yeux... les yeux d'Hortense.
Hélas ! contre tant de beauté,
Que pouvoit ta sainte éloquence ?
Quand tu prêchois la continence,
Elle inspiroit la volupté.
Si la foi tonne par ta bouche,
Dans ses beaux yeux l'amour sourit ;
L'une, en menaçant, m'effarouche ;
L'autre, en souriant, m'attendrit.
A ces vertus que tu conseilles
Ton prosélite eût, de son mieux,
Soumis son cœur religieux,
S'il n'avoit eû que des oreilles ;
Mais, Docteur, il avoit des yeux.
Que faut-il enfin que je fasse ?
Sous tes lois, amour, je revien ;
C'est-là que j'attendrai la grâce,
Puisque sans elle on ne peut rien.

Je t'entends crier au blasphème,
Et par un beau zèle entraîné,
Je te vois lancer l'anathème
Contre un hérétique effréné.
Eh bien ! soit ; j'admets l'évidence
Des dogmes qui me sont prêchés ;
Mais, Docteur, un peu d'indulgence
Si les cœurs au monde attachés
Doivent expier leur offense,
De grâce, avant la pénitence,
Permits encor quelques péchés.

M. IMBERT.



MADRIGAL.

AMOUR trouva celle qui m'est amère,
Et j'y étois, j'en fais bien mieux le conte ;
Bon jour, dit-il, bon jour, Vénus ma mère ;
Puis tout-à-coup il voit qu'il se mécompte,
Dont la couleur au visage lui monte,
D'avoir failli, honteux, Dieu fait combien ;
Non, non, Amour, ce dis-je, n'ayez honte ;
Plus clairs-voyants que vous s'y trompent bien.

MAROT.



RONDE DE TABLE.

AIR : Du Prévôt des Marchands.

MESSIEURS , chantez tous avec moi ;
Celui qui donne ici la loi :
Quand il sert de ce jus d'automne ,
Son plaisir dans ses yeux se voit ;
Il est charmé quand il en donne ;
Il est charmant quand il en boit.

Quand il sable un nectar si doux ;
Et qu'il nous en fait boire à tous ,
A ce plaisir il s'abandonne ;
Il en fait prendre , il en reçoit.
Il est charmé , &c.

Il verse de la même main
Ses bienfaits , ainsi que son vin ;
Et sa bonté tendre assaisonne
Les biens , le vin qu'on en reçoit.
Il est charmé , &c.

Aux plaisirs de la table , il joint
Ceux dont je fais mon second point ;
Au cœur d'une jeune personne ,
Par ce nectar il va tout droit.
Il est charmé , &c.

Par un salut universel ,
Célébrons ce charmant mortel ;
De nous il est temps qu'il reçoive
Le bachique honneur qu'on lui doit.
Il est charmé que l'on en boive ;
Il est charmant , quand il en boit.

M. COLLÉ.

T R I O M P H E

D' A L E X A N D R E.

LA Grèce & l'Orient , aux pieds de leur vainqueur,
Jouissoient d'une paix profonde.

ALEXANDRE , content dans ce repos du monde ,
A ses goûts , sans réserve , abandonnoit son cœur.
Les festins & les jeux , dans les murs d'Ecbatane ,
Remplissoient ses momens , varioient ses plaisirs ;
Statira , Taïs & Roxane

Partageoient tour-à-tour & combloient ses désirs :
Mais des rivages de l'Hydaspe

Un objet plus charmant , transporté dans sa Cour ,
Eut bientôt fixé son amour.

ALEXANDRE est d'abord tout entier à Campaspe :
Eh ! quelle autre beauté méritoit ses regards ?

La main de la nature & le travail des arts
N'avoient jamais formé de si parfait modèle.

Après avoir joui de mille voluptés ,
Le héros plus ardent revenoit auprès d'elle ,
Caresser , parcourir , admirer des beautés ,
Et découvroit sans cesse une beauté nouvelle.

Un jour , en la quittant , il fait venir Apelle ;

« J'exige de ton art un chef-d'œuvre nouveau :

» Des mortelles , dit-il , viens peindre la plus belle ;

» C'est un sujet digne de ton pinceau :

» Va préparer les couleurs & la toile.

» Je veux que , de son lit , conduite devant nous ,

» Elle soit à tes yeux sans parure & sans voile.

» Tous ses traits son charmants , il faut les peindre tous :

» Mais je crains pour ton cœur le pouvoir de ses
» charmes.

» Ah ! Seigneur , foyez sans alarmes !

» D'une esclave dans l'Inde autrefois amoureux ;
 » Je touchois, dit Apelle, au moment d'être heureux :
 » Le Scythe sur ces bords ayant porté ses armes ,
 » Nous sépara , sans doute , pour jamais :
 » Mais rien ne pourra désormais
 » L'effacer de mon cœur, ni suspendre mes larmes » :
 Il dit, part & revient. Un soleil radieux
 Eclaire le salon où Campaspe est entrée.
 Un jour pur , éclatant , sous la voûte azurée ;
 Sembloit à ce spectacle inviter tous les Dieux.
 « Contemple, dit le Roi, ce que j'offre à ta vue :
 » Admire , peins ; tu ne flatteras pas ».
 Le front baissé, Campaspe nue
 Rougit, tourne la tête & n'ose faire un pas.
 Elle tient sur son sein une main étendue ,
 Et l'autre en descendant , couvre d'autres appas :
 Ciel ! que vois-je ? s'écrie Apelle ,
 » Elle vit, je la vois, c'est elle-même.... ô Dieux » ;
 Ses regards languissants errent long-temps sur elle :
 Ils ont , de son rival , interrogé les yeux :
 Il y voit le plaisir , il frissonne , il soupire.
 D'une injuste fureur & du plus tendre amour
 La joie & la douleur l'agitent tour-à-tour :
 Il gémit , il adore , il déteste , il désire.
 Elle lève les yeux , reconnoît son amant ,
 Jette un cri , soupire & recule ,
 Regarde Apelle tristement ,
 Voit son danger & dissimule.
 Ces soupirs d'un cœur enflammé
 Ces cris sont entendus : Appelle a vu qu'on l'aime ;
 » Ah ! dit-il , mon rival , au sein du plaisir même
 » Est moins heureux que moi, puisqu'il est moins aimé ».
 Campaspe , vis-à-vis d'Apelle ,
 Voudroit ne se montrer qu'aux yeux de son amant ;
 Mais ALEXANDRE est auprès d'elle ,
 Et veut la voir à tout moment
 Dans une attitude nouvelle.
 Sur les charmes les plus secrets ;

Il porte quelquefois une vue inquiète :
Mais la toile est placée & les pinceaux sont prêts ,

Et , malgré sa douleur secrète ,
Le peintre a commencé de dessiner ses traits.

« A mon malheur , dit-il , j'ajoute encor moi-même ;

» Je vais à mon rival préparer des plaisirs :

» Je vais multiplier l'objet de ses desirs.

» Sous ses yeux , en tout temps , il aura ce que j'aime ;

» Et moi , toujours contraint par de cruels égards ,

» J'irai cacher loin d'elle & mes pleurs & ma rage ».

Plus tendre que prudent il portoit ses regards ,

Sans cesse sur l'objet , rarement sur l'ouvrage ;

Et mille fois le bras , vers la toile tendu ,

S'arrête & tient en l'air le pinceau suspendu.

Les yeux étincelants , auprès d'elle , ALEXANDRE ;

A peine à commander à ses sens révoltés.

Il couvre de baisers un sein & des beautés

Que Campaspe , en tremblant , veut & n'ose défendre

Contre les attentats d'un maître impérieux.

Campaspe invoque tous les Dieux ,

Jette sur son amant le regard le plus tendre ;

Le voit pâlir , & détourner les yeux.

Elle s'élançe entre les bras d'Apelle ;

Tous deux , fondant en pleurs , tombent aux pieds
du Roi.

» C'est-là cette esclave si belle ,

» Qui , sur les bords de l'Inde , avoit reçu ma foi ».

Apelle à son rival n'en dit pas davantage.

Campaspe veut parler ; la crainte & les sanglots ,

A sa voix affoiblie ont fermé le passage.

Le visage attaché sur les pieds du héros ,

Ils pressent ses genoux de leurs mains défaillantes ;

Ils lèvent jusqu'à lui leurs paupières tremblantes ;

Ils lisent dans ses yeux sa jalouse fureur :

Peut-être dans leur sang va-t-elle être assouvie ;

Ils remplissent d'amour ces momens de terreur ,

Et se donnent du-moins les restes de leur vie

Ils se tendent leurs bras que la crainte a glacés ;

Et, baignés de leurs pleurs , se tiennent embrassés :

ALEXANDRE , long-temps spectateur immobile ,

Laisse errer ses regards sur eux ;

Il paroît méditer sur leur état affreux ,

Et conserver une fureur tranquille :

Mais son front tout-à-coup devenu plus serein ,

Il se penche sur eux , & , leur tendant la main :

» J'ai tout vaincu , dit-il , je me vaincrai moi-même :

» Apelle , en te l'ôtant , je n'en jouirois pas :

» L'image de tes pleurs me suivroit dans ses bras ;

» Campaspe , dans les miens , plaindroit l'amant
qu'elle aime ».

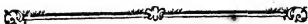
M. DE SAINT-LAMBERT.



LE BARBET ET LES CHEVAUX DE FIACRE ,

F A B L E.

SUR le siège d'une voiture
Certain Barbet plein de bon sens
Observoit deux chevaux de mesquine encolure ;
Qui , sous les coups de fouet sans cesse frémissants ,
Souvent légers de nourriture ,
Et toujours exposés aux injures du temps ,
Pour ajouter encor à leur triste aventure ,
Se meurtrissoient entr'eux & des pieds & des dents.
Mes amis , leur dit-il , quel délire est le vôtre ,
N'êtes-vous pas assez malheureux l'un & l'autre !
Dévoués à tant de fléaux ,
Supportez ceux que la nature amène ,
Et n'en créez pas de nouveaux.
Ce qu'il disoit à des chevaux ,
Je le dis à l'espèce humaine.



ÉPIGRAMME

EN DIALOGUE.

(Un Normand racontoit à un autre un fait incroyable, & le lui donnoit pour certain.)

LE PREMIER.

FABLE! A d'autres; tu veux rire.

LE SECOND.

Non, parbleu! foi de Chrétien!
Vrai, comme je suis de Vire.

LE PREMIER.

Le jurerois-tu?

LE SECOND.

Très-bien.

LE PREMIER.

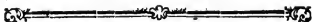
Encor n'en croirai-je rien,
Qu'un louis il ne m'en coûte;
Le voilà; parie.

LE SECOND.

Ecoute;

Je te l'avourai tout bas;
J'en jurerois bien, sans doute:
Mais je ne parîrois pas.

PIRON,



LE SERMENT.

RIEN ne l'effacera jamais de ma pensée
 Celle que l'amour même y grava de sa main :
 Ni les rigueurs , ni le dédain
 Dont ma flamme est récompensée ;
 Ni les tourmens affreux que me fait endurer
 La froideur de son ame à tous mes vœux rebelle ;
 Ni les attraits d'une plus belle ,
 Que sans crime , pourtant , je pourrois adorer ;
 De ma fidélité dût-elle être offensée ,
 Son amant d'aujourd'hui l'aimera plus demain :
 Rien ne l'effacera jamais de ma pensée
 Celle que l'amour même y grava de sa main.

M. le Chev. DE CUBIERES.



L'AGONIE.

MA bouche où fleurissoit la rose
 Est couverte à présent d'une triste pâleur :
 Mon sang a perdu sa chaleur ;
A trancher mes destins la Parque se dispose.
 Telle dans nos vergers tombe une jeune fleur.
 C'est toi seule , objet que j'adore ,
 Qui hâtes la fin de mes ans ;
 Mes baisers & les tiens , & ses plaisirs charmans
 Qu'après avoir goûtés on peut goûter encore ,
 Je les expie en ces momens.
 Lorsqu'on fuit de l'amour le culte légitime ,
 On n'espère , on ne voit qu'un avenir flatteur.
 Hélas ! le sacrificeur
 Finit par être la victime.
Le Dieu , qui de mes jours fait pâlir le flambeau ,

De jeunes insensés trop prompts à le connoître,
Sera le bienfaiteur ainsi que le bourreau.

C'est l'amour qui leur donna l'être,
L'amour creusera leur tombeau.

Je vois le mien qui s'ouvre & suis près d'y descendre:
Eh quoi! de tes beaux yeux tombe un torrent de pleurs!

Thémire! ah! calme tes douleurs;

Peut-être qu'en faveur du couple le plus tendre,
Les Dieux révoqueront leur décret inhumain,
Et n'ordonneront pas que ta tremblante main

Aujourd'hui recueille ma cendre.

Oui, pour t'aimer encor, oui, je vivrai demain;

Que dis-je? du Dieu d'Epidaure

Un disciple savant, touché de mes destins,

Me promet désormais les jours les plus sereins;

Si je peux voir vingt fois l'aurore

Sortir du sein des flots amers,

Sans goûter les plaisirs qui me sont les plus chers.

Loin de moi, Docteur, que j'abhorre!

Eh quoi! sans être heureux, voir deux fois dix soleils!

Moquons-nous d'Esculape & de ses vains conseils;

Qu'il ordonne la continence

A de foibles & froids amans;

Mais pour moi vingt jours d'abstinence

Seroient vingt siècles de tourmens.

Jamais à mes regards tu ne parus plus belle:

Tes traits que la douleur a rendu langoureux;

Règnent plus que jamais sur mon cœur amoureux.

A mes desirs en vain tu te montres rebelle,

Un Dieu, Thémire, un Dieu, je crois,

Vient me rendre ma force & ma vigueur première;

Laisse-moi jouir de mes droits:

Ne rejettes point la prière

Que t'adresse un amant, un poète aux abois:

Thémire, exauce-la, fût-elle la dernière!

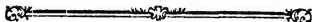
Ah! si j'ai le bonheur de mourir dans tes bras;

Quand je ne serai plus, que tes doigts délicats;

Après avoir fermé doucement ma paupière,

Se posent sur mon cœur, hélas !
 Quoique glacé par le froid du trépas ;
 Ce cœur de volupté peut tressaillir encore ;
 Il peut renaître au sentiment,
 Et tout-à-coup, se ranimant,
 Palpiter sous la main de celle qu'il adore.

Le même.



LES EFFETS DE L'INFIDÉLITÉ.

ELMIRE à l'infidélité
 A le penchant le plus coupable ;
 Mais par quelle fatalité
 En paroît-elle plus aimable ?

J'étois hier à ses côtés
 Et lui parlois de ma tendresse :
 Sur ses grands yeux noirs attristés
 Soudain sa paupière s'abaisse.

Damon entre : son noir chagrin
 Se dissipe comme un nuage ,
 Et tout-à-coup d'un ciel serein
 Son front me présente l'image.

Elle sourit en l'écoutant ;
 Par degrés ses traits s'embellissent ;
 Et de son teint au même instant,
 Toutes les roses reflourissent.

Faut-il qu'en ce moment fatal
 J'aie encore aimé l'infidelle !
 Je ne devois qu'à mon rival
 Le plaisir de la voir si belle.

Le même.



L'EFFET DU BAISER.

PAR un baiser, Corine éteins mes feux ?
--- Le voilà, prends.... --- Dieux ! mon ame em-
brasée
Brûle encore plus.... --- Encore un ? sois heureux ;
Tiens... --- Mon ardeur n'en peut être apaisée ;
Corine encor.... ah ! la douce rosée !
--- En voilà cent pour combler tous tes vœux ,
Es-tu bien ? dis ? --- Cent fois plus amoureux.
--- En voilà mille , est-ce assez ?... --- Pas encore ;
Un feu plus grand m'agite & me dévore....
Corine. --- Eh bien ? dis donc ce que tu veux ?

BERNARD.



MADRIGAL.

QUEL est, ô Dieux ! le pouvoir d'une amante !
Quand je voyois Pâris, Achille, Hector,
La Grèce en deuil & Pergame fumante,
Quels foux, disois-je ? Homère qui les chante,
Est plus fou qu'eux : je n'aimois point encor.
J'aime, & je sens qu'une beauté trop chère
De ces fureurs peut verser le poison :
J'approuve tout : rien n'est beau comme Homère :
Atride est juste, & Pâris a raison.

Le même.

LE PORTRAIT,

O D E.

Q U'UN autre Amant soit épris
Des charmes d'une Déesse :
A ma Bergère , à Doris ,
Je dois le trait qui me blesse.

J'ai chanté cent fois l'Amour ;
Lui seul eut tout mes hommages :
Ce Dieu me donne à son tour
Le plus beau de ses ouvrages.

Quand ses traits frappent mes yeux ;
Les rangs ne me touchent guères ;
Doris connoît peu d'aïeux :
Mais mille Amours sont ses frères.

Son cœur tout au sentiment ,
Ne veut esprit , ni système :
Aussi tel est son Amant ;
Ce n'est pas Newton qu'elle aime.

Baïser , regard & soupir ,
Voilà tout notre langage :
Mon étude est son plaisir ;
Mon plaisir est son ouvrage.

Elle a cet aimant vainqueur ;
Qui retient ce qu'il attire.
Sa voix est le son du cœur ,
Qui d'un seul mot fait tout dire.

Son

Son teint n'est que sa couleur ,
Digne d'enchanter Zéphyre ;
Son visage est une fleur ,
Qu'épanouit le fourire.

C'est un bouquet de lila ;
Qui fait toute sa parure ,
Et l'art qui mit ce don là ,
Outrage encor la nature.

Deux ames semblent presser
Son sein qui croit & s'élève :
La pudeur le fait baisser ;
Et le désir le soulève.

Dans ses beaux yeux, tour-à-tour ,
Paroît même avec décence
La langueur qui suit l'Amour ,
Ou l'ardeur qui le devance.

Doris joint à tant d'appas
Cete taille d'immortelle ,
Qui semble inviter mes bras ,
A s'arrondir autour d'elle.

Enfin pour mettre en son jour ,
Le portrait de ma Bergère ,
Elle a l'âge de l'Amour ,
Et la beauté de sa mère.

BERNARD.



I D Y L L E,

L E R U B A N.

LUCETTE ET MIRTIL.

LUCETTE, *à part.*

LE voilà, le perfide ! ah ! que je suis émue !

MIRTIL, *à part.*

L'infidelle soupire... & je soupire aussi !

LUCETTE.

J'ai bien regret d'être venue ;
 Je ne m'attendois pas à te trouver ici.
 Mais je vais m'en aller pour éviter ta vue ;
 Une autrefois je chercherai
 Mon ruban qui s'est égaré.

MIRTIL, *l'arrêtant.*

Ah ! cruelle, es-tu donc fâchée
 D'être encore une fois condamnée à me voir ?

LUCETTE, *cherchant son ruban.*

Ce n'est pas qu'au ruban je sois bien attachée ;
 Pour te le rendre, ingrat, j'aurois voulu l'avoir.
 C'est un don qu'autrefois m'avoit fait ta tendresse ;
 J'en ornois mes cheveux, je le portois pour toi...
 Quand tu le trouveras... pour gage de ta foi,
 Tu peux l'offrir à ta maîtresse.

MIRTIL, *suivant Lucette qui va & là & là ;
 le corps penché.*

Mon ruban ne te plaisoit pas ;

Tu n'en veux recevoir que d'une main plus chère...
Ceux de Lamon, fans doute, ont pour vous plus
d'appas ;

Je suis pauvre, il est riche... il a droit de vous plaire.

(*S'arrêtant devant elle, & croisant ses bras.*)

Hélas ! si tu m'aimois, quel seroit mon destin !

Nul mortel ne m'eût fait envie,

Et voilà que dans le chagrin

Je vais finir ma triste vie !

L'éclat d'un jour pur & serein,

Pour mes yeux n'aura plus de charmes ;

Je gémirai dès le matin,

Et le soleil, à son déclin,

Me retrouvera dans les larmes.

(*Se promenant d'un air accablé.*)

Tout ce qui m'environne irrite ma douleur :

Ici, sur mes genoux, reposoit la cruelle ;

Ici mes plus beaux jours s'écouloient auprès d'elle :

Ici, par cent baisers, (ô comble de l'horreur !)

L'ingrate m'assuroit d'une amour immortelle...

(*S'approchant de Lucette & la regardant.*)

Je t'entends soupirer ! tu pleures, infidelle !

Et tu ne pleures pas de me percer le cœur !

LUCETTE

Vas ! c'est toi qui n'est qu'un trompeur :

Laisse-moi... va trouver cette amante nouvelle

Que peut séduire aussi ton langage imposteur....

Hélas ! à me tromper tu n'avois point de gloire :

J'avois tant de plaisir à croire

Que de mes sentimens tu faisois ton bonheur !

MIRTEL, *se jettant aux pieds de Lucette.*

Quoi ! tu peux te livrer à d'injustes alarmes !

J'en jure par tes mains que je couvre de larmes :

C'est toi seule que j'aime.

LUCETTE.

Osés-tu l'assurer ?

Tu m'aimes !... pleure, ingrat, après m'avoir trahie.
Tu m'aimes, toi qui fais le tourment de ma vie !

(*En sanglottant.*)

Que tu vas me désespérer !
Je ne pourrai survivre à cette perfidie :
Je sens que j'en mourrai.... Quand je ne serai plus,
Tu pleureras alors ta malheureuse amie,
Et tes pleurs seront superflus.

MIRTIŁ, *se levant avec vivacité.*

Qui ? moi !... moi ! je suis infidelle !
Non, je ne le suis pas ; c'est Lucette, c'est elle,
Lamon a su lui plaire.... oui, parjure ! c'est toi :
Ne l'épouse-tu pas, au mépris de ta foi ?

LUCETTE.

Moi ! j'épouse Lamon ! qui te l'a dit ?

MIRTIŁ.

Lui-même.

LUCETTE, *se précipitant au cou de Mirtil.*

Ah ! je respire ; il me trompoit.
Ce méchant que je hais, & qui veut que je l'aime,
De nous brouiller sans doute avoit fait le projet.

Si tu savois ce qu'il disoit !

Hier, j'étois assise auprès de ma chaumière ;
Je t'attendois, Mirtil, & tu n'arrivois pas ;
Quelques larmes déjà couloient de ma paupière.
Le cruel vint à moi... « Pauvre Lucette ! hélas !
» Sais-tu que ton Mirtil aime une autre Bergère ?..

MIRTIŁ.

Ah ! Lucette....

LUCETTE.

A ces mots, je tombai dans ses bras ;
Et des ruisseaux de pleurs inondoient mon visage ;
Le trompeur ajouta : « venge-toi d'un volage ;
» Lucette , épouse-moi ; tes jours seront heureux ;
» J'ai de l'or , des troupeaux & de vastes campagnes ;
» Tu jouiras d'un fort au-dessus de tes vœux ,
» Et tu feras envie à toutes tes compagnes ».
Je répondis : « Lamon , tu peux garder ton or :
» Mirtil m'aimoit , & sa tendresse
» Etoit pour Lucette un trésor :
» Mirtil ne m'aime plus ; j'ai perdu ma richesse ;
» Mais quoique le perfide ait trahi sa promesse ;
» Je sens bien que je l'aime encor ».

O Dieu ! que j'ai souffert dans cette nuit cruelle !
Je disois en pleurant : « je veux aller revoir
» Les lieux où tant de fois j'ai trouvé l'infidelle ,
» Et j'y mourrai de désespoir ».
Je suis venue ici livrée à mes alarmes ;
J'ai senti mon cœur battre alors que je t'ai vu :
Je cherchois un ruban qui n'étoit point perdu ;
Mais je voulois cacher le sujet de mes larmes.

M. LÉONARD.





É P I T R E

S U R L A S U I S S E .

A M. le Baron Ulyffe de Salis-Marshlins.

QUE vous êtes heureux d'habiter les campagnes,
 De respirer l'air pur de vos hautes montagnes,
 Toujours environné d'un peuple agriculteur
 Qui porte sur son front l'empreinte du bonheur;
 Et qui, fier & joyeux dans les riches domaines,
 Recueille librement les moissons de ses plaines?
 Qu'il est doux de s'asseoir au bord de vos ruisseaux,
 D'entendre vos bergers animer les échos,
 Et de voir d'un coup-d'œil, du milieu des vallées,
 Dans la même saison les saisons rassemblées,
 Les fleurs à l'orient, au midi les moissons,
 Vers le nord, de l'hiver les antiques glaçons!
 Sur vos monts couronnés d'une neige éternelle,
 De mille traits de feu le soleil étincelle,
 Et ses prismes brillants offrent à l'œil surpris
 L'émeraude, l'azur & la pourpre d'Iris.
 Ici, vous contemplez des cascades pompeuses
 Qui brisent sur des rocs leurs ondes écumeuses;
 Et là, vous entendez sous vos pas incertains
 Courir, tomber, mugir, des torrens souterrains.
 Tout-à-coup élancés de leurs grottes profondes,
 Au-loin dans la campagne ils épanchent leurs ondes;
 Et leur rapide cours, inondant les vallons,
 Abreuve vos troupeaux, féconde vos sillons.
 Que j'aime votre sol, qui, s'épuisant sans cesse;
 Brille toujours aux yeux d'une verte jeunesse!
 Jusqu'au ciel élevés, vos chênes, vos ormeaux,
 Des feux brûlants du jour préservent vos taureaux;

Et la douce génisse & la chèvre indocile
Paissent l'émail des prés sous leur ombre tranquille.
Plus loin, sur des rochers que la foudre a frappés,
Vous voyez suspendus des chamois attroupés;
Et de tous ces objets la vivante peinture
Nourrit dans votre cœur l'amour de la nature.

J'irai, je parcourrai les sommets sourcilleux
De vos fertiles monts qui supportent les cieux;
Ebloui, je croirai respirer la lumière;
Et comme l'aigle altier perdu dans l'atmosphère,
Je verrai vos troupeaux, vos hameaux & vos blés
Se confondre à mes yeux, dans un point rassemblés.
Souvent, au point du jour, quand de ses mains
dorées,

L'Aube aura nuancé les voûtes azurées,
Nous irons visiter votre lac fortuné (1),
De villes, de moissons, de bois environné;
Souvent dans un bateau, d'une rame facile,
Nous fendrons mollement sa surface immobile;
Et nous verrons le ciel s'enflammant par degrés
Epancher tous ses feux dans les flots colorés.
O spectacle sublime, ô beautés magnifiques!
Vous ravissiez le cœur des poètes antiques;
Eh! quel homme inspiré n'a hâté son réveil
Pour aller sur les monts attendre le soleil?
Saïsi d'un saint respect, il admire en silence
Cet océan de feu, cette matière immense,
Qui s'épanche en torrens dans les plaines des airs,
Et féconde les cieux, les terres & les mers.
Dans l'univers entier tout bénit sa présence,
Plante, insecte, animal, & l'Être enfin qui pense;
C'est lui qui créa tout, en tout temps, en tout lieu:
L'homme fut-il coupable en le prenant pour Dieu?
Mais cet astre embrasé qui s'allume sans cesse,

(1) Le lac de Zurich.

Pourroit-il, comme nous, éprouver la vieillesse ?
 O désastre inoui ! Si le flambeau du jour ,
 Consumé par le temps , s'éclipsoit sans retour ,
 Les planètes en deuil , veuves abandonnées ,
 Rouleroit dans les cieux , d'ombres environnées ;
 La désolation rempliroit l'univers ;
 Les plus sombres vapeurs infecteroient les airs ;
 Le chaos renaîtroit ; dans cette nuit impure ,
 Bientôt un froid mortel glaceroit la nature ;
 L'homme & les animaux , pêle-mêle égarés ,
 Poufferoient , en mourant , des cris désespérés ;
 Et la Mort , de son crêpe enveloppant l'abyme ,
 Se détruiroit enfin pour dernière victime.

Mais où m'emporte , hélas ! l'imagination ?
 Laissons de l'avenir l'affreuse illusion.
 Je veux parler encor de vos monts Helvétiques ,
 De paix , d'égalité , forteresses antiques ,
 Où l'orgueil des tyrans se brisera toujours.
 Quand pourrai-je , éloigné du vain faste des cours ,
 Parcourir vos cantons où , dans l'indépendance ,
 Chaque vallon nourrit une famille immense ,
 Où l'homme est homme enfin , & n'est point opprimé ?
 Ami ! de liberté mon cœur est affamé ;
 Ici tout m'inquiète , ici tout m'importune ;
 Je dévore l'affront que me fit la fortune ,

.....

 Ah ! fuyons vers ces lieux qu'habite la vertu ;
 Où l'homme , dégagé de la servile crainte ,
 Goûte sous un ciel pur des plaisirs sans contrainte ;
 Où l'on ne voit jamais , ainsi que chez les grands ,
 Le bonheur se cacher sous des maux éclatants ,
 Où l'on trouve par-tout les mœurs de l'innocence ,
 La joie & la santé , filles de l'abondance.
 Que ne suis-je déjà dans vos rians vallons ,
 Heureux cultivateur de mes libres fillons !

Quand pourrai-je gravir avec mon Eugénie
Ce Jura fourcilleux, Atlas de l'Helvétie,
Et visiter l'asyle où le tendre Saint-Preux,
Bravant des aquilons le souffle rigoureux,
Consumé de desirs, avec des traits de flamme;
Conflait aux rochers les élans de son ame?
Oui, dans ces lieux chéris, consacrés aux amours;
Inconnu, mais heureux, je veux couler mes jours;
Et quand j'aurai fini ma paisible carrière,
Mes amis traceront sur ma froide poussière
Ces mots que dictera la simple vérité:
Il aimait la vertu, la paix, la liberté.

M. le Chev. DE RIVAROL.

MADRIGAL

*A MADAME ***.*

TIRCIS vous apprend des Chançons
Où le cœur s'intéresse;
Et ses agréables leçons
Inspirent la tendresse;
Fuyez ce chant doux & trompeur;
C'est un poison funeste.
L'oreille est le chemin du cœur;
Et le cœur l'est du reste.

FÉNÉLON.

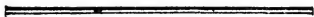




MADRIGAL.

VOTRE mère est en grand courroux :
 Elle dit par-tout qu'avec vous
 Je trame une intrigue amoureuse ;
 Philis, prenez le bon parti :
 La chose seroit bien honteuse
 Que votre mère en eût menti.

Le Chev. DE CAILLY.



SOUVENIR.

HÉLAS ! dans ce charmant bocage ;
 Des oiseaux l'amoureux ramage
 Fit naître mon premier désir ;
 C'est-là que sous l'épais feuillage
 Je goûtai le premier plaisir ;
 Et quand les ennuis du vieil âge
 A mon esprit viendront s'offrir ,
 Mon cœur qui veut encor jouir ;
 Me ramène vers cet ombrage ,
 Chercher un tendre souvenir
 Qui du présent me dédommage.

*Madame la Marquise DE * * **



É L É G I E.

JE les revois ces prés, cette verdure ;
 Où je reçus les sermens de l'amour.
 Que de regrets ont suivi ce beau jour !
 Hélas ! Zélis est ingrate & parjure !
 Ruisseau , témoin de ma félicité ,
 Vous revoyez dans sa douleur profonde
 L'Amant heureux qui portoit dans votre onde
 Des yeux brillants d'amour & de gaieté :
 J'ai tout perdu , Zélis est infidelle ;
 Ormeau charmant , tu protégeois mes vœux ;
 Et sous mes doigts ton écorce rebelle
 Se détachoit pour empreindre nos jeux :
 Voilà l'emblème où ma main amoureuse
 A renfermé le secret de mon cœur.
 Prestige heureux ! espérance flatteuse !
 Vous me fuyez comme un songe trompeur.
 Ah ! détruisons ce honteux témoignage
 De ma foiblesse & des plus vains sermens....
 Mais non.... peut-être un jour sous cet ombrage
 Zélis viendra porter ses pas tremblants ;
 Peut-être un jour , en voyant cette image ,
 Son cœur ému regrettera nos nœuds ,
 Et quelque larme humectera ses yeux...
 O ma Zélis , puisse ta main encore
 Presser ma main sur ton cœur palpitant !
 Un seul regard jeté sur ton amant
 Peut adoucir le mal qui le dévore.
 J'oublierai tout , j'oublierai ta rigueur ;
 A t'adorer je passerai ma vie ,
 Et je verrai la vieillesse sennemie
 Venir à moi sans traîner la douleur.

M. Auguste GAUDE.

K vj



MADRIGAL.

SI le nom de l'amour, belle Iris, vous fait peur ;
A celui d'amitié je feindrai de descendre ;
Mais je vous aimerai d'une amitié si tendre ,
Et si ressemblante à l'amour ,
Que peut-être vous-même un jour
Vous pourriez bien vous y méprendre.

LA SABLIERE.



A U T R E.

UN doux nenni avec un doux sourire
Est tant honnête ! il le vous faut apprendre ;
Quand est de oui, si veniez à le dire ,
D'avoir trop dit je voudrois vous reprendre :
Non que je sois ennuyé d'entreprendre
D'avoir le fruit dont le désir me point ;
Mais je voudrois qu'en me le laissant prendre ,
Vous me disiez : non, vous ne l'aurez point.

MAROT.





ÉPI TRE

A MADEMOISELLE.....

Actrice de la Comédie Française.

CHASSÉ deux fois, c'est trop, friponne;
Quoique je m'attende à tes jeux,
Ce nouveau caprice m'étonne;
Je suis indigné, furieux,
Et cependant je te pardonne :
Ce sont les droits de la beauté.
Du benêt qu'elle a maltraité
Elle obtient encor les hommages.
Nous autres fots, soi-disant sages,
Ainsi l'avons-nous arrêté.
Mais ton Argus, que Dieu confonde;
Qu'on voit sans cesse autour de toi,
Frémir, tousser, faire sa ronde,
Ce dragon armé contre moi,
Qu'un rien aigrit, qu'un rien alarme;
Et qui n'est prompt qu'à soupçonner,
Je ne lui connois point de charme
Qui m'invite à lui pardonner.
Per mets qu'au-moins je m'en amuse;
J'ai mon congé; c'est mon excuse.
D'autres iroient se lamentant,
Te reprochant tes injustices.
Pour moi, de tes jolis caprices
Je me console en plaisantant.
Dis-moi donc qu'est-ce que demande :
Ce vieux Bostangi des Amours?
Dois-tu trembler quand il commande;
Et lui prodiguer tes beaux jours?

Donne-t-on des chaînes à Flore ?
Elle éparpille sur ses pas
Les roses qui viennent d'éclore :
Un seul ne s'en couronne pas.
La jeune & brillante immortelle ;
Dans les champs qu'elle a fait fleurir ,
S'envole où le désir l'appelle ,
Et court souvent après Zéphir ,
Comme Zéphir court après elle.
Peux-tu recevoir dans tes bras ,
O toi , Rozire fraîche & belle ,
Ce décrépit , ce lourd Midas ,
Que tu trouves toujours rebelle
A l'aiguillon de tes appas ?
Qui , pour t'outrager , se tourmente ,
Ose unir l'hiver au printemps ,
Et sur ta bouche de vingt ans
Imprime un baiser de soixante ?
Je crois voir ce cyclope affreux ,
Ce forgeron attrabilaire ,
Qui de ses antres ténébreux ,
Tout en boitant vient à Cythère
Attrister les ris & les jeux ;
De Vénus salir la ceinture ;
Effaroucher la volupté ;
Et souiller le lit de verdure
Qui sert de trône à la beauté.
Ah ! ramène enfin sur tes traces
Et la folie & l'agrément ;
Allons , Rozire , au nom des Graces ,
Chasse-nous ce froid surveillant.
Il t'ennuiera pendant ta vie ,
S'il t'enrichit après sa mort.
Eh ! n'es-tu point jeune & jolie ?
Dispose seule de ton sort.
Ta voix , ta voix enchanteresse ,
Dont les accens victorieux
Au fond des cœurs portent l'ivresse ,

La langueur, le trouble & les feux ;
Ta taille élégante & légère,
Ton œil fripon, le don de plaire,
Qu'à la beauté l'amour préfère,
Mille talens voluptueux,
Quelques grains de libertinage,
Tes foiblesses & nos désirs ;
Crois-moi, voilà ton héritage,
Enrichis-toi par les plaisirs.

DORAT.



GASCONNADE.

UN Gascon, chez un Cardinal
Exaltoit sa Garonne avec persévérance ;
C'étoit non-seulement un fleuve d'importance ;
C'étoit un fleuve sans égal.
» — A ce compte, Monsieur, lui dit son Eminence ;
» Le Tibre près de lui ne seroit qu'un ruisseau ?
» — Lé Tibré, Monseigneur ! sandis, belles mer-
» veilles !
» S'il osoit se montrer au pied de mon château,
» Jé lé serois mettre en bouteilles.





LA JOURNÉE DU PRINTEMPS, P O È M E.

J'AI laissé loin de moi ces Palais orgueilleux ;
Ces murs dont le rideau me cachoit la nature :
Ici ma vue embrasse & la terre & les cieux ;
Je foule sous mes pieds les fleurs & la verdure :

O tranquilles forêts ! solitaires berceaux !
Riches vallons couverts d'une douce rosée !
Campagnes dont l'aspect réjouit ma pensée !
Que le son de ma lyre éveille vos échos :
Mes chants vont retentir au lever de l'aurore ;
Et les vents à la nuit le rediront encore.

Reçois, jeune Aglaé, ce tribut de l'amour :
Mes vers sont, comme toi, l'image d'un beau jour :

La lumière encor foible argente les nuages ,
Et teint d'un feu léger , les bords du firmament :
Ses premiers traits épars coulent rapidement ,
Et descendent des airs sur des frais paysages :
Déjà l'œil apperçoit , de moment en moment ,
Le jour qui s'insinue à travers les bocages :
La rosée a formé des lits de diamans ;
On voit blanchir les monts , & dans l'éloignement
Une mer de vapeur enfler les pâturages.
Quel silence profond ! l'oiseau sans mouvement
Demeure suspendu dans la nuit des ombrages :
A peine un souffle pur , errant sous les feuillages ;
Imprime à leurs sommets un doux frémissement :

On n'entend que le bruit de ce ruisseau fumant ,
Qui , par bords inégaux , roule sur ses rivages.
Mais bientôt la lumière a frappé tous les yeux ;
Elle vole , s'étend , brise , éclaire les ombres ,
Et les chasse , à grands pas , dans les cavernes sombres ;
Le jeune aiglon se livre à la clarté des cieux ;
L'alouette , en chantant , s'élève sur la plaine ,
Le milan , l'épervier , dans leur course hautaine ,
Traversent de l'Ether l'espace lumineux ;
Sur le baume & le thym la brebis se promène ,
Et le cerf attiré vers la source prochaine
Amuse les regards du Berger matineux.

Toi qui fais les plaisirs & les maux de ma vie !
Beauté douce & cruelle ! emblème de la fleur
Que la nature arma d'une épine ennemie !
Tu jouis du repos dont tu privas mon cœur :
Tu dors paisiblement sur ta couche innocente ,
Comme dort sur sa tige une rose naissante ,
Quand l'air est pénétré d'une molle langueur.
Ouvre tes yeux charmants à l'aurore nouvelle !
N'as-tu pas entendu la voix de Philomèle ?
L'astre du jour s'approche... avec quel appareil
Il s'annonce de loin sur les cimes sauvages !
Des flots d'or sont partis de l'horizon vermeil ;
Les bois sont animés , & les chœurs volages ,
Prêts de faire éclater mille joyeux ramages ,
Avec un doux tumulte attendent le soleil.

O transport ! est-ce lui dont je sens la présence ?
L'univers retentit des accens du bonheur ;
Les ruisseaux sont émus , le chant des airs commence ;
L'écho mélodieux répond à leur cadence :
Tout brille de clarté , de joie & de fraîcheur.

Que j'aime les rochers ondoyants de verdure ;
D'où l'œil peut embrasser un immense horizon !
Sans doute c'étoit-là que Virgile & Thomson ,

Un crayon à la main , dessinoient la nature :
 C'étoient-là qu'ils traçoient des tableaux enchanteurs,
 Aussi grande que leur ame , aussi doux que les fleurs.
 Toi que le Dieu des arts attend sous la feuillée !
 Viens sur l'herbe touffue & fraîchement mouillée ;
 De tes sens assoupis ranimer les langueurs ;
 Viens contempler la terre à tes yeux dévoilée ;
 Baigne-toi dans l'air pur , jouis de ses odeurs :
 Alors éprouves-tu les accès du génie ?
 Promène fièrement tes pinceaux créateurs ,
 Et sois sûr de franchir les bornes de la vie.

Des nuages de feu roulent sur les côteaui :
 L'azur des cieui s'embrase ; un torrent de lumière
 Inonde tout-à-coup l'air , la terre & les eaux.
 Le puissant Roi du jour paroît dans la carrière ;
 Il lance les rayons de la fécondité ,
 Donne l'être au néant , la vie à la matière ;
 Et l'espace est rempli de son immensité.

O père des faïsons ! que l'Orient t'implore ;
 Qu'aux bords sacrés du Gange , aux campagnes du
 Maure ,
 La foule des humains rende un culte à tes feui ;
 Qu'aux champs Péruviens , le peuple qui t'adore ,
 Éleve devant toi son cantique amoureux ;
 Ces tributs sont la voix de la reconnoissance :
 Eh ! comment l'univers , charmé de ta présente
 Tauroit-il refusé son encens & ses vœux ?
 Ta force attire , enchaîne , & conduit tous les mondes ,
 Depuis l'Orbe où Saturne , en trente ans révolu ,
 Parcourt des vastes cieui les limites profondes ,
 Jusqu'aux bords de ta sphère où Mercure perdu ,
 Par l'œil du Philosophe est à peine apperçu.
 Ame du mouvement ! principe de la vie !
 O combien tu produis d'êtres multipliés ,
 Depuis l'esprit humain que ta flamme délée ,
 Jusqu'au plus vil atome inconnu sous nos piés !

C'est par toi que tout naît, tout agit, tout désire.
Le cortège léger dont la pompe te suit,
Les heures, la rosée & le tiède zéphyre
Prodiguent à nos champs, pour orner ton empire;
Les couleurs, les parfums, & la fleur & le fruit.
Tu ne te bornes point à décorer la terre:
Ton regard des rochers perce l'abyme obscur,
Fait croître les métaux, fait végéter la pierre,
Donne au rubis son pourpre, au saphir son azur:
De tes ardents rayons la topaze étincelle,
Le diamant reçoit son éclat le plus pur;
Tu les fais vaciller sur l'opale infidelle,
Et la verte émeraude égale en sa beauté
Le rideau du printemps par les vents agité.
Quel charme tu répands sur la nature entière!
Le fougueux ouragan se calme à ton retour;
On croit voir s'égayer, à l'aspect d'un beau jour,
Le bois mélancolique & sa triste fougère.
Si le ciel m'ordonnoit d'aller chanter tes feux
Dans les déserts brûlants du nouvel hémisphère;
J'irois, puisque ton astre éclaire tous ces lieux;
J'y porterois ma lyre, & je mourrois heureux
Si mon dernier regard contemploit ta lumière.

Quelle magnificence ! elle étonne mes yeux
Trop foibles pour saisir cette immense étendue !
Peindrai-je de ces monts les groupes radieux,
Que le soleil enflamme au travers de la nue,
Ces vallons ombragés qui s'ouvrent à la vue,
Répandus sur la plaine en rideaux tortueux,
Ce vent doux qui frémit sur les ondes brillantes;
Ce long voile de fleurs qui tapisse les prés,
Ces collines, ces tours, ces villages dorés,
Ces blés qui font mouvoir leurs gerbes jaunissantes;
Et le vaste horizon qui, fuyant par degrés,
Paroît au-loin se perdre en vapeurs transparentes?...
Mais l'Océan m'appelle; il offre à mes regards
Un abyme argenté de vagues bondissantes:

L'astre a couvert de feux les nacelles flottantes,
 Les isles, les rochers, le port & ses remparts:
 Dans sa course pompeuse, il chasse les brouillards
 Qui reposoient encor sur les cimes fumantes,
 Et l'air étincelant se peint de toutes parts.

Que ce rivage est frais ! que cette haleine est pure !
 On entend soupirer la cime des berceaux ;
 Un fleuve de luzerne agite sa verdure ;
 Cette source plaintive unit son doux murmure
 Aux flûtes des Bergers, au chant de mille oiseaux :

Que vous êtes heureux, enfans de l'harmonie !
 Oiseaux ! que chantez-vous ? vos plaisirs, vos amours :
 Sans crainte, sans regrets, sans chaîne qui vous lie,
 Vous volez du tilleul à l'épine fleurie :
 L'eau qui vous désaltère est moins libre en son cours ;
 La nature a pris soin de former vos atours ;
 Elle a mûri pour vous les grains de la prairie.
 Hélas ! petits oiseaux ! si vos momens sont courts ;
 Un seul de vos printemps vaut toute notre vie.
 Vous charmez, vous aimez, vous jouissez toujours ;
 Dès que vous désirez, votre attente est remplie ;
 L'instinct vers le bonheur vous mène sans détours ;
 Ah ! chantez ! c'est à moi de vous porter envie.
 Bientôt, en vous quittant, j'irai près des mortels ;
 Chercher de faux plaisirs & des tourmens réels :
 Dans leur commerce ingrat je vais apprendre à
 seindre,
 A déguiser mon front ; à resserrer mon cœur :
 Je vais aimer, haïr, m'inquiéter, me plaindre,
 Me jeter dans la foule, & courir à l'erreur.
 Sous le poids de mes fers, dois-je languir encore ?
 O douce liberté ! cher objet de mes vœux !
 Ne pourrai-je te voir dans des jours plus heureux ;
 Conduisant par la main l'amitié que j'adore,
 Sécher les pleurs amers qui coulent de mes yeux ?
 Alors j'enverrai peu les trésors de Golconde,

Et le luxe des grands , & les plaisirs du monde.
Mais je t'appelle en vain , tu me fuiras toujours ;
Trompeuse liberté ! tu n'es qu'un beau fantôme :
Esclave des hameaux , des cités ou des cours ,
L'un rampe chez les Rois , & l'autre sous le chaume...
Laissez-moi , vains regrets ! laissez-moi respirer
A l'ombre des vergers parfumés d'ambroisie !
Laissez-moi de ces bois suivre la mélodie !
Labyrinthes profonds où je vais m'égarer !
Délicieux séjour de la mélancolie !
Quel charme à vos tableaux prête ma rêverie !
De quelle émotion je me sens pénétrer !
Que j'aime à voir les fleurs qui bordent cette rive ,
Volér , en s'effeuillant , sur l'onde fugitive ,
Et la fraîche rosée éparse au gré des vents ,
Tomber , en larmes d'or , des arbustes mouvants !
Comme les doux zéphyr , échappés des fontaines ;
Courent , en murmurant , sur l'émail de ces plaines !
Dans des flots de verdure ils roulent la fraîcheur :
Le réséda s'émeut , & sa flatteuse odeur
Se mêle dans les airs à leurs molles haleines.
Le Berger dont l'amour inspire les chansons ;
Assis à mes côtés , sous ces voûtes champêtres ;
S'arrête , en souriant , pour entendre ses sons
Prolongés par l'écho dans l'épaisseur des hêtres.
Sur ces monts escarpés , couverts de ses troupeaux ;
Le chevreau suspendu broute la ronce amère :
Les jeunes daims , les cerfs couronnés de rameaux
Passent rapidement sur la haute fougère :
Le courfier généreux , fier de sa liberté ,
Dresse ses crins flottants , hennit de volupté ;
Fait fumer ses naseaux , & près de ses compagnes ;
Frappe , d'un pas léger , la mousse des campagnes.

Qui peut voir sans plaisir tout ce peuple joyeux ;
Ces béliers , ces agneaux folâtrer sous l'ombrage ,
Ces laboureurs charmés , qu'un beau ciel encourage ,
Emonder , en chantant , le verger fructueux ,

Ebourgeonner la vigne , éclaircir le feuillage ;
 Ou détourner le cours des ruisseaux orageux ;
 Et ces vives Beautés , dans le printemps de l'âge ;
 Cueillir la rose humide à l'arbuste épineux ?

Venez , vous que l'amour soumet à sa puissance !
 Et toi dont la candeur embellit les attraits ,
 Toi , dont le sein palpite au nom de bienfaisance ;
 Dont le cœur s'entretient , dans ses songes discrets ,
 Des heureux qu'il doit faire & de ceux qu'il a faits !
 Viens de ce doux matin respirer l'influence !
 Maintenant tout invite à la félicité ,
 Tout zéphyr est parfum , tout bois est harmonie ;
 Un sang pur & vermeil , source de la santé ,
 Dans les canaux d'azur , fait circuler la vie :
 L'esprit est sans nuage , & la sérénité ,
 Ce trésor que les Rois n'ont jamais acheté ,
 D'un calme ravissant fait l'ame attendrie.

Dans cette humble campagne , ô bienheureux
 cent fois
 Ceux dont l'amour confond les cœurs & les fortunes ;
 Ceux que l'estime unit , non ces vulgaires lois
 Que l'intérêt impose à des ames communes !
 Là , le désir rencontre ou prévient le désir ;
 Là , vous diriez que l'ame à l'ame est enlacée.
 Comme ils ne font qu'un être , ils n'ont qu'un seul
 plaisir ;
 Un seul goût , un seul but , une même pensée.
 Qu'est-ce , pour ces Amans , que le monde & ses jeux ?
 Le lieu qui les rassemble est l'univers pour eux.
 Un asyle champêtre , orné par l'industrie ,
 Des plaisirs sans apprêts , des amis peu nombreux ;
 Les Livres , les beaux Arts , & la Philosophie ,
 Voilà le vrai bonheur , il suffit à leurs vœux.
 Par d'aimables enfans leur chaîne est embellie ,
 Jeune postérité qui rappelle à leurs yeux
 Le matin de leurs ans , ses feux , son énergie :

L'astre qui va roulant sur ce globe orageux ;
Les voit fournir en paix leur carrière fleurie !
Telle est la volupté d'un hymen vertueux.
Par-tout , à mes regards , l'image en est tracée :
Hélas ! tout aime ici , tout peint l'amour heureux ;
Mais , moi.... fors de mon cœur , déchirante pensée !
Tu fais évanouir la beauté de ces lieux.

Bienfaisante amitié , toujours pleine de charmes !
A mes sens désolés , viens-tu rendre la paix ?
Viens ! ne me quitte plus , ne me quitte jamais !
Ton seul aspect tarit la source de mes larmes.
Les bois sont plus rians , le zéphyr est plus pur ;
La campagne a repris une couleur nouvelle ;
Le ciel s'est décoré d'un plus brillant azur.
Amitié ! près de toi , que la nature est belle !
Souvent le désespoir , le remords , la douleur
Accompagnent l'Amour sous ces berceaux de roses ;
Mais deux cœurs innocents t'y suivent sans frayeur ;
Et tu portes le calme aux lieux où tu reposes.

Mais tandis qu'au hasard , laissant couler mes vers ,
Je me livre aux erreurs d'une Muse volage ,
Le flambeau du Midi , sous un ciel sans nuage ,
Brille d'un pôle à l'autre , & remplit l'univers.
La verdure languit ; les ruisseaux découverts
Semblent impatients d'arriver au bocage.
Est-ce vous que j'entends , symboles de l'Amour ?
Vous planez devant moi , colombes gémissantes !
Où portez-vous l'émail de vos couleurs changeantes ?
Ah ! craignez de quitter ce tranquille séjour !
N'allez point , sur le front de ces roches brûlantes ,
Offrir votre plumage à tous les feux du jour
Le voyageur perdu dans des flots de lumière ,
Y cherche en vain l'abri d'une ombre hospitalière.
C'est ici qu'on jouit ; ce limpide canal
Baigne amoureux la gorge des vallées ;
Il a peine à sortir de ces belles allées ,

Dont les fleurs vont se peindre au fond de son crystal !
 Dans un charmant désordre on voit sur son rivage
 Le chevre-feuille étendre un réseau de feuillage ,
 Et monter en festons au sommet des berceaux ,
 Le seringat blanchir près du rosier sauvage ,
 Le lilas dont la grappe affaisse les rameaux ,
 De ses touffes d'azur faire flotter l'ombrage ,
 Et le pampre verdir sur le tronc des ormeaux :

Avec quelle lenteur le fleuve se promène !
 Son cours semble échapper à la vue incertaine ;
 A peine on voit trembler la cime des forêts ;
 Aucun souffle de vent ne roule sur la plaine :
 L'œil s'enfoncé & se perd dans d'immenses guérets :
 Aussi loin que s'étend cette mer immobile ,
 Tout me paroît brûlant, silencieux, tranquille.

O qu'il est doux de fuir dans cet antre écarté ,
 Qui verse goutte à goutte une source d'eau pure !
 Qu'il est doux d'être à l'ombre , entouré de verdure ,
 Au penchant de ce mont , d'où mon œil enchanté
 Voit en paix les gémeaux embraser la nature !
 Les troupeaux , sous l'abri des saules d'alentour ,
 Des heures de vesper attendent le retour :
 Le bœuf laborieux , couché sur la prairie ,
 Soulève quelquefois sa tête appesantie ;
 Des longs plis de sa queue il protège ses flancs ;
 Et frissonne aux assauts de la guêpe ennemie ;
 Les agneaux sont épars près des chiens vigilants ;
 Et dans un coin du bois , la Bergère assoupie ,
 Laisse fuir le fuseau de ses doigts nonchalants.

Tandis qu'autour de moi la nature sommeille :
 Enfoncé mollement dans ce lit de gazons ,
 Les yeux demi-fermés , je prêterai l'oreille
 Aux échos éloignés des bois & des vallons ,
 Au murmure de l'onde , au bruit des moucheron ;
 Au bourdonnement sourd des ailes de l'abeille.

Où

Où sont ces chœurs joyeux dont j'entends les chansons ?
Je crois voir voler l'air & marcher la poussière !
Quel art organisa cette poudre légère ?
Quel prodige du ciel lui fait former des sons ?
J'adore tes bienfaits , auguste Providence !
Tout ce qui m'environne est plein de ta puissance :
La main , la même main dont tu tournes les cieux ,
Nourrit le ver rampant qui se cache à mes yeux.
• Tu dis : la mer s'ébranle & la tempête gronde ;
Tu fais taire les vents , & les vents sont calmés ;
Tu touches les volcans , & leur bouche profonde
Vomit les tourbillons qu'ils tenoient enfermés.
Le moment doit venir où l'astre qui m'éclaire
Sera précipité de sa brillante sphère :
Mais qui peut renverser les Palais éternels ?
• Tanquillement assis sur les débris des âges ,
Tu vois s'anéantir la foule des mortels ,
Et toi seul dois survivre à tes frères ouvrages.

• Tout ce peuple embelli des plus vives couleurs ,
S'élève du néant vers l'astre qui l'appelle :
L'un va s'envelopper dans la feuille nouvelle ,
Et , couvert de son voile , y brave les chaleurs ;
L'autre , jouet des vents , est porté sur les fleurs ,
Ou cherche des étangs la verdure infidelle ,
Et trouve dans leur sein la fin de ses erreurs.
A combien de tourmens la fortune les livre !
Ils ont tout à combattre , & n'ont qu'un jour à vivre ?
Ainsi l'homme est en butte à la fatalité :
Quand il s'enorgueillit des dons de la nature ,
Par la rigueur du sort il est persécuté :
Si le sort le conduit à la félicité ,
De la nature alors il éprouve l'injure.
Ses heures toutefois précipitent leur cours.
Trompé , jamais content , mais espérant de l'être ;
De projets en projets il chemine toujours ;
Et quand il va toucher au dernier de ses jours ,
Vous diriez , à ses vœux , qu'il commence de naître.

Poésies. Tom. II.

L

Éloignons cette idée ! elle afflige mon cœur.
 Quelle touchante paix me fuit dans ces retraites !
 Forêt inaccessible à l'ardente chaleur !
 Quel plaisir de rêver dans tes routes secrètes !
 Ces pins semblent porter , sur leur front sourcilleux ;
 La voûte où le soleil se couronne de feux :
 La méditation qui plane sur ma tête ,
 Dans leur profond dédale , à chaque pas m'arrête :
 L'oreille est attentive , on sent battre son cœur ;
 On respire la sève , on croit voir la fraîcheur.

J'aime à me rappeler , en voyant ces ombrages ;
 Les îles du Tropicque & leurs forêts sauvages ;
 Lieux charmants , que mon cœur ne sauroit oublier !
 Je crois sentir encor le baume de vos plaines ,
 Dont les vents alisés parfument leurs haleines ,
 Et qui va sur les mers saisir le nautonier ;
 Je crois me retrouver sur ces rives lointaines ;
 Où le rouge ananas & le vin du palmier
 Rafraîchissoient mon sang allumé dans mes veines ;
 O champs de ma patrie ! agréables déserts !
 Antille merveilleuse où les brunes Driades
 A ma muse naissante ont inspiré des vers !
 Ne reverrai-je plus tes bruyantes cascades
 Des côteaux panachés descendre dans les mers ?
 N'irai-je plus m'asseoir à l'ombre des grenades ,
 Du jasmin virginal qui formoit ces arcades ,
 Et du pâle oranger vacillant dans les airs ?
 Là , le soleil brillant n'attend point que l'aurore
 Ouvre devant son char les barrières du jour ;
 Il part , comme un géant , des rivages qu'il dore ;
 Atteint , du premier pas , la moitié de son tour ,
 Et commande aux vents frais , qui composent sa
 cour ,
 De souffler sur ces lieux que sa flamme dévore.
 Là , des bois sont couverts d'un feuillage éternel ;
 Et des fleuves roulants dans un vaste silence ,
 Baignent des régions qui , loin de l'œil mortel ,

Étalent vainement leur superbe opulence.
 D'antiques animaux habitent ces déserts :
 Peuple heureux ! de nos traits il ignore l'atteinte ;
 Et tandis que sa race a végété sans crainte ,
 Des siècles écoulés ont changé l'univers.

Hélas ! nous avons vu le démon des orages ;
 Désoler ces climats par d'horribles ravages ,
 L'Océan reposoit dans un calme effrayant ;
 Les forêts s'ébranloient sans un souffle de vent ;
 Un bruit multiplié par l'écho des montagnes ,
 S'avancoit sourdement dans les sombres campagnes :
 Tout-à-coup l'horizon dispaçoit à nos yeux ,
 Et des feux éthérés , précurseurs des tempêtes ,
 Comme un Dieu menaçant , descendent sur nos têtes :
 La flamme des volcans s'élève jusqu'aux cieus ,
 Parmi d'impurs amas de cendre & de bitume :
 La mer bouillonne , gronde , & l'aquilon fougueux
 Vient fondre sur la terre avec des flots d'écume :
 L'ouragan se déchaîne ; il redouble ses cris :
 Il enlève les bois dans une mer de sable ,
 Va saisir les vaisseaux , les arrache à leur cable ,
 Et sur les monts brûlants , fait voler leurs débris ;
 On dit qu'on entendoit de lugubres esprits
 Traîner , pendant l'orage , un accent lamentable :
 Les nuages mêlés aux astres de la nuit ,
 Sembloient les emporter , comme une ombre qui fuit ;
 Le vent souffloit la mort ; l'onde ouvroit ses abymes :
 Une foule éperdue y trouvoit des tombeaux ,
 Quand l'aurore nouvelle annonça le repos ,
 Et ravit au trépas ses dernières victimes.

Reviens , Muse légère ! un frais délicieux
 Du soleil , dans la plaine , a tempéré les feux :
 Son char moins radieux , baissé vers l'hémisphère ;
 Aux peuples du couchant va porter la lumière ;
 L'univers maintenant n'est qu'un vaste jardin.
 Quel air pur est sorti de la terre embaumée ?

Serois-je aux champs d'Enna, dans les bois d'Idumée;
 Dans les rians déserts des campagnes d'Eden ?
 O, combien ces beaux lieux intéressent ma vue !
 Je soupire; il est vrai : mais je me trouve heureux :
 C'est un ravissement, une extase inconnue,
 Qui me fait oublier les soins tumultueux.

Où vas-tu m'égarer, douce mélancolie ?
 Irai-je sur les monts, dans les champs, dans les bois ?
 Suivrai-je les détours d'une rive fleurie ?
 Prés, collines, ruisseaux, tout invite mon choix !
 Quel aimable silence habite les bocages,
 Et quelle volupté dans le bruit des échos,
 Quand ils sont réjouis par un peuple d'oiseaux;
 Dont le gazouillement sort de tous les feuillages !
 Ici du Rossignol on entend les chansons :
 Il traîne en longs soupirs sa cadence plaintive ;
 Tantôt il la suspend ; tantôt sa voix plus vive ;
 En roulemens légers, précipite ses sons ;
 Là, des hêtres frappés d'une rougeur ardente
 Jettent sur l'herbe humide une ombre vacillante :
 Le flambeau du soleil se peint sur les étangs,
 Et sous le rideau vert des peupliers flottants,
 Il glisse obliquement sa lumière inconstante.
 L'œil ne peut se lasser de ces riches tableaux ;
 La nature jamais ne me parut si belle ;
 Le jour fait resplendir la cime des côteaux ;
 La mer au-loin s'allume, & le front des châteaux
 Réfléchit dans les airs une clarté nouvelle.

Hélas ! ce beau soleil va laisser nos climats :
 Voyez-vous la Bergère, un panier sous son bras,
 Regagner lestement la route du village ?
 Son ombre qui la suit s'allonge sous ses pas,
 Et les feux du couchant enflamment son visage.
 Voici l'heure où Vénus vous appelle à ses jeux ;
 Vous qui versez souvent des larmes de tendresse !
 Heureux Amans ! cédez au penchant qui vous presse,

Quand l'aspect du bonheur par-tout flatte vos yeux.
Les Graces, pour danser, dénouant leur ceinture,
Foulent, d'un pied nombreux, l'émail de la verdure.
On entend des Silvains la folâtre chanson,
Et le rire éclatant des joyeuses Dryades ;
Les fleuves caressants embrassent les Nayades,
Et dans les bois sacrés, les enfans d'Apollon
Viennent de commencer leurs doctes promenades.
Entrez sous ces berceaux où luit un foible jour :
Quelle douce fraîcheur, quel calme on y respire !
Sur un frêne voisin le tourtereau soupire ;
Cet asyle charmant semble fait pour l'amour.
C'est là qu'on voit briller la jonquille odorante,
Le narcisse, l'œillet variant ses couleurs,
L'hyacinthe autrefois si chère à mon Amante,
Et que son choix plaçoit sur le trône des fleurs ;
Des nuages légers de rose & d'amaranthe
Forment devant vos yeux, une voûte éclatante :
Contemplez dans les airs, ces bosquets enchantés,
Ce parterre changeant, peint des couleurs de Flore,
Cet Océan nouveau, ces mobiles Cités,
Fantômes transparents qu'un rayon fait éclore !
De l'Occident vermeil, aux portes de l'aurore,
L'Olympe de nos champs reproduit les beautés,
Et l'Éther ne paroît qu'un brillant météore.

Quelle force nouvelle inspirent à ma voix,
Ces odeurs, ces concerts & ces clartés tremblantes !
L'ivresse me saisit ; mes cordes éloquentes,
En sons harmonieux, frémissent sous mes doigts !
O nature ! ouvre-moi tes retraites profondes !
Montre à mes yeux ravis tes prodiges roulants,
Les mondes dans l'espace entassés sur des mondes,
Les empires cachés dans l'abyme des ondes,
Les peuples que la terre enferme dans ses flancs !
A ce hardi projet, si mon sang se refuse,
Souffre au-moins que sans gloire, & dans mes doux
loisirs,

Distrait par les tableaux dont mon esprit s'amuse ;
J'admire ce beau soir & chante mes plaisirs.

Quel moment ! les Zéphyrs de leurs fraîches haleines,
Courbent légèrement la pointe des guérets :
Un torrent de parfums fort des rives prochaines :
La lumière en fuyant se projette à longs traits
Sur le crystal des lacs, des ruisseaux, des fontaines ;
Lance des gerbes d'or à travers les forêts,
En bannit la vapeur qui descend sur les plaines :
Un superbe réseau déployé dans les airs,
Comme un voile de pourpre, embrasse l'Univers :
Le soleil entouré d'une légère trame,
Pénètre chaque fil qui s'écarte, s'enflamme,
Et du foyer brûlant laisse suir les éclairs ;
Soudain le feu remplit les campagnes profondes ;
Le grand astre a rasé la surface des ondes ;
Des bords de l'hémisphère, il s'éloigne à regret,
S'arrête irrésolu, nage entre les deux mondes,
Jette un dernier regard, se plonge & disparaît.

Adieu ! consolateur de toute la Nature !
Adieu, source de joie intarissable & pure !
O soleil ! on diroit que tu fuis pour toujours :
Il semble qu'avec toi mon bonheur me délaisse :
Ton départ me saisit d'une amère tristesse ;
Je voudrois que le temps se fixât dans son cours !
Où s'en vont ces oiseaux dont j'aimois le ramage ?
Quoi ! vous partez aussi, chantres joyeux des airs,
Fauvettes dont la voix animoit ce bocage !
L'écho silencieux n'entend plus vos concerts !
Les moutons répandus le long de la prairie,
En bêlant doucement, gagnent la bergerie ;
L'âne marche entouré de ses paniers jumeaux ;
Le valet indolent qui revient de la Ville,
Siffle, à demi panché sur sa mule indocile ;
Le Bucheron le suit, courbé sous les rameaux.
Le doux Vesper les voit, de la voûte azurée,

Et fait briller sur eux son étoile dorée ;
 Les ombres cependant s'élèvent dans les Cieux ;
 Et leurs groupes unis , toujours plus ténébreux ,
 Amènent lentement la tranquille soirée ,
 Quelques rayons perdus dans le vague des airs
 Sur le front des rochers paroissent luire encore :
 Mais d'un rouge foncé l'Occident se colore :
 L'ombre engloutit les bois & leurs panaches verts.
 Déjà je ne vois plus le crystal des fontaines
 Et les tapis de Flore étendus sur les plaines :
 Et toi , soleil , & toi ! sur de nouveaux climats ,
 Tu répands maintenant la vie & la lumière :
 Tandis que tu poursuis ta brûlante carrière !
 L'Univers m'abandonne , & je crois sous mes pas
 Fouler des Nations la tranquille poussière.
 Miroir éblouissant de la Divinité !
 O soleil ! réponds-moi ? qu'as-tu vu dans l'espace ?
 Le troupeau des humains vers l'abyme emporté ,
 Leur génération qui se montre & qui passe ,
 Comme ces moucheron qui , dans un jour d'été ,
 Vont couvrir des étangs la dormante surface :
 Pendant que ta lumière éclate dans les cieux ,
 Le temps marche en silence & grossit ses ravages :
 Il s'appé sourdement & l'homme & ses ouvrages ,
 Et les trônes des Rois , & les Temples des Dieux.

Lorsqu'éloigné du bruit , dans ma douce tristesse ,
 Je marche à la lueur du nocturne flambeau ,
 J'aime à me rappeler les jours de ma jeunesse ,
 Mes parens endormis dans la nuit du tombeau ,
 L'ami de mon enfance , une aimable maîtresse ;
 Tout ce qui fut jadis l'objet de ma tendresse
 Repasse devant moi comme un léger tableau.
 Je m'occupe du temps où nous étions ensemble ;
 De leurs nouveaux destins , du lieu qui les rassemble ;
 Je songe à l'heureux jour où , loin de ses débris ,
 Mon âme , dans leur sein , doit voler toute entière :
 Qu'en nous reconnoissant , nous serons attendris !

Je croirai revenir d'une terre étrangère ;
Que de fois , en songeant à ces mortels chéris ;
J'exhalai dans la nuit ma douleur solitaire !
Je disois , où sont-ils ? quel coin de l'Univers ,
Quel lieu de leur passage a conservé la trace ?
Les voilà disparus ! leur mémoire s'efface ;
Leur cendre abandonnée est le jouet des airs.
Mais si d'un beau matin notre vie est l'aurore ,
Si dans un meilleur monde , on peut aimer encore ,
Peut-être mon Églé répond à mes soupirs :
Peut-être elle descend de la voûte éthérée ,
Belle comme autrefois , de ses grâces parée ,
Livrant sa chevelure au souffle des Zéphirs.
O jours ! ô doux instans présents à ma mémoire !
Parmi tous les humains , Églé m'avoit choisi ,
Elle ornoit ma raison , m'enflammoit pour la gloire ,
Et de mon front paisible écartoit le souci ;
J'allois passer près d'elle une heure fortunée :
Je ne prétendois rien que l'entendre & la voir ;
Hélas ! le seul projet de la chercher le soir ,
Fit souvent le bonheur de toute ma journée.
A peine je l'ai vue ! ainsi fuit un beau jour :
Ainsi pendant l'été nous voyons sur les plaines ;
Le soleil promener les ombres incertaines.
Le temps irréparable emporte sans retour
Ces heures du plaisir doucement disparues ,
Qui se suivoient sans bruit & sans être aperçues.
Dans nos repas charmants , loin de l'œil des jaloux ;
Les coudes appuyés sur la table champêtre ,
Philosophes sans art , gais sans penser à l'être ,
Le reste des mortels n'existoit plus pour nous :
Souvent assis près d'elle , aux jeux de Melpomène ;
J'aimois à retrouver ses vertus sur la scène :
Souvent près de sa sœur , dans les soirs de l'été ,
Au pied d'un vieux tilleul elle venoit m'attendre ;
C'étoit-là que du fort trompant la cruauté ,
Nous puissions dans les maux un sentiment plus tendre.

Errant sur les débris de ceux que j'ai perdus ,
Délaisé maintenant & plein de leur image ,
Je traverse le monde où je ne les vois plus ,
Et je confie aux bois mes regrets superflus ,
Comme le Rossignol qui gémit sous l'ombrage :
Que vais-je faire encor ? revoir ce que j'ai vu :
Tourner & retourner sur une même scène ;
Marcher avec ennui dans un sentier battu ,
De la haine à l'amour , de l'amour à la haine ;
Dans un cercle uniforme enchaîner le plaisir ,
Attendre en soupirant que le chagrin l'éveille ,
Désavouer le jour les projets de la veille ,
Et sans toucher le but , épuiser le désir.

Oh ! quand pourrai-je enfin , délivré des orages ,
Sous un rustique toit , oublier tous ces maux ,
Aux arts consolateurs dévouer mon repos ,
Entendre le doux bruit des abeilles volages ,
Et presser sous mes doigts le lait de mes troupeaux !
Si j'avois seulement une source d'eau pure ,
Si je voyois s'étendre autour de ma maison ,
Des vergers & des champs dorés par la moisson ,
Le ciel de tous mes vœux combleroit la mesure.

Ainsi vivoit un Sage instruit par les revers :
Il habitoit gaîment une cabane obscure ,
Jouissoit de lui-même , au fond de ses déserts ,
Cultivoit sa raison , & suivoit la nature.
Un jour il me parloit de ses malheurs passés ;
Sur les prés d'alentour ses yeux s'étoient fixés :
Il s'écrie en pleurant : ô campagne fertile !
Ai-je pu , si long-temps , te préférer la ville ?
Attaché , jeune encore , au char de la faveur ,
Je me vis déplacé par la brigade & l'envie ;
Le temps me consola d'une injuste rigueur :
A mon humble fortune accoutumant mon cœur ;
J'oubliai mes revers (car enfin tout s'oublie !)
Et mon obscurité me valut le bonheur ,

Qu'en vain je poursuivois dans ma bruyante vie:
J'ai conservé mon luth, mes livres, mes pinceaux;
Le jardin qui conduit à mon abri champêtre,
Est l'objet de mes soins plus que de mes travaux;
Bois, parterre, verger, mes mains ont tout fait naître:
Je m'amuse des Arts, sans négliger l'Amour;
Une tendre compagne orne ma solitude,
Et Philosophe amant, je passe tour-à-tour,
Des voluptés du cœur aux charmes de l'étude:
Oh! que pour moi, l'aurore amène un jour serein!
Quand mes bois balancés par de douces haleines,
Commencent à mouvoir leur ombres incertaines,
Mon tranquille sommeil, léger comme mes peines,
S'envole, dissipé par le frais du matin:
Je vais revoir mes fleurs, j'arrose mon jardin;
Quelquefois, un ruisseau dans sa course me guide;
Ou près de son rivage, assis, un livre en main,
J'amorce le poisson par un appas perfide.
Mais quand je n'entends plus que le cri des vautours;
La voix des Bucharons, & le son des coignées,
Qui s'appent de vieux pins les cimes couronnées,
Le ténébreux hiver m'offre encor d'heureux jours.
Que j'aime à m'éveiller au bruit de la tempête,
A braver sous mon toit la rigueur des frimats,
Et tandis que les vents mugissent sur ma tête,
A presser ma moitié qui sourit dans mes bras!
Quand vous aurez vieilli sur la scène du monde;
Lorsqu'après un long cours d'infructueux travaux;
Il vous sera permis de songer au repos,
Vous sentirez le prix de cette paix profonde,
Et combien il est doux d'être obscur, oublié,
De cultiver les Arts au sein de l'amitié:
Le temps vous apprendra que le seul bien suprême;
Est d'échapper au bruit, de vivre avec vous-même;
De savoir modérer vos desirs inquiets,
D'être sans passions, sans projet, sans système;
De vous réfugier près d'un cœur qui vous aime:

Que faut-il au bonheur ? la retraite & la paix.
Il suit ce tourbillon où la jeunesse roule :
C'est - là qu'un nœud succède aux nœuds qu'on a
rompus ;
On se prend ; on se laisse ; on ne se connoît plus ;
Maîtresse , amis , parens , tout se perd dans la foule.
Et voilà les plaisirs de ce monde vanté !
Je plains l'homme insensé que leur tumulte enivre ,
Qui dans le mouvement met sa félicité ,
Qui jouit dans le trouble , & s'agite pour vivre :
Un vide affreux l'attend , quand tout l'aura quitté.
Je songe avec douleur à ces jours de folie ,
Où d'aveugles penchans tyrannisoient ma vie ;
Je gémis de penser que le cours de ces ans
Fut marqué dans mon cœur en brûlants caractères ;
Par des soucis cruels , par des peines amères ,
Et je rends grâce au ciel de la fuite du temps.
Je rougis de moi-même , & de cette importance
Que j'attachois aux Grands , à leur stérile appui ,
A leurs vains préjugés de rang & de naissance ,
A leur accueil payé par la gêne & l'ennui.
Je les connois ces Dieux qu'adore le vulgaire !
Esclaves à la Cour , tyrans dans leur Palais ,
Aujourd'hui dans les cieus , demain dans la poussière ;
Qu'ils sont loin de goûter une solide paix !
J'ai vu des courtisans la trompeuse souplesse ,
Le chagrin qui sourit , la haine qui caresse ,
L'intrigue au double front , l'espoir & la terreur ,
Toutes les passions dont l'ame est dévorée ,
Assiéger de nos Rois l'enceinte révéree :
C'est-là que le faux zèle embrasse la faveur ;
C'est-là que l'amitié s'éloigne du malheur.
Je n'ai point ces tourmens , & j'ai pour opulence ,
Mes honnêtes loisirs , ma noble indépendance ;
Arbitre de mon sort , libre dans mes déserts ,
Je regarde les Cours & les fameux revers ,
Comme un rocher superbe immobile sur l'onde ;
L vj

Voit sur un bord lointain , la tempête qui gronde ;
 Je ne vais point tonner au Tribunal des Lois :
 Je ne vais point grossir la horde meurtrière
 Qui vend le sang de l'homme aux intérêts des Rois ;
 Je ne vais point chercher dans un autre hémisphère
 Les biens que sous mes pas la terre offre à mon choix ;
 Riche de vrais trésors , & des vertus que j'aime ,
 Je jouis d'un ciel pur , des champs , & de moi-même.

M. LÉONARD.



E P I T A P H E

De M. le Marquis DE CRÉQUI.

PAR le Dieu des combats à l'honneur immolé ;
 Dans le milieu de sa carrière ,
 CRÉQUI , dont on a tant parlé ,
 CRÉQUI n'est qu'un peu de poussière ;
 S'il eut encore vécu , que de faits éclatants
 Auroient enrichi nos histoires !
 Mais , au-lieu de compter ses ans ,
 La Parque a compté ses victoires.

DE SÉNÉCÉ.



V E R S

D'un Consomptionnaire à un ancien ami.

JE me flattois que ta présence
Viendrait adoucir mes chagrins :
Mais de ta longue négligence,
C'est vainement que je me plains.
Dans le sein d'une double Orgye,
Entre Bacchus & les Amours,
Coulent rapidement tes jours,
Et ta froide amitié m'oublie.
Non que d'un regard ténébreux
A ton bonheur je porte envie :
Non, je n'afflige point ma vie
De l'âlégresse des heureux.
Va, mon ami, je te pardonne
Les plaisirs que tu prends sans moi :
Que le soleil qui ne me donne
Que des jours ombragés d'effroi,
Des jours que la mort environne,
Que ce soleil qui m'abandonne,
D'un jour plus beau luisse pour toi.
Mon mal devenu sans remède,
Dès long-temps pèse à mes amis :
Dans l'abyme horrible où je suis,
Hélas ! je demandois leur aide :
Du bord de l'effroyable puits
D'où sortoit ma voix douloureuse ;
Leur pitié vaine & curieuse
Les fit un moment s'approcher :
J'ai sollicité leur tendresse ;
Ils m'ont tous plaint, & leur foiblesse
N'a point osé m'en arracher.

Mais soudain quelle voix m'appelle ?
 Quoi ! c'est la tienne, mon ami !
 De vives flammes qui m'ont lui
 Je sens renaître une étincelle.
 Le sentiment, ce doux trésor,
 N'a point, au sein de ma carrière ;
 Tout-à-fait éteint sa lumière,
 Puisqu'un ami me reste encor,
 Et que son amitié m'est chère.

M. DE SAINT-PERAVI.



É P I T A P H E

D E M. D E S

Ci-Gît, qui toujours bredouilla,
 Sans jamais avoir pu rien dire ;
 Beaucoup de livres farfouilla,
 Sans jamais avoir pu s'instruire ;
 Et beaucoup d'Ecrits barbouilla,
 Que personne ne pourra lire.

VOLTAIRE.



CHANSON.

LE cœur de Life étoit muet encore,
Et pourtant Life inspiroit le désir :
Telle, en nos champs, la rose se colore ;
Et plaît avant de s'ouvrir au Zéphir.

Bientôt après la voix de la nature
Dans ce cœur neuf doucement retentit ;
Life voulut expliquer ce murmure,
Mais à treize ans on n'a pas grand esprit.

Enfin un jour Mirtil, dans la prairie,
De ce vain bruit fit un doux sentiment ;
Mirtil aimoit, Life fut attendrie :
A quatorze ans le cœur parle aisément.

Un an se passe, & Life fut volage ;
Voilà son cœur qui parle à tout hasard.
Quand on a fait l'essai de ce langage,
Le cœur souvent devient fort babillard.

Blaise & Daphnis & Lubin & Bazile
A l'entretien se virent appeler ;
Mais à la fin ce cœur prompt & facile
Ne trouva plus, hélas ! à qui parler.

Jeunes beautés, que cette expérience
Serve, du-moins, à régler vos amours :
Ne gardez pas tout-à-fait le silence,
Mais apprenez à borner vos discours.

M. Auguste GAUDE.



MADRIGAL

A Madame la Duchesse DE VILLARS.

AH! c'est en vain, parures empruntées;
Que VILLARS fuit vos profanes secours;
En elle, hélas! les Graces sont restées:
Que je la plains! elle plaira toujours.

MONCRIF.



A U T R E.

L'AUTRE jour l'enfant de Cythère;
Sous une treille à demi gris,
Disoit, en parlant à sa mère:
« Je bois à toi, ma chère Iris ».
Vénus le regarde en colère.....
« Maman, calmez votre courroux;
» Si je vous prends pour ma bergère;
» J'ai pris cent fois Iris pour vous ».



É P I T R E

A MADAME DE MARVILLE.

Vous voulez , belle Isé , qu'à peine à son aurore ;
L'astre de mes destins vous annonce son cours ;
Ou plutôt , que de moi , que d'un cœur qui s'ignore ,
Je suive les replis , je fonde les détours ;

Qu'au milieu d'un groupe d'Amours ,
Dans le salon brillant du Dieu de l'harmonie ,
J'expose le tableau de mon foible génie ,
Et le système de mes jours.

Vous voulez , ma main docile
Va saisir ce pinceau , dont la touche facile
A tracé tant de fois vos charmes les plus doux ;
Le solâtre enjouement , voltigeant sur vos traces ,
La naissance des Ris , la toilette des Graces ,
Le sentiment en pleurs embrassant vos genoux.
Mais comment , de si loin , revenir sur mon être ?
Pourrai-je abandonner cette foule d'appas ,
Cet air intéressant , ces accords délicats ,
Ce je ne fais quel feu trop dangereux peut-être ?

Comment vous ferai-je connoître

Celui qui ne se connoît pas ?

Occupé tout entier des vœux de ce que j'aime ;
Dans un cœur étranger plaçant tout mon bonheur ;
Je suis encor pour moi le plus obscur problème ;

Pourquoi , par un ordre suprême ,
Du don de m'ignorer m'arracher la douceur ?
Faut-il enfin m'ouvrir , me résoudre moi-même ,
Et vous analyser mon cœur ?

Ah ! puis-je m'en défendre ? un regard tout de flamme
A déjà su percer les voiles de mon ame ;
Je me sens pénétré du feu de ses rayons ;

Et déjà, devant moi, la vérité fidelle ;
 Plaçant son miroir pour modèle,
 A préparé la toile & posé les crayons.
 Philippe n'étoit plus ce trop vaste génie,
 Des Graces, des Amours, des Muses regretté,
 Politique, Guerrier, Disciple d'Uranie,
 Arbitre des talens & de la volupté.
 Philippe n'étoit plus, & je commençois d'être ;
 Je sortis du néant, il entroit au tombeau.
 Chapelle orna long-temps les lieux qui m'ont vu naître ;
 Fontenelle y chanta, l'Amour étoit son maître ;
 Là, Voltaire essaya son tragique pinceau :
 La lyre, les crayons, le chalumeau champêtre,
 Les attributs des Arts entourent mon berceau.
 Je crois au milieu d'eux comme au sein du Lycée,
 Mon esprit moins étroit s'ouvre insensiblement,
 En termes plus certains j'exprime ma pensée.
 Mon cœur moins vide enfin, connoît le sentiment.
 Lui seul à la Vertu prête de nouveaux charmes :
 Grâces de la pudeur, plaisir touchant des larmes ;
 Tendre son de la voix, silence encor plus doux,
 Refus, desirs, transports, il vous réunit tous.
 Pour remplir tous les jours d'une courte existence,
 N'étoit-ce point assez de posséder un cœur,
 De sentir vivement, d'aimer avec constance,
 De désirer sans trouble, & jouir sans langueur ?
 Ah ! falloit-il encor, victime du génie,
 Trop séduit par les sons d'une vaine harmonie,
 Vouloir être introduit dans le sacré vallon,
 Et, parcourant ces bois que la foudre environne,
 Joindre, dans la même couronne,
 Aux myrtes de l'Amour les lauriers d'Apollon !
 Mais quoi ! si de tout temps, la noire frénésie,
 Au nectar de la Poésie
 A mêlé ses poisons brûlants,
 Faut-il que les excès de la débauche impure
 Nous fasse renoncer aux dons de la Nature,
 Et juge-t-on des Arts par l'abus des talens ?

Ainsi que des couleurs la toile prend la teinte,
Nos écrits de nos mœurs prennent toujours l'em-
preinte,

C'est la glace où le cœur est rendu trait pour trait :

Je vais peindre le mien sans espoir & sans crainte ;

Je suis fidelle au vrai , même dans mon portrait :

Si l'homme est méchant , je l'oublie ;

S'il n'est que fou , j'en ai pitié :

J'ignore la haine & l'envie ;

Je ne connois que l'amitié.

O vous , qui pratiquez ces plus tendres maximes ;
Qui m'aimez pour moi-même , & non point pour
mes rimes ,

J'en goûte auprès de vous la parfaite douceur :

Le Dieu de tous les Arts , l'ingénieux Voltaire

A formé mon esprit , & vous mon caractère :

Je lui dois mes talens , mais je vous dois mon cœur.

Contre moi , chaque jour , Zoïle peut écrire ;

Ma vengeance est muette , & de son noir délire

Un stoïque maintien sera l'unique prix.

Si les armes sont la satire ,

Mon bouclier , c'est le mépris.

Sauvé de ces écueils connus par cent naufrages ;

Encor moins descendrai-je à des éloges bas :

Le mensonge flatteur est loin de mes ouvrages.

Quand je chante Daphné , Lysis , ou Mécenas ;

C'est peu de mon estime , ils ont tous les suffrages.

Et je n'exprime point ce que je ne sens pas.

Peut-être de moi-même adulateur frivole ,

Tel qu'un amant séduit par une vaine idole ,

Tel que Narcisse , épris de ma propre beauté ;

Je m'abuse , & je peins peut-être

Bien moins ce que je suis que ce qu'il faudroit être ;

Aux yeux de l'amour-propre on n'est jamais flatté.

Du-moins que cette estampe , où l'honneur se copie ,

Soit le plan de mes mœurs , la carte de ma vie ;

Comme un Oracle sûr je veux l'interroger :

Si par la main de l'art elle est trop embellie ,

C'est à moi de me corriger.

Que ne puis-je à l'instant dans le creuset du Sage;
Epurar mes talens, & mon cœur encor plus;
Joindre aux fleurs du printemps les fruits du troi-
sième âge,

Les attrails de Minerve aux graces de Vénus;
Porter chez mes amis cet heureux assemblage,
La solide raison, le léger badinage,
Et sur-tout les vertus de la société,
Simplicité de mœurs, ainsi que de langage,
Candeur inaltérable, exacte vérité:

Ah! que ne puis-je enfin, pour finir cette image;
Bannir de mes foyers la molle oisiveté,
Et d'un goût peu constant, d'un esprit trop volage;
Arrêter le papillonnage,
Et fixer l'instabilité!

Cette flottante incertitude

Variant chaque jour mes frivoles désirs,
Me conduit quelquefois des plaisirs à l'étude,
Mais plus souvent encor de l'étude aux plaisirs.
Doux plaisirs, votre temple est celui du mystère;
J'y vais avec Thémire & le devoir austère;
La plus pure vertu ne s'en peut alarmer:
L'hommage que j'y porte est le désir de plaire,
Et la certitude d'aimer.

Qu'un autre guidé par l'Envie

Dans l'ancre de Méduse aille armer sa fureur,
Qu'isolé, sans amis, à lui-même en horreur,
A dégrader les arts il consume sa vie,
Et que toujours plus détesté,

Plus rampant ou plus téméraire,

La haine, l'intérêt, l'ignoble obscénité
Dictent les seuls vers qu'il peut faire;
Pour moi toujours plus enchanté
De l'aimable simplicité,

Aux rives de Tibur, j'irai chanter Glycère,
Orner de pampres verts cet autel écarté,
Et couronner enfin des roses de Cythère

La Sageſſe & la Volupté.
Ainſi penſa toujours cet aimable génie ,
Ce Philoſophe aîſé , ce convive charmant ;
L'interprète du ſentiment ,
Et le vrai Dieu de l'harmonie :
Chaulieu , ce Peintre des Amours ;
Anacréon du temple , Ovide de nos jours ;
Dans les vers de qui tout respire ,
Et l'Atticiſme ſi vanté ,
Et la romaine urbanité ,
Et ce charme français , que je ne puis décrire :
Ainſi penſe l'Auteur des Graces ſi connu ,
Le Chantre de Vert-vert , l'amant de la nature :
Telle qu'un clair ruiſſeau , ſa veine eſt douce & pure ,
Et tel que ſes écrits , ſon cœur eſt ingénu.
Adoptant leur eſprit , leur négligence même ,
Je voudrois allier dans un heureux ſyſtème
La vertu , les plaiſirs , les arts , la liberté.
La morale , à mes yeux ſe montre ſous l'image
D'une jeune & tendre beauté :
La timide pudeur règne ſur ſon viſage ,
Moins belle que Vénus , elle plaît davantage ;
L'adorable franchise habite à ſon côté ,
Un ſoupir eſt tout ſon langage ,
Les larmes de l'amour font ſa félicité ;
Son ſymbole eſt un cœur : qu'enſeigne-t-il au Sage ?
La nature & l'humanité.
Mais , c'eſt peu de prêter à ma philoſophie
Ce tendre , ce touchant , que le cœur déſire ;
Il eſt d'autres devoirs , des décrets adorés ,
Plus d'une chaîne qui nous lie ,
Et des engagemens ſacrés.
Nous naiſſons tous ſujets d'une double puiffance ;
Chaque Peuple a ſon culte , & chaque Etat ſes lois :
Malgré l'audace impie , & l'aveugle licence ,
Reſpectons les Autels , obéiſſons aux Rois.
Toujours vertueux par ſyſtème ,
Coupable trop ſouvent , mais par fragilité ,

Du-moins lorsque d'Aaron, j'entends la voix suprême;
 Fidelle Israélite, & m'oubliant moi-même,
 De ma folle raison j'abaisse la fierté,
 Et laisse captiver devant un Diadème

Mon impuissante liberté.

Cependant, ennemi du cruel fanatisme,
 Secrètement blessé d'un trop grand despotisme;
 Je n'ai point l'air esclave au milieu de mes fers;

Telle est mon ame toute entière,

Et telle fera la matière

De mes écrits & de mes vers.

DESMAHYS.



ÉPIGRAMME.

UN sourd fit un sourd assigner
 Devant un sourd dans un village,
 Puis s'en vint son droit entonner.
 La demande étoit d'un fromage;
 L'autre répond, du labourage;
 Le juge étant sur ce suspens,
 Déclara bon le mariage,
 Et les renvoya sans dépens.



L' H I V E R,

I D Y L L E.

D A P H N I S.

QUE l'hiver, malgré sa froidure ;
Semble sourire à mes regards !
Quelle clarté brillante & pure
Le soleil prête à ces brouillards ,
Dont s'enveloppe la nature !
Quel beau mélange offrent ces grains ,
Dont la pointe paroît à peine ,
Ces noires fouches de sapins
Coupant la blancheur de la plaine ,
Ces perles que le vent promène
Sur les rameaux de nos buissons ,
Et cette neige éblouissante ,
Sur qui la lumière naissante
Fait étinceler ses rayons !

Dans leurs étables enfumées ;
Les troupeaux reposent en paix ;
Tandis qu'emportant des forêts
Sa lourde charge de ramée ,
Le bœuf, au milieu des frimats ,
Imprime tristement ses pas.
Je n'entends plus sur sa musette
Le berger chantant ses amours ,
Ni la matineuse fauvette
Qui me charmoit dans les beaux jours
Mais près de moi, je vois encore
Le roitelet & le moineau
Voler au lever de l'aurore ,

Et becqueter le vert nouveau
Dont la campagne se colore.

Que j'aime à reposer mes yeux
Sur le toit de ma jeune amante,
D'où cette vapeur ondoiyante
Monte, en noirs flocons, vers les cieux !
Là, s'occupant de moi peut-être,
Assise auprès de son foyer,
Lisis aspire à voir renaître
Le premier bouton printanier.
O ma Lisis ! que tu m'es chère !
Je t'aimai du jour que Glycère
Egara deux de ses agneaux :
Tu voyois sa douleur amère,
Et tu donnas à la bergère
Deux de tes agneaux les plus beaux.

Pendant la saison orageuse,
Je veux, sur ma flûte amoureuse,
Former pour toi de tendres airs.
O Lisis ! puissent mes concerts
Être aussi doux que ta pensée,
Quand des malheureux que tu sers.
L'image à tes yeux s'est tracée !

M. LÉONARD.



ÉPI TRE

É P I T R E

A U N A M I,

S U R S O N M A R I A G E.

FORT bien : te voilà donc lié !
Te voilà pris tout comme un autre !
Du célibat le grand apôtre ,
Mon philosophe est marié.
Que ce prodige m'intéresse !
Irréprochable dès vingt ans ,
Et sans dettes & sans maîtresse ,
Tu riois des égaremens
Et des plaisirs de ma jeunesse ;
Tu riois : ton cœur est changé ;
Il aime enfin ; une foiblesse
Te rend* heureux : je suis vengé.

Oh ! que ta femme doit te plaire !
Ce doit être un objet charmant :
Sur la beauté , sur l'agrément ,
Tout poëte est juge sévère.
Il faut , pour captiver nos cœurs ;
Bien plus de charmes qu'on ne pense.
Accoutumés dès notre enfance
Aux objets les plus séducteurs ,
En commerce avec les Corines ,
Les Amadis & les Didons ,
De bonne-foi , nous ne pouvons
Aimer que des beautés divines.

Quant à l'esprit , sans compliment
Elle en pétille assurément.
Poësies. Tom. II.

M

Nourris dans les bois du Parnasse
 Près d'Anacréon qui sourit,
 Près d'Ovide qui s'attendrit,
 Et gâtés par les vers d'Horace ;
 Il nous faut des femmes d'esprit.

Ce n'est pas tout : on veut encore ;
 Dans une épouse qu'on adore ,
 De la constance : qu'en dis-tu ?
 Ah ! ta moitié sera fidelle ;
 Je te connois : sans la vertu ;
 Tu ne saurois la trouver belle.
 Que de titres pour te charmer !
 Ne rougis point de ta tendresse ;
 Goûte bien le plaisir d'aimer ;
 Ta femme sera ta maîtresse.
 Si tu nous chantois ton bonheur !
 Les meilleurs vers viennent de l'ame ;
 L'esprit est sur-tout dans le cœur ,
 Et je voudrois , pour mon honneur ;
 Voir mon ami chanter sa femme,

Mais peut-être , quand je t'écris ,
 De sublimes objets épris ,
 Dans ton cabinet solitaire ,
 Tu médites avec Platon
 Sur l'esprit & sur la matière ;
 Jusqu'au foyer de la lumière ,
 Tu t'élances avec Newton ;
 Tu crois jouir de ta raison ,
 Et de ton ame toute entière !
 Ta porte s'ouvre. Quel revers !
 Ton front se ride ; il faut descendre
 De l'empirée où tu te perds....
 Une mortelle au regard tendre ,
 Vole vers toi les bras ouverts ;
 On sourit alors ; on s'empresse ,
 On prend sa main , on la caresse ;

Adieu l'ordre de l'univers ,
Adieu Newton... volupté pure !
Eh ! que sont tous nos vains désirs ;
Nos jeux brillants , nos froids plaisirs ,
Près des plaisirs de la nature ?

Je t'attends , ami , je t'attends
A ces délicieux instans ,
Où , pressés autour de leur mère ,
Tu verras de jolis enfans ,
Avec des organes naissans ,
Te bégayer le nom de père ;
Elever leurs bras innocens
Vers celle qui les a fait naître ;
Répondre à vos regards touchans ;
Essayer leur ame & leurs sens ,
Par le plaisir de vous connoître.

Ta mère alors en cheveux blancs
Verse des larmes de tendresse
Sur ces rejetons caressans ;
Les doux rayons de leur printemps
La réchauffent dans sa vieillesse.
Courage , philosophe heureux ,
Oublions la triste décence ;
Mêle des fleurs à leurs cheveux ;
Préside toi-même à leurs jeux ;
Ris de leur aimable ignorance ,
Et redeviens enfant pour eux.

Mais tandis qu'anprès d'une amante ,
Tu fais , sans sortir de chez toi ,
Goûter en paix , goûter sans moi ,
Une félicité touchante ,
Ton ami , loin de tes regards ,
Et du soleil de la Provence ,
Parmi le bruit & les brouillards
Vers mille objets en vain s'élance ;

M ij

Oui, ni le charme des beaux arts,
 Ni l'amitié, ce bien suprême,
 Rien ne peut, sur ces bords que j'aime;
 Remplir le vide de moi-même.
 Cent fois mon cœur s'est rappelé
 Notre beau ciel que je regrette;
 Vers ma patrie & ta retraite,
 Ce cœur cent fois a revolé:
 Mais, hélas! dois-je te le dire
 Si je puis voir jouer demain
 L'Avare, Castor ou Zaire,
 Si cet ami, chantre divin,
 Pour ce Russe que l'on admire;
 Va de Milton toucher la lyre,
 Plus de projets d'obscurité,
 De retraite, de liberté;
 Talens, plaisirs, je vous adore;
 Et toi, Paris, séjour des arts,
 Séjour brillant à mes regards,
 Je me trompois: je t'aime encore.

M. BARTHE.

V E R S

Pour mettre au bas du portrait de Mlle. Sallé.

DE tous les cœurs & du sien la maîtresse;
 Elle allume des feux qui lui sont inconnus:
 De Diane c'est la prêtresse,
 Dansant sous les traits de Vénus.

VOLTAIRE.

V E R S

DE M. DE CHABONON,

A M. DE VOLTAIRE.

J'AI volé pour vous voir, des rives de la Seine ;
Et l'estime & le goût, de vous m'ont rapproché ;
Foible & timide aiglon, sous vos ailes caché,
J'attends que votre vol me dirige & m'entraîne ;
Redevenez vous-même, & prenez votre effor :

Faut-il que je vous voye encor,

Pour des songes métaphysiques,

Quitter l'illusion de nos jeux poétiques ?

Tous vos doutes, hélas ! valent-ils un transport ?

L'homme est un livre obscur & difficile à lire ;

On n'en connoît que la moitié.

Qu'est-ce que notre esprit ? Nul ne peut me le dire.

Mais tel qu'il est, il fait pitié ;

Il est petit, foible & pusillanime,

Chez tant de fots dignes de nos mépris.

J'aime à l'étudier dans vos charmants écrits ;

Il s'y peint éclatant, immortel & sublime.





RÉPONSE DE M. DE VOLTAIRE.

AIMABLE amant de Polymnie,
Jouissez de cet âge⁹ heureux
Des voluptés & du gémé;
Ceux de mon ame appesantie
Ne sont qu'une cendre amortie,
Et je renonce à tous vos jeux,
La fleur de la saison passée,
Par d'autres fleurs est remplacée.

Une Sultane, avec dépit,
Dans le vieux sérail délaissée;
Voit la jeune entrer dans le lit,
Dont le Grand-Seigneur l'a chassée.
Lorsqu'Élie étoit décrépité,
Il s'ensuit, laissant son esprit
A son jeune élève Élisée.
Ma Muse est de moi trop lassée;
Elle me quitte & vous chérit;
Elle sera mieux caressée.



O D E

SUR LE LUTH D'ANACRÉON.

FATIGUÉ des chants héroïques,
J'avois obtenu d'Apollon,
Pour des airs tendres & bacchiques ;
Le luth badin d'Anacréon.

Je me délassois de mes veilles,
Et j'osois chanter au hasard,
Tantôt le fruit joyeux des treilles,
Tantôt le prix d'un doux regard.

Feint déserteur de la sagesse ;
Je tirois des sons si charmants,
Qu'on m'eût cru dans la double ivresse
Et des buveurs & des amans.

Mais avec l'Amour en colère
A mes regards s'offrit Bacchus :
» Nous voulons un tribut sincère ;
» Aime & bois, ou ne chante plus.

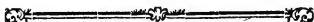
» Cesse, dans tes faux badinages ;
» De faire briller nos appas :
» Tes chants pour nous sont des outrages,
» Dès que ton cœur ne les sent pas ».

Ils m'arrachent, à ces paroles,
Le luth, qu'ils croyoient profané.
Bacchus fuit ; Amour tu t'envoles :
Ils m'ont tous deux abandonné.

M iv

Adieu, luth, qu'à force de feindre,
 Mon cœur trouvoit déjà trop doux.
 Qui ne veut rien sentir, doit craindre
 De badiner même avec vous.

LAMOTHE.



ÉPIGRAMME.

HABILLER la fable en histoire,
 Et, causant toujours de mémoire,
 Propos sur propos enfilier,
 Vous croirez que ce caractère
 Est facilité de parler;
 C'est impuissance de se taire.

J. B. ROUSSEAU.



QUATRAIN

Mis au bas du portrait de M. de Maupertuis.

CE globe mal connu, qu'il a su mesurer,
 Devient un monument où sa gloire se fonde;
 Son sort est de fixer la figure du monde,
 De lui plaire & de l'éclairer.

VOLTAIRE.





S O N N E T.

Tout aussitôt que je commence à prendre
Dans le mol lit le repos désiré,
Mon triste esprit, hors de moi retiré,
S'en va vers toi incontinent se rendre.

Lors m'est avis que dedans mon sein tendre
Je tiens le bien où j'ai tant aspiré,
Et pour lequel j'ai si haut soupiré
Que de sanglots ait souvent cuidé fendre.

O doux sommeil, ô nuit à moi heureuse ;
Plaisant repos, plein de tranquillité,
Continuez toutes les nuits mon songe !

Et si jamais ma pource ame amoureuse
Ne doit avoir de bien en vérité,
Faites, au-moins, qu'elle en ait en mensonge.

Louise LABÉ (1).

(1) On fait que Louise Labé, plus connue sous le nom de *la belle Cordière*, étoit de Lyon, & qu'elle vivoit sous François Ier.





A U T R E.

OH ! si j'étois en ce beau sein ravie
De celui-là pour lequel vais mourant ,
Si avec lui vivre le demeurant
De mes courts jours ne m'empêchoit en vie :

Si m'accollant me disoit , chère amie ,
Contentons-nous l'un l'autre , s'assurant
Que la tempête , Euripe , ne courant
Ne nous pourra déjoindre en notre vie.

Si de ses bras le tenant accollé
Comme du lierre est l'arbre encerclé ;
La mort venoit , de mon aise envieuse :

Lorsque souef plus il me baiseroit ,
Et mon esprit sur ses lèvres fueroit ,
Bien je mourrois , plus que vivante , heureuse.

La même.



COUPLETS

*Faits pour une jeune Lapone , dans un voyage
au Pôle.*

POUR fuir l'Amour ;
En vain l'on court
Jusqu'au cercle pôlaire :
Dieux ! qui croiroit
Qu'en cet endroit
On eût trouvé Cythère ?
Dans les frimats
De ces climats ,
Christine nous enchante ;
Et tous les lieux
Où sont ses yeux ,
Sont la zône brûlante :

L'astre du jour
A ce séjour
Refuse sa lumière ;
Et ses attraits
Sont désormais
L'astre qui nous éclaire :
Le soleil luit :
Des jours sans nuit
Bientôt il nous destine ;
Mais ces longs jours
Seront trop courts ,
Passés près de Christine.

M. DE MAUPERTUIS.



I D Y L L E, *L'HEUREUX VIEILLARD.*

LA terre a repris ses couleurs ;
J'entends déjà chanter là joyeuse hirondelle ;
La nature se renouvelle ;
Une fraîche rosée a ranimé les fleurs.
Je sens renaître aussi mon antique alégresse !
O matin ! ton aspect fait palpiter mon cœur.
Je m'échauffe aux rayons de ce feu créateur ;
Et ma défaillante vieillesse
Respire avec ce frais le souffle du bonheur.
Grâce te soit rendue , ô Dieu conservateur !
Toi , dont j'ai si long-temps éprouvé la clémence !
Deux fois quarante hivers ont suivi ma naissance :
Ce grand âge a passé comme un songe flatteur.
Quand je parcours l'espace immense
Où se perd loin de moi le berceau de mes ans ,
Que je me sens ému ! dans quels ravissements
Je me rappelle encor leur douce jouissance !
D'un air contagieux , mes troupeaux , ni mes champs ,
N'essuyèrent jamais la mortelle influence :
Jamais de mon réduit n'approcha l'indigence.
Si le malheur m'a visité ,
Si quelquefois mes yeux ont répandu des larmes ;
Aux jours de la félicité
Ces orages légers prêtoient de nouveaux charmes.
Hélas ! sous un ciel pur , au bord de mes ruisseaux ,
J'ai vu couler ces jours , comme coulent leurs eaux ;
Je les ai vu suivis de paisibles ténèbres ;
Un sommeil bienfaisant suspendoit mes travaux ,
Et jamais le souci , pour troubler mon repos ,
N'agita ses ailes funèbres.

Dans le cours fortuné de mes lustres nombreux,
Je ne compte aucun jour perdu pour la nature.
J'eus des amis ; je fis quelquefois des heureux ;
J'aimois , & je connus cette volupté pure
Qui naît du doux accord d'un couple vertueux.
O jeunesse ! ô saison dont tout m'offre l'image !
Lorsque , sur mes genoux , je portois mes enfans ;
Qu'en me livrant comme eux aux plaisirs de leur âge ,
Je me sentoîs pressé de leurs bras innocents ,
Que je goûtois alors un bonheur sans nuage !
En voyant s'élever ces tendres arbrisseaux ,
Mes yeux de l'avenir pénétoient la nuit sombre ;
Je disois : ils croîtront ; leurs utiles rameaux
Recevront ma vieillesse à l'abri de leur ombre :
J'ai joui , grâce au ciel , du fruit de mes travaux ;
Et j'ai vu le succès passer mon espérance.
En rappelant les soins que j'eus de votre enfance ,
De votre père , un jour , bénissez le repos ,
Mes fils ! si je n'ai pu vous laisser l'abondance ,
Je vous ai fait des cœurs à l'épreuve des maux :
Ah ! quel est le mortel exempt de leurs assauts ?

Pour la première fois , quand je connus la peine ;
Ce fut , ô ma Zélis ! ce jour où sur mon sein
Ton ame s'échappa comme une douce haleine ,
Où le froid du trépas g'âça ta foible main ,
Que tu tentois encor d'attacher sur la mienne ;
Combien ce souvenir m'a fait verser de pleurs !
Mais de tous nos chagrins le temps tarit la source ;

Douze fois la saison des fleurs
Au gazon de ta tombe a mêlé ses couleurs ,
Et le moment approche où doit finir ma course :
J'ai , de ce terme heureux , de sûrs pressentimens :
Ce soir , sur la colline où repose ta cendre ,

Je veux assembler mes enfans :
Toi qui me fis l'objet de tes bienfaits constants !
Au dernier de mes jours , daigne encore m'entendre ;
O ciel ! fais-moi mourir dans leurs embrassemens.

M. LÉONARD.



IDYLLE, *LA VAINES PROMESSE.*

THESTILE, DAPHNÉ.

LE Midi prodiguoit ses brûlantes ardeurs ;
 Et Thestile dormoit sous un épais feuillage,
 Quand tout-à-coup sur son visage
 Il sent tomber un nuage de fleurs.
 Il s'éveille surpris, aperçoit son Amante,
 Veut courir dans ses bras, & se trouve enchaîné ;
 Plus l'obstacle irritoit son ame impatiente,
 Et plus son embarras faisoit rire Daphné.
 Tu triomphes, dit-il, attends, attends, méchante ;
 Du nœud qui me retient je vais me dégager,
 Et par mille baisers je saurai me venger.
 Oui ! dit en souriant la maligne Bergère,
 Eh bien ! je ne te délirai,
 Qu'après que tu m'auras juré
 De ne point m'embrasser pendant une heure entière :
 Thestile y consentit. Daphné disoit tout bas :
 C'est un serment frivole & qu'il ne tiendra pas.
 Mais elle a beau, pour le séduire,
 Tourner sur lui, d'abord, un regard languissant ;
 Ses yeux, pour cette fois ont perdu leur empire.
 Elle a beau l'appeler, &, d'un air agaçant,
 Lui serrer la main, lui sourire :
 Ce nouveau charme est impuissant.
 Berger, dit-elle enfin, je crois l'heure passée :
 Non, dit Thestile, à peine est-elle commencée :
 Elle attendit encor : mais au bout d'un moment,
 L'heure est passée, assurément,
 Dit-elle avec dépit, & comme un peu lassée :

Oh ! cela ne se peut , répondit le Berger.
Eh bien ! donc , puisqu'il faut que je sois embrassée ,
Ne tarde plus à te venger :
Je te rends ta promesse & te permets de prendre
Tant de baisers que tu voudras...
La Bergère , à ces mots , se penche dans ses bras ,
Lui jette un doux regard , lui sourit d'un air tendre :
Thestèle ému balance un peu ;
Puis cédant au désir dont l'ardeur le tourmente ,
Il applique à sa bouche une bouche de feu ,
Et par mille baisers , satisfait son attente.

Le même.

P I G M A L I O N.

ÉLÈVE d'Apollon , & favori des belles ;
Entre les arts & les amours ,
L'heureux PIGMALION partageoit ses beaux jours ,
Comblé d'honneurs nouveaux & de faveurs nouvelles.
Sous un ciseau voluptueux
Une Vénus venoit d'éclorre.
Celle qu'à Paphos on adore ,
Peut-être des humains méritoit moins les vœux.
L'Artiste , en la formant , se rappeloit l'image
Des beautés qui l'avoient charmé.
Ce que son cœur avoit aimé ,
Il l'exprimoit dans son ouvrage.
» Mon art , dit-il , a rassemble
» Des trésors qu'en cent lieux l'Amour voulut répandre.
» Que leur accord me plaît ! Et que j'ai bien su rendre
» La jambe de Doris , & la gorge d'Eglé !
» J'adorois dans Philis cette taille légère ,
» Que j'exprime avec vérité
» Toutes les grâces de Glycère » !

Jamais fixé, toujours flatté,
 Sur les moindres détails il promène sa vue :
 L'amour-propre & la volupté
 Le ramènent sans cesse aux pieds de la statue.
 En vain, pour s'occuper d'un ouvrage nouveau ;
 Il voudroit s'éloigner de l'objet qui l'enchanter.
 Il s'excite au travail ; mais sa main languissante
 S'arrête, tombe & laisse échapper son ciseau.
 Il quitte la statue, & revient auprès d'elle ;
 Il la revoit : elle est encor plus belle.
 » Si ce marbre, dit-il, pouvoit être animé,
 » Qu'avec plaisir je lui rendrois hommage !
 » Je l'instruirois à faire usage
 » D'un cœur qui n'auroit point aimé.
 » Il faut aimer : il m'aimeroit peut-être.
 » Il devroit son bonheur à mon art, à mes feux ;
 » Avec l'art d'en jouir, il me devroit son être ;
 » Il ignoreroit tout : mais son cœur & mes yeux
 » Lui feroient bientôt tout connoître.
 » Amour, sur ce marbre enchanteur,
 » Répands la flamme la plus pure ;
 » D'une beauté nouvelle enrichis la nature :
 » A tant d'attraits tu dois un cœur ».
 Il embrasse, à ces mots, le marbre qu'il adore :
 Il croit avoir senti de foibles mouvemens ;
 Il frémit, il hésite, il voit, il doute encore ;
 Une timide joie agite tous ses sens.
 Il a vu palpiter une gorge naissante ;
 De transports plus fougueux cet objet le remplit.
 Il y porte une main tremblante ;
 Sous ses doigts étonnés, le marbre s'amollit.
 Il colle sur sa bouche une bouche enflammée.
 » Elle répond, dit-il, à mon emportement » !
 Par le plaisir la statue animée,
 Ouvre les yeux, & voit le jour & son amant.
 Elle éprouve, sans rien connoître,
 Une aveugle félicité :
 Son cœur naissant est emporté

Par le bonheur d'aimer & d'être.
Son ame est sans idée, & n'a que des désirs;
Ses premiers sentimens ont été des plaisirs.
Par une caresse nouvelle,
A chaque instant elle essayoit ses sens;
Et ses plus simples mouvemens
Sont des faveurs pour lui, sont des plaisirs pour elle:
» Ah! c'en est fait, dit-il, mon cœur, content des
» Dieux;
» N'a rien à demander à leur bonté suprême.
» Charmes que j'ai formés, qu'anima l'Amour même.
» Le ciel a comblé tous mes vœux:
» Vous vivez, vous m'aimez & j'aime ».

M. DE SAINT-LAMBERT.



A M. LE RICHE
DE LA POUPÉLINIERE,

En lui envoyant SEMIRAMIS.

MORTEl de l'espèce très-rare
Des solides & beaux esprits,
Je vous offre un tribut qui n'est pas de grand prix;
Vous pourriez donner mieux: mais vos charmans écrits
Sont le seul de vos biens dont vous soyez avare.

VOLTAIRE.





É P I T R E

A M. LAURENT,

*A l'occasion d'un bras artificiel qu'il a fait
pour un Soldat invalide.*

ARCHIMÈDE nouveau, qui, par d'heureux efforts;
Pour dompter la nature, imites ses ressorts;
Qui fers l'humanité, ton maître & ta patrie;
Ma Muse doit des vers à ta noble industrie.
Assez d'autres sans moi souilleront leur encens:
Qu'ils l'offrent à Plutus: je le dois aux talens.
Les talens, de nos biens, sont la source féconde:
Ils forment les trésors & les plaisirs du monde.
Sur cette terre aride, asyle des douleurs,
L'un fait naître des fruits, l'autre sème des fleurs.
Pourquoi faut-il, hélas! que notre esprit volage
N'aime que le brillant, dont nos mœurs sont l'image?

Oui, j'aime à voir PIGAL, par sa savante main,
Donner des sens au marbre, & la vie à l'airain.
Je dévore des yeux ces toiles animées,
Où brillent de VANLOO les touches enflammées.
VOLTAIRE, tour-à-tour sublime & gracieux,
Peut chanter les héros, les belles ou les Dieux.
Je souris à LAMOTTE qui, bergère ou déesse,
Fait briller dans ses pas la grâce ou la noblesse.
Et toi, divin RAMEAU, par tes magiques airs
Peins les plaisirs des cieux, ou l'horreur des enfers.
Mais serai-je insensible à ses talens utiles,
Qui portent l'abondance à nos cités tranquilles,
Qui pour nous, en tous lieux, multipliant leurs soins,
Consacrent leur génie à servir nos besoins?

Non, ces arts bienfaiteurs sont respectés des sages;
Et moins ils sont brillants, plus on leur doit d'hommages.

Sans doute ils te sont dûs, mortel industrieux :
Où tu gagnes mon cœur, en étonnant mes yeux.
Cet art qui, suppléant la force par l'adresse,
Fixe la pesanteur, calcule la vitesse,
Asservit à ses lois & l'espace & le temps,
Et maîtrise à son gré le feu, l'onde & les vents :
Cet art a signalé l'aurore de ta vie,
Ton ame l'embrassa par l'instinct du génie.
Déjà tes foibles mains que lassoit le repos,
Préludoient, en jouant, à tes hardis travaux.
Un astre impérieux nous fait ce que nous sommes ;
Et les jeux de l'enfance annoncent les grands hommes.
Tel BUFFON, dans le sein d'un germe à peine éclos,
Déjà distingue un tronc, des fruits & des rameaux.

Quels prodiges depuis ont rempli ta carrière !
Je te suis dans les champs de la Flandres guerrière.
Tristes champs ! où Cérès voit naître ses moissons,
Du sang dont le Dieu Mars engraisse les sillons.
Là ton art sur l'Escaut, pour défendre nos villes [1],
Posoit des murs de fer & des remparts mobiles,
Lançoit sur l'ennemi des torrens déchaînés [2],
Ou portoit nos soldats sur les flots étonnés [3].

Mais la gloire t'appelle à de plus grands miracles [4] :
La puissance d'un art s'accroît par les obstacles.
C'est par eux qu'un Dieu sage, irritant nos efforts,
Nous enchaîne au travail, & nous vend ses trésors.
C'est ainsi que ses mains avares & fécondes,

[1] Machines de Poterie.

[2] Ecluses.

[3] Ponts portatifs.

[4] Desséchemens des mines.

Ont caché sous la terre, en des mines profondes ;
 Cet or qui fait mouvoir & vivre les États,
 Et le bronze & l'airain tonnans dans les combats ;
 L'acier qui fait tomber les sapins & les chênes,
 Le fer qui de Cérès fertilise les plaines ;
 Et le métal enfin qui, docile à nos lois,
 S'arrondit en canaux, ou s'étend sur nos toits.
 L'Armorique long-temps, de ce métal utile,
 Dans de vastes marais cacha l'amas stérile.
 Tu paroîs : l'onde fuit : la terre ouvre son sein ;
 Et ne rend ces tributs qu'à ta puissante main.

Heureux qui fait briller par d'utiles prodiges !
 D'autres, féconds pour nous en frivoles prestiges ;
 Osent prostituer à de pénibles jeux
 Un art qu'à nos besoins ont destiné les Dieux.
 Pour leurs concitoyens, que produit leur adresse ?
 Ils nourrissent le luxe ; ils flattent la mollesse.
 Oui : dans eux le génie est un enfant badin :
 Mais dans toi c'est un Dieu propice au genre humain :

Tu sentis le pouvoir de ses mains bienfaisantes ;
 Tu les mouilles encor de tes larmes touchantes,
 Infortuné mortel ! heureux, dans ton malheur,
 Par ses rares talens, plus encor par son cœur !
 Je crois voir le moment où, des traits de la foudre ;
 Tes bras aux champs de Mars furent réduits en poudre.
 Je crois te voir encor meurtri, défiguré,
 Traînant le reste affreux de ton corps déchiré,
 Te montrer tout sanglant à sa vue attendrie :
 La pitié qui lui parle enflamme son génie.
 O prodige ! ton bras reparoit sous sa main :
 Ses nerfs sont remplacés par des fibres d'airain.
 De ses muscles nouveaux, essayant la souplesse ;
 Il s'étend & se plie, il s'élève & s'abaisse.
 Tes doigts tracent déjà le nom que tu chéris :
 La nature est vaincue, & l'art même est surpris.

Que ne peut point de l'art l'activité féconde !
C'est par elle que l'homme est souverain du monde.
De la nature en vain tu crois naître le Roi,
Mortel, sans le travail, rien n'existe pour toi.
Ce globe n'est soumis à ta vaste puissance,
Qu'à titre de conquête, & non pas de naissance;
Et tu n'es distingué, parmi les animaux,
Que par ton noble orgueil, ton génie & tes maux.
Vois l'énorme éléphant, dont la masse effrayante
Fait trembler les forêts dans sa course pesante.
Près de ce mont vivant, que sont tes foibles bras ?
Mais sa force n'est rien : il ne la connoît pas.
Tu peux bien plus que lui ; connoissant ta foiblesse ;
Tu sens ton indigence, & voilà ta richesse.
Déjà l'art t'a soumis l'air, la terre & les mers :
Déjà je vois éclore un nouvel univers.
Tes jours sont plus sereins ; tes champs sont plus fertiles ;
Ton corps devient moins foible, & tes sens plus agiles.
Le verre aide ta vue, il découvre à tes yeux [1]
Des mondes sous tes pieds, des mondes dans les cieux.
A l'aide du levier, du poids & de la roue,
Des plus pesants fardeaux ton adresse se joue ;
Les forêts à ta voix descendent sur les eaux ;
Les rivages creusés embrassent tes vaisseaux [2].
Le ciel règle leur cours écrits sur les étoiles.
Le fougueux aquilon est captif dans leurs voiles.
C'est par eux que, comblant les gouffres de Thétis ;
Tu joins deux continens l'un par l'autre agrandis.
Là, pour unir deux mers, tu perças des montagnes [3],
Creusas des fouterrains, inondas des campagnes.
Plus loin de l'océan tu reculas les eaux [4] :
Un Empire s'élève où mugissoient des flots.
Tu changeas des marais en des plaines fertiles ;

[1] Microscope, télescope.

[2] Les ports.

[3] Canal de Languedoc.

[4] Les Hollandais.

Sur l'abyme des mers tu suspendis des villes [1] ;
 Les monumens du Nil, vainqueur du temps jaloux [2] ;
 Nés avec l'univers, ont vécu jusqu'à nous.
 Oui ; telle est ta foiblesse & ton pouvoir suprême ;
 Les œuvres de tes mains survivent à toi-même.

Autour de nous enfin promenons nos regards,
 Là, je vois de plus près & j'admire les arts ;
 Le Cyclope, noirci des feux qui l'environnent,
 Verse à flots embrasés les métaux qui bouillonnent ;
 La flamme cuit le vase arrondi sous nos doigts ;
 L'acier ronge le fer, ou façonne le bois.
 Sur les fleuves profonds me formant une route ;
 Des rochers sous mes pas se sont courbés en voûte ;
 Par les eaux [3] ou les vents [4], au défaut de mes
 mains,

Le cylindre roulé met en poudre mes grains.
 Ici l'or, en habit se file avec la soie [5] ;
 En des tableaux tissus la laine se déploie [6].
 Là le sable dissous par les feux dévorants [7],
 Pour les palais des Rois brille en murs transparents ;
 Sur un papier muet la parole est tracée [8].
 Par un mobile airain on grave la pensée [9] ;
 Mille fois reproduite elle vole en tous lieux.
 Le temps a pris un corps, & marche sous mes yeux [10] ;
 O prodige de l'art ! sous une main hardie,
 Le cuivre du burin reçoit l'ame & la vie [11].
 L'automate animant l'yvoire harmonieux [12] ;

[1] Venise.

[2] Pyramides d'Egypte.

[3] Moulins à eau.

[4] Moulins à vent.

[5] Travail de l'or-trait.

[6] Tapisserie des Gobelins.

[7] Glaces.

[8] Ecriture.

[9] Imprimerie.

[10] Horlogerie.

[11] La Gravure.

[12] Les figures de Vaucanson.

Forme sous des doigts morts des sons mélodieux.
 Vois ces doubles canaux, où les eaux rassemblées,
 Pour jaillir en torrens, à grand bruit sont foulées :
 Si le feu dans la nuit, irrité par les vents,
 Se roule en tourbillons dans des palais brûlants,
 Mille fleuves soudain s'élancent jusqu'au faite [1].
 L'onde combat la flamme, & sa fureur s'arrête,
 Avec plus d'art encor ces utiles canaux
 Dans d'arides déserts ont transporté des eaux.
 Privé de ce secours, le superbe Versailles
 Etaloit vainement l'orgueil de ses murailles :
 Mais, que ne peut un Roi ? Près du riant Marly ;
 Que LOUIS, la nature & l'art ont embelli,
 S'élève une machine où cent tubes ensemble
 Versent dans des bassins l'eau que leur jeu rassemble ;
 Elevés lentement sur la cime des monts,
 Ces flots précipités roulent dans les vallons,
 Raniment la verdure, ou baignent les Naiades ;
 Jaillissent dans les airs, ou tombent en cascades.
 Puisse un jour cet ouvrage avec l'utilité
 Unir dans sa grandeur plus de simplicité !
 Puisse une main avare avec magnificence
 Réparer, ou créer cette machine immense ;
 Retrancher des ressorts l'amas tumultueux,
 Rendre leur jeu plus sûr & plus impétueux :
 Sans nuire à leur effet, borner leur étendue,
 Et m'étonner encor sans fatiguer ma vue !

Mortels, de la nature industrieux rivaux ;
 Dans leur majesté simple imitez ses travaux.
 Avec le grand NEWTON, admirant sa puissance,
 Par un rapide effort jusqu'aux cieux je m'élance.
 Là, mon œil voit nager dans l'océan des airs
 Tous ces corps, dont l'amas compose l'univers.
 Autour du Dieu des ans, tranquille dans sa sphère ;

[1] Les pompes pour les incendies.

Les astres vagabonds poursuivent leur carrière:
 Notre globe qu'entraîne une commune loi,
 S'incline sur son axe, & roule autour de soi.
 La mer aux temps marqués & s'élève & s'abaisse;
 La lune croît, décroît, fuit & revient sans cesse:
 Autour de leurs soleils, que de mondes flottants!
 Un seul ressort produit tous ces grands mouvemens.
 De la simplicité quel sublime modèle!
 Sans elle rien n'est beau; tout s'embellit par elle:
 LAURENT, oui, tu connus cette admirable loi:
 Tes ouvrages sont grands & simples comme toi:
 Achève; &, déployant ta force toute entière,
 De l'art qui t'illustra recule la barrière:
 Tout semble t'inviter à de nouveaux efforts;
 La gloire de ton nom t'a conduit sur ces bords;
 Où de tous les plaisirs le Français idolâtre,
 Aux talens qu'il honore ouvre un vaste théâtre;
 D'un bout du monde à l'autre assemble tous les arts;
 Et des peuples rivaux étonne les regards.
 C'est-là qu'en t'admirant, il va te reconnoître.
 PARIS s'est applaudi lorsqu'il t'a vu paroître;
 Et ses murs, si féconds en pompeux monumens;
 Attendent de tes mains de nouveaux ornemens.
 Là, tandis que vengeant l'honneur de la patrie,
 Le louvre reprendra sa majesté flétrie;
 Tandis que d'un Monarque adoré des Français;
 Le bronze avec orgueil reproduira les traits,
 La Seine, s'élevant de ses grottes profondes,
 A ta loi souveraine asservira ses ondes;
 Et, se multipliant dans de nombreux canaux,
 Formera dans Paris mille fleuves nouveaux.

Artiste ingénieux, & citoyen fidelle;
 Dès long-temps ta patrie a reconnu ton zèle:
 En vain ce peuple fier, jaloux de nos succès,
 Le rival & sur-tout l'ennemi des Français,
 En vain ce Roi fameux par les arts & la guerre;
 Qui tour-à-tour instruit & ravage la terre,
 Espéroient

Espéroient à prix d'or acheter ton secours ;
Tu dois à ton pays ton génie & tes jours.
Malheur au citoyen ingrat à sa patrie ,
Qui vend à l'étranger son avare industrie !

Et vous qui , des talens voulez cueillir les fruits ,
Rois , payez leurs travaux , & connoissez leur prix.
EUGÈNE , ce héros dédaigné de la France ,
Fit trembler cet Etat qu'eût servi sa vaillance.
Pourquoi vous disputer des provinces de l'or ?
Les grands hommes , les arts , voilà le vrai trésor.
Osez-les conquérir par d'utiles largesses ;
Ils ne demandent point d'orgueilleuses richesses :
Ils laissent à Plutus le faste & les grandeurs.
Que faut-il à l'abeille ? Un asyle & des fleurs.
Ah ! s'il est quelque bien qui flatte leur envie ,
C'est l'honneur : aux talens lui seul donne la vie :
LOUIS , qui , rassemblant tous les arts sous sa loi ,
Du malheur de régner se consolait en Roi ;
LOUIS de ses regards récompensait leurs veilles ;
Un coup d'œil de LOUIS enfantait les CORNEILLES.

Citoyen généreux , ainsi ton Souverain ,
T'égalant aux héros , ennoblit ton destin.
Trop souvent le hasard dispense ce beau titre :
Hélas ! si la vertu des rangs étoit l'arbitre ,
Peut-être un malheureux , mourant sur son fumier ,
De dernier des humains deviendrait le premier.
Tes talens , du hasard ont réparé l'outrage ;
Ton nom n'est dû qu'à toi : ta gloire est ton ouvrage.
D'autres feront parler d'antiques parchemins :
Ces momumens fameux qu'ont élevé tes mains ,
Ces chef-d'œuvres brillants , ces fruits de ton génie ,
Tant d'utiles travaux qu'admira ta patrie ,
Voilà de ta grandeur les titres glorieux :
Là , ta noblesse éclate & frappe tous les yeux.
Que sont de plus ces grands dont la fière indolence
Dévore lâchement une oisive opulence ?

Poésies. Tom. II.

N

Que laissent, en mourant, à leur postérité
 Ces mortels corrompus par la prospérité ?
 Des exemples honteux, de coupables richesses ;
 Un nom jadis sacré, souillé par leurs bassesses.
 Tes enfans plus heureux hériteront de toi
 L'exemple des talens, le zèle pour leur Roi :
 L'amour du bien public, qui t'anime & t'enflamme ;
 La noblesse du nom & la grandeur de l'aine.

M. L'Abbé DE LILLE.



V E R S

S U R L A F E M M E ,

Attribués à J.-J. Rousseau.

OBJET séduisant & funeste,
 Que j'adore & que je déteste,
 Toi que la nature embellit
 Des agrémens du corps & des dons de l'esprit ;
 Qui de l'homme fais un esclave,
 Qui t'en moques quand il te plaint,
 Qui l'accables quand il te craint,
 Qui le punis quand il te brave ;
 Toi dont le front doux & serein
 Porte le plaisir dans nos fêtes,
 Toi qui soulèves les tempêtes
 Qui tourmentent le genre humain ;
 Etre, ou chimère inconcevable,
 Abyme des maux & des biens,
 Seras-tu donc toujours la source inépuisable
 De nos mépris & de nos entretiens ?



É P I T R E

SUR LE GOUT,

A M. le Duc DE NIVERNOIS.

SAGES fans lois, brillants fans imposture ;
 Coulez, mes vers, enfans de la nature :
 N'affectez rien ; que la main du hasard
 Amène tout, jusqu'aux règles de l'art.
 Le naturel est le sceau du génie,
 L'appui du goût, l'ame de l'harmonie.
 Sacrifiez à la simplicité
 Le faux éclat d'un style brillanté ;
 Rayon subit, étincelle imprévue,
 Qui frappe, étonne, & jamais ne remue.
 N'imitiez pas ce jargon languissant,
 Ces vains essais d'un poëte impuissant,
 Qui, destructeur des jardins de Cythère,
 Ne peut, sans rose, habiller sa Glycère.
 Fuyez encor les tours trop délicats,
 Des Concetti l'inutile fracas,
 Tous les faux jours des tournures nouvelles,
 D'un fade auteur pénibles bagatelles.
 En aiguissant, en limant de trop près,
 L'art affoiblit la pointe de ses traits ;
 Trop de recherche avilit la peinture,
 Et d'un tableau fait une miniature.

Lorsqu'Arachné, sur des métiers divers,
 L'aiguille en main, coloroit l'univers,
 Que de l'Olympe elle étendoit le voile,
 Ou captivoit l'Océan sur la toile ;
 Le goût du vrai mariant ses couleurs,

N ij

Leur ménageoit le teint même des fleurs ;
 Ce velouté , cette aimable jeunesse ,
 Dont la fraîcheur fait toute la richesse.
 Il leur donnoit ce ton de vérité ,
 Original , s'il est bien imité :
 Cet ordre prompt , ou lent dans les nuances ;
 Qui semble unir & lier les distances ,
 Associer le soleil à la nuit ,
 Et joindre l'ombre au jour qui la détruit.
 Par le succès Arachné pervertie ,
 Avec le goût perdit la modestie :
 Et défiant la rivale de Mars ,
 Lui disputa l'empire des beaux arts.
 Mais son orgueil annonçoit sa foiblesse ;
 Un seul regard , lancé par la sagesse ,
 Anéantit l'ouvrage & le talent :
 Arachné change , & son corps chancelant
 Devient bientôt un insecte inutile ,
 D'un vain réseau réparateur futile.
 Que de trésors par Arachné perdus !
 L'art seul lui reste , ou plutôt son abus.
 De ses filets la tramé déliée ,
 A nos lambris adroitement liée ,
 Offre un travail moins heureux que fini :
 A force d'art, l'art lui-même est banni.

Il est encor des talens dans la France ,
 Qui des neuf Sœurs nourrissent l'espérance :
 Mais je croirois , qu'au frivole inclinés ,
 De la nature ils se sont détournés.
 Se pourroit-il , Français , que notre verve
 Eût réveillé le courroux de Minerve ,
 Qu'on eût fondu l'or du siècle passé ,
 Pour y mêler un clinquant effacé ?
 Le naturel s'est usé sous la lime ;
 La symétrie a banni le sublime ,
 Et la clarté , ce flambeau du discours ,
 Pâlit , s'éteint & fait place aux faux jours ;

Trop de finesse affadit la faillie
De la piquante & sincère Thalie (1):
Dans un travail inutile à nos mœurs,
Plus d'un Newton sépare leurs couleurs,
Le prisme en main, marque leurs différences,
Et nous égare en leurs foibles nuances.
L'art, trop heureux d'instruire & d'amuser,
Est devenu l'art de subtiliser,
L'art de donner, au gré de l'imposture,
Tout à l'esprit, & rien à la nature,
On ne rit plus, on sourit aujourd'hui,
Et nos plaisirs sont voisins de l'ennui.

Pourquoi faut-il que Melpomène (2) en larmes,
Le cœur rempli de tragiques alarmes,
Et des transports d'un amour inhumain,
S'abaisse, & vienne, une excuse à la main,
Analyser les transports de sa flamme,
Armer ses vers du sel de l'épigramme,
De sa douleur combiner les regrets,
Peindre toujours, n'intéresser jamais,
A l'antithèse enchaîner la maxime,
Et tendre plus au succès qu'à l'estime?

Plût aux neuf Sœurs qu'un Amphion nouveau (3),
Avec Lully conciliât Rameau;
Que, bannissant l'envie & la satire,
On accordât les accens de leur lyre.
Le Dieu de Gnide & le Dieu des concerts
Ont inspiré ces deux chantres divers:
L'un du bon goût protecteur & modèle,
Est de nos cœurs l'interprète fidelle:
L'autre, échauffé par le concert des cors,

(1) La Comédie.

(2) La Tragédie.

(3) La Musique.

Rend avec feu leurs physiques accords.
Que de l'amour l'un chante les ravages ;
L'autre les mers , la foudre & les orages.

J'aurois voulu que le Dieu des romans (1)
Eût épuré la langue des amans ;
Que le remords, persécuteur du vice,
Fût son remède, autant que son supplice.
L'amour, si fourbe, est pourtant ingénu :
Libre, immodeste, il rougit d'être nu.
D'un ton naïf peignez son imposture :
Que la pudeur préside à la Peinture :
C'est un enfant, mais un enfant armé,
Tyran jaloux du cœur qu'il a charmé.
Cruel, perfide, il sourit quand il blesse :
Changez de ton, s'il change de foiblesse.

J'aurois aimé que, féconde en ses tours (2),
Pleine d'un feu qui s'anime toujours,
Notre éloquence eût eu plus d'harmonie,
Moins de recherche, & plus de vrai génie ;
Que noble & forte, elle eût marqué les traits,
Du Titien imité les portraits,
Et de Rubens ravi le pinceau mâle.
Voyez Hercule & le jeune Céphale :
Terrible & fier, l'un porte dans ses mains,
Et le repos, & l'effroi des humains.
Un sourcil noir ombrage sa paupière :
Son œil enfante & répand la lumière ;
Et son front large, inquiet & troublé,
Soutient des Dieux le palais ébranlé ;
Tel est Alcide. Amoureux de l'Aurore,
Céphale attend que l'Polympe se dore :
Il abandonne aux zéphirs, à leurs jeux,

(1) Les Romans.

(2) L'Eloquence.

Le soin trop vain d'arranger ses cheveux.
Au point du jour ses tresses dénouées,
Dans les forêts flottent abandonnées :
Sans artifice , aimable , intéressant ,
Il communique un transport qu'il ressent.

Enfans des arts , entre ces deux images
Décidez-vous : distinguez vos ouvrages ,
Ou par les traits , ou par le coloris :
Le naturel assurera leur prix :
Mais en fuyant la vaine dépendance ,
De l'art stérile évitez l'abondance :
Qu'un voile simple entoure vos appas :
Embellissez , ornez , ne changez pas.
Pères féconds , sacrifiez sans peine
Tous les enfans qu'une facile veine
Produit sans choix , enfante sans dessein ;
Ou laissez-les mûrir dans votre sein.

Si vous voulez imiter la nature ,
Il faut du luxe abjurer l'imposture ;
Débarrasser vos sens appesantis
Des faux plaisirs qui les ont pervertis.
Au fond des cœurs le sentiment sommeille ;
Le bruit des arts l'excite & le réveille ;
Mais à leur pompe , attentif par effort ,
Il en gémit , succombe & se rendort.
Comment ranger sous de justes idées
Des passions qu'on ne voit que fardées ?
Comment goûter & peindre des plaisirs ?
On ne connoît que l'excès des désirs ;
En les outrant , on cherche à les éteindre :
Il faut sentir , pour savoir l'art de peindre ,
Et de nos cœurs étendre dans autrui
Ce pur rayon du feu qui nous a lui.

De la nature enfans moins indociles ,
Les plaisirs purs n'étoient que plus faciles :

N iv,

Mais, pour remplir notre cœur inconstant;
Du vrai bonheur l'art recula l'instant.
Les biens voisins perdirent leur amorce:
Plus éloignés, ils eurent plus de force.
Nos sentimens plus vifs furent moins doux;
Le cœur moins tendre, & l'amour plus jaloux.

Heureux celui dont l'ame moins vulgaire
Cherche de Pan le temple solitaire;
Qui, revenu des modernes erreurs,
Connoît le prix des jardins & des fleurs,
D'un jeune ormeau, dont la tête naissante
Soutient déjà la vigne languissante;
Qui, des oiseaux écoutant les chansons,
Rime des vers aussi doux que leurs sons;
Dont les vertus, au simple accoutumées,
Du monde au-loin contemplent les fumées;
Qui, libre enfin sous un toit fortuné,
Voit devant lui l'univers enchaîné!

Toi qui, nourri dans le sein du grand monde;
Aimes les fleurs, le murmure de l'onde,
Les chants naïfs des bergers ingénus;
Toi, dont les goûts sont amis des vertus,
Reçois des vers que ma muse en hommage
Refuse aux grands & n'accorde qu'au sage.
Si de ton sel ils languissent privés,
Que dans tes mains ils brillent achevés:
Mes sentimens, aussi purs que ton style,
Rendront du-moins l'hommage moins stérile.

M. LE C. DE B.



LES REGRETS DE L'AMITIÉ,

IDYLLE.

MYRTIL, sensible & beau, comme on l'est au
jeune âge,

Vécut étroitement lié

Par les saints nœuds d'une amitié

Qu'on ne connoît plus qu'au village ;

Avec un des bergers de son petit hameau,

Ainsi qu'un lierre sauvage

S'unit quelquefois à l'ormeau.

Il l'aimoit autant que lui-même ;

Son cœur partageoit avec lui

Et ses plaisirs & son ennui,

Si toutefois l'ennui se connoît quand on s'aime :

De semblables amis sont rares aujourd'hui.

Leur tendresse étoit plus ardente

Que les feux du soleil en un beau jour d'été ;

Leurs sentimens, plus purs que sa clarté.

Cette douce amitié, cette union touchante

Eut, hélas ! des momens trop courts.

Le ciseau de la Parque en vint trancher le cours :

Myrtil, inconsolable, à sa douleur succombe.

Il perd plus que la vie en perdant un ami.

Il grave à peine sur sa tombe

Ces mots, qu'en soupirant sa main trace à demi :

» Le berger Philémon sous ce hêtre repose.

» Il mourut jeune, hélas ! mais il vécut long-temps :

» Passant, n'en cherche point la cause :

» L'amitié doubla ses instans ».

Chaque jour, avec la lumière,

Sentant renaître ses douleurs,

Myrtil, morne, abattu, sortoit de sa chaumière

Pour aller arroser de pleurs

Le gazon dépouillé de fleurs
 Où de son tendre ami reposoit la poussière.
 Après dix mois entiers de larmes & de deuil ;
 Il le pleuroit encor penché sur son cercueil.
 Oh ! qui me le rendra cet ami si fidelle ?
 Oh ! qui pourra charmer les regrets superflus
 Qu'un souvenir si cher sans cesse renouvelle ?
 Philémon, je t'aimois..... Tu m'aimois..... Tu n'es
 plus !

Pourquoi faut-il qu'à ta mort je survive ?
 Mon cœur n'a donc brûlé d'une amitié si vive
 Que pour mieux regretter les biens que j'ai perdus !
 Encor si je pouvois, par mes accens funèbres,
 Faire de tes vertus vivre le souvenir,
 De la Mort & du Temps dissiper les ténèbres,
 Et rendre ton nom cher aux siècles à venir !

Mais je le sens : dans mes chagrins sans nombre,
 Nul espoir à mes vœux ne peut être accordé,
 Que celui de revoir & d'embrasser ton ombre ;
 Espoir, hélas ! trop long-temps retardé.
 Tel que le cygne, aux rives du Méandre,
 Avec sa vie, il termina ses chants.
 Comme il avoit pleuré son ami tendre,
 Par ses amis il fut pleuré long-temps.

M. DE ST.-ANGE.

MADRIGAL.

Après de longs soupirs, j'ai fléchi ma Climène ;
 Depuis cet heureux jour, je sens mourir un feu
 Qui brûla tout le temps qu'elle fut inhumaine :
 Hélas ! si tes plaisirs doivent durer si peu,
 Pourquoi, volage Amour, coûtent-ils tant de peine ?

CHAULIEU.



MADRIGAL

A MADEMOISELLE LOIR,

Qui a peint le portrait de l'auteur.

O LOIR ! par ton talent suprême,
 Mes yeux parlent sous ton pinceau,
 Et le coloris du tableau
 Efface l'original même :
 Je le vois, le don créateur
 Que ravit au ciel Prométhée
 Est dans tes mains ; ton art vainqueur
 Anime la toile enchantée ;
 Le feu de ta pensée a passé dans mes traits ;
 Le Dieu qui t'inspira d'embellir mon image,
 Accroît l'orgueil de mes attraits,
 Et la gloire de ton ouvrage.

Madame DU BOCCAGE.



ÉPITAPHE

DE MOLIERE.

EN ce tombeau gissent Plaute & Térence ;
 Et cependant le seul MOLIERE y gît ;
 Il les faisoit revivre en son esprit,
 Par leur bel art réjouissant la France.
 Ils sont partis ; & j'ai peu d'espérance
 De les revoir malgré tous nos efforts,
 Pour un long-temps, selon toute apparence ;
 Térence & Plaute & Molière sont morts.

LA FONTAINE.

N vj



É P I T R E

A MADEMOISELLE ARNOULT,

Adrice de l'Opéra.

FLORA jadis brilloit dans Rome ;
Consuls, Ediles & Questeurs,
Tous ces héros que l'on renomme
Etoient ses humbles serviteurs.
On briguoit l'honneur de ses chaînes ;
A sa voix naissoient les beaux jours ;
A ses pieds les Aigles Romaines
Se jouoient avec les Amours.
En lois érigeant ses caprices,
Elle soumit ces fiers vainqueurs :
De Rome elle fit les délices,
Rome en fit la Reine des fleurs ;
Et lui fonda des sacrifices.
Mais dans peu Flora, s'il lui plaît ;
Va te remettre sa couronne ;
Détruisant ce que Rome a fait ,
C'est tout Paris qui te la donne.
Reçois notre hommage & nos vœux ;
Livre ton cœur à nos caresses ;
C'est la crainte qui fit les Dieux ;
Mais l'amour seul fait les Déeses.
Que dis-je ? ce titre orgueilleux
Vaut-il le beau nom de SOPHIE ?
Crois-moi, jeune, folle & jolie ,
Laisse l'Olympe radieux
A la céleste bourgeoisie ,
Que l'on adore & qui s'ennuie ;
Tandis que tu fais des heureux.
Le beau temple de l'harmonie

Va vientôt s'ouvrir à nos yeux.
C'est là que je te déifie ;
Voilà ton palais & tes cieux.
Je vois Pſyché, je crois l'entendre,
Parmi la foudre & les éclairs,
Mêler ſa voix plaintive & tendre
Au tumulte effrayant des mers.
De l'amour ſi tu peins les flammes ;
Si tu fais gémir la douleur,
Ta voix s'échappe de ton cœur,
Et va retentir dans nos ames.
Dis-moi, par quels dons inconnus
Peux-tu réunir, ma SOPHIE,
Le babil piquant de Thalie,
Les ſons touchants de Polymnie ;
Et le ſilence de Vénus ?
Sur-tout combien je t'idolâtre,
Lorsque rendue à tes amans,
Jamais heureux, toujours contents ;
Tu fais, par ton humeur folâtre,
Suspendre & charmer leurs tourmens !
Lorsqu'on te voit, ſans étalage,
Sans apprêts & ſans dignité,
Prêtresse de l'Amour volage,
Cueillir, avec légèreté,
Cette fleur de libertinage
Qui reſſemble à la volupté :
Jamais chez toi n'oſent paroître
Ces vieux despotes éclopés,
Toujours cocus, toujours dupés,
Et toujours ſi-bien faits pour l'être.

Tu proſcris les airs impoſants,
Les tons burleſques, les caprices
Des Alteſſes de nos couliffes,
Qui traitent en Impératrices,
Et leurs valets & leurs amans.

Chez toi l'on trouve la nature,
Ou l'art séduisant de Ninon,
Cet art qui tient à la raison,
L'art de tromper sans imposture.
Chez toi l'on badine & l'on rit;
La gêne y semble supportable;
Et l'on y cache son esprit,
Afin d'en être plus aimable.

Il est un champêtre réduit;
Temple paisible du mystère,
Où l'on s'envole à petit bruit,
Loin d'un public triste & sévère;
Dont l'œil persécuteur nous suit.
C'est-là que, sur une ottomane
Qu'ombragent les festons légers
D'un voile errant & diaphane,
Volent les jeux & les baisers.
C'est-là que, plus vive & plus belle;
Le feu, la gaieté dans ses yeux,
Hébé verse le punch aux Dieux,
Qui ne s'enivrent qu'avec elle.
C'est-là que, vers la fin du jour,
La liberté, convive aimable,
Met les deux coudes sur la table;
Entre le plaisir & l'amour.

Quelle volupté, ma SOPHIE!
Que sont les biens & la grandeur?
Va, ce délire est le bonheur;
Il est le charme de la vie.
Crains de former de nouveaux nœuds;
Toujours folle, & toujours tranquille,
Laisse errer ton cœur & tes vœux.
Ton amour feroit un heureux;
Ton indifférence en fait mille.

DORAT.



CHANSON.

LES DEUX SŒURS,

AIR : *De Joconde.*

AH, ciel ! quel beau couple de Sœurs
A mes yeux se présente !
Que d'écueils pour de jeunes cœurs !
L'une & l'autre est charmante.
Mais, sans mettre en comparaison
Leur beauté peu commune,
Soit par sympathie ou raison,
J'aimerois mieux la Brune.

La cadette a pourtant le prix
Par un autre mérite ;
Les Graces, les Jeux & les Ris
Badinent à sa suite :
L'agrément, joint à la beauté,
Enchante tout le monde ;
Et je crois que, tout bien compté,
J'aimerois mieux la Blonde.

Ah ! que l'ainée a de beaux yeux !
Quelle charmante bouche !
Que son sourire est gracieux !
Tous les cœurs elle touche.
Son sérieux même fera
Quelque jour la fortune
De l'heureux époux qu'elle aura
J'aimerois mieux la Brune.

Mais, quand je regarde de près
Son aimable cadette,

Je sens balancer mes souhaits :
 Qu'elle est belle & bien faite !
 Sa blancheur efface les lis ;
 Sa taille est sans seconde :
 Du premier choix je me dédis ;
 J'aimerois mieux la Blonde.

Comme un fer entre deux aimans
 Demeure en équilibre,
 Mon cœur, entre vous balançant,
 D'aucun côté n'est libre.
 Si l'on me donnoit à choisir
 Des cœurs comme le vôtre,
 Je dirois, de peur de faillir,
 J'aimerois l'une & l'autre.

ÉPIGRAMME.

MA femme est un animal
 Original,
 Qui tous les jours bien ou mal
 S'habille, —
 Babille
 Et se déshabille.

PANNARD.



L'ÉVÊQUE MEUNIER,

C O N T E.

AU temps où du savoir on ignoroit le prix,
 Un Prélat fort riche en adages,
 Faisoit du bruit en France; il sembloit avoir pris
 Dame Renommée à ses gages.
 Elle épuisoit, pour le prôner,
 Son hyperbolique éloquence,
 Et par-tout alloit le donner
 Pour un prodige de science.
 Il l'étoit en effet; il entendoit très-bien
 Le Latin de son Bréviaire;
 Le lisoit-il souvent, ne le lisoit-il guère?
 A dire vrai, je n'en fais rien,
 Et ce n'est pas-là mon affaire.

Le Roi régna de qui le nom
 N'a pas été conservé par l'histoire;
 Chassoit un jour près du canton
 Que le Prélat remplissoit de sa gloire;
 Et par lui-même il fut tenté de voir
 Jusqu'où, de ce Pasteur, s'étendoit le savoir.
 Il écrivit ces mots: « Prélat, je vous ordonne
 » De venir à ma Cour dans quatre jours d'ici,
 » Pour y satisfaire en personne,
 » Aux trois questions que voici:
 » Devinez-moi d'abord le point central du monde;
 » Après, ce que je vau; enfin,
 » Ce que je pense ». Il est certain
 Que pour le coup, sa science profonde
 Se trouve à sec. Ce caprice du Roi
 L'étonne & le met en cervelle;

Il frémit : à cette nouvelle ,
 Plus fin que lui , je pense , eût reculé d'effroi.
 Il avoit beau se gratter les oreilles ;
 Comment répondre , & répondre si-tôt ?
 Qui résoudroit des questions pareilles ?
 « Ah ! que je crains , dit-il , de passer pour un sot » !
 Comme , sa lettre en main , au pied d'une montagne
 Tristement il se promenoit ,
 (Il étoit lors à sa campagne)
 Et qu'en sa tête il tournoit , retournoit ,
 Tous les moyens de se tirer d'affaire ,
 Vint son Meûnier. L'Évêque étoit fort populaire ;
 Le Meûnier né plaisant avoit l'art de lui plaire ,
 Et lui parloit souvent , même avec liberté.
 « Monseigneur , lui dit-il , je lis sur votre mine
 » Quelque sujet d'avoir l'ame chagrine.
 » Qui vous a donc si fort troublé ?
 » Votre rôl , ce matin , a-t-il été brûlé ?
 » Seroit-ce pis ? la vigne auroit-elle coulé ?
 » Ah ! c'est ce papier , je devine ,
 » Qui vous afflige. --- Oui , justement ,
 Dit l'Évêque : « le Roi veut savoir promptement
 » En quel endroit est le centre du monde ,
 » Le prix qu'il vaut lui-même , & ce qu'il pense enfin.
 » Dans quatre jours , mon pauvre Mathurin ,
 » Sur ces trois points il faut que je réponde.
 » --- Et voilà donc votre chagrin ?
 » On dit bien vrai , qu'un rien souvent arrête
 » Un grand génie. Oui , car il est certain
 » Que l'esprit , Monseigneur , ne manque à votretête ,
 » Pas plus que l'eau dans mon moulin.
 » Vous lisez sans lunette en un livre Latin ,
 » Vous déchiffrez l'écriture de main ,
 » Tout aussi bien que la lettre moulée ;
 » Et pour si peu , votre tête est troublée !
 » En effet , qui la trouble ? un chiffon de papier !
 » Trois mots de question ! Moi , je vais parier ,
 » Avec mon peu d'esprit , de vous tirer d'affaire :

» Devenons aujourd'hui, vous, d'Evêque, Meûnier;
 » Moi, de Meûnier, Evêque; après, laissez-moi
 » faire,

» Et vous verrez qu'on fait plus d'un métier.

» Vous m'avez dit un jour que jamais notre Sire

» Ne vous a vu; j'irai le trouver sans façon,

» Et, sauf votre respect, quoi qu'il puisse me dire;

» Je veux être cocu, si je ne lui répond ».

Ce mot étoit le grand juron

De Mathurin. Le cocuage

Sert au hameau d'épouvantail, dit-on:

Qu'ils sont enfans, ces maris de Village!

Ceux de la Ville ont bien plus de raison.

L'offre ne fut point dédaignée:

On se hâte, & le même jour

Notre Meûnier, la tête enfarinée,

Sous l'habit du Prélat se présente à la Cour:

« Sire, dit-il, je viens pour satisfaire

» Aux questions que Votre Majesté,

» Par sa lettre, a daigné me faire.

» Voyons, répond le Roi, si contre l'ordinaire;

» La Renommée a dit la vérité.

» Répondez-moi, Prélat de science profonde:

» En quel endroit est le centre du monde?

A ces mots, Mathurin, armé d'un long compas;

Trace un rond à ses pieds, & calculant tout bas:

» Sire, le centre est, d'après mon système,

» Ici: si par hasard vous ne m'en croyez pas,

» Faites-le mesurer vous-même.

» Pour savoir quel est votre prix:

» C'est des trois questions la plus embarrassante:

» Jesus-Christ fut vendu jadis

» Vingt-neuf deniers... je vous estime trente.

» Vous n'avez pas à vous plaindre, je croi;

» Je dois respect au Trône; mais, en somme;

» Si l'on paya jadis un Dieu par cette somme,

» Mettre un denier de plus , c'est bien payer un Roi.
 » --- Fort bien , répond le Roi ; mais qu'est-ce que
 » je pense ?

» Ce dernier point , si j'en crois l'apparence ,
 » Est mal-aisé ? --- Pas plus que le premier ,
 Répondit le Meûnier , toujours sûr de son rôle ,
 » Vous pensez à l'Evêque adresser la parole ,
 » Vous ne parlez qu'à son Meûnier ».

Le Roi s'amusa fort ; il rit de l'aventure ,
 Et des discours de Mathurin :

« Tu m'as plu , lui dit-il ; ta récompense est sûre ;
 » Demande un prix , tu l'obtiendras soudain.
 » Sire , dit le Meûnier , je veux pour récompense
 » (Vous pouvez l'accorder sans appauvrir l'État)
 » Que sur le stratagème on garde le silence ,
 » Et que l'honneur en demeure au Prélat ».

Le Roi promit , & garda sa promesse ;
 On publia par-tout , qu'à chaque question ,
 L'Evêque avoit parlé comme eût fait la sagesse ;
 Et ce récit augmenta son renom.

L'Evêque ainsi sauva sa gloire ;
 En employant l'esprit de son Meûnier :
 Et tel peut-être ici rira de son histoire ,
 Qui s'illustre au même métier.
 Pourquoi blâmer cette manie ?
 Seroit-il donc , en un besoin urgent ,
 Défendu d'emprunter de l'esprit , du génie ;
 Comme on emprunte de l'argent ?
 Cette recette est utile & commode ;
 Dans tous les temps elle fut à la mode.
 Combien , sans l'acheter par de rudes travaux ,
 Jouissent de la renommée !
 Si tout-à-coup , par des ordres nouveaux ,
 De ces emprunts la banque étoit fermée ,
 Ah ! que de Beaux-esprits seroient changés en fots !

M. IMBERT.



A MADAME DE POMPADOUR.

RECEVÉZ de ma part le plus doux des bouquets :

C'est une table dont Astrée

Se servoit pour signer *bon* au bas des placets :

Au bonheur des humains, puisqu'elle est consacrée ;

Elle fera pour vous la table de la loi ;

En faveur des talens vous en ferez usage ;

Vous imaginerez un rang pour de Belloy.

Il est aisé de créer un emploi ;

On a bien plus de peine à découvrir un sage :

Ah ! quel moment voluptueux ,

Que l'instant où le cœur , secondant le génie ;

Ajoute un honnête homme au nombre des heureux !

C'est de l'humanité maintenir l'harmonie :

Des petits & des grands , les bienfaits sont les nœuds.

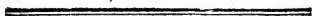
Mais avez-vous besoin de ma requête ?

Le mérite paroît , & vous le protégez ;

Et le jour où vous obligez

Est le vrai jour de votre fête.

L'Abbé DE VOISENON.



ÉPIGRAMME.

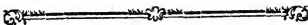
MES malades jamais ne se plaignent de moi ,

Disoit un Médecin d'ignorance profonde.

Ah ! répartit un plaîtant , je le croi ,

Vous les envoyez tous se plaindre en l'autre monde.

M. FRANÇOIS DE NEUFCHATEAU.



CHANSON.

AIR : *Cahin caha.*

SANS dépenser ,
C'est en vain qu'on espère
De s'avancer
Au pays de Cythère :
Femme en courroux ,
Mari jaloux ,
Grilles , verroux ,
Tombent sur vous ;
Le chien vous poursuit comme loups ;
Le temps n'y peut rien faire.

Mais si Plutus entre dans le mystère ,
Grille , ressort ,
Tombent d'abord ,
Le chien s'endort ,
Le mari fort ,
Femme & foubrettes font d'accord ,
Un jour finit l'affaire.

L'Abbé DE VOISENON.



IDYLLE, LA QUESTION INDISCRETE.

JE dis un jour à mon amie :
Avant que Doris fut à moi ,
Avant le bonheur de ma vie ,
Quelqu'autre avoit-il eu ta foi ?

Je vois ma Bergère qui compte
Gravement avec les dix doigts :
Le rouge au visage me monte ;
Je frissonnois à chaque fois.

Ton calcul a de quoi confondre :
As-tu formé tant de liens ?
Paix , dit-elle , avant de répondre ;
Je m'amuse à compter les tiens.

M. LÉONARD.

ÉPIGRAMME.

CONVAINCU que Philis pour un autre étoit tendre ;
Damon un jour en pleurs disoit à ses genoux :
Après tant de faveurs , aurois-je dû m'attendre
A voir trahir des feux qui me sembloient si doux ?
— Moi , des faveurs ! quelle erreur est la vôtre !
Retournez au plutôt à l'Hôpital des fous ,
Et soyez sûr que je n'ai fait pour vous ,
Que ce que j'ai fait pour tout autre.

L'Abbé MANGENOT.



LE D E R V I S,

C O N T E.

D A N S un Village de la Grèce,
 Depuis qu'elle est soumise à l'Empire Ottoman ;
 La Veuve d'un Soldat n'avoit d'autre richesse
 Qu'une brebis. Depuis un an
 A-peu-près, son fils & sa fille
 Attendoient la saison
 Où le Fermier déshabille
 Les moutons de leur toison.
 Ils l'attendoient avec impatience ;
 Car ils alloient nus-pieds, faute d'avoir des bas ;
 La mère, à leur subsistance,
 Pourvoyoit avec ses bras
 Petitement & n'avoit pas
 De quoi les habiller. Enfin, le temps avance ;
 On le prévient ; la brebis en pâtit ;
 Il faisoit encor froid ; de plus elle étoit pleine ;
 Et pour elle, & pour son petit,
 On devoit lui laisser sa laine :
 Mais la nécessité ne connoît point de loi.
 Quand elle fut tondue,
 La Veuve tristement se disoit à part soi :
 « Le Ciel m'en est témoin, tu ne serois pas nue
 » Par le temps qu'il fait, ma brebis,
 » Si mes pauvres enfans avoient eu des habits ».

Déjà la toison est pée ;
 Ce ne fera point chose aisée
 D'y trouver des bas, un corset ;
 Une veste avec un bonnet :
 Mais pour le mieux il faudra faire,
 Et commencer par le plus nécessaire.

Avec

Avec l'ardeur qu'inspire le besoin ,
On alloit se mettre à l'ouvrage ,
Lorsqu'on vit arriver de loin

Un grave personnage ;

C'étoit un saint Dervis. « Femme , à quoi penles-tu ?

Dit-il en approchant , « à quel profane usage

» Prétends-tu détourner la laine , qu'en partage

» Mahomet se réserve ? où donc est ta vertu ?

» Ignorez-tu que de l'année ,

» La première toison au Ciel est destinée ?

» Tremble pour tes enfans ; le céleste courroux-

» Sur eux va s'allumer. Dans peu je vois ta fille

» Expirer sur ton fils ».... A ces mots , la famille

En offrant la toison , tombe sur les genoux.

Aux prières du Saint , chacun se recommande ;

Sa colère s'apaise , il accepte l'offrande ,

La prend , l'emporte avec dévotion ,

Et donne à tous les trois sa bénédiction.

La mère , de son mieux , & console & rassure

Ses malheureux enfans

Quz voilà restés sans chaussure ,

Et peut-être pour bien du temps.

» Pour Dieu , dit-elle , ce qu'on donne

» N'a jamais appauvri personne ;

» Il est bon , il est tout-puissant ;

» A sa voix , du-néant ,

» On vit sortir chaque être :

» Il pourra faire naître ,

» De notre brébis , un troupeau

» Nombreux & beau ».

Ainsi parloit la mère tendre ,

Et toujours les enfans demeuroient attristés ;

Ils n'étoient pas encore en âge de comprendre

D'aussi sublimes vérités.

J'entends d'ici le Précepteur d'Emile

S'écrier en grondant : « quel sermon inutile ! »

Ami Rousseau , frondez la mère & son sermon ;

Quant à moi je l'approuve ;

Poésies. Tom. II.

O

Il faut, je crois, que la raison,
 Dès son aurore, trouve
 Dans le cœur des enfans le bon grain tout semé;
 Il en est bien plutôt germé.
 Un laboureur, pour faire la semaille,
 N'attend jamais que la sève travaille.

Tandis qu'en longs raisonnemens
 Je perds ainsi mon temps,
 Notre brebis féconde
 Use bien mieux du sien, & vient de mettre au monde
 Le plus beau, le plus gros
 Des agneaux
 Qui soient nés dans tous le Village
 Depuis dix ans & davantage.
 Dieu fait les bonds, les ris
 De la fille & du fils!
 « Maman, que je le baise!
 » — Que je le baise aussi, maman »!
 Et puis ils le baisoient. La mère étoit fort aise,
 Mais plus tranquillement.
 De mère-brebis en gésine,
 On prend le plus grand soin:
 On la nourrit avec du foin,
 Du son, de la farine:
 Aussi donne-t-elle du lait
 En abondance
 A l'agnelet
 Qui déjà bondit, saute & danse.
 Bientôt il mange dans la main
 Des deux enfans qui, de leur pain
 Retranchent la mince pitance
 Pour le nourrir.
 Après eux on le voit courir,
 Puis les quitter pour la mammelle,
 Puis retourner vers eux & courir de plus belle;
 La brebis & l'agneau, la mère & les enfans,
 Etoient tous-heureux & contents.

Tel est le sort des pauvres gens :

Un rien les rend joyeux. Au bout de quelque temps,

Le bon Dervis vient faire sa visite.

Dans la maison. A s'asseoir on l'invite ;

On le fête, on lui dit : « Vous nous avez bénis ;

» Il y paroît ; notre brebis

» A fait ce bel agneau ; bénissez-nous encore ,

» Ayez cette bonté. Quand un saint homme implore

» Les célestes faveurs , sans peine il les obtient ».

D'un ton doux il répond : « Veuille le Ciel propice

» Vous bénir , mes enfans ! qu'avec vous il bénisse

» La brebis qui porta l'agneau qui m'appartient !

» — A vous ? — Non pas à moi , mais au souverain

» Maître.

» Le divin Alcoran dit que tout premier-né

» En holocauste est destiné

» Au Créateur qui le fit naître.

» Ah ! s'il m'appartenoit , je vous le laisserois :

» Mais en vous le laissant , hélas ! je trahirois

» Le terrible devoir de Ministre & de Prêtre ,

» J'attirerois sur moi , sur vous aussi peut-être ,

» La colère des Cieux ».

Il finit ce discours tendre & dévotieux

Par emporter l'agneau. Que chacun se figure

Comme il pourra , l'affliction ,

Les cris , le désespoir , la désolation

De la pauvre famille ; en faire la peinture

Me causeroit trop de douleur.

La Veuve n'écoutant qu'une sombre fureur ;

Dit : « Tu n'en feras plus pour un si méchant homme ,

» De toisons nid'agneaux ». A ces mots , elle assomme

D'un coup de masse la brebis.

Revenant sur ses pas , le tranquille Dervis

Lui dit : « Ma chère sœur , vous l'avez immolée ,

» C'est donc une victime. Aux termes de la Loi ,

» Les intestins , les pieds , la tête sont à moi ;

» Coupez-les proprement ». La Veuve désolée

Dit : « Maudite brebis ! maudit soit le moment

O ij

» Où pour toi je donnai ce que j'avois d'argent !
 » — Ah ! vous l'avez maudite ; elle est sous l'anathème ;

Reprit l'homme de bien :

» Laissez , laissez , ne coupez rien ;
 » Tout animal maudit doit à l'Être-Suprême
 » Être offert en entier : gardez-vous d'y toucher ;
 » Ce seroit , mon enfant , mortellement pêcher ,
 » Et pour toujours vous rendre immonde.
 » Adieu , ma fille , adieu ! pour les biens de ce monde ;
 » N'ayez plus tant d'amour ; c'est un foible roseau ;
 » Malheur à qui sur eux se fonde » !
 Il dit , puis emporta la brebis & l'agneau.

M. L'Abbé LEMONNIER.



EPIGRAMME.

UN vendredi , le frère Polycarpe
 • Au Prieur vint se présenter :
 Ne mangez pas , dit-il , de cette carpe ;
 Hier , avec du lard , je la vis apprêter.
 L'ardent Prieur , que ce discours chagrine ;
 Lui jettant un sombre regard :
 Morbleu ! dit-il , maudit bavard !
 Qu'alliez-vous faire à la cuisine ?

M. IMBERT.



LE PALAIS DE MELPOMÈNE,
ALLÉGORIE.

CHEZ un peuple ami des talens ,
Autrefois d'un palais auguste
Thespis jetta les fondemens ;
Depuis on y plaça son buste.
Artistes plus audacieux ,
Eschyle , Sophocle , Euripide ,
Elevèrent jusques aux cieux
Ce noble édifice , où des Dieux
La sainte majesté réside.
Des barbares , en peu de temps ,
Démolirent tous ses portiques ,
Et de leurs débris magnifiques
Couvrirent la poudre des champs.
Sous le beau ciel de l'Ausonie ,
Lorsqu'aux filles de l'Harmonie
Octave eut accordé la paix ,
Les Romains eurent quelque envie .
De relever ce vieux palais ;
Leur manière étoit fort correcte ;
Mais pour bâtir ce n'est pas tout :
Ils n'en purent venir à bout
Faute d'un habile architecte.

Français , vous fûtes plus heureux
Déjà le palais merveilleux
Gissoit enterré sous les herbes ;
Corneille à neuf les rebâtit ,
Et sur huit colonnes superbes
Sa main fièrement l'affermir ;
Pour en relever la structure ,
Racine aussitôt l'embellit
Des ornemens que lui fournit

Un art frère de la nature.
 Sans cesse , de ces deux rivaux
 On fait de savants parallèles.
 « L'un , dit-on , n'eut point de modèles ;
 » L'autre n'aura jamais d'égaux ».
 Lequel faut-il que l'on préfère ?
 Je n'en fais rien ; sur ces débats ,
 Si je prononce , c'est tout bas ,
 Pour ne point m'attirer d'affaire.
 Du vieux Corneille , on en convient ,
 Les bases sont toujours solides ,
 Et l'œil avec peine parvient
 Au faite de ses pyramides.
 Racine est moins dans les hauteurs ;
 Mais d'après certains amateurs
 Dont la sagesse me rassure ,
Athalie & Britannicus
 Sont des morceaux d'architecture
 Que je trouve assez bien conçus.

Après Corneille , après Racine ,
 Le palais parut un moment
 Tout prêt à tomber en ruine.
 Crébillon vint heureusement ;
 D'un noir démon farouche esclave ,
 Crébillon chargea l'architrave
 Des plus sanguinaires tableaux ;
 De meurtre toujours altérée ,
 L'horrible famille d'Atrée
 Y revit sous ses durs pinceaux.

Non-moins habile que nos pères ,
 Voltaire agit tout autrement ;
 Pour rétablir le monument ,
 Il employa l'ordre charmant [1]

[1] L'auteur veut désigner ici l'ordre composite , qui emprunte les beautés de l'ionien , du corinthien , du dorique , & qui cependant est un ordre à part.

Qui des atours de ses trois frères
 Se compose agréablement ,
 Et s'embellit par les contraires.
 On admira de ses deslins
 Et le génie & l'artifice ;
 Mais que ses travaux furent vains !
 Ne faut-il pas que tout péricisse !
 Chers Français , contre vos remparts ,
 J'entends , je vois de toutes parts
 Marcher des légions bizarres
 D'ennemis de vos plus beaux arts....
 Prenez-y garde , les barbares
 Sont déjà sur vos boulevards.

M. le Chev. DE CUBIÈRES.



L'HISTOIRE,

FABLE.

LA Capitale d'un Empire ,
 Que le glaive du Scythe achevoit de détruire ,
 Par mille édifices pompeux ,
 Du sauvage vainqueur éblouissoit la vue.
 D'un Prince qui régna dans ces murs malheureux ;
 Il admiroit sur-tout la superbe statue.
 On lisoit sur ce monument :
 A TRÈS-BON , TRÈS-CLÉMENT ,
 Et le reste , en un mot l'étalage vulgaire
 Des termes consacrés au style lapidaire.
 Ces mots en lettres d'or frappent le Conquérant ;
 Ce témoignage si touchant ,
 Qu'aux vertus de son Roi rendoit un peuple immense ,
 Emeut le Roi barbare ; il médite en silence ,
 A ce genre d'honneur qu'il ne connut jamais :

O iv

Long-temps de ce bon Prince il contemple les traits :
Il se fait expliquer l'histoire de sa vie.

Ce Prince , dit l'histoire , horreur de ses Sujets ,
Naquit pour le malheur de sa triste patrie :
Devant son joug de fer , il fit taire les lois ;
Il fit le premier pas vers l'affreux despotisme ;
Il étouffa l'Honneur , ce brillant fanatisme

Qui sert si bien les Rois :

Et son pouvoir , sorti de ces bornes certaines ;
De quelque Conquérant préparoit les exploits ;
Quand d'un peuple avili par ses Lois inhumaines ,
Il dispoit les bras à recevoir des chaînes.

Tel étoit le portrait qu'à la postérité

Transmettoit l'équitable Histoire.

Le Scythe confondu ne sait ce qu'il doit croire :

Pourquoi donc , si l'Histoire a dit la vérité ,

Par un monument si notoire ,

Le mensonge est-il attesté ?

Sa Majesté sauvage étoit bien étonnée.

Seigneur , dit un des Courtisans ,

Qui durant près d'un siècle , à la Cour des Tyrans ;
Traîna sa vie infortunée ,

Seigneur , ce monument qui vous surprend si fort ;

Au destructeur de la patrie ,

Fut érigé pendant sa vie....

On fit l'histoire après sa mort.

M. BOISARD.

• V E R S

Sur la mort du Cardinal MAZARIN.

J E n'ai jamais pu voir Jules sain ni malade ,
Après avoir languï dix fois sous son degré.

Mais enfin je l'ai vu sur son lit de parade ,
Et je l'ai vu fort à mon gré !



R É P O N S E

DE M. IMBERT,

A des vers de M. BERENGER.

QUE votre Apollon gracieux
Sait avec art débiter sa fleurette !
Pour l'amour-propre d'un Poète
Son doux parler est bien insidieux !
Du premier des humains, quand l'épouse nouvelle
Mordit à cette pomme indigeste pour nous,
Le séducteur, sans doute, en haranguant la belle,
Parloit en vers, & parloit comme vous.
Plus d'une fois l'encens, par sa fadeur extrême,
Exhale des vapeurs d'ennui :
L'esprit goûte le vôtre, & le cœur avec lui ;
Et vous mériteriez d'être chanté vous-même
Tout aussi-bien que vous chantez autrui.
Mais quand je veux répondre en muse énor-gueillie ;
Ma fierté rencontre un écueil :
Votre louange enfin m'inspire de l'orgueil,
Et vos vers de la modestie.





É L É G I E.

Aux Autels du tyran des morts,
 D'une tremblante main je consacre ma lyre,
 Je ne chantois que pour Thémire,
 Thémire a vu les sombres bords.
 Tendres concerts, charmant délire,
 Faites place à d'autres transports.
 Une douleur muette & sombre,
 Des larmes qui partent du cœur,
 Ne chercher, ne sentir, ne voir que mon malheur :
 Voilà le seul tribut que je dois à son ombre.
 Soyez les garans de ma foi,
 Lieux redoutés où repose sa cendre :
 Il n'est plus aujourd'hui d'autre plaisir pour moi,
 Que les pleurs qu'en secret je viens ici répandre.

Le Marquis DE ROCHEMORE.

 L E S D E U X A M O U R S .

CEn'est qu'aux champs qu'Amour est sans feintise.
 Toujours enfant, il n'y paroît que nu.
 Mais à la Cour toujours il se déguise,
 Changeant sa voix & son air ingénu.
 Ce sont deux Dieux ; l'un discret, retenu,
 Fidelle, craint de se faire connoître :
 L'autre volage, & charmé de paroître
 Aux yeux de tous, fait briller son flambeau.
 Qui le voudra, serve ce dernier Maître ;
 Je veux servir l'autre jusqu'au tombeau.

FERRAND.

LE LAID CHEVALIER,

C O N T E.

UN homme des plus laids aimoit à la folie
Une jeune beauté ; le cas n'est pas nouveau :

A-t-on besoin d'être beau

Pour aimer femme jolie ?

Or, notre amant, si l'histoire est fidelle,

Etoit spirituel autant qu'il étoit laid ;

Et, par certain hasard surprenant en effet,

Mais qui par fois se renouvelle,

Sa maîtresse étoit forte autant qu'elle étoit belle.

Amour, ce sont-là de tes jeux !

Cet homme que l'on croyoit sage,

Et qu'on savoit être amoureux,

Voulut tâter du mariage.

Pour paroître toujours à la raison soumis,

Tandis que son hymen s'apprête ;

Il prétend (cet usage est de tous les pays)

Prendre conseil de ses amis,

Pour n'agir que d'après sa tête.

Ami, dit-il, conseillez-moi :

Je prétends épouser Orphise.

Elle ? répondit-on ; mais quoi !

Vous savez ?.... --- Oui, je connois sa sottise.

Mais croyez-moi, je me suis consulté,

Et j'y trouve un grand avantage :

Car nous sommes en fonds, soit dit sans vanité ;

Pour donner aux enfans qui nous viendront je gage,

Moi, de l'esprit, elle de la beauté.

Est-il un plus digne héritage ?

Cela dit, animé par cet espoir flatteur,

Le soir même il conclut l'affaire.

O vj

Qu'arriva-t-il ? Ses enfans , par malheur ;
De leur père eurent la laideur ,
Et la bêtise de leur mère.



LE MURIER, CONTE.

UN de ces curés d'autrefois
(Nous en avons encor sur ce modèle),
De ces bons pasteurs villageois ,
Qui du paysan chez le bourgeois ,
En cheveux plats , troussant leur fontanelle ;
Vont promenant leur gaieté paternelle ;
Qui , quand le jour a disparu ,
Pour souper chez le voisin Pierre ,
Entrent en saluant d'un ton doux & bourru ,
En tenant sous leur bras , avec la bonne chère ,
Du pain cuit à leur four & du vin de leur crû ;
Un curé donc , vers la cité prochaine ,
Sur sa jument , en tenaille huché ,
Alloit se pourvoir au marché ,
De vivres pour une semaine.
Ce matin-là , s'étant levé
Un peu plus tard qu'à l'ordinaire ;
Pour ne pas perdre temps , il s'étoit réservé
De dire en route son bréviaire.
Tandis que sa monture alloit d'un air bénin ,
Crins épars , & rênes flottantes ,
Il aperçut sur un arbre voisin
Des mûres bien appétissantes ,
Qui par bouquets bien noirs pendoient sur le chemin.
Notre pasteur aimoit à la folie
Les mûres , comme l'on va voir.

Il s'arrête, voulant en passer son envie;
Regarde au fruit; mais comment en avoir?
Nature avoit obstrué le passage;
Le mûrier tout autour étoit embarrassé
Par un épais buisson d'épines hérissé,
Le tronc d'ailleurs, fortifié par l'âge;
Avoit très-haut prolongé son branchage:
On n'y pouvoit atteindre. Alors, à sa jument
Traçant une route nouvelle,
Il la fit entrer bonnement
Dans les buissons, & monta sur la selle.
Debout, sur une branche appuyé d'une main;
De l'autre il touche au fruit, qu'il détache soudain,
Chaque mûre, bien colorée,
Et qu'il ne cueille qu'avec choix,
En noircissant ses lèvres & ses doigts,
Parfume son palais d'une liqueur sucrée.

Sa monture sous lui reste sans mouvement,
Quoique mainte épine la pique;
Et le maître gaillardement
Admire, en mangeant bien, son humeur pacifique;
Puis, songeant quelle est à son tour
Son attitude, il se met lors à dire:
« Parbleu, quelqu'un qui maintenant pour rire;
» Viendrait à crier *hu*, me feroit un bon tour »!
Tout en parlant ainsi lui-même
Il prononce ce mot
D'un ton si haut,
Que l'animal, d'une vitesse extrême,
Part comme un trait, & sans façon
Il vous jette son homme au milieu du buisson:
Dans ces filets de broussaille & de ronce,
Le malheureux qui, par ses vains efforts,
En s'agitant, de plus en plus s'enfonce,
Perd la force & l'espoir de s'élancer dehors.
Comme vous jugez bien, le curé d'ordinaire
Ne couchoit pas sur l'édredon moëlleux;

Mais le lit de son presbytère
 Etoit encor plus mou que ce lit épineux :
 Piqué devant, piqué derrière,
 S'égratignant de tout côté,
 Il fallut passer là, geignant, ensanglanté ;
 Tout le jour & la nuit entière.

Tandis qu'il se sent près d'expirer de douleur ;
 Au logis sa bête innocente
 Arrive, & son aspect y porte la frayeur.
 Sa selle retournée, & sa bride traînante
 Font craindre le dernier malheur :
 On croit le curé mort. Sa servante fidelle ;
 En pleurant jette les hauts cris ;
 Et plus d'un valet, avec elle,
 Suit, pour le retrouver, le chemin qu'il a pris.
 Toute la nuit en vain ils ont cherché leur maître ;
 Le matin, un valet s'approche du mûrier ;
 Et le curé de s'écrier,
 « Aufecours! sauvez-moi, qui que vous puissiez être ».
 On reconnoît sa voix ; on y court aussitôt ;
 Surpris, on lui demande, avant que de rien faire,
 Qui l'a mis là ? « Vous le saurez tantôt,
 » Dit-il ; mais commencez par me tirer d'affaire ».
 Il en fut retiré, mais non pas sans effort,
 Parlant à peine, à demi-mort.
 Dans ses prônes depuis, songeant à ses blessures,
 A ses paroissiens il recommandoit fort,
 S'ils rencontroient des belles mûres,
 De prendre la fuite d'abord :
 « On y court, disoit-il, comme à des épousailles ;
 » Le Diable est là pour vous tenter ;
 » Il vous conduit à l'arbre, il vous y fait goûter,
 » Puis vous jette dans les broussailles ».



GALIMATIAS

PINDARIQUE,

Sur le Caroufel de l'Impératrice de Russie.

SORS du tombeau divin Pindare ,
Toi qui célébras autrefois
Les chevaux de quelques bourgeois
Ou de Corinthe ou de Mégare ,
Toi qui possédois le talent
De parler beaucoup , sans rien dire ;
Toi qui modulas savamment
Des vers que personne n'entend ,
Et qu'il faut toujours qu'on admire.

Mais commence par oublier
Ces petits vainqueurs de l'Elide ;
Prends un sujet moins insipide ,
Vient cueillir un plus beau laurier.
Cesse de vanter la mémoire
Des héros dont le premier soin
Fut de se battre à coup de poing
Devant les juges de la gloire.

La gloire habite de nos jours ,
Dans l'empire d'une amazone ;
Elle la possède & la donne :
Mars , Thémis , les Jeux , les Amours
Sont en foule autour de son trône.
Viens chanter cette Talestris
Qu'iroit courtoiser Alexandre ;
Sur tes pas je voudrois m'y rendre ,
Si je n'étois en cheveux gris.

Sans doute en dirigeant ta course
Vers les sept étoiles de l'Ourse,
Tu verras dans ton vol divin
Cette France si renommée,
Qui brille encor dans son déclin ;
Car ta muse est accoutumée
A se détourner du chemin.

Tu verras ce peuple volage ;
De qui la mode & le langage
Règnent dans vingt climats divers ;
Ainsi que la brillante Grèce,
Par les arts, par la politesse,
Servir d'exemple à l'univers.

Mais il. est encor des barbares
Jusque dans le sein de Paris ;
Des bourgeois pesants & bizarres ;
Insensibles aux beaux écrits ;
Des fripons aux regards austères,
Persécuteurs atrabilaires
Des grands talens & des vertus :
Et si dans ma patrie ingrate
Tu rencontres quelque Socrate,
Tu trouveras vingt Anitus.

Je m'apperçois que je t'imité ;
Je veux aux campagnes du Scythe
Chanter les jeux, chanter le prix
Que la beauté donne au mérite :
Je veux célébrer la grandeur,
Les généreuses entreprises,
L'esprit, les grâces, le bonheur ;
Et j'ai parlé de nos sottises.

VOLTAIRE

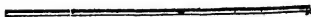


E P I T A P H E

DE JEAN-JACQUES ROUSSEAU.

PLEURE, Passant. Ci-gît cet homme,
Qui réunit éminemment
Ce que dans la Grèce & dans Rome;
On vit autrefois de plus grand:
L'éloquence de Démosthène,
La sévérité de Caton,
L'ame sublime de Platon,
Et la fierté de Diogène

M. PIDOU.

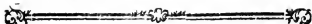


M A D R I G A L.

DANS nos hameaux, il est une Bergère;
Qui soumet tout au pouvoir de ses lois.
Ses grâces orneroient Cythère;
Le rossignol est jaloux de sa voix.
J'ignore si son cœur est tendre:
Heureux qui pourroit l'enflammer!
Mais qui ne voudra pas aimer,
Ne doit ni la voir ni l'entendre.

LA POPELINIERE.





A V I S.

APRÈS le décès de Grégoire ;
On vendra des livres divers ,
Dorés sur tranche , bien couverts ,
Et tout neufs , ainsi qu'on peut croire :
Le défunt , de riche mémoire ,
Ne les avoit jamais ouverts.

M. PONS DE VERDUN.

LA GRANDE NOUVELLE.

MONDOR rêvant un jour aux Tuileries ,
Fut abordé par Monsieur Bavaroi ,
Lequel lui dit : trêve de rêveries !
Embrassons-nous , mon cher ami. --- Pourquoi ?
--- Savez-vous pas une grande nouvelle ,
Qu'hier au soir on m'apprit ? --- Quelle est-elle ?
--- Dans un combat contre les Insurgens ,
Le mois passé , non-loin d'une rivière ,
Dix mille Anglais ont mordu la poussière ;
Mille sont pris , le reste est sur les dents.
Or , vous sentez qu'après cette défaite ,
Bon gré , malgré , Londres filera doux...
Cette nouvelle , eh bien ! la saviez-vous ?
--- Assurément , car c'est moi qui l'ai faite.

Le même.



LE CERFEUIL, C O N T E.

Q U I le croiroit ? tant de jolis conteurs ;
 De nos époux voulant orner l'aigrette ,
 Et de leurs vers *fescennins* & railleurs
 Ayant paré mainte histoire secrète
 En variant mille fois leurs couleurs ,
 N'ont pas tout dit ; si vaste est la matière !
 Femme surprise a son petit lutin
 Qui la conseille à point ; & lui suggère
 Bons tours d'excuse , & tissus de manière
 Que nos Vulcains , qui sont , pour l'ordinaire ;
 Très-bonnes gens , y perdent leur latin :
 Témoin celui dont voici l'aventure ;
 C'est maître André , jaloux de sa nature ,
 Toujours guettant , marchant à pas de loup.
 Dans son jardin , un soir , par la fenêtre ,
 Il voit sa femme en passe-temps fort doux ,
 Dans son boudoir avec un petit-maître ;
 Mais , par bonheur , la Dame , au même instant ;
 Le voit mâchant du cerfeuil en grondant ,
 C'étoit son tic. L'amant a pris la fuite ,
 Et notre épouse arrive tout de suite ,
 Au près d'André , qui juroit vertement.
 Ah ! vous voilà ? Bon jour , *Messieurs* , dit-elle.
 Qu'appellez-vous *Messieurs* , dit maître André ?
 Suis-je pas seul ? Je serois fort navré
 Qu'un autre eût vu !.... Quoi donc ! répond la belle :
 Vous êtes seul , là , seul absolument ?
 ---Très-seul , vous dis-je & fort heureusement.
 En vérité la chose est singulière ,
 Reprend la Dame , & rien n'est plus plaisant ,

Je vous vois double encore en cet instant
C'est ce cerfueil que j'avois à la bouche,
Ainsi que vous tout-à-l'heure en rêvant.
Je veux mourir, si désormais j'y touche.
Il m'a déjà trompée une autre fois,
Et je croyois avoir eu la berlue;
Mais je vois bien qu'il fascine la vue.
Oh ! oui, répond l'époux, oui, je le crois :
Dans ton logis, mamour, je t'avois vue
Double en effet, tel que je t'ai paru ;
Et puis voyez comme on se passionne !
Je fulminois, je me croyois, mignonne ;
Ce que tu fais ... Oh ciel ! le croirois-tu,
Dit Dame André ? Jette l'herbe maudite
Dont le poison te tourmente & t'irrite,
Et ne va plus, sans raison & pour rien ;
Calomnier une femme de bien.
André la crut, à l'aimable hypocrite
Demanda grâce, & l'obtint en payant.
Quant à la Dame au petit-maitre,
Tout alla comme auparavant,
A cela près qu'on boucha la fenêtre.

M. BRET;



LE PORTRAIT DE L'AMOUR.

JE suis bien fort & ne suis pas bien grand.
Pour me fixer quelquefois on m'encage ;
Mais encagé, j'en deviens plus volage
Et plus libre qu'auparavant :
Je suis doux & cruel, je suis fou, je suis sage ;
J'aime à donner, j'aime à faire un larcin ;
J'excite la tempête & je calme l'orage ;
J'ai fait plus d'un héros & plus d'un capucin.
Changé-je de climat ? je change de méthode ;
Souvent maudit, mais toujours à la mode.
Couvert d'un froc, d'un chapeau, d'un turban ;
Timide esclave, impétueux tyran,
Tout est contraste dans mon être.
Je chéris le mystère, & parle sans détour ;
Je naquis immortel, & je meurs chaque jour...
J'en ai trop dit, je me trahis peut-être ;
Mais achevons ce portrait ingénu :
Malheur à toi, si tu dois me connoître !
Malheur à toi, si tu ne m'as connu !

M. DE LA DIXMERIE.

ÉPIGRAMME.

ON blâme dans la jeune Hortense
Ses goûts légers, son inconstance :
C'est se montrer bien rigoureux !
Elle a pris Titus pour modèle,
Et tout comme lui cette Belle
Veut tous les jours faire un heureux.

M. MARSOLIER DE VIVETIÈRES.



L'AGONISANT.

UN libertin agonisant
Voulut favoir de son notaire
S'il pouvoit par son testament
Léguer son ame à Dieu le père.
Oui, lui dit le tabellion,
Sans trop songer à sa réponse
Mais la pauvre succession!
Je crains bien que Dieu n'y renonce.

M. PONS DE VERDUN.



ÉPIGRAMME.

CERTAIN Ministre avoit la pierre:
On résolut de le tailler;
Chacun se permit de parler,
Et l'on égaya la matière.
Mais comment, se demandoit-on,
A-t-il pareille maladie?
C'est que son cœur, dit Florimon,
Sera tombé dans sa vessie.

M. DE SAINT-JUST.



MADRIGAL**SUR UNE BOUDERIE.**

PUISQUE tu veux que nous rompions,
Et que prenant chacun le nôtre,
De bonne foi nous nous rendions
Ce que nous avons l'un de l'autre :
Je veux ; avant tous mes bijoux ,
Reprendre ces baisers si doux
Que je te donnois à centaines :
Puis il ne tiendra pas à moi
Que de ta part tu ne reprennes
Tous ceux que j'ai reçus de toi.

AUTRE.

APRÈS deux mois d'absence enfin je vous revois ;
Et le plaisir que j'en reçois ,
Efface de mes maux la mémoire importune :
Mais , dites-moi , Philis , de votre heureux retour
Rendrai-je grâce à la Fortune ?
N'en dirai-je rien à l'Amour ?

LA SABLIÈRE.





É P I T R E

A M O L I È R E.

MOLIÈRE, de nos mœurs censeur inimitable ;
Et de tous nos travers seul peintre véritable ,
Toi , dont les défauts même ont un air séduisant ;
De l'art que tu créas en le reproduisant ,
Depuis que tu n'es plus , fais-tu quelle est l'histoire ?
Tes manes étonnés auront peine à le croire.
La Comédie , hélas ! a brisé ses pinceaux ,
Et laisse en paix régner les méchans & les fots.
Malheur à l'insensé dont la plume novice
S'armeroit maintenant pour détrôner le vice !
Le vice impunément domine dans Paris ;
On ne s'y moque plus de Messieurs les maris.
Chacun d'eux y peut être infidelle & commode ;
Et tout , jusqu'aux vertus , y dépend de la mode.

Les Français d'autrefois n'ont pas été meilleurs ;
J'en conviens avec toi ; mais tes crayons railleurs ,
S'ils ne les changeoient pas , du-moins aux ris des sages
Exposoient leurs travers , & même leurs visages ;
Et tel qui revenoit d'entendre Trissotin ,
Croyoit dans chaque abbé retrouver un Cotin.

Tout est changé : Regnard , dont tu vis la jeunesse ,
Regnard s'acheminant aux rives du Permesse ,
Y rencontra Thalie , & , d'un air assez doux ,
A cette aimable veuve il s'offrit pour époux.
Il lui plut : avec elle il partagea ton trône ,
Et ramassa les fleurs qu'en tressant ta couronne ;
La joyeuse déesse avoit laissé tomber.
Rarement sur la scène on l'a vu succomber.

Son

Son style est vif, léger, son intrigue frivole.
 Chez lui l'action court, le dialogue vole.
 Brillant dans ses récits, faillant dans ses portraits,
 De la fine épigramme il épuise les traits.
 Mais est-il sans défauts aux yeux de la critique ?
 A-t-il, ainsi que toi, le but philosophique ?
 Sait-il avec adresse, avec dextérité,
 Raillant l'affreux Tartuffe & l'Avare hébété,
 Sous leurs pas, en riant, montrer le précipice ?
 Non, loin d'en écarter, dans les sentiers du vice,
 Lui-même de sa main semble nous diriger.
 Il ne cherche qu'à plaire, & point à corriger.
 Des plus mauvaises mœurs son théâtre est l'école.
 Je suis loin de vouloir que, moderne Nicole,
 Un poète comique, avec austérité,
 Ainsi que la vertu, peigne la vérité ;
 Il manqueroit son but. Qu'il invoque ta muse ;
 Sans jamais rien outrer, en tout temps elle amuse.

Regnard eut un rival qui ne fut pas le tien ;
 Du trône de Thalie ingénieux soutien,
 Dufresny remplaça tes admirables scènes
 Par de légers portraits des sottises humaines ;
 Décousu dans ses plans, mais ferré dans ses vers ;
 Il peignit déceimment les indécents travers
 De ces vives beautés, pétulantes coquettes,
 Qui vont quêtant par-tout d'amoureuses fleurettes.
 Souvent, comme l'abeille, enfant ailé du ciel,
 La muse de Regnard (1) a dérobé son miel
 Sur les diverses fleurs que, rivale de Flore,
 Du Molière romain la muse a fait éclore.
 Dufresny, plus fécond, dans les travaux d'autrui
 A toujours dédaigné de chercher un appui.
 Dufresny créa seul ses plans, ses caractères ;

(1) Allusion aux *Ménechmes* de Regnard, imités des *Ménechmes* de Plaute.

Seul il a fécondé ses veilles solitaires.
 Regnard imite Plaute ; il n'a rien imité.
 L'atticisme riant, l'aimable urbanité
 Presque en tous ses écrits marchent de compagnie ;
 Et son esprit par fois ressemble à ton génie.

Il meurt. Abandonnée au plus tendre regret,
 Sur son troisième époux Thalie encor pleuroit.
 Destouches la console : on lui doit des éloges ;
 Il a souvent charmé le parterre & les loges
 Par les nobles atours de ses drames touchants,
 Ami de la décence, & fléau des méchants,
 Souvent avec succès de l'ami (1) de Lélie
 Il a ressuscité la muse ensevelie.
 Il est pur comme lui, comme lui languissant.
 Pour s'élever à toi, son génie impuissant
 Fait pourtant des efforts dignes qu'on s'en étonne
 Il redescend bientôt, redevient monotone,
 Et sa gaieté sans cesse est voisine des pleurs ;
 S'il nous attristoit moins, il nous rendroit meilleurs.

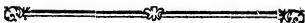
Je ne te parle point de ses drames funèbres
 Qu'enfanta le faux goût au sein de ses ténèbres ;
 Qui du charbon de Londres exhale la vapeur,
 Et dont tout le mérite est de nous faire peur.
 De ces noirs avortons le nombre ici fourmille ;
 Et loin qu'avec tes fils certain air de famille
 Sur leur sombre laideur nous fascine les yeux ;
 L'ennui toujours est peint sur leur masque odieux.
 Leur embonpoint n'est rien que de la bouffissure,
 Et tous ont de leur chûte encor la meurtrissure.
 De Fagan, de Boissy, je ne te parle pas :
 J'ai désigné les chefs, qu'importent les soldats ?
 Il en est toutefois qu'au Pinde l'on renomme.
 Gresset fit le *Méchant*, quoiqu'il fût honnête homme ;

(1) On fait que Térence fut ami du célèbre Lélius.

Et Piron, dans ses vers du Parnasse avoués,
S'est joué de lui-même, & nous a tous joués.
Dancourt même souvent captive nos suffrages.

Un peu moins immortel que ses jolis ouvrages,
Dorat, toujours présent à mon cœur éperdu,
Aux mêmes lieux que toi sans doute est descendu.
Que du *Célibataire* il te fasse lecture :
De nos goûts passagers cette noble peinture
Pourra... Qu'allois-je dire ? Est-ce être circonspect ?
En louant son ami, l'ami paroît suspect.
Taisons-nous : seulement, pour changer de chapitre,
Permetts qu'en ton honneur j'achève cette Epître.
Il n'est point de grand homme, il n'est point de héros
Qui seul dans sa carrière ait brillé sans rivaux,
Et qui du plus haut rang ne puisse un jour descendre :
Le Macédonien qui mit l'Asie en cendre,
Avait accumulé cent triomphes divers ;
Mais Porus l'attendoit au bout de l'univers ;
Non-moins vaillant que lui, Porus fut le combattre :
César, que des Gaulois l'effort ne put abattre,
Ce Romain si fameux qui vainquit les Romains ;
Seroit, sans Annibal, le premier des humains.
Le chancre de Mantoue a la douleur amère
De partager sa palme avec le vieil Homère,
Et Michel-Ange atteint à celle de Zeuxis.
Auprès d'Anacréon Tibulle s'est assis.
Rome, qui si long-temps fut l'émule d'Athènes ;
A vu dans Cicéron renaître Démosthènes.
La Grèce eut des Myrons ; la France, des Couf-
tous :
Tous ces mortels sont grands, nous les admirons tous ;
Ils marchent tous de front dans leur noble carrière ;
Mais quel mortel jamais l'emporta sur Molière ?

M. le Chev. DE CUBIERES.



LE COLIN-MAILLARD.

J'Aime ce jeu bruyant , d'adresse & de hasard ;
Qui du sort des humains est l'image fidelle ,
Où la beauté timide & fuyant avec art ,
Tombe enfin dans les bras qu'on étend autour d'elle ;
Et par un foible cri , par un charmant soupir .

Trahit sa crainte & son plaisir.

Combien , en la suivant , s'irrite le désir !

Quand on la saisit , quelle joie !

Toutes les ruses qu'elle emploie ,

Ses pieds légers sur le parquet glissants ;

Ses yeux si beaux & si perçants ,

Pour la sauver sont impuissants ;

D'un simple aveugle elle est la proie.

Un aveugle souvent exerce un grand pouvoir ;

Son état malheureux touche le cœur des Dames ;

Et sans doute , pour émouvoir

Leur naïves & tendres ames ,

Mieux vaut bien sentir que bien voir.

On dira , je le fais , que la raison sévère ,

Dont les yeux sont toujours ouverts ,

De sa vive & pure lumière

Doit éclairer tout l'univers.

L'univers pourtant ne l'est guère ;

Et malgré les nobles regards

De la Déesse aussi sage qu'altière ,

Qui préside aux vertus , à la gloire , aux beaux-arts ;

La Fortune & l'Amour sont deux Colin-Maillards

Que le ciel a chargés de gouverner la terre.

M. DUPONT.



IDYLLE,
VUE DE LA CAMPAGNE,

Après une pluie d'été.

DAMON ET DAPHNÉ.

D A M O N.

IL est passé, Daphné, ce ténébreux orage:
Le tonnerre effrayant n'ébranle plus les airs,
Et nous ne voyons plus, sur le flanc du nuage;
En longs sillons de feu serpenter les éclairs.
Viens, tu peux sans danger, sortir de ton asyle:
Regarde autour de toi comme l'air est tranquille?
Qu'attendons-nous encor? Les timides brebis
Que la crainte assembloit sous un toit de feuillages;
Se dispersent déjà sur les frais pâturages,
Et de leur laine humide agitent les rubis.

« Le Berger prit la main de sa jeune compagne,
» Qui promenoit par-tout ses regards enchantés »;
Daphné, lui disoit-il, vois combien de beautés
Le retour du soleil répand sur la campagne!
Comme déjà le ciel a repris son azur!
Ce vert en est plus doux; le jour en est plus pur.

Vois-tu, répondoit la Bergère,
Ce rideau sombre qui s'étend
Sur les monts brillants de lumière?
Le voilà qui s'avance au bord de cet étang.
Regarde ces forêts dans l'ombre ensevelies...
Voilà déjà l'ombre qui fuit,

P ij

Et le soleil qui la poursuit :
Vois, vois comme elle court à travers les prairies !

D A M O N.

Vois-tu l'arc éclatant dont les vives couleurs
S'impriment sur le fond de cet obscur nuage ;
Il semble ramener la verdure & les fleurs,
Et descendre au vallon qu'a respecté l'orage.

« Daphné répondit à son tour,
» En pressant le Berger d'un de ses bras d'albâtre » :
Comme sur ces rosiers le Papillon folâtre !

Vois le doux Zéphir de retour,
Secouer les gouttes brillantes
Dont la pluie a mouillé le calice des plantes.
Vois jouer dans les airs ces vermineaux ailés
Qu'agit le soleil par sa chaleur active ;
Et cet étang voisin... oh ! comme sur sa rive
Des saules d'alentour les rameaux sont perlés !
Comme son crystal pur répète encor l'image
Et des cieux azurés, & du prochain feuillage !

D A M O N.

Embrasse-moi, Daphné !... quel sublime tableau !
Comment nous exprimer dans ce torrent de joie,
Dans ces larmes d'amour où notre cœur se noie ?

Que tout ce qui m'entoure est beau !
Depuis l'astre éclatant dont les feux chassent l'ombre,
Jusqu'au germe caché du plus foible arbrisseau,
Tout présente à mes yeux des merveilles sans nombre.

D A P H N É.

J'admire aussi, Damon, les rayons d'un beau jour ;
J'aime à voir un soir pur, une brillante aurore.

Mais le charme de ton amour
Ajoute à ces tableaux un nouveau charme encore.

M. LÉONARD.



IDYLLE,

LE CHANT D'UN BARDE.

LA Vierge qui brilloit sur la voûte azurée,
Laisse à présent régner la balance d'Astrée.
Mes amis ! voici l'heure où le flambeau du jour
Commence à tempérer sa lumière dorée :
Pour dissiper l'ennui d'une longue soirée,
Je veux vous raconter une histoire d'amour ;
Telle qu'environné de ses Bardes antiques,
Ossian la chantoit dans les rochers Galliques.

L'obscurité couvroit le Palais d'Ithona :
Morni qui traversoit les campagnes prochaines,
Entendoit pour tout bruit le murmure des chênes,
Et le frémissement des eaux de Duvrana.
Il avoit répandu la terreur de ses armes ;
Et revenoit vainqueur dans les bras de l'Amour :
Ithona, disoit-il, quand j'ai quitté tes charmes,
J'ai vu ton sein tremblant, tes yeux mouillés de larmes,
Et tu ne parois point pour chanter mon retour.
Il s'avance ; aucun jour ne luit parmi les ombres ;
Les portes du palais sont ouvertes & sombres ;
Le vent souffle & mugit dans les appartemens ;
Le parvis est jonché des feuillages d'Automne :
Il appelle Ithona ; la voûte qui résonne
Répond à ses clameurs par des gémissemens.
O ciel ! que devient-il ? Dans son incertitude,
Il parcourt des rochers la vaste solitude.
Le sommeil le surprend ; mais quel sommeil affreux !
L'image d'Ithona se présente à ses yeux :
Son voile étoit sanglant ; sa noire chevelure
Couvroit son sein d'albâtre, & cachoit sa blessure.

Le fantôme au guerrier fait entendre ces mots :
 « Tu dors , Morni , tu dors , & tu perds ton amante ,
 » Autour de Tromaton , la mer roule ses flots :
 » C'est dans ce lieu désert qu'un tyran me tourmente ;
 » C'est-là que Duomat , mon cruel ravisseur ,
 » Porte avec lui l'Amour & toute sa fureur ».

Les vents , avec fracas , fortoient de la montagne ;
 Morni s'éveille , il s'arme , il vogue sur les eaux ;
 De ses braves guerriers l'élite l'accompagne ,
 Et le troisième jour l'Isle s'offre au héros ,
 Comme un bouclier bleu sur l'humide campagne.
 Son amante étoit seule , & pleuroit sur ces bords.
 Soudain Morni paroît : elle baisse la vue ;
 Un tremblement mortel agite tout son corps :
 Trois fois elle se lève & retombe éperdue.
 Morni lui crie : « Arrête , Ithona ; connois-moi !
 » Arrête ! crois-tu voir un ennemi barbare ?
 » Non , ce n'est point la mort que mon bras te prépare.
 » Je viens punir un lâche ; est-il auprès de toi ?
 » Parle : où s'est-il caché ? je sens frémir mes armes....
 » O fille de Nuat ! ne vois-tu pas mes larmes !

I T H O N A.

Qui t'a fait découvrir cet horrible séjour !
 Ah ! que n'ai-je expiré comme l'herbe inconnue ,
 Qui , dans un champ désert , meurt sans être apperçue.
 Pourquoi viens-tu , Morni , troubler mon dernier jour ?
 Tu donneras en vain des regrets à ma cendre ;
 Ithona , chez les morts , ne pourra plus t'entendre...
 O souvenir ! la nuit enveloppoit les cieux ;
 Mon frère étoit absent , mon palais sans défense ;
 Des chênes embrasés m'éclairaient de leurs feux.
 Un bruit d'armes soudain me remplit d'espérance :
 Je crois que mon amant va s'offrir à mes yeux :
 Mais quel est mon effroi , quand fumant de carnage ,
 Baigné du sang des miens qu'il venoit d'égorger ,
 Duomat , juché sur moi , vole & s'ouvre un passage ?

Il m'entraîna mourante ; il avoit à venger ,
D'un amour rebuté l'ineffaçable outrage...

M O R N I.

Où faut-il le chercher ? le traître est déjà mort..
Ce jour te rendra libre , ou finira mon sort.
Si je meurs , Ithona , si ma haine est trompée ,
Sur ce même rivage élève mon tombeau ;
Et dès que sur les mers tu verras un vaisseau ,
Crie aux navigateurs : donne-leur mon épée ;
Qu'on la porte à mon père , afin que ce vieillard ,
Du retour de son fils l'ame en vain occupée ,
N'attache plus sur l'onde un inquiet regard.

I T H O N A.

Eh ! si Morni n'est plus , Ithona vivra-t-elle ?
Mon cœur n'est point formé de ces fables mouvants ;
Il ne ressemble point à ce flot infidelle
Qui monte & qui s'abaisse au gré de tous les vents.
Sous le glaive ennemi , si mon amant succombe ,
Je ne quitterai plus ce funeste rocher :
Le même coup , Morni , m'étendra dans la tombe ,
Et mon cœur , près du tien , ira se dessécher....
Mais le voilà , ce monstre ! il fend la vague sombre.
Vois-tu tous ses guerriers ? Je frémis de leur nombre.
Marchons , dit le héros ; & plus prompt que l'éclair ,
Déjà son bras terrible a fait briller le fer.
» Est-ce à moi de trembler , quand mon rival approche ?
» Ithona ! vas m'attendre au fond de cette roche ;
» Et nous , amis , bravons ces guerriers menaçants ;
» Leurs glaives sont nombreux , mais nos cœurs sont
» puissants ».

Il dit : sa tendre amante , à ces mots , s'encourage ;
En quittant le héros , ses pleurs se font taris ;
A travers ses douleurs s'échappe un doux souris ,
Comme un fillon de feu luit au sein de l'orage.
L'orgueilleux Duromat descend sur le rivage ;
La haine & le mépris sont marqués dans ses traits ;
Son front s'est replié , son oeil rouge & sauvage

Roule , à demi-couvert de ses fourcils épais.
» Sur mes rochers , dit-il , quel destin vous envoie ?
» Est-ce mon Ithona que vous venez chercher ?
» Vil troupeau ! dans le sang , fais-tu que je me noie ?
» Qu'on a vu , sous mes coups , le brave trébucher ?
» Connois-tu le trésor qui fait ici ma joie ?
» De mes bras vainement tu voudrois l'arracher :
» Crois-tu fondre sur lui comme un loup sur sa proie ?
Superbe , dit Morni , ne me connois-tu pas ,
Quand tes pieds , devant moi , fuyoient dans les combats ?

Couvert de tes guerriers , tu fais voir ton audace :
Mais montre-toi ; l'effet va tromper ta menace.
Duromat s'est caché sous un rempart de fers :
Mais Morni dans la foule , impatient , s'élance ;
Il le poursuit , l'atteint , le frappe de sa lance ;
Et le lâche , en tombant , pousse un cri dans les airs.
Sur ses guerriers épars , la mort se précipite ;
Dix , aux traits du vainqueur , succombent dans leur fuite.

Le reste , à pas pressés , remonte sur les mers.
Un jeune-homme expirant est couché sur le sable ;
Ses yeux erroient encor sous son casque abattu :
Des plantes , dit Morni , je connois la vertu ;
Guerrier ! puis-je t'offrir une main secourable ?
Je meurs , dit l'étranger ; ton secours seroit vain ;
Mais de ces bords cruels , mon palais est voisin ;
Tu peux en voir la tour ; j'y vécus près d'un frère
Fameux dans les combats par sa valeur guerrière ;
En lui donnant ce casque , apprends-lui mon destin.
Morni frémit , le casque échappe de sa main ;
C'est Ithona mourante... elle s'étoit armée ;
Des flots d'un sang vermeil jallissent de son sein ;
Sa vte appesantie est pour jamais fermée.
Morni , dit-elle , adieu ! tu n'as plus d'Ithona ;
J'ai cherché , sous tes coups , une mort salutaire ;
J'avois perdu l'honneur , & la vie est moins chère.
O ! si j'étois restée aux bords de Duvrana ,

Dans l'éclat de ma gloire , au sein de ma famille ,
 J'aurois coulé des jours tranquilles , sans remords ;
 Les Vierges, dans leurs chants, auroient béni mon sort,
 Mais je meurs , & Nuat rougira de sa fille.
 Ainsi parle Ossian ; tous ses Bardes émus ,
 A ce triste récit, laissent tomber des larmes.
 Morni l'écoute ; il tremble , il agite ses armes ;
 Et croit voir devant lui son rival qui n'est plus.
 Appuyé sur sa lance, il regarde la terre ,
 Et son corps gigantesque est pareil au vieux pin ;
 Dont le sommet noirci par les feux du tonnerre
 S'incline , en murmurant , sur l'abyme voisin.
 Au souvenir amer de la plus tendre amante ,
 Il fort un long soupir de son cœur enflammé :
 C'est ainsi que les vents , dans leur course bruyante ,
 Troublent encor les airs , quand l'orage est calmé.

Le même.

A U P R I N T E M S.

REVEENEZ, charmante verdure ,
 Faites régner l'ombrage & l'amour dans nos bois ;
 A quoi s'amuse la nature ?
 Tout est encor glacé dans le plus beau des mois.
 Si je viens vous presser de couvrir ce bocage ,
 Ce n'est que pour cacher aux regards des jaloux
 Les pleurs que je répands pour un berger volage.
 Ah ! je n'aurai jamais d'autre besoin de vous !

DESHOULIERES.





LA NOUVEAUTÉ, C O N T E.

Aux lieux où règne la Folie,
Un jour la Nouveauté parut,
Aussitôt chacun accourut,
Chacun disoit: Qu'elle est jolie!

Ah! Madame la Nouveauté,
Demeurez dans notre patrie;
Plus que l'Esprit & la Beauté,
Vous y ferez toujours chérie.

Lors la Déesse à tous ces fous,
Répondit: Messieurs, j'y demeure,
Et leur donna le rendez-vous
Le lendemain à la même heure.

Le jour vint: elle se montra
Aussi brillante que la veille.
Le premier qui la rencontra
S'écria: Dieux! comme elle est vieille!

M. HOFFMAN DE NANCY.



LE NOYÉ, C O N T E.

DANS un hameau vivoit un homme peu notable
(On le nommoit Charlot Bon-Cœur),
Pour son prochain , toujours très-charitable ,
Hormis pour les poissons , car il étoit pêcheur
De son métier. Pour eux plein de finesse ,
Pour tout autre il n'étoit que candeur & simplesse:
Sur le bord de la mer , un jour ,
Aux citoyens des eaux il faisoit plus d'un tour.
Tandis qu'à leur faim , qui s'irrite ,
Offrant de perfides appâts ,
Très-poliment il les invite
A prendre leur dernier repas ;
Tandis que son filet dans les eaux se déploie ;
Et que son large ventre , ouvert à tous venans ,
Livrant un hameçon des plus appétissans ,
De ses convives fait sa proie ;
Aux oreilles du bon pêcheur
Arrive un bruit sourd qui l'étonne ;
Son œil cherche le bruit , & voit avec frayeur
Un malheureux noyé que la force abandonne.
Avec sa longue perche il vole à lui soudain ,
Pourvu de force & de courage ,
Et travaille tant qu'à la fin
Il l'entraîne sur le rivage.
Dès que Charlot eut pu l'examiner ,
Il reconnoît Jean son compère ;
Mais tandis qu'il jouit du bien qu'il vient de faire ;
Il voit sur lui du sang qui le fait frissonner ;
Et son ame à bon droit en étoit alarmée :
Car sa perche , en le poursuivant ,
Du croc dont elle étoit armée ,

Venoit de lui crever un œil en le sauvant.
 Il en verse des pleurs, le mène à sa chaumière ;
 Le met dans son lit, à ses fraix
 Le fait soigner, si bien qu'à son œil près,
 Il lui rend sa santé première.

Mais Jean, à peine à soi-même rendu,
 Contre Charlot court demander justice ;
 Et tout-à-coup oubliant le service,
 Ne se souvient que de son œil perdu.
 Comme Charlot ne peut plus le lui rendre ;
 Jean, qui ne peut lui pardonner,
 Prétend qu'on le punisse ; il faudroit, à l'entendre ;
 A des gros intérêts au-moins le condamner.
 Sur son ingratitude on a beau le reprendre ;
 Notre borgne, aveuglé par son ressentiment,
 Veut se faire payer son œil absolument.

Leur plaidoyer, comme vous pouvez croire ;
 Fut curieux. Charlot, en racontant l'histoire,
 Dit que son cœur ne s'est rien reproché
 Dans tout ceci, que de l'avoir péché ;
 Que Jean n'eût pu jamais refuser sans folie
 Un de ses yeux pour racheter sa vie ;
 Que sans cet accident il eût fini son sort ;
 Et qu'un borgne, après tout, vaut encor mieux
 qu'un mort.

Malgré ces beaux discours, que tout haut il rejette ;
 Jean dit toujours qu'il n'est nul temps,
 Nul cas, nulle loi qui permette
 De venir éborgner les gens.

Le juge, embarrassé, ne savoit plus que dire.
 Un des fous que jadis on gageoit chez nos Rois ;
 Un fou beaucoup moins fou que ceux qu'il faisoit rire,
 Pour opiner, élève alors la voix.
 « Vous hésitez, dit-il ! Ma foi ! de ma sagesse
 » Ce procès-là ne seroit point l'écueil.
 » Jean se plaint de Charlot, qui n'a pas eu l'adresse

» De le pêcher sans lui crever un œil.
» Eh bien, qu'on le jette sur l'heure
» Au même endroit d'où l'a tiré Charlot ;
» S'il en sort sain & sauf, prononcez aussitôt
» Des dommages pour lui ; si mort il y demeure,
» Que Charlot soit, par votre arrêt,
» Absous de la blessure, & payé du bienfait ».
Ce jugement parut fort sage,
Et par la justice dicté ;
Mais Jean craignit de le voir adopté ;
Et se mit hors de cour sans plaider davantage :
Il s'en alla d'un air un peu honteux :
D'une pareille épreuve il avoit trop à craindre ;
Il aimait mieux enfin perdre un œil sans se plaindre,
Que d'aller s'exposer à les perdre tous deux.

MADRIGAL.

QUE n'ai-je esprit, gentillesse, beauté ?
Non pour m'offrir à quelqu'autre Bergère,
Car vous m'avez conquis ma liberté ;
Non pour paroître en Cour, je suis sincère ;
Non pour savoir débrouiller une affaire,
Car au Palais ne sont mes rendez-vous :
Mais pour pouvoir apprendre l'art de plaire ;
Autant qu'il faut pour être aimé de vous !

VOLTAIRE.





DIANE ET ENDYMION,

C O N T E.

A Travers les forêts, à travers les campagnes;
 Le javelot en main, le carquois sur le dos,
 Diane & ses chastes compagnes
 Fuyoient l'Amour & le repos.
 Mille amans soupироient; mille : Ovide l'assure :
 Mais Diane avec eux le prenoit sur un ton
 Qui du téméraire Actéon
 Ne rappeloit que trop la fatale aventure.
 Il fallut donc (c'est un pénible soin)
 Etouffer ses soupirs , ou soupirer de loin.
 L'Amour est un enfant colère :
 Tant de rigueur l'irrite; il jure par sa mère
 Que bientôt on verra l'austère déité,
 Plus docile qu'une bergère,
 Au pied de ses autels déposer sa fierté;
 Et s'enrôler sous sa bannière.
 Si l'Amour promettoit de ne jamais changer;
 La rétractation seroit chose possible;
 Mais il jure de se venger;
 Un tel serment est infaillible.
 Vous savez que le Dieu du jour
 Partage avec sa sœur son brillant ministère.
 Darde-t-il ses rayons sur un autre hémisphère ?
 Sur le nôtre à l'instant elle brille à son tour.
 Cent fois , en parcourant sa paisible carrière,
 Elle a vu des amans voler au rendez-vous,
 Et sur le gazon , la fougère ,
 Confier leurs plaisirs à sa douce lumière :
 Cent fois un tel spectacle excita son courroux.
 Mais ce qui nous irrite , à la fin peut nous plaire :
 L'Amour l'avoit prévu : que ne prévoyoit-il pas ?
 Diane hésite encore , & détourne la vue ;

Mais son cœur est touché, mais son ame est émue.

Que sert à la vertu de livrer ces combats ?

Le seul Amour en réglera l'issue.

Nouveau regard lancé du haut des cieux :

Nouvel objet qui frappe la Déesse.

Ce n'est plus un couple amoureux

En proie à sa brûlante ivresse ;

C'est un berger au teint vif & vermeil,
Aux cheveux blonds, épars, à la peau douce & fine ;

Qui d'un gazon fait sa courtine,

Et se livre aux langueurs d'un paisible sommeil.

On dit que sa mante légère

Voltigeoit au gré du zéphyr,

Et qu'on vit la Déesse austère

Regarder en lorgnant, soupirer & rougir.

Rougir sans se fâcher est, dit-on, chez les belles

Un signal dont l'Amour peut faire son profit.

Ovide quelque part l'a dit :

J'aimerois mieux le tenir d'elles.

Quoi qu'il en soit, Diane, en hésitant ;

Fait arrêter son char, malgré les Destinées,

Dont l'ordre est toujours si pressant,

Et pour qui des siècles d'années

Sont ce qu'est pour nous un instant.

Diane raisonnoit encore

Malgré le trouble de son cœur.

Hé quoi ! n'a-t-on pas vu l'Aurore ;

Dit-elle, pour Tithon sentir la même ardeur ?

Le jour en vint plus tard, le monde étoit en peine ;

Mais le ciel n'en fit aucun bruit.

Jupiter, à son tour, près de la belle Alcène,

De trois mortelles nuits allongea la semaine ;

Je puis bien d'un instant allonger cette nuit.

Elle dit ; & bientôt appelant un nuage,

Elle en couvre son char, & voile sa clarté

Aux curieux du voisinage ;

Ne réservant pour son utilité

Qu'une foible lueur nécessaire en voyage ;

Au pied du mont Ladmus dormoit Endymion ;
C'est-là que de Phébé le char plonge & s'arrête ;
Elle contemple avec émotion
Ce beau dormeur, qui, sans intention,
Sans même s'en douter, achève sa conquête.
S'il s'en doutoit, dormiroit-il ? Oh ! non.
Un songe heureux, dans cet instant propice ;
A coloré son teint, ranimé tous ses sens ;
D'un réveil très-prochain très-favorable auspice,
Diane en compte les instans ;
L'Amour les compte aussi : car sans peine on peut
croire
Qu'il contemploit d'un œil malin
Ces augures de sa victoire :
Son pouvoir est vengé, son triomphe est certain :
Déjà Diane, impatiente,
Sur la main du berger porte une main tremblante ;
Eveille-toi, dit-elle, & connois ton bonheur !
On dit même qu'alors, pour mieux se faire entendre ;
Elle appuya ce discours si flatteur
D'un baiser mille fois plus tendre ;
A ce baiser, à ce doux bruit,
Endymion s'éveille, & regarde & s'enfuit.
Arrête ! lui crioit la Déesse étonnée ;
Regarde mieux, tu verras mes attraits ;
Je suis jeune & Déesse, & vierge, qui plus est
Je pourrois sur ta destinée
Répandre..... Discours superflus !
Endymion déjà ne l'entend plus.
Il fuyoit, & bientôt il atteint son asyle,
Antre vaste & profond, séjour sombre & tranquille ;
Dans les flancs d'un rocher pratiqué par le temps,
Séjour propre au mystère, & fait pour les amans :
C'est-là qu'Endymion, jeune & novice encore,
Epreuve les besoins d'un bonheur qu'il ignore :
Hélas ! dit-il, peut-être on venoit me l'offrir,
Peut-être je viens de le fuir,
Ce bonheur qui m'est nécessaire ;

Je suis un sot, la chose est claire.
 Diane, à part, en jugeoit comme lui;
 Mais autrefois, comme aujourd'hui,
 Le plus sot en amour, j'en atteste l'usage;
 N'a vu que rarement dédaigner son hommage:
 D'ailleurs, on fait qu'en pareil cas,
 Disoit à part soi la Déesse,
 Il nous faut des humains encourager l'espèce:
 Autrement, avec elle on ne finiroit pas.
 Tout en parlant, elle s'approche,
 Et trouve Endymion retranché dans sa roche:
 Il ne peut fuir, il n'en est plus tenté.
 Rassure-toi, berger timide,
 Lui dit en souriant la jeune Déesse.
 Le sourire de la beauté
 Fait d'un amant trembleur un héros intrépide:
 Endymion le deviendra;
 Déjà Diane en voit le doux présage;
 On ne dit point ce qu'il fit par-delà;
 Mais si la fable est un sûr témoignage;
 La nuit fut longue ce jour-là.

M. DE LA DIXMERIE.

L'ACTE AUTHENTIQUE.

UN Seigneur de haute Noblesse •
 Chez un Notaire fréquentoit;
 De la Tabellione amoureux il étoit,
 En avoit les faveurs, & voire la tendresse.
 Le mari soupçonneux fit si bien ou si mal,
 Que sur le fait un soir il surprit son rival,
 Lequel dit: c'est chose claire,
 Qu'à votre honneur j'ai sorfait;
 Je ne puis nier un fait
 Passé pardevant Notaire.

M. DE SAINT-JUST.

L'AVARE ET LE PRODIGE.

OH ! qu'il est sot ce cynique Harpagon ;
Surchargé de travaux , privé de jouissance ,
Qui fait de son logis se faire une prison ,
Et vivre pauvre au sein de l'abondance !
Oh ! qu'il est sot , ce prodigue Cliton ,
Qui s'est imaginé que perdre ses richesses ;
C'est en jouir ; qui donnant à foison ,
Sans répandre un bienfait , fera mille largesses !
A les entendre discourir ,
A voir le train qu'ils osent suivre ,
Vous croiriez qu'Harpagon ne doit jamais mourir ;
Et que Cliton n'a plus qu'un jour à vivre.

M. IMBERT.

LE PASSANT ET LA TOURTERELLE,**DIALOGUE.**

LE PASSANT.

QUE fais-tu dans ce bois , plaintive Tourterelle ?

LA TOURTERELLE.

Je gémis , j'ai perdu ma compagne fidelle.

LE PASSANT.

Ne crains-tu point que l'Oïseleur

Ne te fasse mourir comme elle ?

LA TOURTERELLE.

Si ce n'est lui , ce sera ma douleur.

FOURCROY.

V E R S

A M. DE VOLTAIRE,

Au sujet de la Statue qu'on alloit lui élever.

LE juste monument qu'on élève à ta gloire
 Dans l'auguste séjour des Filles de Mémoire,
 Cause à tes ennemis le plus mortel chagrin.
 » Minerve, disent-ils dans leur jalouse rage,
 » Minerve honore trop ce superbe Ecrivain.
 » avec un tel éclat, dans son Temple divin ;
 » Souffrir qu'en Roi du Pinde il ait seul son image,
 » C'est le rendre à-la-fois plus illustre & plus vain.
 Sans doute que les Sots qui tiennent ce langage,
 Ignorent que les arts, par un si noble hommage,
 Font beaucoup plus pour eux que pour leur Souverain,
 Que sa gloire du temps ne peut craindre l'outrage,
 Et que le temps dévore & le marbre & l'airain.
 Si par le monstre ailé, Rome antique, abattue,
 Garde de sa splendeur un immortel renom,
 Si l'on adore encor Virgile & Cicéron,
 Si, loin de s'affoiblir, leur gloire s'est accrue,
 C'est à tort que C** , L** , B** & F**
 Voudroient anéantir un projet qui les tue.
 Qu'importe que guidé par le même démon,
 Un fanatique obscur brise un jour ta Statue,
 Que ce beau monument soit éternel ou non,
 Que la haine des Sots meure ou se perpétue ?
 Ceint du triple laurier dont la main d'Apollon
 A couronné Sophocle, Homère, Anacréon,
 Tu prends au-dessus d'eux la place qui t'est due.
 Dans l'univers entier ta gloire est répandue,
 Et ce n'est qu'avec lui que périra ton nom.

M. LEFRANÇOIS.



R É P O N S E

DE M. DE VOLTAIRE.

LE Vieillard très-malade, que M. LEFRANÇOIS a bien voulu honorer de son attention, & des meilleurs vers qu'on ait fait depuis long-temps, lui demande bien pardon de le remercier si tard, & de ne le remercier qu'en prose. Soixante-seize ans, des montagnes de neige qui lui font perdre la vue, & des maladies cruelles, font une cause trop valable. Agréez-les, Monsieur, avec la reconnaissance respectueuse que vous doit le Solitaire honoré de vos bontés.

Ferney, 11 juin 1770.



L A D E F E N S E.

POUR me faire oublier les charmes de Tircis,
Ma mère me défend de souffrir sa présence:
J'obéis, mais, hélas! ma triste expérience

Pour ce conseil me donne du mépris;
Son absence à mon cœur exagère son prix;
Moins je le vois, & plus j'y pense.

L'Abbé MANGENOT.

É P I T R E

A LA MAITRESSE QUE J'AURAI.

A ZULMÉ, Zélis & Lifette,
Je ne consacre plus mes sons :
Faut-il toujours, sur sa musette,
Redire les mêmes chansons ?
Ma Zulmé toujours raisonnable,
M'attriste par sa dignité :
Elle croit trop que la beauté
N'a jamais besoin d'être aimable.

Dans le moment fait pour jouir,
Zélis ou plaifante, ou raisonne,
Elle n'a jamais de plaisir,
Comment voulez-vous qu'elle en donne ?

Lifette, il faut en convenir,
Est aimable, & jeune & jolie :
Sans art elle fait réunir
La tendresse avec la folie ;
Ses grands yeux noirs sont pleins de feux ;
Ils annoncent la plus belle ame ;
L'amour semble y puiser sa flamme :
Mais, hélas !... j'ai tant vu ses yeux !
De la rose qui vient d'éclorre
Sa bouche a les vives couleurs ;
Son haleine est plus pure encore
Que celle dont l'amant de Flore
Caresse la tige des fleurs :
Près de ses lèvres ravissantes,
Trente-deux perles éclatantes,
Que polit la main de l'Amour,

Satisfaite de mon hommage,
Un jour tu tariras mes p.eurs.

D'un amant essuyer les larmes ;
C'est vouloir dessiller ses yeux :
Aux regards de l'Amour heureux,
Les défauts ne sont plus des charmes.
Dès que les Amours sont contents,
On ne les retient qu'avec peine ;
Souvent au bout de la semaine,
Ils ont déjà les cheveux blancs ;
On voit que ces enfans volages
Sont toujours prêts à sommeiller ;
Plus de folie & plus d'oragès,
Et lorsque les amours sont sages,
Ils ont bien l'air de s'ennuyer.
Quand il fend la voûte azurée,
Pour venir habiter nos bois,
L'aimable fils de Cythérée
A deux chars comme deux carquois ;
Semblable à celui de sa mère,
L'un traîné par des tourtereaux,
Sans bruit, sans indiscrets flambeaux,
Tant que la Dryade est sévère,
Parmi les ombres du mystère,
Escorte l'enfant de Paphos :
Mais si la bergère abusée,
Aux transports du Faun amoureux
Accorde une victoire aisée,
Dans le désordre de ses feux,
Soudain les papillons volages,
De l'Amour sont les conducteurs ;
Et plus brillants que ces nuages
Dont Iris a peint les couleurs,
Malgré la Dryade & ses pleurs,
Entraînent loin de ces bocages
L'Amour qui rit de ses douleurs.
De la rose qui te couronne

Pour conserver le frêle éclat,
Par l'amant le plus-délicat,
Apprends les secrets qu'il te donne:
Connois bien l'art voluptueux
D'éviter l'instant de te rendre:
Laisse-le briller à mes yeux:
Connois l'art de le faire attendre;
Fâche-toi pour mieux t'appaiser;
N'accorde rien sans le défendre;
Donne quelquefois un baiser:
Plus souvent laisse-le moi prendre;
Que la plus légère faveur
Ait tout le prix d'une victoire:
En baissant ta main je dois croire
Qu'il n'est point de plus grand bonheur;
Lorsque ma bouche est sur ta bouche,
Va, ton sein doit être couvert:
Que sur ton sein, lorsque j'y touche,
Ton voile ne soit qu'entr'ouvert;
Garde-toi d'offrir à ma vue
Tes charmes sans aucun bandeau:
Si jamais je te voyois nue,
Tu n'aurois plus rien de nouveau.
Pour rendre mon bonheur extrême,
Laisse-moi long-temps soupirer:
Dans le sein du bonheur suprême,
Que j'aye encore à désirer.
Ne sois pas tous les jours la même;
Ne te pare pas tous les jours;
Le premier talent des amours
Est celui des métamorphoses:
Si le printemps régnoit toujours,
On n'aimeroit pas tant les roses.

M. le Marquis DE PEZÉ

LE VILLAGE DÉTRUIT,

IDYLLE.

ENFIN je vous revois, délicieux vallons !
 Lieux où mes premiers ans couloient dans l'innocence !
 Campagne où régnoit l'abondance !
 Je reviens fouler tes gazons.
 Mes regards vont chercher, du haut de la colline,
 Le ruisseau qui fuyoit d'une roche voisine,
 Intarissable dans son cours,
 La ferme cultivée où je passois mes jours,
 L'Eglise vénérable, & le bois d'aubépine
 Qui servoit d'asyle aux amours...
 Comme tout est changé ! ce ruisseau solitaire
 Roule couvert de mousse au milieu des roseaux ;
 On n'entend sur ses bords que les tristes vanneaux,
 Et ce haut peuplier, dont la feuille légère
 Frémit autour de ses rameaux.
 Sur le rivage de cette onde,
 Je prétendois fixer ma course vagabonde :
 Je voulois, heureux casanier,
 Vivre avec mes voisins dans une paix profonde ;
 Les attirer souvent auprès de mon foyer,
 Végéter dans l'insouciance,
 Et vieillir sous le marronnier,
 Dont la cime touffue ombragea mon enfance.
 Combien de fois sous son berceau,
 Qui maintenant protège une triste bruyère,
 J'ai vu les jeux naîs des filles du hameau,
 Les danses qu'on formoit sous les yeux d'une mère ;
 Les prix donnés par un vieillard,
 Et leur gaité sans feinte, & leurs plaisirs sans art !
 Combien de fois, le soir, dans la saison fleurie,
 J'entendis résonner les frêles chalumeaux,

Le cornet des bouviers rappelant leurs taureaux ;
 Le bruit d'une rustique orgie,
 Le chant du villageois libre de ses travaux,
 Et le bêlement des agneaux
 Qui regagnoient la bergerie !

Dans cette friche inculte où rampe le chardon ;
 Le pasteur vertueux avoit son Presbytère :
 C'étoit un bon vieillard adoré du canton,
 Occupé des devoirs de son saint ministère,
 Riche avec peu de bien, n'ayant d'ambition
 Que celle d'aider la misère.

A tous les malheureux il ouvroit sa maison :
 Sa bourse leur étoit commune.
 De jeunes orphelins, des soldats mutilés,
 Et d'humbles passagers, jouets de l'infortune,
 Près de son feu, l'hiver, se trouvoient rassemblés.
 Tous ces rebuts de l'indigence,
 A sa table frugale, étoient sûrs d'être admis,
 Et recevoient l'accueil qu'après sa longue absence ;
 On fait au meilleur des amis.

Ici, du Magister la demeure bruyante
 A fait place aux buissons qui bordent le chemin
 De leur muraille verdoyante.
 Dès qu'il paroissoit le matin,
 Les enfans, à sa voix paisible ou menaçante ;
 Etoient instruits de leur destin.
 Quand par fois un bon mot s'échappoit de sa bouche,
 Son front épanoui brilloit d'un ris flatteur ;
 Mais il inspiroit la terreur
 Si-tôt qu'il reprenoit son air dur & farouche.
 Ses grands talens le rendoient vain ;
 Car il se connoissoit un mérite suprême :
 Il savoit lire, écrire, & chanter au lutrin,
 Prédire la marée, arpenter un terrain ;
 Il chiffoit aisément, & le bruit couroit même
 Qu'il savoit un peu de latin.

Sa gloire a disparu ; triste effet de la guerre !
Le toit qu'il habitoit n'entend plus ses accens.

Plus loin sur ces débris , un feston de lierre
Attiroit les regards des avides passans.
Là , le joyeux convive , en buvant à la ronde ;
Débitoit son histoire & régloit le canton.

Là , tout en gouvernant le monde ,
Le grave politique oubloit sa raison.
J'aime à me rappeler encore
L'humble appareil de ce réduit ,
Le mur blanc , le plafond sonore ,
Le meuble sagement construit ,
Servant le jour d'armoire , & d'alcove la nuit ;
Le jeu de l'oie , & les images ,
Les foyers égayés , dans la belle saison ,
D'une tenture de feuillages ,
Et le chambranle orné de tasses du Japon ;
Qui , du temps ennemi , laissoient voir les ravages ;
Et l'horloge de bois suspendue au salon.
Agréable séjour ! ta rustique opulence
Qui donnoit à chaque buveur
Un soupçon de son importance ,
N'a pu retarder ton malheur.
Le bûcheron sous la tonnelle
Ne va plus dire sa chanson ,
L'épouse du fermier , raconter sa nouvelle :
L'artisan , pour l'entendre , immobile auprès d'elle ;
N'a plus le coude à table & les mains au menton ;
Et l'hôte à les servir , prodigue de son zèle ,
Ne fait plus circuler l'écumante boisson.

Maintenant emîlés dans les champs du tropique ;
Ils vont s'enfvelir au fond de ces déserts ,
Où les flots irrités de la mer Atlantique ,
De leurs mugissemens épouvantent les airs.
Quel contraste à leur vue offrira ce rivage !
Des traits de feu tombant d'un soleil sans nuage ;

Des bois qu'aucun oiseau n'anime par ses sons ;
 Un marécage impur & fertile en poisons ,
 Des animaux cruels , l'homme encor plus sauvage !
 Combien de fois , dans ces prisons ,
 Ils regretteront leur village
 Et la fraîcheur de son bocage ,
 Et son ruisseau limpide & ses riches vallons !

Qu'ils ont maudit le jour où loin de leur patrie ,
 Ils fuyaient sous un nouveau ciel !
 Que de pleurs , en quittant leur cabane chérie !
 Comme ils tournoient les yeux vers ce toit paternel.
 En proie à la flamme ennemie ,
 L'adieu qu'ils lui disoient devoit être éternel.
 Près de s'en séparer , leur troupe fugitive
 Y retournoit , pleuroit , baisoit encor la rive.
 Hélas ! s'écrioient-ils dans leurs sanglots amers ,
 Sur des bords inconnus nous trouverons peut-être
 Un asyle semblable au lieu qui nous vit naître :
 Mais comment traverser ces effroyables mers ?
 Un vieillard , le premier , s'approcha du rivage.
 Il pleuroit , mais pour eux ; car le monde nouveau ,
 Dont l'espoir flattoit son courage ,
 Etoit au-delà du tombeau.

Sa fille , jeune objet embelli par ses larmes ,
 De ses débiles ans , unique & cher appui ,
 Morne & les yeux baissés , marchoit auprès de lui ,
 Abandonnant les bras d'un amant plein de charmes.
 Une mère éplorée exhaloit sa douleur ,
 Frappoit de ses deux mains ses mamelles trem-
 blantes ,
 Pour ses tendres enfans prioit un Dieu vengeur ,
 Les couvroit de baisers & de larmes brûlantes
 Et sentoit son amour accru par le malheur.

Ils partoient : avec eux s'éloignoit l'industrie ,
 La pitié , l'amour , la franche loyauté ,
 Le zèle bienfaisant de l'hospitalité

Et toi, divine Poésie,
Source d'inquiétude & de félicité,
Toi que l'ignorance décrie,
Toi qui m'enorgueillis dans mon obscurité,
Tu portois loin de nous le flambeau du génie.
Ah ! soit que du midi tu charmes les climats,
Soit qu'au monde polaire assiégé de frimats,
Tu fasses de tes airs entendre l'harmonie
Puisses-tu consoler la triste humanité,
Aux aveugles mortels montrer la vérité,
Et leur faire oublier les peines de la vie ?

M. LÉONARD.

*A MADEMOISELLE***DE RIANCOUR,**

Qui, après avoir lu le poëme de Sélim, demandoit s'il étoit plus fâcheux d'être aveugle que d'être sourd.

DE tous les sens, aimable Riancour ;
J'aime fort l'utile assemblage :
Mais chacun d'eux, réclamant son usage,
Près de vous l'emporte à son tour.
Ne cherchez plus auquel la préférence est due :
Ils ont tous leur ivresse, ils ont tous leur instant ;
Lorsqu'on vous voit, le prix est pour la vie,
Et pour l'ouïe alors qu'on vous entend.

DORAT.





IDYLLE,

PROMENADE DU MATIN.

QUEL charme a pénétré mon cœur!

Je renais avec la nature!

Le doux aspect de la verdure

Semble dissiper ma langueur!

Le muguet & le prime-vère

Couronnent le front des côteaux;

La rose embaume les berceaux

Couverts des feux de la lumière,

Et sur le bord de ces ruisseaux

Où le ramier se désaltère,

L'aubépine ouvre ses rameaux...

Noirs foudris! un moment fuyez de ma pensée!

Mes yeux contempleront ce tranquille Elysée,

Tandis que le soleil s'élève radieux,

Du sein de la mer écumante,

Et laisse flotter dans les cieus

Sa chevelure étincelante.

Comme à l'ombre des bois ce limpide canal

Bromène sa nape ondoyante!

Comme la jonquille tremblante

S'incline auprès de son crystal!

O fleur aimable & passagère!

Nous n'avons, comme toi, qu'un rapide destin;

Les ans viendront flétrir l'innocente bergère

Dont tu vas parfumer le sein.

Moi-même consumé d'une tristesse amère,

Je péris, je m'éteins sur des bords étrangers:

Bientôt peut-être aux vents légers

J'abandonnerai ma poussière.

Celle que j'adorais n'est plus:

Mes mânes, dans ces lieux, gémiront inconnus,
Et sur ma tombe solitaire,
Les pleurs d'aucun ami ne feront répandus.

Ah ! détourne de moi ta flèche meurtrière !
Mort cruelle ! épargne mes jours !
Ma sœur n'est pas ici pour fermer ma paupière :
Je ne puis d'une tendre mère
Implorer les derniers secours.
Respecte ma frêle jeunesse !
Quel crime ai-je commis ? je révère les Dieux ;
Grâces à leur bonté, mon cœur religieux
Ne s'est point écarté des lois de la sagesse ;
Je n'ai point exhalé le blasphème odieux.
Si tu comptes mes ans, l'importune vieillesse
Ne songe pas encore à blanchir mes cheveux.
Quand l'âge dans mon cœur éteindra l'espérance ;
Quand de mes vieux récits j'amuserai l'enfance ,
Alors il sera temps de passer l'Acheron,
Et d'aller visiter l'empire de Pluton.

Mais j'ai quelques momens encore
A donner aux tendres Amours :
Le feu qui dans mon sein recommence d'éclorre
Semble m'annoncer d'heureux jours.
Dieux ! laissez un Poète à sa douce manie !
Il en est tant parmi les morts !
N'avez-vous pas aux sombres bords
Le Chantre de Corine & l'Amant de Délie ?
Si vous me conservez, j'irai, dans mes transports
Publier en tous lieux que je vous dois la vie :
C'est à l'auguste Poésie
Que la gloire ouvre ses trésors !
Vous seriez moins fameux, sans les divins accords
De la Grèce & de l'Aufonie.

Si mon Églé vivoit, ranimé dans son sein ;
Je n'aurois plus des vœux à faire :
Le nocher ténébreux m'appellerait en vain ;

Retenu par Églé, les arrêts du Destin
 Ne m'empêcheroient pas de voir la lumière :
 Mais vous l'avez frappée, impitoyables Dieux !
 Eh ! qui la chantera, si je tombe avec elle ?

Qui peindra sa grâce immortelle
 Sans cesse présente à mes yeux ?

Qui peindra le moment où sa tête penchée
 Se précipitoit aux enfers,

Lorsqu'on vit du soleil la lumière cachée,
 Les buissons de larmes couverts,

La fleur de sa tige arrachée ;

Quand les vents aux boquets apprirent mes malheurs,
 Que les boquets tremblants aux ruisseaux les redirent,
 Que de mes longs sanglots les rochers tressaillirent,
 Et que l'Olympe même en répandit des pleurs ?

O santé bienfaisante ! écoute ma prière ;
 Mes chants attesteront ton appui salutaire !

Blonde Cérès ! à tes autels

Jé veux attacher des guirlandes ;

Et vous, mes lares paternels !

Vous aurez aussi des offrandes.

Un lait pur épanché pour vous,

Coulera d'un vase d'argile :

O mes Dieux ! dans mon humble asyle ;

Je n'ai point d'aliment plus doux.

Tu feras célébré, toi qui charmes nos peines !
 Dieu du vin ! sur l'Etna, je te peindrai naissant :
 On verra dans mes vers les armes Indiennes
 Tomber devant le chœur de tes joyeux Silènes ;
 Lycurgue s'opposer un délire impuissant,
 Et Penthée égorgé par sa mère en furie,
 Du mépris de ton culte expier la folie.
 Le lierre autour de toi formera des festons ;
 Je veux orner ton front d'une mître éclatante ;
 Et ton pied dégagé de ta robe flottante,
 Au bruit du tambourin, frappera les gazons.

M. LÉONARD.



CHANSON

A MADAME DE LAUZUN,

Déguisée au bal en Cuisinière.

AIR : *De Joconde.*

J'APPLAUDIS à l'emploi nouveau
Qu'on donne à ma cousine :
Jamais aussi friand morceau
N'entra dans la cuisine.
Elle auroit tort de répugner
A l'état qu'elle embrasse :
C'est où le bon goût doit régner
Qu'elle est mieux à sa place.

En tous points , les plus délicats
Conviennent qu'elle excelle ;
Ceux mêmes qui ne le sont pas
Le deviennent pour elle :
Mais , ma tante , on vous avertit
Que votre cuisinière
Ne fait qu'éveiller l'appétit ,
Et point le satisfaire.

M. le Chev. DE BOUFFLERS.





IMITATION

DE TIBULLE ET DE PROPERCE.

DÉLIE a relevé l'éclat de ses appas
 Pour voler à ton temple & célébrer ta fête;
 Mars, invincible Dieu, pars, que rien ne t'arrête;
 Laisse Vénus, l'Olympe, & descends ici-bas.
 Viens recevoir l'hommage & l'encens d'une belle;
 Mais ne crois pas garder ton superbe maintien;
 Tremble que ton autel ne devienne le sien,
 Et que le Dieu troublé n'adore la mortelle.
 L'Amour, quand son destin est d'enflammer les Dieux;
 N'allume son flambeau qu'aux rayons de ses yeux;
 Et c'est par le souris de sa bouche charmante
 Qu'il leur fait oublier de remonter aux cieux.
 Dans un vase de lait une rose flottante
 Retracer de son sein la fraîcheur éclatante.
 Que j'aime de ses bras l'aisance & le contour!
 Je ne puis les quitter que pour changer d'ivresse;
 Et couvrir de baisers sa main enchanteresse:
 Tant de charmes sont faits pour enlacer l'Amour;
 Qu'elle a bien le secret & l'art de la parure
 Pour faire avec éclat ressortir ses appas!
 Ou plutôt son secret est de n'en avoir pas:
 Délie embellit tout; son charme est sa figure.
 Laisse-t-elle au hasard flotter ses blonds cheveux?
 C'est en cheveux flottants qu'on la croit plus jolie.
 Couronnent-ils en tresse un front majestueux?
 C'est en cheveux tressés qu'elle semble embellie.
 Que de légèreté dans tous ses mouvemens!
 Ils sont tous animés d'une grâce nouvelle.
 Philomèle n'a pas de plus tendres accens,
 Et les nymphes des bois ne dansent pas mieux qu'elle;

Qu'elle étale d'appas ! Combien elle en recèle !
Qui pourroit résister à tant d'enchantemens ?
Elle enflamme mon cœur, elle enivre mes sens,
Charme mes jours, mes nuits, mes heures, mes
momens ;

Ambitieux rivaux de Zeuxis & d'Apelle,
Voulez-vous mériter une gloire immortelle,
Vous ceindre des lauriers dont leurs fronts sont
couverts ?

Ne peignez que Délie, & fiers de votre ouvrage,
Aux yeux des nations étalez son image,
Et vous embraserez le sein de l'univers.

M.^{re} ROCHON DE CHABANNES.



M A D R I G A L

A. M A D A M E D E ***.

*En lui envoyant les Lettres de Mylady
JULIETTE CATESBY.*

LA tendre Juliette aimoit son infidelle :
Eh ! qui peut se vanter de n'avoir pas comme elle
Trouvé quelque trompeur ? Les hommes le sont tous.
L'amour de cette loi commune,
N'a jamais excepté que ma Bergère & vous :
Encor, si vous vouliez, je le dis entre nous ;
Il n'en auroit excepté qu'une.



A ÉGLÉ,

IDYLLE.

LE front paré de guirlandes légères ;
 Je vais chanter les mœurs de l'âge d'or ;
 Et les amours des naïves Bergères :
 Printemps du monde ! âge heureux de nos pères !
 Dans mes chansons , puisse-tu naître encor !

Un autre embouchera la trompette guerrière ,
 Décriera le tumulte & l'horreur des combats ,
 Et peindra le héros tout couvert de poussière ;
 Lançant à ses côtés les flèches du trépas.

Loin de ma Muse , une si noire image !
 Douce & timide , elle aime les vergers ,
 Le bruit des eaux , la fraîcheur de l'ombrage ;
 Sa flûte en main , elle suit les Bergers.
 Mais plus souvent , c'est Églé qui m'inspire :
 Mes chants alors animés par l'Amour ,
 Quand je la vois tendrement me sourire ,
 Sont aussi doux que l'aube d'un beau jour.
 Aimable enfant ! depuis que tu m'es chère ,
 Un plaisir pur embellit mes instans ;
 Et l'avenir rayonnant de lumière ,
 Offre à mes yeux un éternel printemps.

Heureux le Philosophe , heureux l'homme sensible ;
 Jaloux de s'élancer vers l'immortalité ,
 Qui parcourt des beaux arts la carrière pénible ,
 Pour attacher un jour sur sa cendre paisible ,
 Les regards satisfaits de la postérité !
 Plus heureux qui , chéri de sa jeune maîtresse ,
 Vit dans l'indépendance & dans l'obscurité ,

Qui bercé dans les bras de la molle paresse,
 Redoutant peu l'envie & la célébrité,
 A l'ombre du bosquet que lui-même a planté,
 Soupire quelques vers, enfans de sa tendresse;
 Goûte en paix le bonheur que sa Muse a chanté;
 Et couvre le sentier qui mène à la vieilleſſe
 Des roses de l'amour & de la volupté !

M. LÉONARD:

IMITATION

DE SAPHO.

LES Filles de Lesbos jouoient sur le rivage;
 D'un regard attentif, les Peuples enchantés
 Contemploient à l'envi cent solâtres Beautés;
 Et leur rendoient un éclatant hommage.

On admiroit la touchante Mnais,
 La naïve Cidno, la tendre Philoxelle,
 Pirrine aux pieds légers & Sircine & Thaïs;
 Mais aussitôt que vint Athis
 Tout disparut, on ne vit qu'elle.

Ces globes lumineux, ces brillantes étoiles
 Par qui de la nuit sombre étincelloient les voiles;
 Ne sont plus qu'un point d'or imperceptible aux yeux;
 Quand Phœbé laisse voir au haut de l'hémisphère
 Son front tranquille & gracieux
 Dont l'éclat argenté se répand sur la Terre,



A. MONSIEUR
DE BONNECARRERE.

D'où me vient ce billet charmant,
Et quel Dieu touche ainsi la lyre ?
Est-ce Momus qui cherche à rire ?
Aux dépens d'un pauvre expirant (1) ?

Rival des cygnes d'Aufonie,
Vous me charmez par vingt talens ;
Et moi j'oppose à vos accens
Le ton d'un chancre à l'agonie.

Mais à votre aimable gaîté
Je sens moins le mal qui me presse ;
Et vos bons mots & ma jeunesse
Sauront me rendre la santé.

Peut-être alors mon humeur sombre
Voudra calomnier l'amour :
Qu'importe ? un prisonnier , dans l'ombre ;
Médiroit en vain d'un beau jour.

Ah ! s'il faut être fitôt sage,
S'il faut abandonner ce Dieu ;
Du moins , en lui disant adieu,
Pleurons & gardons son image.

Pour vous , riez. Que votre esprit
Au beau sexe rende Catule :

(1) L'auteur étoit alors malade.

Moi, j'ai bien le cœur de Tibule,
Mais ce lot est, dit-on, proscrit.

Eh bien, je saurai fuir vos traces
Et le repos fera ma loi....
La raison peut venir à moi,
Je vais congédier les Grâces.

M. Auguste GAUDE:

ÉPIGRAMME.

DEMANDEZ-VOUS qui me fait glorieux?
Hélène a dit, & j'en ai bien mémoire;
Que de nous trois elle m'aimoit le mieux;
Voilà pourquoi j'ai tant d'aise & de gloire.
Vous me direz qu'il est assez notoire
Qu'elle se moque, & que je suis déçu;
Je le fais bien; mais point ne le veux croire:
- Car je perdrais l'aise que j'ai reçu.

MAROT;





É P I T R E

S U R U N M A R I A G E.

Sur un rivage solitaire ,
Où , malgré tout l'ennui du temps ,
Les frimats , la neige , les vents ,
Le foible jour qui nous éclaire ,
La tranquille raison préfère
Un foyer champêtre écarté ,
Et le ciel de la liberté ,
A l'étroite & lourde atmosphère
Des paravans de la cité ;
Au milieu du sombre silence
De la triste uniformité ,
Et de toute la violence
D'un hiver qui fera cité ,
Et qui , soit dit sans vanité ,
Prête à nos champs de Picardie
L'austère & sauvage beauté
Des montagnes de Laponie ;
Un bon Ermite confiné
Dans sa cabane rembrunie ,
Et par cette bise ennemie ,
A son grand regret détourné
Du charme d'occuper sa vie.
Dès la renaissante clarté ,
Et de l'habitude chérie ,
D'aller voir , avec volupté ,
Ses arbres , son champ , sa prairie ;
Parcouroit , par oisiveté ,
Une multitude infinie
D'écrits nouveaux sans nouveauté ;
De phrases sans nécessité ,

Et de rimes sans poésie ;
Et dans la belle quantité
Des œuvres dont nous gratifie
La féconde inutilité,
Et je ne sais quelle manie
D'une pauvre célébrité,
Il admiroit l'éternité
Des almanachs que le génie,
Qui nous gagne de tout côté,
Fabrique, réchauffe, amplifie,
Pour éclairer l'humanité,
Et réjouir la compagnie.
Glacé, privé de tout rayon
De cette lumière féconde
Qui colore, embellit, seconde
L'heureuse imagination ;
Au-lieu de fleurs & de gazon ;
Ne découvrant de son pupitre
Que les glaces de ce vallon,
Ces bois courbés sous l'aquilon ;
Ces tapis d'albâtre & de nître,
Etendus jusqu'à l'horizon ;
Loin d'avoir la prétention
Et le moindre goût d'en décrite
La sombre décoration ;
Se trouvant digne au plus de lire ;
Il n'auroit guère imaginé
Qu'il alloit oublier l'empire
De l'hiver le plus obstiné,
Et se donner les airs d'écrire
Dans ce morne & pesant repos.
Une lettre charmante arrive
Des bords toujours chers & nouveaux,
Que baigne & pare de ses eaux
La Seine à regret fugitive.
O traits enchanteurs & puissants !
O prompte & céleste magie
D'un souvenir vainqueur des ans !

Aux accens d'une voix chérie,
Qui peut tout sur ses sentimens;
Et qui fait parer tous les temps
Des roses d'un heureux génie,
L'habitant désœuvré des champs;
A cru voir, pour quelques instans;
Sa solitude refleurie,
Briller des couleurs du printemps,
Et le rappeler à la vie,
A l'air pur des bois renaissans.
Loin de la triste compagnie
Des brochures & des écrans,
Affranchi de sa léthargie,
Dans une heureuse rêverie;
A Crofne il se crut transporté;
Crofne, ce pays enchanté
De la belle & simple nature,
De l'esprit sans méchanceté,
Du sentiment sans imposture,
Et de cette franche gaité,
Toujours nouvelle, toujours pure;
Et si bonne pour la santé.
L'éclat du plus beau jour de fête
Y faisoit briller ce bonheur,
Cette éloquente voix du cœur,
Ce plaisir que nul art n'apprête;
Un nouvel époux radieux
Venoit d'amener en ces lieux
Sa jeune & brillante conquête.
Les vœux, les applaudissemens
Précédoient & suivoient leurs traces.
A leurs chiffres resplendissans,
La Gloire unissoit ceux des Grâces,
Et du génie & des talens;
Et sous ses auspices fidelles,
Garantissant leur sort heureux,
L'Amitié couronnoit leur nœuds
De ses guirlandes immortelles.

Un solennel complimenteur,
Un long faiseur d'épithalames,
Déploreroit ici sa splendeur
En beaux grands vers, en anagrammes,
En refrains de chaînes, d'ardeurs,
De beaux destins, de belles flammes;
Il viendroît, traînant après lui
Son édition bien pliée,
Bien pesante, bien dédiée,
Mêler les crêpes de l'ennui
Aux atours de la mariée.
Mais laissons dans tout leur repos
Les galants innocents propos,
Dont les chansonniers de familles,
Et les aiglons provinciaux,
Forment leurs longues cantatilles,
Leurs vieux im-promptus, leurs rondeaux;
Toutes leurs flammes si gentilles,
Et leurs perfides madrigaux.

Le sévère & mâle génie
Du sage & brillant Despréaux
S'indigneroit si l'ineptie
De tous ces vers de coterie,
De faveurs, de mauvais propos;
Profanoit Crofne sa patrie,
Et, par des sons fastidieux,
Troubloit le charme & l'harmonie
De la fête de ces beaux lieux.
Pour combler les plus tendres nœuds,
Que cette union fasse naître
D'illustres rejettons nombreux,
Dans qui la patrie & le maître
Puisse en tout temps reconnoître
Des cœurs dignes de leurs aïeux.
A l'unanime & vrai suffrage
Et de la ville & de la cour,
Si, du fond d'un simple ermitage,

On peut allier en ce jour
Un champêtre & naïf hommage ;
Parmi les lauriers & l'encens ,
Les roses , les myrthes naissans ,
Dont les parfums & la parure
Entourent deux époux charmans ;
La bonhommie , à l'aventure ,
Vient mêler une fleur des champs ;
Le symbole des bonnes gens ,
Et le bouquet de la nature.
Les pompons , le vernis du temps ,
L'esprit des mots , l'enfantillage ,
Les gâtrés de tant de plaisans ,
Si facétieux , si pesans ,
Le sophistique persiflage ,
L'air singulier , les tons tranchans ;
N'ornent point de leurs agrémens
Ce tribut d'un climat sauvage.
Loin des tourbillons enchanteurs
Du bel-esprit & du ramage ,
Loin des bons airs & de l'usage ;
On n'a que les antiques mœurs ,
Le bon vieux sens de son village ,
De l'amitié , du radotage ,
Un cœur vrai , de vieilles erreurs ,
Avec un gothique langage.
Malgré ses défauts importants ,
Ces misères du bon vieux temps ,
Qui seroient l'absurdité même ,
Et d'un ridicule suprême ,
Aux regards de nos élégans ,
O vous ! pour qui dans ces instans
J'ai repris avec confiance
Des crayons oubliés long-temps ,
Pardonnez-en la négligence :
Ne voyez que les sentimens
Qui me tracent , malgré l'absence ,
Vos fêtes , vos enchantemens ,

Et me rendent votre présence.
Connoissant bien la sûreté
De votre goût sans inconstance ;
Votre amour pour la vérité ,
L'air naturel , la liberté ,
Et le style sans importance ,
Je vous livre avec assurance
Mon gaulois , & ma loyauté ;
Et vous m'aimerez mieux , je pense ,
Dans toute mon antiquité ,
Que si , séduit par mon estime ,
Pour la bruyante nouveauté ,
Les grands traits , le petit sublimé ;
Et l'air de confiance intime
De tant de modernes auteurs ,
Je visois au style , aux couleurs ,
A cette empyrique éloquence ,
Au ton neuf & sans conséquence
De nos merveilleux raisonneurs ,
Contemplés comme créateurs
D'un nouveau ciel , d'un nouveau monde ;
Par cette foule vagabonde
De très-humbles admirateurs ,
D'échos répandus à la ronde ,
De perroquets littérateurs ,
De sous-illustres , d'amateurs
Qui vont répétant vers & prose ;
Et d'autrui faisant les honneurs ,
Pour se croire aussi quelque chose.
Mais je me sauve promptement ;
Je craindrois insensiblement ,
Pour ma longue petite épître ,
L'air d'ouvrage qu'assurément
Elle prendroit sans aucun titre.

Si ces riens courent l'univers ;
Et que par hasard l'on en cause ;
Car , tel est le destin des vers ,

Un instant de vogue en dispose,
 Et bien ou mal la rime expose
 Au bruit, aux propos, aux faux airs;
 Aux fots, aux esprits, à la glose
 Des pédans lourdement diferts,
 Des fréluguets lilas ou verts,
 Et des oïsons couleurs de roses;
 Enfin à cent dégoûts divers
 Que n'ont point messieurs de la prose:
 Si donc, élevés à l'honneur
 D'une renommée éphémère,
 Ces vers ont le petit malheur
 De subir le froid commentaire
 De l'importance ou de l'humeur,
 Malgré la déraison altière,
 Leur gloire sera bien entière,
 S'ils plaisent au séjour charmant
 Qui m'en dicte le sentiment,
 Et les pare de sa lumière.

M. GRESSET.

A MES AMIS.

Vous qui me pardonnez d'écrire,
 D'aimer, de boire & d'être heureux,
 Frémissez d'un malheur affreux
 Dont je suis bien tenté de rire.
 Amis, au printemps de mes jours,
 Jallois, par un culte volage,
 Visiter en pèlerinage
 La terre sainte des Amours.
 Je reconnus sur le rivage
 Le batelet d'Anacréon.
 Des fleurs pendoient au pavillon,
 Les Jeux formoient son équipage:

Silène

Silène en étoit le Patron.
Je brisai le tissu frivole
Des rubans qui le retenoient;
Et sur le fleuve, au gré d'Eole;
Je m'abandonnai, sans boussole,
Aux tourbillons qui m'entraînoient.
Enfans légers de la paresse,
J'offris mes vers à la beauté,
Et je chantai la volupté
Entre les bras de ma maîtresse.
J'espérois que ma nullité,
Du connoisseur, qui toujours fronde,
Désarmeroit la gravité.
Mais Monsieur Bardus irrité,
Troubla bientôt ma paix profonde,
Et mon aimable obscurité.
Ce Géant baissa sa visière,
Et cuirassé d'un triple airain,
Vient aux yeux de l'Europe entière;
Combattre la lance à la main,
Mes vers armés à la légère.
Ainsi l'implacable vautour
S'élança sur des tourterelles,
Qui, dans un bosquet, loin du jour,
Mêloient leurs becs, battoient des ailes
Aux pieds des autels de l'Amour.

M. BERTIN;



ÉPITRE SUR L'HIVER.

DE l'urne céleste
Le signe funeste
Domine sur nous;
Et sous lui commence
L'humide influence
De l'ourse en courroux.
L'onde suspendue
Sur les monts voisins,
Est dans nos bassins
En vain attendue.
Ces bois, ces ruisseaux
N'ont rien qui m'amuse
La froide Aréthuse
Fuit dans les roseaux :
C'est en vain qu'Alphée
Mêle avec ses eaux
Son onde échauffée.

Telle est des saisons
La marche éternelle,
Des fleurs, des moissons,
Des fruits, des glaçons.
Ce tribut fidelle,
Qui se renouvelle
Avec nos désirs,
En changeant nos plaines;
Fait tantôt nos peines,
Tantôt nos plaisirs.

Cédant nos campagnes

Au tyran des airs,
Flore & ses compagnes
Ont fui ces déserts.
Si quelqu'une y reste,
Son sein outragé
Gémit, ombragé
D'un voile funeste.
La nymphe modeste
Versera des pleurs
Jusqu'au temps des fleurs.

Quand d'un vol agile,
L'Amour & les jeux
Passent dans la ville,
J'y passe avec eux.
Sur la double scène,
Suivant Melpomène
Et ses jeux nouveaux,
Je vais voir la guerre
Des auteurs nouveaux
Qu'on juge au parterre.

Là, sans affecter
Les dédains critiques,
Je laisse avorter
Les brigues publiques.
Du beau seul épris,
Envie ou mépris
Jamais ne m'enflamme;
Seulement dans l'ame
J'approuve ou je blame,
Je baille, ou je ris.
Dans nos folles veilles,
Je vais de mes airs
Frapper tes oreilles.
Après nos concerts,
L'ivresse au délire
Pourra succéder.

Sous un double Empire ,
Je fais accorder
Le thyrse & la lyre :
J'y crois voir Thémire ,
Le verre à la main ,
Chanter son refrain ,
Folâtrer & rire.

Quel sort plus heureux !
Buveur , amoureux ,
Sans soin , sans attente ,
Je n'ai qu'à saisir
Un riant loisir ;
Pour l'heure présente ;
Toujours un plaisir ;
Pour l'heure suivante ,
Toujours un désir.

Coulez , mes journées ;
Par un nœud si beau
Toujours enchaînées ,
Toujours couronnées
D'un plaisir nouveau.
Qu'à son gré la Parque
Hâte mes instans ,
Les compte & les marque
Aux fastes du temps :
Je l'attends sans crainte ;
Par sa rude atteinte
Je serai vaincu ;
Mais j'aurai vécu.

Sans date ni titre ;
Dormant à demi ,
Ici ton ami
Finit son Epître.
En rimant pour toi
Le dernier chapitre

La table où je boi
Mé sert de pupitre.
De tes vins divers
Je serai l'arbitre :
Sois-le de mes vers ;
Je te les adresse.
S'ils sont sans justesse,
Sans délicatesse,
Sans ordre & sans choix ;
En de folles rimes,
On lit quelquefois
De sages maximes.

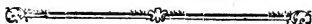
BERNARD.

MADRIGAL.

LA maîtresse du cabaret
Se devine sans qu'on la peigne ;
Le Dieu d'Amour est son portrait ;
La jeune Hébé lui sert d'enseigne.
Bacchus, assis sur un tonneau,
La prend pour la fille de l'Onde :
Même en ne versant que de l'eau,
Elle a l'art d'enivrer son monde.

M. LE C. DE B***.





V E R S
A M A D A M E D E ***.

Sur une rupture.

SI votre rupture est sincère
Hâtez-vous de la confirmer.
Avec moins d'art, plus de mystère,
Profitant mieux du don de plaire,
Goûtez mieux le plaisir d'aimer.
Écartez ce peuple perfide,
Ces petits insectes titrés,
Qui, de leur figure enivrés,
Chez vous, d'une course rapide,
Apportent, dans des chars dorés,
Des sens flétris, une ame vide,
Et de grands noms déshonorés.
Fuyez ce jargon insipide
Qu'on prend pour esprit aujourd'hui,
Cette vivacité stupide
Qui joint la fatigue à l'ennui ;
Et, n'ayant que l'amour pour guide,
Loin de tous les faux agrémens,
Venez dans le temple de Gnide
Abjurer vos égaremens.
Parmi des fêtes éternelles
Regardez Damis & Fatmé ;
Leur esprit, toujours rallumé
Par des aventures nouvelles,
Jette en vain quelques étincelles ;
Leur cœur n'en est point enflammé.
Damis conduit par la Folie,
Loin de son espoir emporté,

Arrive à la mélancolie
 En courant à la volupté.
 Fatmé, cherchant le bien suprême
 Au sein de la frivolité,
 Trouve dans l'inconstance même
 L'ennui de l'uniformité.
 Tandis que Thémire & Silvandre;
 Renouvelant un serment tendre
 Par eux mille fois répété,
 Goûtent toujours, à les entendre,
 Le charme de la nouveauté;
 Leur bonheur est inaltérable.
 C'est ce jour pur, ce jour durable
 Qui colore tout l'univers.
 Le plaisir seul est comparable
 Au feu passager des éclairs.

MADRIGAL

DE MME. LA DUCHESSE DE L***

*A Madame la Duchesse de la VALIERE,
 en lui envoyant une navette.*

L'EMBLÈME frappe ici vos yeux :
 Si les grâces, l'amour & l'amitié parfaite
 Peuvent jamais former des nœuds,
 Vous devez tenir la navette.





P O R T R A I T

D E L' I M P E R T I N E N T.

J'eus dimanche un billet pour souper chez Mottier (1)
 Avec le petit Duc & la grosse Comtesse.
 Lundi, jour malheureux ! un maudit créancier,
 Automate indocile, homme sans politesse,
 Sous prétexte qu'il doit lui-même, ou qu'on le presse ;
 Me voulut, sans délai, contraindre à le payer.
 J'allai, le jour suivant, flatter un financier.
 Mercredi, je courus à la pièce nouvelle ;
 Tout le monde étoit pour, & moi je fus contre elle ;
 La satire embellit les plus simples propos,
 Et l'admiration est le style des fots.
 Jeudi, j'eus de l'humeur, je me boudai moi-même.
 Le lendemain, j'étois d'une folie extrême ;
 Florise s'empara de moi pour tout le jour.
 Hier à tout Paris j'ai fait voir une veste
 D'un goût divin, l'habit le plus gai, le plus leste ;
 Où la Boutray, Passau, ravissent tour-à-tour ;
 Et j'arrive aujourd'hui tout plein de mon amour.

M. DESMAHYS.

(1) Fameux Cuisinier.

É P I T R E

A M. DE VOLTAIRE.

Qui étoit prêt à partir pour Londres.

T O I que souvent avec furie ,
Attaqua le destin jaloux ,
O toi , dont le brillant génie
A tout l'univers pour patrie ,
Voltaire , reste parmi nous.
En vain la liberté t'appelle
Au sein de la fière Albion ,
Où , suivant la loi naturelle ,
Et libre en son opinion ,
On peut , sans crainte , être rebelle
A l'histoire antique & nouvelle
De la redoutable Sion :
Reste près de celle qui t'aime :
Obéis à l'enfant fripon ,
Qui , pour se mieux mettre à son ton
Résout en riant un problème ,
Et semble s'oublier lui-même ,
Pour écouter Locke & Newton.
C'est là que de la noire envie ,
Brisant les traits envenimés ,
Tu dois ferrer , toute la vie ,
Les nœuds que l'Amour a formés :
Tu fais qu'à la même bergère ,
Mon cœur garde toujours la foi :
Tous deux même sur la fougère ,
Nous aimons à parler de toi.
Permits que la vérité pure
Te peigne celle qu'Epicure

R v.

M'offrit par la main des Amours :
 Jamais son esprit, sa figure
 De l'art n'empruntent le secours ;
 Elle ne connoît point d'atours
 Que les grâces de la nature ,
 Et quelques fleurs dans sa coiffure ;
 Que ma main lui choisit toujours.
 Jamais de la coquetterie
 Ma Chloé n'écouta la voix ;
 Contente de son premier choix ,
 Et ménageant ma jalousie ,
 Elle ne veut donner des lois
 Qu'à moi qui lui donnai ma vie.
 Adieu , que les tendres amours ,
 Par quelque nouvelle caresse ,
 Puissent marquer tous les beaux jours
 Que te doit donner ta maîtresse !



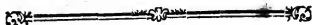
R É P O N S E

DE M. DE VOLTAIRE,

A M. le Comte de TRESSAN.

HÉLAS ! que je me sens confondre
 Par tes vers & par tes talens !
 Pourrai-je encore , à quarante ans ,
 Les mériter & leur répondre ?
 Le temps , la triste adversité
 Détend les cordes de ma lyre ;
 Les jeux , les amours m'ont quitté ;
 C'est à toi qu'ils viennent sourire ;
 C'est toi qu'ils veulent inspirer :
 Toi qui fais dans ta double ivresse ,
 Chanter , adorer ta maîtresse ,

En jouir & la célébrer.
Adieu. Quand mon bonheur s'envole ;
Quand je n'ai plus que des désirs ,
Ta félicité me console
De la perte de mes plaisirs.



LES SOINS

MAL CONSIDÉRÉS.

JE souffre tant de maux, que l'ingrate Climène
Ne peut s'imaginer la moitié de ma peine.
Elle est une incrédule, & moi je meurs martyr.
Amour, puisqu'il est vrai que je sers à ta gloire,
Fais-lui croire les maux que tu me fais sentir ;
Ou ne m'en fais sentir qu'autant qu'elle en peut croire.

TRISTAN.

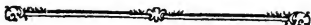


MADRIGAL.

IRIS s'est rendue à ma foi ;
Q'eût-elle fait pour sa défense ?
Nous n'étions que nous trois ; elle, l'amour & moi,
Et l'amour fut d'intelligence.

l'Abbé COTIN.





O D E

ANACRÉONTIQUE.

UN jour je disois à Thémire ;
Laisse-moi te prendre un baiser :
Hélas ! tu peux seule appaiser
L'amour que ta beauté m'inspire.

Un sourire fut son aveu ;
Je prends ce baiser tout de flamme ;
Et bientôt je sentis mon ame
Errer sur ses lèvres de feu.

Mais, Thémire, il faut que j'obtienne
De ta bouche un gage d'amour....
Thémire m'embrasse à son tour,
Son ame passa dans la mienne.

Depuis ce moment enchanteur
Nos ames dans leur douce ivresse
Savent se confondre sans cesse ;
Et voilà d'où vient mon bonheur.

M. Auguste GAUDE.



V E R S

ADRESSÉS A M. DE VOLTAIRE,

*A l'occasion de la réponse qu'il a faite à S. M.
l'Impératrice de toutes les Russies , qui l'in-
vitoit à aller la voir.*

HOMÈRE étoit aveugle , à ce que dit l'histoire ;
La Mothe eut avec lui cette conformité :
Ce fut la seule ; & , pour sa gloire ,
Il ne fit pas trop mal de perdre la clarté.
Mais vous , à qui du ciel la sagesse infinie ,
Outre mille dons précieux ,
A donné des yeux d'aigle , emblème du génie ;
Qui lut au cœur de l'homme & mesura les cieux :
Vous qui connûtes la lumière ,
Qu'avant vous avoit vu Newton ,
Qui la fîtes briller sur un autre horizon ,
Votre gloire est assez entière :
Elle est à vous , & je conclus
Qu'il n'est point du tout nécessaire
Que vous ayez avec Homère
Une ressemblance de plus.

ÉPIGRAMME.

QUAND Diogène , au milieu d'une rue ;
Fut aperçu priant une statue
De l'assister , il n'en fut pas confus :
« Connoissez mieux l'esprit philosophique »
Dit lors le chef de la troupe cynique ;
« Par là je veux m'endurcir au refus ».



V E R S

A MADEMOISELLE***,

En lui envoyant la lettre de BIBLIS à CAUNUS.

DES cœurs aimable souveraine,
 Charmante fille de l'Amour,
 Qui savez briller tour-à-tour,
 Dans les soupés & sur la scène;
 Plaignez Biblis & son sort agité;
 Soyez émue en lisant mon ouvrage.
 Le suffrage du cœur est l'unique suffrage
 Dont le cœur puisse être flatté.
 Les myrthes que la beauté donne
 Sont à mon gré plus précieux,
 Que les lauriers dont la gloire couronne
 Du Dieu des arts les fils ambitieux.

Caunus est effrayé du feu qu'il a fait naître:
 Il ne laisse à sa sœur que de tristes regrets:
 Nos esprits-forts le blâmeront peut-être;
 Car Biblis, diront-ils, ne fut point sans attrait.
 Mais le pauvre Caunus n'ayant point l'honneur d'être
 Et philosophe & petit-maître,
 Il s'est enfui dans le fond des forêts;
 Il pleura le plaisir qu'il n'osa pas connoître.
 Vous qui joignez l'esprit à la beauté,
 Et penjoûment solâtre au don touchant des larmes;
 Si Biblis avoit eu vos talens & vos charmes,
 Caunus à ses transports n'eût jamais résisté.

BLIN DE SAINMORE:

LES CINQ SENS.

I M - P R O M P T U

DU MARQUIS DE SAINT-AULAIRE.

AIR : *Depuis que j'ai vu Nannette.*

J'AI bu du vin chez Silène,
J'ai senti parfums & fleurs;
Je vois les beaux yeux d'Ismène;
J'entends ses accens flatteurs.
Le plaisir en est extrême :
Mais auprès d'elle je sens
Que le toucher, quand on aime;
L'emporte sur tous les sens.

V E R S

Mis au bas du portrait de LEIBNITS.

IL fut dans l'univers connu par ses ouvrages;
Et dans son pays même il se fit respecter;
Il instruisit les Rois, il éclaira les sages;
Plus sage qu'eux, il fut douter.

VOLTAIRE.





P O E M E,

S U R

LE DESASTRE DE LISBONNE ,

OU EXAMEN DE CET AXIOME ,

T O U T E S T B I E N .

O MALHEUREUX mortels ! ô terre déplorable !
 O de tous les fléaux assemblage effroyable !
 D'inutiles douleurs éternel entretien !
 Philosophes trompés , qui criez , *Tout est bien* ;
 Accourez , contemplez ces ruines affreuses ,
 Ces débris , ces lambeaux , ces cendres malheureuses ;
 Ces femmes , ces enfans , l'un sur l'autre entassés ,
 Sous ces marbres rompus ces membres dispersés ;
 Cent mille infortunés que la Terre dévore ,
 Qui sanglants , déchirés , & palpitants encore ,
 Enterrés sous leurs toits terminent sans secours ;
 Dans l'horreur des tourmens , leurs lamentables jours.

Aux cris demi-formés de leurs voix expirantes ;
 Au spectacle effrayant de leurs cendres fumantes ,
 Direz-vous , c'est l'effet des éternelles lois ,
 Qui d'un Dieu libre & bon nécessitent le choix ?
 Direz-vous , en voyant cet amas de victimes ,
 Dieu s'est vengé , leur mort est le prix de leurs crimes ?
 Quel crime , quelle faute ont commis ces enfans ,
 Sur le sein maternel écrasés & sanglants ?
 Lisbonne qui n'est plus , eut-elle plus de vices ,
 Que Londres , que Paris , plongés dans les délices ?
 Lisbonne est abymée , & l'on danse à Paris.

Tranquilles spectateurs, intrépides esprits,
De vos frères mourans contemplant les naufrages;
Vous recherchez en paix les causes des orages;
Mais du fort ennemi quand vous sentez les coups;
Devenus plus humains, vous pleurez comme nous:

Croyez-moi, quand la Terre entr'ouvre ses abîmes,
Ma plainte est innocente, & mes cris légitimes.
Par-tout environnés des cruautés du sort,
Des fureurs des méchans, des pièges de la mort,
De tous les élémens éprouvant les atteintes,
Compagnons de nos maux, permettez-nous les
plaintes.

C'est l'orgueil, dites-vous, l'orgueil séditieux,
Qui prétend qu'étant mal, nous pouvions être mieux.
Allez interroger les rivages du Tage,
Fouillez dans les débris de ce sanglant ravage,
Demandez aux mourans, dans ce séjour d'effroi,
Si c'est l'orgueil qui crie, *O Ciel, secourez-moi,*
O Ciel, ayez pitié de l'humaine misère.

Tout est bien, dites-vous, & tout est nécessaire.
Quoi? l'Univers entier, sans ce gouffre infernal,
Sans engloutir Lisbonne, eut-il été plus mal?
Etes-vous assurés que la cause éternelle,
Qui fait tout, qui sait tout, qui créa tout pour elle,
Ne pouvoit nous jeter dans ces tristes climats,
Sans former des volcans allumés sous nos pas?
Borneriez-vous ainsi la suprême puissance?
Lui descendriez-vous d'exercer sa clémence?
L'éternel Artisan n'a-t-il pas dans ses mains
Des moyens infinis tout prêts pour ses desseins?
Je désire humblement, sans offenser mon Maître,
Que ce gouffre enflammé de soufre & de salpêtre
Eût allumé ses feux dans le fond des déserts.
Je respecte mon Dieu, mais j'aime l'Univers:
Quand l'homme ose gémir d'un fléau si terrible;
Il n'est point orgueilleux, hélas! il est sensible.

Les tristes habitans de ces bords désolés ,
 Dans l'horreur. des tourmens seroient-ils consolés ;
 Si quelqu'un leur disoit : *Tombez , mourez tranquilles ,*
Pour le bonheur du Monde on détruit vos asyles ;
D'autres mains vont bâtir vos palais embrasés ;
D'autres peuples naîtront dans vos murs écrasés ;
Le Nord va s'enrichir de vos pertes fatales ;
Tous vos maux sont un bien dans les lois générales ;
Dieu vous voit du même œil que les vils vermisseaux ,
Dont vous serez la proie au fond de vos tombeaux ?
 A des infortunés quel horrible langage !
 Cruels , à mes douleurs n'ajoutez point l'outrage.

Non , ne présentez plus à mon cœur agité
 Ces immuables lois de la nécessité ,
 Cette chaîne des corps , des esprits , & des mondes :
 O rêves de savans ! ô chimères profondes !
 Dieu tient en main la chaîne , & n'est point enchaîné ;
 Par son choix bienfaisant tout est déterminé :
 Il est libre , il est juste , il n'est point implacable.
 Pourquoi donc souffrons-nous sous un Maître équitable ?

Voilà le nœud fatal qu'il falloit délier.
 Guérez-vous nos maux en osant les nier ?
 Tous les peuples tremblants sous une main divine ;
 Du mal que vous niez ont cherché l'origine.
 Si l'éternelle Loi qui meut les élémens ,
 Fait tomber les rochers sous les efforts des vents ;
 Si les chênes touffus par la foudre s'embrasent ,
 Ils ne ressentent point les coups qui les écrasent.
 Mais je vis , mais je sens , mais mon cœur opprimé
 Demande des secours au Dieu qui l'a formé.
 Enfans du Tout-Puissant , mais nés dans la misère ,
 Nous étendons les mains vers notre commun Père.
 Le vase , on le fait bien , ne dit point au potier ,
 Pourquoi suis-je si vil , si foible , si grossier ?
 Il n'a point la parole , il n'a point la pensée ;
 Cette urne en se formant , qui tombe fracassée ,

De la main du potier ne reçut point un cœur ,
Qui désirât les biens , & sentit son malheur.
Ce malheur , dites-vous , est le bien d'un autre être :
De mon corps tout sanglant mille insectes vont naître :
Quand la mort met le comble aux maux que j'ai soufferts ,

Le beau soulagement d'être mangé des vers !
Tristes calculateurs des misères humaines ,
Ne me consolez point ; vous aigrissez mes peines ;
Et je ne vois en vous que l'effort impuissant
D'un fier infortuné qui feint d'être content.

Je ne suis du grand *Tout* qu'une foible partie :
Oui ; mais les animaux condamnés à la vie ,
Tous les êtres sentants nés sous la même loi ,
Vivent dans la douleur , & meurent comme moi.

Le vautour acharné sur sa timide proie ,
De ses membres sanglants se repaît avec joie :
Tout semble bien pour lui , mais bientôt à son tour
Une aigle au bec tranchant dévore le vautour.
L'homme d'un plomb mortel atteint cette aigle altière :
Et l'homme aux champs de Mars couché sur la poussière ,

Sanglant , percé de coups , sur un tas de mourans ,
Sert d'aliment affreux aux oiseaux dévorans.
Ainsi du Monde entier tous les membres gémissent ;
Nés tous pour les tourmens , l'un par l'autre ils périssent :
Et vous composerez , dans ce cahos fatal ,
Des malheurs de chaque être un bonheur général ?
Quel bonheur ! ô mortel , & foible , & misérable !
Vous criez *Tout est bien* , d'une voix lamentable.
L'Univers vous dément , & votre propre cœur
Cent fois de votre esprit a réfuté l'erreur.

Elémens , animaux , humains , tout est en guerre ;
Il le faut avouer , le *mal* est sur la Terre :
Son principe secret ne nous est point connu.

De l'Auteur de tout bien le mal est-il venu ?
 Est-ce le noir Typhon, le barbare Arimane
 Dont la loi tyrannique à souffrir nous condamne ?
 Mon esprit n'admet point ces monstres odieux,
 Dont le monde en tremblant fit autrefois des Dieux.
 Mais comment concevoir un Dieu, la bonté même,
 Qui prodigua ses biens à ses enfans qu'il aime,
 Et qui versa sur eux les maux à pleines mains ?
 Quel œil peut pénétrer dans ses profonds desseins ?
 De l'Etre tout-parfait le mal ne pouvoit naître :
 Il ne vient point d'autrui, puisque Dieu seul est Maître.
 Il existe pourtant. O tristes vérités !
 O mélange étonnant de contrariétés !
 Un Dieu vint consoler notre race affligée !
 Il visita la Terre, & ne l'a point changée ;
 Un Sophiste arrogant nous dit qu'il ne l'a pu ;
 Il le pouvoit, dit l'autre, & ne l'a point voulu ;
 Il le voudra sans doute. Et tandis qu'on raisonne ;
 Des foudres souterrains engloutissent Lisbonne,
 Et de trente Cités disperfent les débris,
 Des bords sanglants du Tage à la mer de Cadix.

Où l'homme est né coupable, & Dieu punit sa race ;
 Ou ce Maître absolu de l'être & de l'espace,
 Sans courroux, sans pitié, tranquille, indifférent,
 De ses premiers décrets suit l'éternel torrent :
 Ou la matière informe à son Maître rebelle,
 Porte en soi des défauts *nécessaires* comme elle ;
 Ou bien Dieu nous éprouve ; & ce séjour mortel
 N'est qu'un passage étroit vers un Monde éternel.
 Nous effuyons ici des douleurs passagères.
 Le trépas est un bien qui finit nos misères.
 Mais quand nous sortirons de ce passage affreux,
 Qui de nous prétendra mériter d'être heureux ?

Quelque parti qu'on prenne, on doit frémir sans
 doute.
 Il n'est rien qu'on connoisse, & rien qu'on ne redoute.

La Nature est muette, on l'interroge en vain.
 On a besoin d'un Dieu qui parle au Genre-humain.
 Il n'appartient qu'à lui d'expliquer son ouvrage,
 De consoler le foible, & d'éclairer le sage.
 L'homme au doute, à l'erreur, abandonné sans lui;
 Cherche en vain des roseaux qui lui servent d'appui.
 Leibnitz ne m'apprend point, par quels nœuds invi-
 sibles,
 Dans le mieux ordonné des Univers possibles;
 Un désordre éternel, un cahos de malheurs,
 Mêlé à nos vains plaisirs de réelles douleurs;
 Ni pourquoi l'innocent, ainsi que le coupable;
 Subit également ce mal inévitable;
 Je ne conçois pas plus comment tout seroit *bien*;
 Je suis comme un Docteur, hélas ! je ne fais rien.

Platon dit qu'autrefois l'homme avoit eu des ailes;
 Un corps impénétrable aux atteintes mortelles;
 La douleur, le trépas, n'approchoient point de lui.
 De cet état brillant qu'il diffère aujourd'hui !
 Il rampe, il souffre, il meurt; tout ce qui naît expire;
 De la destruction la Nature est l'Empire.
 Un foible composé de nerfs & d'ossemens,
 Ne peut être insensible au choc des élémens;
 Ce mélange de sang, de liqueurs & de poudre,
 Puisqu'il fut assemblé, fut fait pour se dissoudre;
 Et le sentiment prompt de ces nerfs délicats
 Fut soumis aux douleurs, ministres du trépas.
 C'est là ce que m'apprend la voix de la Nature
 J'abandonne Platon, je rejette Epicure.
 Bayle en fait plus qu'eux tous : je vais le consulter :
 La balance à la main, Bayle enseigne à douter.
 Assez sage, assez grand, pour être sans système;
 Il les a tous détruits, & se combat lui-même :
 Semblable à cet aveugle, en butte aux Philistins,
 Qui tomba sous les murs abattus par ses mains.
 Que peut donc de l'esprit la plus vaste étendue ?
 Rien : le livre du Sort se ferme à notre vue.

L'homme étranger à soi , de l'homme est ignoré.
 Que suis-je? où suis-je? où vai-je? & d'où suis-je tiré?
 Atomes tourmentés sur cet amas de boue ,
 Que la mort engloutit , & dont le sort se joue ,
 Mais atomes pensants , atomes dont les yeux
 Guidés par la pensée ont mesuré les Cieux ;
 Au sein de l'infini nous élançons notre être ,
 Sans pouvoir un moment nous voir & nous connoître.

Ce Monde , ce théâtre , & d'orgueil & d'erreur ,
 Est plein d'infortunés qui parlent de bonheur.
 Tout se plaint , tout gémit en cherchant le bien-être :
 Nul ne voudroit mourir , nul ne voudroit renaître.
 Quelquefois dans nos jours consacrés aux douleurs ,
 Par la main du plaisir nous essuyons nos pleurs.
 Mais le plaisir s'envole , & passe comme une ombre :
 Nos chagrins , nos regrets , nos pertes sont sans
 nombre.

Le passé n'est pour nous qu'un triste souvenir ;
 Le présent est affreux , s'il n'est point d'avenir ,
 Si la nuit du tombeau détruit l'être qui pense.

*Un jour tout sera bien , voilà notre espérance ;
 Tout est bien aujourd'hui , voilà l'illusion.*

Les sages me trompoient , & Dieu seul a raison.
 Humble dans mes soupirs , soumis dans ma souffrance :
 Je ne m'élève point contre la Providence.

Sur un ton moins lugubre on me vit autrefois ,
 Chanter des doux plaisirs les séduisantes lois.
 D'autres temps , d'autres mœurs : instruit par la
 vieillesse ,

Des humains égarés partageant la foiblesse ,
 Dans une épaisse nuit cherchant à m'éclairer ,
 Je ne fais que souffrir , & non pas murmurer.

Un Calife autrefois à son heure dernière ,
 Au Dieu qui l'adoroit dit pour toute prière ;
*Je t'apporte , ô seul Roi , seul Etre illimité ,
 Tout ce que tu n'as point dans ton immensité ,
 Les défauts , les regrets , les maux & l'ignorance.*
 Mais il pouvoit encor ajouter l'espérance.

VOLTAIRE.

O D E,
LE SOLEIL FIXE
AU MILIEU DES PLANETTES.

L'HOMME a dit : « Les cieux m'environnent ;
» Les cieux ne roulent que pour moi ;
» De ces astres qui me couronnent
» La nature me fit le Roi ;
» Pour moi seul le soleil se lève ,
» Pour moi seul le soleil achève
» Son cercle éclatant dans les airs ;
» Et je vois , souverain tranquille ,
» Sous son poids la terre immobile
» Au centre de cet univers ».

Fier mortel , bannis ces fantomes ;
Sur toi-même jette un coup d'œil.
Qui sommes-nous , foibles atomes ,
Pour porter si loin notre orgueil ?
Insensés , nous parlons en maîtres ,
Nous qui , dans l'océan des êtres ,
Nageons tristement confondus ;
Nous dont l'existence légère ,
Pareille à l'ombre passagère ,
Commence , paroît & n'est plus.

Mais quelles routes immortelles
Uranie entr'ouvre à mes yeux !
Déesse , est-ce toi qui m'appelles
Aux voûtes brillantes des cieux ?
Je te suis. Mon ame agrandie ,
S'élançant d'une aile hardie ,

De la terre a quitté les bords :
De ton flambeau la clarté pure ,
Me guide au temple où la nature
Cache ses augustes trésors.

Grand Dieu , quel sublime spectacle
Confond mes sens , glace ma voix !
Où suis-je ? quel nouveau miracle
De l'Olympe a changé les lois !
Au-loin , dans l'étendue immense ,
Je contemple seul , en silence ,
La marche du grand univers.
Et dans l'enceinte qu'il embrasse ,
Mon œil surpris voit sur leur trace
Retourner les orbes divers.

Portés du couchant à l'aurore ;
Par un mouvement éternel ,
Sur leur axe ils tournent encore
Dans les vastes plaines du ciel.
Quelle intelligence secrète
Règle en son cours chaque planète
Par d'imperceptibles ressorts ?
Le soleil est-il le Génie
Qui fait , avec tant d'harmonie ,
Circuler les célestes corps ?

Au milieu du vaste fluide
Que la main d'un Dieu créateur
Versa dans l'abyme du vide ,
Cet astre unique est leur moteur.
Sur lui-même agité sans cesse ,
Il emporte , il balance , il presse
L'éther & les orbes errants ;
Sans cesse une force contraire ,
De cette ondoyante matière ,
Vers lui repousse les torrens.

Ainsi

Ainsi se forment les orbites
Que tracent ces globes connus ;
Ainsi , dans des bornes prescrites ,
Volent & Mercure & Vénus.
La Terre fuit , Mars , moins rapide ,
D'un air sombre , s'avance & guide
Les pas tardifs de Jupiter.
Et son père le vieux Saturne
Roule à peine son char nocturne
Sur les bords glacés de l'éther.

Oui , notre sphère , épaisse masse ,
Demande au Soleil ses présens ;
A travers sa dure surface
Il darde ses feux bienfaisants.
Le jour voit les heures légères
Présenter les deux hémisphères ,
Tour-à-tour , à ses doux rayons ;
Et , sous les signes inclinée ,
La terre , promenant l'année ,
Produit des fleurs ou des moissons.

Je te salue , ame du monde ,
Sacré Soleil , astre de feu ,
De tous les biens source féconde ,
Soleil , image de mon Dieu !
Aux globes qui , dans leur carrière ,
Rendent hommage à ta lumière ,
Annonce Dieu par ta splendeur ;
Règne à jamais sur ces ouvrages ;
Triomphe , entretiens tous les âges
De son éternelle grandeur.

M. DE CLINCHAMPS.





ODE OU SCHOLIE, A V É N U S.

IMITATION DE SAPHO.

*Au milieu des plaisirs de la table, elle invite
sa Déesse favorite, en reconnoissance des pré-
sents qu'elle lui fait, à redoubler la joie des
Convives.*

MA main les a formés ces festons élégants
Où brillent l'or, & la pourpre & la soie;
Ces tissus d'où jaillit le feu des diamans,
Et ces voiles légers à replis ondoyants:
Mère des doux plaisirs, de la naïve joie;
Accepte-les ces dons charmants,
C'est ta Sapho qui les envoie.

Ah! si jamais mon cœur reconnut tes bienfaits;
Descends de la voûte azurée;
Sur ton char éclatant, des amours entourée,
Descends, viens présider à mes joyeux banquets:

Que dans nos coupes d'or la main d'une Déesse
Verse le nectar & l'ivresse:
Ajoute un nouveau charme à nos heureux liens:
Tu vois tous mes amis, aimable enchanteresse;
Et tous mes amis sont les tiens.



É P I T R E

A MADEMOISELLE CHÉRÉ.

O BEL objet, désiré
Du plus amoureux des hommes !
O mon aimable CHÉRÉ !
Que n'êtes-vous où nous sommes !
Jamais plus juste désir
N'anima mon cœur sincère.
Les belles, faites pour plaire,
Sont faites pour le plaisir.
C'est ici le pur asyle
De ces plaisirs tant aimés ;
La paix les a renfermés
Dans ce prieuré tranquille.
Hier il en étoit plein :
J'en vois naître aujourd'hui mille :
Mille y renaîtront demain.
Je n'y ressens qu'un chagrin,
C'est que le temps soit mobile,
Et que son sable inhumain
Marque déjà le chemin
Qui nous rappelle à la ville.
Décrirai-je ces plaisirs
Que ramène chaque aurore,
Plus rians que les Zéphyr
Quand ils vont caresser Flore ?
Pourquoi les décrire ? hélas !
Un seul mot les rend croyables,
Et vante assez leurs appas :
Ils m'ont rendu supportables
Des lieux où vous n'étiez pas.
Je veux cependant les peindre,

S ij

Pour occuper mon loisir ;
Y puisse-je réussir
De manière à vous contraindre
A venir vous éclaircir ,
Par le propre témoignage
Des yeux qu'on y désira !
Des plaisirs , en ce cas-là ,
Parfait feroit l'assemblage ,
Les peigne alors qui pourra.
De quatre heureux personnages ;
Que nous nous trouvons ici ,
Deux sont fous & deux sont sages ;
Providence en tout ceci ;
Mélange qui , Dieu merci ,
Sans relâche nous balotte
Du compas à la marotte ,
De la marotte au compas.
Figurez-vous le tracas
D'un quatrain de notre espèce ;
En voyant courir sans cesse ,
La sagesse après les rats ,
Les rats après la sagesse ;
Tantôt les règles en jeu ,
Et tantôt les purs caprices :
Voilà quant aux gens du lieu ?
Voici quant à ses délices.
Sachez que , premièrement ,
Le prieural ermitage
Consiste en un bâtiment
Mal conçu pour l'ornement ;
Bien entendu pour l'usage ;
Tout s'y resserre ou s'étend
Selon son juste mérite ;
C'est pour cela , dit l'ermite ;
Que le réfectoire est grand ,
Et la chapelle petite.
Aussi l'heureux parasite ,
De la cave au galetas ,

Voit cette sentence écrite,
Courte messe & long repas.
Rien ne manque aux délicats;
Cuisine en ragoûts féconde;
Table où tout nectar abonde,
Et la glacière à deux pas.
Les lits les meilleurs du monde;
Plume entre bons matelas;
Doux sommeil entre deux draps;
Un calme dont rien n'approche;
Jamais le moindre fracas
De carrosse ni de cloche.
Paix, bombance, liberté;
Liberté sans anicroche,
L'horloge, à la vérité,
(Qui voudra nous le reproche)
Rarement est remonté;
Mais non pas le tourne-broche.
Une autre félicité,
Après *Benedicite*,
C'est de voir par la fenêtre
De notre salle à manger,
Cueillir dans le potager
La fraise qui vient de naître.
C'est quand la petite faulx
Fait tomber à notre vue,
Là, des têtes d'artichaux,
Ici, la tendre laitue,
Le pourpier & l'estragon,
Qui tout-à-l'heure en salade,
Vont piquer, près d'un dindon,
L'appétit le plus malade.
Du même lieu nous voyons
Venir l'innocence même,
Lifé qui, sur ses clayons,
Nous apporte de la crème,
Blanche un peu plus que sa main;
Mais moins blanche que son sein,

Et que la perle enfantine
 D'un ratelier des plus nets,
 Que ne touchèrent jamais
 Capéron. ni Carmeline.
 Pour mieux aiguïser la dent;
 Quand la faim nous abandonne,
 Nous nous amusons d'autant,
 Avant que le souper sonne.
 Lors nous jouons dans un bois
 Qui touche à la maisonnette;
 Bois d'une beauté complète,
 Triste & charmant à-la-fois;
 Bois semblable aux lieux terribles
 Où loin des profanes yeux,
 Les Druides & leurs Dieux
 Se rendoient inaccessibles
 A nos crédules aïeux;
 Bois où l'Amour a des armes;
 A qui l'austère pudeur
 Se soumettroit sans alarmes;
 Bois où, même avec douceur,
 Dans le plus cruel malheur,
 L'amant verseroit des larmes;
 Bois où tout, jusqu'à l'horreur,
 Pour un cœur tendre a des charmes.
 Là, dans le sein du repos,
 L'ame se perd & s'oublie,
 Et n'y fait qu'un seul enclos
 D'Amathonte & de Paphos,
 De Cythère & d'Idalie.
 Jamais en effet l'Amour
 Ne trouveroit un séjour
 Plus propre à son badinage:
 Qu'il y seroit amusé!
 Car (je le fais par usage),
 Dans un quinconce il est sage:
 Mais plus l'endroit est sauvage,
 Plus il est apprivoisé.

Disparoissez, lieux superbes,
Où rien ne croît au hasard:
Où l'arbre est enfant de l'art,
Où le fable, au lieu des herbes;
Nous attriste le regard;
Lieux où la folle industrie
Arrondit tout au ciseau,
Où rien aux yeux ne varie,
Où tout s'aligne au cordeau
De la froide symétrie,
Ou de l'ennuyeux niveau.
Ici l'auguste nature,
Dans toute sa majesté,
Offre une vive peinture
De la noble liberté.
Sublime & toujours nouvelle;
Sous l'œil elle s'embellit,
Sa variété recèle
Une ressource éternelle,
Que jamais rien ne tarit:
Qu'en ce point l'art est loin d'elle;
Son chef-d'œuvre le décrit,
Mais la beauté naturelle
Est au-dessus du récit.
Sous l'épais & haut feuillage
De ce bois qu'ont révé
Le temps, la hache & l'orage;
Je me retrace l'image
De l'engageante CHÉRÉ.
Ah! qu'au fond de ce bocage
Son aspect seroit charmant!
Les beaux lieux! l'heureux moment!
Que de fleurs sur son passage?
Que de soupirs éloquents!
Que les gages de ma flamme
Seroient tendres & fréquents!
Mais où s'égare mon ame?

O bel objet, désiré
 Du plus amoureux des hommes !
 O mon aimable CHÉRÉ !
 Que n'êtes-vous où nous sommes.

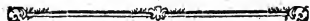
PIRON.

MADRIGAL.

QUAND je lis d'Amadis les faits inimitables,
 Tant de châteaux forcés, de géans pourfendus,
 De chevaliers occis, d'enchanteurs confondus,
 Je n'ai point de regret que ce soient-là des fables.
 Mais quand je lis l'*Astrée*, où, dans un doux repos,
 L'amour occupe seul de plus charmants héros,
 Où l'amour seul de leurs destins décide,
 Où la sagesse même a l'air si peu rigide,
 Qu'on trouve de l'amour un zélé partisan,
 Jusque dans Adamos le souverain Druide:
 Dieux ! que je suis fâché que ce soit un roman !

FONTENELLE.





IMITATION

DE L'ODE XVI DE SAPHO.

*Elle cherche à guérir Phaon de sa jalousie
contre Alcée.*

PLACEZ-VOUS devant moi , cher Amant , je le veux :
Je veux vous voir , vous admirer encore ;
Laissez-moi puiser dans vos yeux
Ce charme si touchant , cette ame que j'adore !

Que vos regards tendres & satisfaits ,
M'offrent cet abandon que j'aime :
Ces rapides éclairs , & ces transports si vrais ,
Où l'on touche au bonheur suprême !

Ah ! si vous brûlez de mes feux ,
Si vous partagez mon ivresse ,
Venez , mon jeune Ami , je vais combler vos vœux.
Des Roses du plaisir couronnons la jeunesse ,
C'est l'instant du bonheur. Un Vieillard amoureux ,
Favori d'Apollon , m'appelle à d'autres nœuds.

Et martyr de l'Amour , & n'osant le paroître ;
Qu'il joigne en des efforts toujours injurieux ,
Au désir de se rendre heureux ,
Le tourment de ne pouvoir l'être.

Est-ce à toi d'envier sa gloire & ses accens ?
Faut-il que son amour te cause de l'ombrage ?
N'as-tu donc pas pour toi tous les dons du bel âge ?
Lève ce front paré des grâces du Printemps :

S v.

Le charme de tes yeux & leur tendre langage ;
Enivre de plaisir & mon cœur & mes sens.

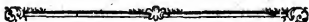
Tu crains des rivaux trop puissants.
Va , ma crainte est égale & j'ai plus de courage :

Jalouses de mes feux , d'autres ont plus d'appas :
Leur haine conjurée attachée à mes pas

Et me calomnie & m'outrage.

Que m'importent leurs vains éclats ?

Je veux les mériter , s'il se peut , davantage ;
Et les oublier dans tes bras.



LE DERNIER VŒU DE L'AMOUR.

TANT que mes yeux pourront larmes épandre
Et l'heur passé avec toi regretter ,
Et qu'aux sanglots & soupirs résister
Pourra ma voix un peu se faire entendre ;
Tant que ma main pourra les cordes tendre
Du mignard luth , pour tes grâces chanter ,
Que mon esprit se voudra contenter
De ne vouloir rien , fors que toi , comprendre ;
Je ne souhaite encore point mourir ;
Mais quand mes yeux je sentirai tarir ,
Ma voix cassée & ma main impuissante ;
Et mon esprit , en ce mortel séjour ,
Ne pouvant plus montrer signe d'amante ,
Prierai la Mort hâter mon dernier jour.

Louise LABÉ,

DE L'ENVIE, DISCOURS.

SI l'homme est créé libre, il doit se gouverner :
 Si l'homme a des tyrans, il les doit détrôner.
 On ne le fait que trop ; ces tyrans sont les vices.
 Le plus cruel de tous dans ses sombres caprices ,
 Le plus lâche à-la-fois & le plus acharné ,
 Qui plonge au fond du cœur un trait empoisonné ;
 Ce bourreau de l'esprit, quel est-il ? C'est l'envie.
 L'orgueil lui donna l'être au sein de la folie ;
 Rien ne peut l'adoucir, rien ne peut l'éclairer :
 Quoiqu'enfant de l'orgueil, il craint de se montrer :
 Le mérite étranger est un poids qui l'accable ;
 Semblable à ce géant si connu dans la fable ,
 Triste ennemi des Dieux, par les Dieux écrasé ;
 Lançant en vain les feux dont il est embrasé ;
 Il blasphème, il s'agite en sa prison profonde ;
 Il croit pouvoir donner des secousses au monde ;
 Il fait trembler l'Etna, dont il est oppressé ;
 L'Etna sur lui retombe, il en est terrassé.
 J'ai vu des courtisans, ivres de fausse gloire ;
 Détester dans Villars l'éclat de la victoire.
 Ils haïssoient le bras qui faisoit leur appui.
 Il combattoit pour eux, ils parloient contre lui.
 Ce héros eut raison, quand cherchant les batailles ;
 Il disoit à Louis : *je ne crains que Versailles :*
Contre vos ennemis je marche sans effroi :
Defendez-moi des miens ils sont près de mon Roi.

Cœurs jaloux ! à quels maux êtes-vous donc en proie ?

Vos chagrins sont formés de la publique joie,

Convives dégoûtés, l'aliment le plus doux ;
 Aigri par votre bile, est un poison pour vous :
 O vous qui de l'honneur entrez dans la carrière ;
 Cette route à vous seul appartient-elle entière ?
 N'y pouvez-vous souffrir les pas d'un concurrent ?
 Voulez-vous ressembler à ces Rois d'Orient ,
 Qui de l'Asie esclave oppresseurs arbitraires ,
 Pensent ne bien régner qu'en étrangeant leurs frères ?

Lorsqu'aux jeux du théâtre, écueil de tant d'esprits,
 Une affiche nouvelle entraîne tout Paris :
 Quand Dufresne (1) & Gauflin, d'une voix attendrie,
 Font parler Orofmane, Alzire, Zénobie,
 Le spectateur content, qu'un beau trait vient saisir ;
 Laisse couler des pleurs, enfant de son plaisir :
 Rufus désespéré, que ce plaisir outrage,
 Pleure aussi dans un coin, mais ses pleurs sont de rage.

Hé bien ! pauvre affligé, si ce fragile honneur,
 Si ce bonheur d'un autre a déchiré ton cœur,
 Mets du-moins à profit le chagrin qui t'anime :
 Mérite un tel succès, compose, efface, lime.
 Le public applaudit aux vers du Glorieux ;
 Est-ce un affront pour toi ? Courage, écris, fais mieux ;
 Mais garde-toi sur-tout, si tu crains les critiques,
 D'envoyer à Paris tes aïeux chimériques (2) :
 Ne fais plus grimacer tes odieux portraits,
 Sous des crayons grossiers, pillés chez Rabelais.
 Tôt ou tard on condamne un rimeur satyrique,
 Dont la moderne muse emprunte un air gothique ;
 Et dans un vers forcé que surcharge un vieux mot ;
 Couvre son peu d'esprit des phrases de Marot (3),

(1) Dufresne, célèbre Asteur de Paris. Mademoiselle Gauflin, Atrice pleine de grâce, qui jouoit Zaire.

(2) Mauvaise comédie, qui n'a pu être jouée.

(3) Il est à remarquer que M. de Voltaire s'est toujours élevé contre ce mélange de l'ancienne langue & de la

Ce jargon d'un conté est encor supportable ;
Mais le vrai veut un air , un ton plus respectable.
Si tu veux , faux dévot , séduire un sot lecteur ,
Au miel d'un froid sermon mêle un peu moins d'aigreur :

Que ton jaloux orgueil parle un plus doux langage ;
Singe de la vertu , masque mieux ton visage.
La gloire d'un rival s'obstine à t'outrager ;
C'est en le surpassant que tu dois t'en venger.
Erige un monument plus haut que son trophée ;
Mais pour siffler Rameau l'on doit être un Orphée ,
Il faut être Pŷché pour censurer Vénus.
Eh ! pourquoi censurer ? Quel triste & vain abus !
On ne s'embellit point en blâmant sa rivale.
Qu'a servi contre Bayle une infame cabale ?
Par le fougueux Jurieu (1) Bayle persécuté ,
Sera des bons esprits à jamais respecté.
Et le nom de Jurieu , son rival fanatique ,
N'est aujourd'hui connu que par l'horreur publique.

Souvent dans ses chagrins un misérable auteur
Descend au rôle affreux de calomniateur.
Au lever de Séjan , chez Nestor , chez Narcisse ;
Il distille à longs traits son absurde malice.

nouvelle. Cette bigarrure est non-seulement ridicule , mais elle jetteroit dans l'erreur les étrangers qui apprennent le Français.

(1) Jurieu étoit un Ministre Protestant , qui s'acharna contre Bayle & contre le bon sens ; il écrivit en fol , & il fit le prophète : il prédit que le royaume de France éprouveroit des révolutions qui ne sont jamais arrivées. Quant à Bayle , on sait que c'est un des grands-hommes que la France ait produits. Le Parlement de Toulouse lui a fait un honneur unique , en faisant valoir son testament , qui devoit être annullé comme celui d'un réfugié , selon la rigueur de la loi , & qu'il déclara valide , comme le testament d'un homme qui avoit éclairé le monde , & honoré sa patrie. L'Arrêt fut rendu sur le rapport de M. de Senaux , Conseiller.

Pour lui tout est scandale , & tout impiété.
 Assurer que ce globe , en sa course emporté ;
 S'élève à l'équateur , en tournant sur lui-même ;
 C'est un raffinement d'erreur & de blasphème.
 Malbranche est Spinosiste , & Loke , en ses écrits ;
 Du poison d'Epicure infecte les esprits.
 Pope est un scélérat , de qui la plume impie
 Ose vanter de DIEU la clémence infinie ,
 Qui prétend follement , ô le mauvais Chrétien !
 Que DIEU nous aime tous , & qu'ici tout est bien.

Cent fois plus malheureux , & plus infame encore ;
 Est ce frippier d'écrits , que l'intérêt dévore ,
 Qui vend au plus offrant son encre & ses fureurs ;
 Méprisable en son goût , détestable en ses mœurs ;
 Médisant , qui se plaint des brocards qu'il esluie ;
 Satyrique ennuyeux , disant que tout l'ennuie ;
 Criant que le bon goût s'est perdu dans Paris ,
 Et le prouvant très-bien , du-moins par ses écrits.
 On peut à Despréaux pardonner la satire ;
 Il joignit l'art de plaire au malheur de médire.
 Le miel que cette abeille avoit tiré des fleurs ,
 Pouvoit de sa piqure adoucir le douleurs.
 Mais pour un lourd frêlon , méchamment imbécile ;
 Qui vit du mal qu'il fait , & nuit sans être utile ,
 On écrase à plaisir cet insecte orgueilleux ,
 Qui fatigue l'oreille ; & qui choque les yeux.
 Quelle étoit votre erreur , ô vous peintres vulgaires !
 Vous rivaux clandestins , dont les mains téméraires ,
 Dans ce cloître où Bruno semble encor respirer ,
 Par une lâche envie ont pu défigurer (1)
 Du Zeuxis des Français les savantes peintures ?
 L'honneur de son pinceau s'accrut par vos injures :
 Ces lambeaux déchirés en sont plus précieux :
 Ces traits en sont plus beaux , & vous plus odieux.

(1) Quelques peintres , jaloux de le Sueur , gâtèrent
 ses tableaux qui sont aux Chartreux.

Détestons à jamais un si dangereux vice.
 Ah ! qu'il nous faut chérir ce trait plein de justice ,
 D'un critique modeste , & d'un vrai bel-esprit ,
 Qui lorsque Richelieu sollement entreprit
 De rabaisser du Cid la naissante merveille ,
 Tandis que Chapelain osoit juger Corneille ;
 Chargé de condamner cet ouvrage imparfait ,
 Dit, pour tout jugement, je voudrois l'avoir fait (1) ;
 C'est ainsi qu'un grand cœur fait penser d'un grand-
 homme.

A la voix de Colbert , Bernini vint de Rome ;
 De (2) Perrault dans le Louvre il admira la main.
 Ah ! dit-il, si Paris renferme dans son sein
 Des travaux si parfaits , un si rare génie ,
 Falloit-il m'appeler du fond de l'Italie ?
 Voilà le vrai mérite. Il parle avec candeur ;
 L'envie est à ses pieds , la paix est dans son cœur.
 Qu'il est grand ! qu'il est doux , de se dire à soi-même ;
 Je n'ai point d'ennemis , j'ai des rivaux que j'aime !
 Je prends part à leur gloire , à leurs maux , à leurs biens ,
 Les arts nous ont unis , leurs beaux jours sont les miens.
 C'est ainsi que la terre avec plaisir rassemble
 Ces chênes , ces sapins , qui s'élèvent ensemble :
 Un suc toujours égal est préparé pour eux :
 Leur pied touche aux enfers , leur cime est dans les
 cieux :
 Leur tronc inébranlable , & leur pompeuse tête ,
 Résiste , en se couchant , aux coups de la tempête ;
 Ils vivent l'un par l'autre ; ils triomphent du temps ,
 Tandis que sous leur ombre on voit de vils serpens
 Se livrer , en sifflant , des guerres intestines ,
 Et de leur sang impur arroser leurs racines.

VOLTAIRE.

(1) Habert de Cerisy , de l'Académie.

(2) La belle façade du Louvre est de M. Perrault.



R É P O N S E
DE M. DE VOLTAIRE
A MME. ELIE DE BEAUMONT,

*Qui lui avoit adressé une Epître en vers au
sujet de Mademoiselle CORNEILLE.*

S'IL est au monde une beauté
Qui de Corneille ait hérité,
Vous possédez cet apanage.
L'enfant, dont je me suis chargé,
N'a pas l'art des vers en partage :
Vous l'avez ; c'est un avantage
Qui m'a quelquefois affligé,
Et que doit fuir tout homme sage.
Ce dangereux & beau talent
Est pour vous un simple ornement,
Un pompon de plus à votre âge.
Mais, quand un homme a le malheur
D'avoir fait en forme un ouvrage,
Et quand il est monsieur l'auteur,
C'est un métier dont il enrage.
Les vers, la musique, l'amour
Font le charme de notre vie ;
Le sage en a la fantaisie,
Et fait les goûter tour-à-tour :
Les aimer toujours, c'est folie.



ROMANCE.

Dès que Robin eut vu partir Toinette,
Il quitta là le soin de son troupeau,
Il jetta loin panetière & houlette,
Et ne garda rien que son chalumeau.
Il lamenta plus fort qu'un Jérémie;
Il souhaita mille fois le trépas,
Et dans son mal il n'a d'autre soulas
Que d'entonner sur sa flûte jolie,
Triste chanson qui finit par hélas!
C'est grand'pitié d'être loin de sa mie.

Ces derniers mots sans cesser il répète,
Tantôt assis sur le bord d'un ruisseau,
Tantôt couché dessus la tendre herbe,
Tantôt le dos appuyé d'un ormeau:
Onc ne mena berger si triste vie.
Du doux sommeil il ne fait plus de cas;
Plus qu'un ermite il fait maigre repas;
Danses & jeux jà ne lui plaisent mie,
Et dans sa bouche il n'a rien qu'un hélas!
C'est grand'pitié d'être loin de sa mie.

Il n'est berger qui son mal ne regrette;
Et près de lui bergères du hameau
Viennent chanter, filant leur quenouillette,
Pour consoler ce triste pastoureau:
Mais leur doux chant point ne le solacie,
Tant la douleur le tient dedans ses lacs:
Pour ne rien voir les yeux tient toujours bas;
Et si leur dit: laissez-moi, je vous prie;
Puis aussitôt revient à son hélas!
C'est grand'pitié d'être loin de sa mie.

PETIT;



IDYLLE,

LES MOUTONS.

HÉLAS! petits moutons, que vous êtes heureux!
 Vous païssez dans nos champs sans souci, sans alarmes;
 Aussitôt aimés qu'amoureux,
 L'on ne vous force point à répandre des larmes.
 Vous ne formez jamais d'inutiles désirs;
 Dans vos tranquilles cœurs l'amour suit la nature;
 Sans ressentir ses maux vous avez ses plaisirs:
 L'ambition, l'honneur, l'intérêt, l'impôture,
 Qui font tant de maux parmi nous,
 Ne se rencontrent point chez vous;
 Cependant nous avons la raison pour partage;
 Et vous en ignorez l'usage;
 Innocents animaux, n'en soyez point jaloux;
 Ce n'est pas un grand avantage;
 Cette fière raison, dont on fait tant de bruit,
 Contre les passions n'est pas un sûr remède;
 Un peu de vin la trouble, un enfant la séduit;
 Et déchirer un cœur qui l'appelle à son aide,
 Est tout l'effet qu'elle produit.
 Toujours impuissante & sévère,
 Elle s'oppose à tout, & ne surmonte rien;
 Sous la garde de notre chien,
 Vous devez beaucoup moins redouter la colère
 Des loups cruels & ravissants,
 Que sous l'autorité d'une telle chimère
 Nous ne devons craindre nos sens.
 Ne vaudroit-il pas mieux vivre, comme vous faites,
 Dans une douce oisiveté?
 Ne vaudroit-il pas mieux être comme vous êtes,
 Dans une douce obscurité,

Que d'avoir, fans tranquillité,
 Des richesses, de la naissance,
 De l'esprit & de la beauté ?
 Ces prétendus trésors, dont on fait vanité,
 Valent moins que votre indolence ;
 Ils nous livrent sans cesse à des soins criminels ;
 Par eux plus d'un remords nous ronge ;
 Nous voulons les rendre éternels,
 Sans songer qu'eux & nous passerons comme un songe ;
 • Il n'est dans ce vaste univers
 Rien d'assuré, rien de solide ;
 Des choses d'ici-bas la fortune décide
 Selon ses caprices divers :
 Tout l'effort de notre prudence
 Ne peut nous dérober, au moindre de ses coups.
 Paissez, moutons, paissez sans règle & sans science ;
 Malgré la trompeuse apparence,
 Vous êtes plus heureux & plus sages que nous.

Madame DESHOULIERES.

ÉPIGRAMME.

DANS un endroit obscur, passant avec Céphise ;
 Un amant trop discret lui disoit d'un ton doux :
 Quelle commodité, trop aimable Marquise,
 Pour une amoureuse entreprise,
 Si c'étoit un autre que vous !
 Lors d'un souris moqueur insultant au coupable,
 Et les yeux allumés d'amour & de courroux :
 Oui, la commodité, dit-elle, est admirable,
 Si c'étoit un autre que vous.

SENECÉ.



SUR M. DE S***,

Contrôleur-Général des Finances.

IL n'est point de ces vieux novices
Marchant dans des sentiers ouverts,
Et même y marchant de travers,
Créant des charges, des offices,
Billets d'Etat, effets fictices,
Empruntant à tout l'univers,
Replâtrant par des injustices
Nos sottises & nos révers :
Il ramène les temps propices,
Et des Sullis, & des Colberts ;
Et pour prix de ses bons services,
Il rembourse de mauvais vers.

VOLTAIRE.

Fin du Tome second des Poésies.

